[redacted]

FEUILLETON DE L'ETENDARD

LA PERLE

DE

L'OCÉAN



MONTRÉAL
IMPRIMERIE DE "L'ETENDARD", 31 RUE ST-JACQUES

1884

[redacted]

LA PERLE DE L'OCEAN

PREMIÈRE PARTIE

LA VENGEANCE

I

FILS DE HÉROS ET FILS D'USURIER.

Alfred de Moidrey, gentilhomme Breton d'illustre descendance, devait à l'imprévoyance de son père de n'avoir hérité que de domaines grevés d'hypothèques.

Henri Delagrave était le fils d'un marchand de Paris ; des méchants prétendant qu'il pratiquait l'usure sur une vaste échelle. Henri était donc riche ...riche en espérance ; car le vieux Delagrave entassait toujours or sur or, et Henri avait bien soin de répéter partout qu'il était seul héritier de la fortune de son père.

Anciens camarades de collège, ils étaient restés amis intimes.

Alfred de Moidrey et Delagrave avaient pour ami communun nommé Rodolphe Mortagne qui, disait-on, avait de grandes obligations pécuniaires à Isaac Delagrave, le père de Henri, obligations que l'on consentit à annuler, en partie du moins, pour prix de certains services que Rodolphe Mortagne voulut bien se charger de rendre.

C'était, d'ailleurs, un garçon remarquable à tous égards, que Rodolphe Mortagne. Doué d'une facilité prodigieuse pour apprendre quoique ce fût, il parlait plusieurs langues, et il n'était pas de prix qu'il ne lui eût été facile de remporter au collège, pour peu qu'il eût voulu s'en donner la peine; mais ses ambitions étaient tout autres. Son temps, lorsqu'il ne l'employait pas à ses études favorites, il le dépensait dans les folies et la débauche. Toutes les observations que se permettaient de lui adresser les gens sensés, il les recevait en haussant les épaules, et en répondant que la vie de l'homme ne durant guère plus qu'un songe, le mieux était d'en jouir le plus possible.

Ses connaissances variées, son entrain extraordinaire, sa manière de vivre grandiose et généreuse, tout cela combiné l'avait rendu l'admiration et l'idole d'un cercle de jeunes gens qui tous, riches en fortune et en santé, vidaient avec avidité la coupe du plaisir, en savourant tous les parfums et fermant l'oreille ou souriant d'un air incrédule à ceux qui les avertissaient qu'ils pourraient, un jour, trouver la lie au fond de cette coupe.

Alfred de Moidrey, Henri Delagrave et Rodolphe Mortagne étaient donc liés entre eux par une de ces amitiés que l'on contracte dans la vie de collège, lorsque survint un événement tout-à-fait imprévu, qui jetta entre eux la pomme de discorde, et amena la haine là où avaient jusqu'alors régné l'amitié, et la gaieté.

Dans une réunion qui avait lieu, comme cela arrivait fréquemment, chez le jeune Mortagne, Henri Delagrave raconta qu'il avait fait dernière-

ment la connaissance d'un certain gentilhomme campagnard du voisinage, avec lequel le hasard l'avait mis en relation. Il ne le connaissait que depuis peu de temps, dit-il, mais chaque jour il était allé lui faire une visite.

—Il faut qu'il ait des qualités bien extraordinaires pour captiver ainsi notre ami, qui, généralement, ne se recommande pas par son côté sérieux, fit observer Rodolphe Mortagne.

—Il possède sans doute quelque secret dans l'art de vivre, qu'il a promis de lui communiquer, répliqua un des jeunes gens.

—Le pauvre homme n'a jamais étudié l'humanité que dans ses livres, répondit Delagrave ; et encore a-t-il eu bien soin de ne choisir pour cela que des ouvrages aussi purs que lui.

—Je parie qu'il a une fille, et que c'est là l'attraction qui conduit Delagrave chez ce gentilhomme laboureur. Allons, ajouta-t-il, je vois à ton air embarrassé, que j'ai déviné, voilà donc pourquoi nous ne le voyons plus.

II

LACHE INSULTE.

—Prends garde, Henri, s'écrièrent tous les jeunes gens, si tu te prends à aimer, tu vas devenir grave, rangé, et c'en est fait de ta joyeuse existence.

—Et quelle est celle qui a su te plaire? demanda Mortagne.

—Pour me servir du langage des païens, répliqua Delagrave, je dirai qu'elle est belle comme Vénus, mais j'ajouterai qu'elle affecte d'être prude et chaste comme Diane.

—Serait-ce donc sérieux? demanda Rodolphe avec un de ces sourires cyniques qui, déplacés chez les hommes de tous les âges, sont tout à fait révoltants quand on les voit grimacés par un jeune visage.

—Certainement, répondit Delagrave, je n'ai pu voir cette jeune fille sans l'aimer, et ce que je croyais d'abord n'être qu'un caprice est devenue une passion. Mais j'ai des ressources, et du moment que je possède la confiance du père, je saurai m'en montrer digne. Cela fut dit par Delagrave sur un ton et avec des façons indiquant qu'il n'aimait qu'en libertain et que ses projets ne procédaient pas d'un sentiment honnête. Ses compagnons le comprirent ainsi.

—Et quand tu auras réussi, nous fêterons ta victoire, reprit Mortagne en emplissant son verre, et en l'élevant vers ses compagnons. Allons, Henri, continua t-il, dis-nous le nom de ton gentilhomme d'Arcadie, et, comme de pareils pères sont nos bienfaiteurs à tous, nous boirons à sa santé.

Henri Delagrave hésita.

En parlant comme il venait de faire, il n'avait été entraîné que par l'influence du vin ; car, quelque étrange que cela puisse paraître, Henri Delagrave aimait cette charmante et pure jeune fille dont il parlait si légèrement. Mais il était tout entouré de l'atmosphère du vice. Il avait entendu ses amis, les uns après les autres, raconter leurs désordres et s'en faire des titres de gloire. Les pires instincs de son âme s'étaient éveillés, et son orgueil se révolta à l'idée que l'on pourrait croire que lui, le fameux Henri Delagrave, était moins heureux, sous ce rapport, que ses gaies et joyeux compagnons.

Aussitôt qu'il eût cédé à cet entraînement de la vanité, il s'en repentit; mais tous les yeux s'étaient fixés sur lui, toutes oreilles étaient ouvertes, il n'y avait plus moyen de reculer.

Et cependant, il hésitait encore.

Ses amis s'aperçurent de son embarras et du changement de ses manières ; tous le prirent pour objet de leurs sarcarmes et de leurs plaisanteries.

—Il est jaloux ! cria l'un : il a peur que nous allions lui voler le cœur de celle qu'il aime.

—Pourquoi aussi ne veut-il pas nous dire son nom ? demanda un autre, je parierais que c'est celui d'une dame que nous connaissons parfaitement et qui n'a de mérite que le mystère dont on l'entoure, dit un troisième en riant.

—Laissez donc ! ajouta Rodolphe Mortagne ; tout cela est une vanterie de notre ami. Il a imaginé le portrait, donnons-lui le temps, à présent, de lui trouver un nom.

Henri Delagrave, qui emplissait son verre d'une main fiévreuse, se tourna vers Rodolphe.

—C'est.à-dire qne je suis un menteur, n'est-ce pas ? Est-ce-là ce que vous avez voulu faire entendre ?

—Certainement non, mon cher Henri, répondit Mortagne. Dieu me garde de jamais me servir vis-à-vis de vous d'expressions aussi inconvenantes. Je pensais seulement que vous avez l'imagination un

peu vive, et pas autre chose. Beaucoup de nous se plaisent à bâtir des châteaux en l'air, et je ne vois pas de raisons pour que, si cela vous plaît, vous n'adoriez pas une femme formée du même élément.

Le visage de Delagrave s'anima d'une violente colère.

—Je vous dis, s'écria-t-il, que j'aime cette jeune fille.........

Il hésita encore; mais les éclats de rire de ceux qui l'entouraient achevèrent de le vaincre, et il mit une sorte de bravade à finir une phrase obsène qu'il avait commencée !

Douze verres se choquèrent.

—Bravo ! cria-t-on. Son nom ? son nom ?

Henri Delagrave hésita de nouveau, car il sentait que ce qu'il faisait était infâme.

—Son nom ? son nom ? répéta-t-on de toutes parts.

—Hélène de Charnac, répondit Delagrave dont les lèvres frémissaient, agitées par un tremblement nerveux.

Toute la société se leva le verre en main.

Mais avant que Delagrave eût eu le temps de répéter le toast qu'il lui avait fallu tant d'efforts pour porter, une voix claire et retentissante se fit entendre, et domina les cris de l'assemblée.

—Arrêtez, messieurs ! on se trompe ici !

Celui qui parlait ainsi était Alfred Moidrey.

Il était entré dans l'appartement quelques instants avant que Henri Delagrave eût prononcé le nom de Hélène de Charnac.

La tête droite et le front superbe, il s'avença jusqu'au milieu du cercle, en face de Delagrave. Il rejeta ses beaux cheveux en arrière, et promenant sur chacun des assistants un regard où brillaient l'honneur et l'honnêteté, il s'arrêta enfin sur Henri.

Les deux jeunes hommes s'examinèrent fixement, sans que l'un voulût baisser les yeux devant l'autre.

De Moidrey fut le premier qui rompit enfin le silence qui avait suivi son entrée.

—Henri Delagrave, dit-il, nous avons été camarades de collège, amis depuis l'enfance, et je n'aurais jamais cru qu'un homme que depuis tant d'années, je regardais comme un frère, pût se permettre de calomnier un femme.

—Calomnier ? répéta Delagrave.

De Moidrey continua sans prendre garde à cette interruption :

—La réputation d'une femme est délicate comme la corolle d'une fleur, comme l'aile d'un papillon. Un mot, une parole suffisent pour la ternir à jamais. Vous aimez, avez-vous dit, Helène de Charnac, et là, au millieu d'une orgie, vous ne rougissez pas de la souiller en mêlant son nom à des propos aussi indignes qu'ils sont lâches de votre part !

Delagrave pâlit, le verre qu'il tenait à la main lui échappa et se brisa à ses pieds.

Toutes les mauvaises passions se firent à la fois jour chez lui. La rage, la jalousie et une fausse honte le dominèrent.

—Vous avez menti ! s'écria-t-il. Hélène de Charnac.........

Il n'acheva pas. La voix puissante d'Alfred de Moidrey se fit de nouveau entendre ; mais, cette fois, elle n'était plus calme.

—Misérable ! dit-il, n'ajoute pas l'infamie à la lâcheté !

Delagrave voulut se précipiter sur Moidrey, et tous leurs amis réunis eurent de la peine à les retenir l'un et l'autre.

—Messieurs, dit Alfred, qui, par un violent effort, parvint à recouvrer son calme et son sang froid, M. de Charnac, le père de cette jeune fille dont M. Delagrave n'a pas craint de profaner le nom, a été l'ami de ma famille, lorsque j'en avais une. Il y a quelques heures seulement, j'étais sous son toit, et il m'a raconté comment M. Delagrave ici présent, à

qui il a été à même de rendre service, était plusieurs fois retourné chez lui, quoiqu'il lui témoignât le peu de plaisir que lui causaient ses visites, et comment ce matin même, ce M. Henri Delagrave lui a demandé la main de sa fille. Vous entendez, messieurs, il a demandé la main de Mlle de Charnac, et elle lui a été refusée.

—Oui j'ai été repoussé, s'écria Delagrave, et c'est à cause de vous ; car vous aussi vous l'aimiez.

De Moidrey lui jeta un regard de mépris, et puis se tournant vers les assistants, il reprit :

—Rodolphe Mortagne, et vous tous, messieurs, vous avez entendu les paroles proférées par M. Delagrave ! Tous ici vous me connaissez, et vous savez que, pour rien au monde, je ne consentirais à tacher le nom d'une famille que, sans trop d'orgueil, je puis appeler illustre, et dont je suis dernier descendant !

Il s'arrêta un instant, et surveilla Delagrave d'un œil où se lisaient la hauteur et le dédain.

—Dans un mois, reprit-il, dans un mois, Hélène de Charnac sera ma femme.

Henri Delagrave poussa un cri de bête fauve, et quoiqu'on fit pour le retenir, s'élança sur de Moidrey.

—Ta femme ! s'écria-t-il ; non jamais !

Il leva le bras, mais avant qu'il le touchât, Alfred le saisit d'une main de fer et le rejeta violement en arrière.

—Vous m'avez frappé ! cria Delagrave, d'une voix étouffée par la colère. Messieurs, vous en êtes témoins, j'ai été frappé, et je demande satisfaction.

—C'est juste, dirent plusieurs des assistants.

—De Moidrey, vous ne pouvez lui refuser raison ! dit Rodolphe Mortagne, qui avait regardé toute cette scène avec l'indifférence d'un philosophe ; volontairement ou involontairement vous l'avez frappé.

—Je suis prêt à lui donner les satisfactions qu'il exigera, pourvu que ce soit par les armes, repondit froidement Alfred.

Et, se tournant vers un jeune homme de haute taille à la mine distinguée qui se tenait à côté de lui, il ajouta: " Paul, voulez-vous me servir de second dans cette affaire?

—Certainement si cela est nécessaire, répondit celui à qui il venait de s'adresser.

De Moidrey serra la main que lui tendit Paul d'Aulnay, et se retourna vers la société chez qui les fumées du vin s'était à peu près dissipées.

—Messieurs, dit-il, je confie à M. d'Aulnay le soin de mon honneur, et je suis persuadé que je ne puis le remettre en de meilleures mains. Messieurs, je vous souhaite à tous le bonsoir.

Et s'inclinant avec un politesse quelque peu dédaigneuse, il sortit de l'appartement.

III.

UN DUEL ET SES DÉPLORABLES SUITES.

Alfred de Moidrey était doué d'une âme noble et d'un excellent cœur. Il était même ce que l'on peut appeler à certains titres un bon chrétien.

Malheureusement pour lui, resté orphelin dès sa plus tendre enfance, il s'était trouvé livré à lui-même à l'âge où le jeune homme a si grand besoin de la direction et des conseils d'un père chrétien. Son éducation avait été faussée sur bien des points. De là ses déplorables liaisons avec des amis de la trempe de Mortagne et Delagrave. De là ce préjugé absurde si géneral hélas! qui consiste à croire qu'un gentilhomme ne peut refuser une réparation par les armes. Il allait se battre en duel ...Lui, si noble et si généreux qu'il s'était indigné à la pensée que la seule parole d'un libertin peut ternir l'honneur de celle qui allait bientôt être sa femme, il allait s'exposer à déshonorer à jamais son nom par le meurtre! Il allait courir le risque terrible ou d'envoyer paraître devant Dieu un ami sortant des hontes de l'orgie, ou de sceller son propre sort pour l'éternité, en allant affronter l'arrêt suprême du souverain juge, chargé du plus grand des crimes et des malédictions de Dieu......Et, tout cela, par un orgeuil mal placé! pour sauver un sot point d'honneur! Combien hélas! il allait payer cher cette faute de jeunesse.

Après ce qui s'était passé, on ne pouvait conserver le moindre espoir d'arranger la querelle.

Il fut donc convenu qu'on se rencontrerait dans un petit bois, à une demi-lieue de la ville.

Rodolphe Mortagne accepta de rendre à Henri Delagrave le même service que de Moidrey avait demandé à Paul d'Aulnay.

Il était encore de grand matin, lorsque les deux adversaires et leurs témoins arrivèrent à l'endroit désigné pour être la scène du duel. Plusieurs des jeunes gens qui avaient assisté à la soirée de la veille voulurent être au rendez-vous.

Le temps était superbe ; la rosée étendait sur les gazons comme un voile d'émeraude ; les oiseaux secouant leurs ailes chantaient dans les arbres, et la nature entière s'éveillait joyeuse sous les rayons du soleil.

Et c'était au milieu de ce paysage, où tout respirait le calme et le bonheur, que deux jeunes gens, qui, hier encore, étaient unis par les liens de l'amitié, se mesuraient du regard, l'un l'autre, animés par la haine et n'attendant plus que le moment de s'égorger.

Pendant que les témoins s'étaient réunis pour régler les dispositions du combat, Henri Delagrave s'approcha de de Moidrey, et lui dit d'un accent profond et où vibrait la menace :

—Il est bien entendu que ce duel ne finira que quand le cadavre de l'un de nous sera là couché sur l'herbe ?

— Ce n'est nullement là ma pensée, répliqua Alfred, également à demi-voix, mais avec un calme et une fermeté qui contrastaient singulièrement avec l'agitation de son adversaire. Je ne désire pas votre mort, Delagrave, loin de là ; et je vous assure, par le nom que vous avez si cruellement outragé, que, si la fortune met votre vie dans mes mains, je saurai vous faire grâce, quoique jamais je ne doive oublier votre conduite.

— Et vous espérez que j'userai de la même clémence ? demanda Delagrave, avec un rire moqueur.

— Non, assurément. D'ailleurs, ajouta de Moidrey, mon intention n'est pas de vous laisser sortir d'ici sans que vous ayez reçu votre châtiment. La pointe

de mon épée tracera sur votre joue une marque qui, en se cicatrisant, rappellera à la fois et votre lâcheté et ma vengeance.

Delagrave bondit littéralement : ses yeux lancèrent des éclairs et ses doigts se crispèrent convulsivement autour de la garde de son épée.

— Je punirai le calomniateur, continua de Moidrey du même ton froid et résolu, en le marquant au visage comme autrefois on marquait le galérien à l'épaule.

Delagrave ne se possédait plus de rage.

— Fou ! dit-il, le coup que j'ai reçu de toi, hier, est le dernier que tu auras donné sur la terre.

Les témoins s'approchèrent.

— Messieurs, êtes-vous prêts ? demanda Mortagne.

Les deux adversaires se placèrent.

Le signal fut donné et les épées se croisèrent.

Tous deux étaient habiles dans le maniement des armes ; et, durant plusieurs minutes, il aurait été impossible de prévoir le résultat du combat.

Delagrave s'irrita enfin du calme de de Moidrey, qui n'opposait qu'une résistance passive à ses attaques furieuses. La passion lui fit oublier la prudence ; et, avec une impétuosité soudaine, il se fendit contre son adversaire.

Les témoins poussèrent un cri. La chemise d'Alfred de Moidry se rougit de sang au côté gauche de la poitrine.

Mais il n'avait été que légèrement touché. Rapide comme l'éclair, il avait paré le coup, et d'un revers de son épée, il fit sauter celle de Delagrave. Aussitôt il appuya la pointe de son arme contre la poitrine de son ennemi.

— Henri Delagrave, dit-il, ta vie est dans mes mains !

— Prends-la ! cria Delagrave, d'un ton dédaigneux, pendant que tout son corps tremblait agité par la passion.

— Non, répliqua Alfred ; mais je tiendrai la promesse que je t'ai faite.

Et, levant rapidement la pointe de son épée, il lui fit une blessure à la joue.

— Tu porteras, dit-il, la cicatrice jusque dans le tombeau.

Puis, abaissant son arme, il se retourna vers les témoins qui contemplaient cette scène avec un muet étonnement.

— C'est fini, messieurs, ajouta-t-il, j'ai donné à monsieur la satisfaction qu'il réclamait. Je lui ai fait grâce de la vie, comme vous venez de voir, et toute insistance pour me faire recommencer le combat serait désormais inutile.

Delagrave, la figure ensanglantée, et désarmé, frappait la terre d'une rage impuissante.

— Fou ! insensé ! cria-t-il ; ne comprends-tu pas que cette querelle ne se terminera qu'avec la vie de l'un de nous ! Prends la mienne si tu es sage ; prends la, pendant qu'elle est à ta merci, car, si tu manque cette occasion, ma vengeance s'acharnera après toi et les tiens jusqu'à ce qu'il ne te reste plus d'autre refuge que le tombeau. Tu me connais Al fred de Moidrey ! tu me connais !

Alfred, qui remettait tranquillement son paletot qu'il avait ôté pour se battre, sourit d'un air dédaigneux.

— Oui, répliqua-t-il, je vous connais, Henri Delagrave ; je vous connais pour un homme qui s'est rendu plus infâme et plus méprisable que celui qui vole sur les grands chemins : car le calomniateur est plus vil et plus lâche que le bandit. La réputation d'une femme est un joyau qui ne s'achète pas à prix d'or ; mais j'ai fait taire ta langue de serpent.

Et, saluant Rodolphe Mortagne, qui allumait tranquillement un cigare, comme si ce qui se passait ne l'intéressait aucunement, il passa son bras dans celui de Paul d'Aulnay, et s'éloigna dans la direction de la ville.

De Moidrey est un garçon qui a diablement de sang froid, dit Mortagne, en se tournant vers Dela-

grave, qui était en train d'étancher le sang qui coulait de sa joue. J'ai bien peur, mon cher, ajouta-t-il, qu'il ne vous reste l'à à tout jamais, une laide cicatrice.

Delagrave murmura un serment entre ses dents serrées.

— Il aurait pu, après tout, vous arriver pire, observa Rodolphe ; vous n'aviez pas la moindre chance de sauver votre vie.

— Ma vie ! oui, je la lui dois, répliqua Delagrave ; et il aura tout le bénéfice de son bienfait. Je ne l'oublierai pas, ne craignez rien.

Mortagne haussa les épaules.

— Vous savez bien, dit-il, qu'il est d'une adresse désespérante à l'épée et au pistolet. C'est le meilleur élève d'Angelo.

— Baste ! fit Delagrave, et son front s'assombrit sous le poids des mauvaises pensées qui l'envahissaient. Croyez-vous donc, ajouta-t-il, en repoussant l'arme qui était à ses pieds, qu'il n'y pas de moyen d'atteindre plus sûrement le cœur d'un homme qu'avec ce fer ? Une épée peut se briser, une balle peut dévier, mais une vengeance implacable, conduite par une haine patiente, arrive tôt ou tard à se satisfaire.

En continuant à causer ainsi, il sortit du bois accompagné de Mortagne qui fumait tranquillement son cigare.

Un mois après le duel, Hélène de Charnac était devenue Mme de Moidrey.

Si son mari avait prévu les chagrins et les malheurs qui devaient les assaillir elle et lui, il est probable qu'il se serait montré moins généreux envers son rival, et que Henri Delagrave ne serait sorti du bois qu'à l'état de cadavre.

IV.

LA SOIF DE L'OR.

Le père de Henri Delagrave était puissamment riche. C'était un fait que ne pouvaient contester ses camarades les plus envieux.

On ne pouvait pas dire non plus qu'il ne se montrait pas libéral et généreux, car la bourse de son fils, quoique ce dernier dépensât l'argent avec une prodigalité excessive, n'étais jamais vide.

—Mon père paiera ! répondait constamment Henri d'un ton indifférent, lorsqu'un de ses amis, s'y croyant autorisé par une liaison de plusieurs années, s'aventurait à lui faire une observation sur ses habitudes dispendieuses ; il n'a que moi d'enfant, et c'est une manière de lui faire savoir que je vis toujours.

Mais, en cela, comme en presque toutes choses, Henri Delagrave mentait.

Pour que l'on comprenne bien notre pensée, il est nécessaire que nous jetions un coup d'œil sur le passé et le présent du père Delagrave.

—Celui qui veut amasser de l'or, dit le proverbe, est souvent obligé de mettre les mains dans la boue.

Ce fut, sans doute, la conviction qu'il avait de la justesse dc ce dicton qui donna l'idée à Isaac Delagrave de commencer ses affaires dans l'un des quartiers les plus sales et les plus dégoûtauts de Paris, et que les démolitions font aujourd'hui disparaître.

Au métier ostensible de marchand, il ajouta celui de prêteur sur gages. Il s'adressa, tout d'abord, aux pauvres du voisinage, toujours dans l'embarras ; et ses opérations s'étendirent successivement jusqu'au jour où ses livres de commerce, aussi

nombreux et aussi bien tenus que ceux de n'importe quelle maison de Paris, portèrent couchés sur leurs pages les noms les plus illustres.

Il avait adopté pour ses affaires un principe bien simple : rien n'était trop haut pour son ambition, rien n'était trop bas pour son avaricieuse cupidité.

Il était toujours disposé à prêter de l'argent à quiconque lui offrait des garanties, ne demandant jamais que le même intérêt. Sa bourse s'ouvrait à tout le monde, aux marchands et aux négociants qui avaient besoin d'avances pour leurs échanges, comme aux seigneurs les plus célèbres et par leurs ancêtres et par eux-mêmes, et dont les engagements emplissaient littéralement les cartons de son cabinet de travail.

Isaac avait deux fils.

Malgré les qualités du cœur et de l'esprit qui distinguaient le cadet et l'élevaient fort au-dessus de son frère aîné, ce dernier, c'était Henri, fut et resta le favori de son père. Dès son âge le plus tendre, il exerça sur lui une influence à laquelle le marchand ne savait pas résister.

C'est à cette influence que dut être attribué l'éloignement peu marqué d'abord, mais de plus en plus caractérisé, que le vieil Isaac manifesta pour son second fils.

Nous devons dire aussi que celui-ci, dont l'esprit était libre et fier, ne fit rien pour empêcher cet éloignement.

Ce fut avec indignation qu'il vit son père maltraiter sa mère, et tandis que Henri, obéissant à un calcul bien laid dans une âme si tendre, se rangeait du parti de son père, lui, éleva la voix pour protester de toutes ses forces contre une tyrannie aussi basse qu'elle était imméritée.

Mais ses protestations furent inutiles.

Le cœur brisé, il suivit, chaque jour, sur le visage de sa mère bien aimée les traces de la souffrance qui minait sa vie ; et, quand il la serra morte sur son cœur, il prononça contre son père des paroles amères qui n'étaient pas exemptes de menaces.

Ces paroles rapportées par son frère, au vieil Isaac, ne firent qu'accroître sa colère.

Un jour, après une querelle plus vive encore que d'habitude, la place d'Ernest resta vide à table.

Et il ne vint plus jamais la reprendre.

Il avait, comme on en fut informé plus tard, quitté la France pour se rendre en Hollande où résidait un parent de sa mère. Toujours avec ce même parent, il s'était embarqué à Amsterdam pour l'une des colonies hollandaises de l'archipel Indien. Pendant de longues années, son sort demeura un mystère pour Isaac Delagrave et son fils Henri, sur lequel se concentrèrent désormais toutes les espérances du vieillard.

Il l'envoya à Versailles avec une large pension et lorsque, par suite de son duel avec Alfred de Moidrey, il fut forcé de quitter cette ville, il le reçut à bras ouverts et entra chaudement dans ses plans de vengeance.

Les propriétés de Moidrey, avons-nous dit, étaient chargées d'hypothèques. Le fait est qu'il n'y en avait pas un seul acre qui ne fut engagé, et, quand le jeune de Moidrey entra en possession de l'héritage de sa famille, il se trouva tellement écrasé de dettes qu'il ne paraissait pas possible qu'il put en sortir.

Acheter les titres de toutes ces hypothèques, tel fut le but que se proposa l'usurier et qu'il atteignit à force de patience et d'adresse.

Deux ans après le duel que nous avons raconté, dans le chapitre précédent, Isaac Delagrave se trouvait en possession, par l'intermédiaire d'un tiers, de tous les nombreux titres de créances qui, si elles n'étaient pas acquittées, devaient le rendre maître de tous les domaines de Moidrey.

Il n'y avait aucun doute à avoir quant à l'impossibilité où était ce dernier de payer toutes ces dettes et lorsqu'approcha l'époque où il serait dépossédé du patrimoine de ses ancêtres, le vieux Delagrave montra une joie plus extravagante encore que ne l'était celle de son fils dont toutes les forces et toute

l'intelligence s'étaient concentrées sur ce seul fait : ruiner l'homme qui avait humilié son orgueil.

Telle était la situation des Delagrave et d'Alfred de Moidrey, lorsque, peu de jours seulement avant celui fixé pour le paiement, l'homme d'affaires Mouton, celui qui, ostensiblement, était détenteur des titres de créances, vint trouver l'usurier dans un état extrême d'agitation.

Alfred de Moidrey lui-même, en réponse à une note qu'il lui avait adressée, l'avait informé que, le jour du paiement, M. Jarry, son agent, se rendrait chez lui, M. Mouton, muni de tout l'argent nécessaire.

C'était à n'y rien comprendre.

Et Alfred de Moidrey n'était pas homme à promettre plus qu'il ne pouvait tenir.

Les domaines leur avaient glissé entre les doigts.

Le père et le fils se regardaient d'un air épouvanté.

— J'ai entendu dire que se voyant à bout de ressources, il s'était adressé à un parent de sa femme qui est à la tête d'une grande maison de commerce à Batavia.

— Après ? dirent à la fois le père et le fils avec impatience.

— Le marchand était mort, mais sa fille a reçu la lettre et son cœur s'est ému du danger qui menaçait ses amis d'Europe.

— Savez-vous son nom ?

— Jarry me l'a dit ; — elle s'appelle Vendrusen, je crois.

Isaac tressaillit ; son visage se couvrit d'une pâleur livide.

— Vandrusen ! murmura-t-il.

— Vous connaissez ce nom ? demanda son fils avec étonnement.

Isaac ne répondit pas. Toute trace extérieure de son émotion avait disparue. Il secoua la tête d'un air négatif et dit en regardant M. Mouton de son œil fin et soupçonneux :

— Continuez.

Mais l'homme d'affaires avait dit tout ce qu'il savait.

— Alors allez-vous en ! grommela l'usurier. Je désire être seul.

Au moment où Mouton allait franchir le seuil de la maison, une main se posa sur son bras.

C'était celle de Henri Delagrave.

— Savez-vous où l'on pourrait trouver ce M. Jarry ? demanda-t-il à l'homme d'affaires.

— Chez lui, rue des Jeûneurs ; seulement je vous avertis qu'il part demain pour le château de Moidrey.

— Ah !

Mouton haussa les épaules.

— C'est un vrai malheur, dit-il ; sans cet argent de Batavia, monsieur Henri, les propriétés vous seraient arrivées d'elles-mêmes, et tout simplement.

Delagrave demeura pensif.

— Ah ! après tout, reprit l'homme d'affaires d'un air sentencieux. il y a encore du chemin entre la coupe et les lèvres.

— Vous dites que ce Jarry part demain pour la Bretagne ?

— Oui, pour revenir vendredi, jour où doit être effectué le paiement.

— Et s'il n'est pas fait à temps, vous pourrez foreclore, n'est-ce pas, ainsi que vous appelez cela ?

— Exactement ; et les domaines seront perdus pour la famille de Moidrey. Mais, ajouta Mouton tristement, nous n'aurons pas cette chance. Jarry est un homme rusé, très-rusé.

Ils arrivèrent, tout en causant ainsi au coin de la rue où ils se séparèrent. Mouton en faisant à Henri de profondes salutations, et celui-ci en adressant à l'homme d'affaires un bonjour des plus brefs.

— Il y a encore du chemin entre la coupe et les lévres, murmurait Henri Delagrave, en s'en retournant. Cet homme a raison. J'y risquerai mon corps et mon âme, mais c'est un adage dont de Moidrey connaîtra la vérité.

V

L'EFFET QUE PRODUIT UNE MÈCHE DE CHEVEUX

Mais allons rejoindre son père, le vieil Isaac.

A peine s'était-il trouvé seul qu'il s'était hâté d'ouvrir le tiroir d'un pupitre et d'en retirer une lettre.

Cette lettre était adressée à lui-même, et portait le timbre de Batavia.

La tête appuyée sur sa main, il déploya cette lettre c'était la troisième fois qu'il la relisait depuis deux heures.

L'écriture était celle de son second fils;

Après bien des années de séparation, c'était la première communication qu'ils s'étaient adressée.

Ernest Delagrave, paraissait-il, avait été heureux. A force d'industrie et de persévérance il avait vu ses affaires prospérer. Il avait fini par épouser la fille de son patron, et, après la mort de ce dernier, il s'était trouvé le chef d'une importante maison de commerce, située à Batavia.

Sa fortune faite, lui et sa femme s'étaient déterminés à revenir en Europe avec leur enfant une fille unique. En conséquence, il régla ses intérêts à Batavia et écrivit à son père qu'il s'embarquait à Java pour revenir en Angleterre.

" Je vous en supplie, écrivait-il, pardonnez-moi, si vous ne pouvez oublier le passé ; et si mes prières ne peuvent vous émouvoir, j'emmène avec moi un avocat auquel votre cœur sera incapable de résister : c'est mon enfant, ma fille, dont cette lettre renferme l'offrande de paix."

L'offrande de paix consistait en un petit médail-

lon en or dont il était aisé de reconnaître le travail indien.

Ce médaillon renfermait une mèche de beaux cheveux blonds.

Sur le revers était représentée une colombe volant au-dessus de la mer agitée, et tenant dans son bec une branche d'olivier.

Au-dessus de ce dessin était gravé le mot : " A mon grand'père," et immédiatement au-dessous, ceux-ci :

" De la part d'Emma."

Isaac examina le médaillon pendant plusieurs minutes, et à mesure qu'il le contemplait, les traits de son visage prenaient une expression plus douce.

— Ernest qui va revenir ! murmura-t-il. Cette nouvelle ne sera guère du goût de Henri, car lui et son frère ne se sont jamais aimés. N'est-ce pas une chose étrange aussi qu'il ait épousé la fille d'Arnold Vandrusen, et qu'ainsi, sans le savoir, il se soit mis en travers de nos projets ! Il faudra bien, après tout, que Henri en prenne son parti.

Et il contempla de nouveau la mèche de cheveux qui était dans le médaillon.

Quels beaux cheveux ! dit-il ; on croirait qu'ils ont appartenu à la tête d'un ange ! quoi qu'il advienne, je veux voir cette petite fille qui m'envoie des offres de paix !"

VI

LE CHÊNE CERCUEIL ET LE RAVIN MAUDIT.

Le château de Moidrey est situé dans l'une des parties les plus riches et les plus pittoresques de la Bretagne, à proximité de la Normandie.

Bâti sur d'immenses roche, il a vue d'un côté sur la mer, dont les vagues, les jours de haute marée, viennent battre ses pieds, tandis que de l'autre il domine une campagne semée de champs fertiles et de bois de hautes futaies.

L'extérieur du château ressemblait à toutes les constructions féodales, et contrastait singulièrement avec l'aménagement de l'intérieur qui avait été entièrement restauré, et où régnaient toute l'élégance et le confortable de la civilisation moderne.

Dans une chambre magnifique dont les murs étaient complètement cachés par des cases en bois de chêne contenant un choix énorme des ouvrages les plus rares, deux personnes étaient assises, absorbées dans une sérieuse conversation.

L'une de ses personnes, jeune homme grand, à l'œil fier et aristrocratique, aux traits doux et réguliers, est le propriétaire du château: Alfred de Moidrey.

L'autre, personnage d'une quarantaine d'années, vif et actif, que, du premier coup d'œil l'on devinait être un homme de loi, est M. Jarry, de la rue des Jeûneurs.

—Vous coucherez ici, monsieur Jarry, disait de Moidrey, et vous partirez demain de bonne heure. Vous aurez suffisamment de temps devant vous.

—Non, avec votre permission, je vais repartir tout de suite, réplica l'homme de loi. Mieux vaut être en avance d'un jour que d'une minute trop tard. On ne saurait s'entourer de trop de précautions quand on a affaire à des hommes comme M. Mouton.

Tout en parlant, M. Jarry ressembla les papiers et les écrits qui étaient devant lui et commença à en faire un paquet qu'il attacha avec un bout de ficelle rouge qu'il tira de l'une de ses immenses poches.

—N'est-il pas étrange, dit de Moidrey d'un son de voix musial, que les titres de toutes ses hypothèques soient allés se réunir dans les mains d'une même personne? Ce M. Mouton doit être fameusement riche.

Jarry fit une moue des lèvres et leva les épaules.

—Comme cela, comme cela! dit-il. Il n'est que le chat qui loue sa patte pour retirer, au profit d'autrui, les marrons du feu.

—Que voulez-vous dire?

—Tout simplement qu'il travaille pour quelqu'un dont la fortune est immense, et que ce client, comme je l'ai découvert, il y a seulement quelques jours, est le véritable propriétaire de tous les titres d'hypothèques que, Dieu merci, nous sommes maintenant en mesures de racheter.

—Connaîtrez-vous, par hasard, le nom de ce mystérieux personnage?

De Moidrey fit cette question plutôt pour avoir quelque chose à dire que par curiosité.

—C'est accidentellement que je l'ai appris l'autre jour pendant que je me trouvais dans le cabinet de M. Mouton. On parlais bas, mais j'ai l'oreille fine, ajouta M. Jarry en faisant un signe de tête. C'est le meilleur client de maître Mouton, je dirai même qu'il n'en a pas d'autres; caa il y a des gens qui sont, comme cela, assez riche pour se payer un avocat pour eux seuls.

—C'est, répliqua de Moidrey en riant, un luxe qui devait les débarrasser promptement de leur for-

tune. Mais vous ne m'avez pas dit le nom de ce millionnaire?

—M, Isaac Delagrave.

M. Jarry était homme de loi, et, par état, il avait vu tant de chose qu'il ne lui arrivait plus que rarement de s'étonner. Mais bien certainement il ne fut pas peu surpris de l'effet inattendu qu'avait produit le nom qu'il venait de prononcer.

De Moidrey se leva de sa chaise comme s'il avait été mu par l'électricité et poussa un cri d'étonnement. A ce cri répondit un autre que jeta une troisième personne qui venail d'entrer dans l'appartement et qui s'arrêta derrière M. Jarry.

Le premier cri, avons-nous dit, fut un cri d'étonnement.

Le second fut arraché par la frayeur.

M. Jarry, en se retournant vivement, reconnut madame de Moidrey, gracieuse et charmante femme, avac des beaux grand yeux bruns, au regard doux et tendre, et qu'ombrageaient de long cils soyeux.

On aurait dit une jolie madone. Ses yeux avaient ce calme et cette douceur qui expriment si bien l'amour sincère et dévoué qui a sa source dans le cœur.

Elle avait un teint rose et blanc et ses joues avaient la pureté de la perle et la carnation de la rose.

En attendant le nom prononcé par M. Jarry, ses yeux s'étaient troublés et une pâleur livide avait couvert son front.

Isaac Delagrave, détendeur de toutes les croyances qui étaient hypothèquées sur les domaines de son mari!

N'y avait-il pas là de qui la frapper de terreur?

—Dieu me pardonne! dit M. Jarry, j'ignorais que vous connaissiez M. Delagrave.

—Personnellement je ne le connais pas, quoique son nom ne me soit pas étranger.

Le regard d'Alfred de Moidrey, s'arrêta sur sa

jeune femme, et il lui en dit plus, en une seconde, que n'auraient pu faire les plus tendres paroles d'affection.

—C'est un nom, continua de Moidrey, qui ne nous rappelle que de fâcheux souvenirs ; et je vous serai obligé, monsieur, de ne pas perdre nne heure pour retirer de pareilles mains les titres de propriété de la demeure de mes ancêtres. Je vais donner l'ordre d'atteler, et l'un de mes gens vous conduira à la ville.

De Moidrey était agité comme on ne l'avait jamais vu. Au moment où il étendit le bras pour saisir un cordon de sonnette, M. Jarry l'arrêta respectueusement.

—Merci, dit-il ; mais cela n'est pas nécessaire. J'ai pris un cabriolet à la ville voisine, et je m'en irai comme je suis venu ; la distance est de trois lieues au plus et la route est tout à fait agréable. J'arriverai grandement à temps pour prendre le chemin de fer, et, demain dès le matin, je convertirai en argent ces papiers, et il frappa sur le portefeuille qu'il tenait à la main, et j'irai vite arracher à tout jamais, je l'espère bien, les domaines de Moidrey des vautours.

Après avoir adressé quelques paroles flatteuses à Mme de Moidrey dont il était un grand favori, M. Jarry serra la main que lui tendit Alfred et partit.

L'avocat descendit le large escalier du château et, arrivé dans le vestibule, il remit son pardessus que lui tendit l'un des nombreux valets qu'il trouva nonchalamment couchés sur les banquettes.

En passant sur la terrace au bout de laquelle il avait laissé son cabriolet, il arrêta un instant, pour dire quelques paroles à une femme d'un certain âge qui portait dans ses bras, avec les soins les plus grands, un suberbe enfant qui paraissait avoir environ deux ans. L'enfant et sa gouvernante revenant de la promenade, et étaient accompagnés par un dogue magnifique dont les grand yeux intelli

gents reconnurent immédiatement M. Jarry pour un ami.

La femme était madame Bernier, qui remplissait au château le poste de première gouvernante.

L'enfant était le fils unique d'Alfred de Miodrey, et lui et sa femme, l'aimait jusqu'à l'idolâtrie.

Le chien était l'un des plus beaux spéciments des mâtins anglais, et il ne quittait jamais son jeune maître pour qui il s'était pris d'une tendre affection et dont il s'était de lui-même constitué le gardien.

—J'espère que votre bébé à bonne mine! dit l'avocat, en carassant doucement, avec ses doigts, les joues fraîches de l'enfant.

Je n'ai jamais vu de plus doux ni de plus gai! répliqua madame Bernier, dont le visage, d'habitude si calme, s'illumina d'un rayon d'enthousiasme. On ne voudrait pas l'aimer qu'on y serait forcé malgré soit, tant il est bon et gentil!

—Et il serait encore plus gai s'il savait l'avenir qui est devant lui! répondit M. Jarry. Ah! madame Bernier, il y a des gens qui viennent au monde avec des cueillières d'argent dans la bouche, et l'héritier des Moidrey est du nombre.

Madame Bernier embrassa l'enfant avec tendresse, mais elle soupira. Pauvre femme! Elle avait tant souffert, dans son temps, que soupirer était devenu chez elle une habitude.

—Personne ne sait ce que l'avenir nous réserve, dit elle; le plus beau jour est souvent suivi d'une nuit horrible.

—Allons, allons! répliqua en riant l'avocat, je vous promets moi que ce joli petit garçon aura un chemin semé de roses dont on aura eu le soin, qui plus est, d'ôter les épines.

M. Jarry mit ses gants, déposa un baiser sur le front de l'objet de ses prophéties, et, après avoir dit adieu à Mme Bernier, se dirigea vers la cour.

—Ce n'est pas une personne bien gaie que madame Bernier, murmura-t-il, en montant dans son cabriolet et en rassemblant les rênes. Il y a comme

cela, positivement, des gens qni m'agacent. Bast! si tout le monde réfléchissait à l'avenir, je voudrais bien savoir ce que deviendraient les avocats et les hommes de loi!

Le soleil était prêt à disparaître à l'horizon et ses rayons lançaient des gerbes de lumières qui se jouaient à travers les branches des arbres.

Entre le château et la ville où M. Jarry comptait prendre le chemin de fer de Paris, était le bois de Moidrey.

A un certain endroit, il y avait une route qui traversait le bois pour aller rejoindre plus loin le grand chemin. Cette route, que pouvaient parfaitement suivre les voitures, abrégeaient la distance d'au moins un quart de lieu.

A environ cent pas de cette route était l'un des endroits les plus sauvages qu'on aient jamais vus et qu'on avait surnommé le ravin du Diable. On y remarquait surtout un chêne d'une grosseur surprenante et dont les branches s'étendaient tout autour sur un espace considérable. Ce chêne était connu des paysans des environ sous le nom de chêne maudit, en souvenir d'un crime sans doute qui s'était accompli sous son feuillage.

Au moment où M. Jarry quittait le château de Moidrey, un homme était couché au pied de ce monarque des forêts.

Court de taille, les épaules larges et carrées, les cheveux coupés ras sur la tête, il avait, avec un animal féroce une ressemblance que rendait plus frappante encore son front bas et fuyant. On lisait dans ces yeux la férocité d'un boule dogue.

Il tenait à la bouche un bout de pipe horriblement sale, mais qui n'était guère plus noir que les dents qu'il laissait voir chaque fois qu'il entr'ouvrait la bouche pour exhaler la fumée du tabac.

— En voilà une chance! murmurait-il; après cinq ans passés à Cayenne. C'est qu'aussi j'ai eu de l'audace quand j'ai vu que j'étais condamné à passer ma vie dans ce pays de sauvages. Je leur ai sou-

haité le bonjour, sans prendre le temps de faire mes malles ; et, à peine rentré en France, voilà que le diable me met sur le chemin d'un brave garçon pour qui j'avais travaillé jadis. Il m'a reconnu et m'a parlé d'un coup qu'il méditait. Votre prix ? lui ai-je demandé. Ce que vous voudrez, m'a-t-il répondu. L'affaire a été convenue, et me voici, toutes mes dépenses payées, et de l'argent dans ma poche.

Le misérable continuait ainsi à repasser, à demi-voix, ses hauts faits,lorsqu'un homme qui s'était approché sans bruit lui posa la main sur l'épaule.

— Est-ce ainsi, dit le nouveau venu dont les traits étaient cachés sous un masque, qui vous faisiez le guet dans les forêts de Cayenne ? Je vous avais dit de vous tenir en observation près de l'entrée du parc. Pourquoi avez-vous quitté votre poste ?

— Parceque celui vaut mieux, répondit l'homme à la pipe, Il n'y a pas un chemin ni même un sentier à dix lieues autour de Moidrey que je ne sois capable de parcourir les yeux fermés.

— Après ! dit l'autre impatiemment.

— C'est pour cela que je sais que toutes les voitures qui se rendent du château à la ville devront passer près du Ravin du diable,

— Mais vous ne pouvez pas apercevoir la route d'ici !

— C'est vrai ; mais par un temps pur et clair comme celui qu'il fait ce soir, je distinguerais le bruit des roues d'une voiture à une lieue de distance. J'ai cinq cents fois couru ce bois lorsque j'étais enfant, et il me rappelait tout à l'heure des souvenirs.........

— Qui ne devaient pas être bien agréables, si j'en juge par votre situation présente, dit l'autre.

Le bandit continua à prendre garde à cette observation :

— Il n'y a pas d'endroit où les oiseaux aiment à faire leur nid comme dans les branches du chêne maudit. C'était en montant après un nid de cor-

beaux qu'un jour je manquai de me casser le cou en tombant dans le tronc de cet arbre.

— Dans le tronc, que voulez-vous dire ?

— Certainement ; tout solide qu'il en a l'air, le vieux chêne est creux comme un tambour. Heureusement que je tombai sur les pieds, autrement je n'en serais jamais sorti vivant.

L'homme au masque examina l'arbre majestueux avec un air évident d'incrédulité.

A toute apparence, le tronc était parfaitement intact et aucune fissure ne trahissait la cavité dont on venait d'affirmer l'existence.

— Attendez un peu, dit le bandit, et vous l'entendrez causer.

Il prit une grosse pierre, et se reculant de quelques pas, il la lança de toutes ses forces, contre le tronc de l'arbre.

Le chêne rendit un son creux.

Il se fit un silence de quelques minutes pendant lesquelles l'homme au masque tourna autour de l'arbre en l'examinant attentivement.

Puis s'adressant au déporté- il lui demanda brusquement.

— Quelles raisons avez-vous pour haïr Alfred de Moidrey ?

Le bandit fronça les sourcils et répondit :

J'avais pris pour habitude de chasser dans ces mêmes bois que voici. Un jour, on se prit de querelle avec les gardes, et l'un d'eux tomba pour ne plus se relever. Je fus arrêté et le vieux chien employa tout son pouvoir pour me faire couper le cou ; mois comme j'étais jeune, et que les juges étaient de bons diables, je ne fus condamné qu'aux galères. N'est-ce pas suffisant ?

L'autre ne répondit pas.

Il frappa ses mains l'une contre l'autre, et se remit à marcher avec agitation.

—Je les ai vus tantôt, lui et elle, au moment où leur voiture a passé près de l'endroit où je me tenais caché dans le bois. Leur enfant était avec eux...

Son enfant ! ciel et furie !...Cette pensée qu'ils sont heureux me rendait fou !

Et, dans un accès de rage, il se jeta au pied du chêne et se couvrit le visage de ses mains. Le bruissement des feuilles dans les buissons l'avertit bientôt que quelqu'un approchait. Il eut à peine le temps de se relever que Jacques Bertrand était à côté de lui.

Il y a là-bas une chaise qui tourne à l'angle de la route, dit celui-ci. Dans quelques minutes elle sera derrière la hauteur.

L'homme au masque fut saisi d'un tremblement causé par la violence des passions qui agitaient et son cœur et son cerveau.

— C'est lui ! dit-il. Et saisissant son complice par le bras, il lui souffla à l'oreille : êtes-vous prêt ?

—Je suis prêt ! un marché est un marché, seulement vous en connaissez le prix ?

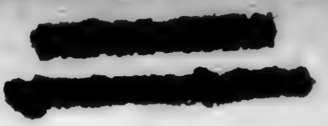
—Je le doublerai, murmura l'autre.

Et tous deux se glissèrent côte à côte dans l'ombre des arbres et des buissons.

M. Jarry n'avait pas quitté depuis longtemps le château de Moidrey qu'il commença à s'apercevoir qu'il s'était un tant soit peu trompé dans le calcul qu'il avait fait de son temps, et qu'à moins de se hâter, il serait incapable d'atteindre la ville avant la fin du jour. Son cheval, d'un autre côté, n'était pas des meilleurs, et l'avocat eut beau employer la persuation, il ne put le décider à changer le trot auquel il s'était habitué depuis une série d'années comme étant le plus doux et le plus commode.

Après la persuation, l'avocat eut recours à la force, et il usa de son fouet avec tant d'énergie, que le cheval finit par prendre une espèce de galop au moment où ils entrèrent dans cette portion de la route qui traverse le bois de Moidrey.

—Ah ! voici les chênes du Ravin du Diable, dit M. Jarry, d'un ton joyeux, et en faisant plus que jamais usage de son fouet. En prenant par ici, j'ai gagné un bon quart de lieue, et pour peu que nous



allions toujours du même pas que maintenant, il me restera encore près d'une heure avant le passage du train.

Tout à coup l'avocat poussa un cri.

Une sorte de sifflement se fit entendre dans l'air, et une corde faite en forme de lasso tomba sur sa tête et s'enroula autour de ses épaules.

—Au secours ! au secours ! répéta-t-il.

Mais soudain la corde se serra autour de son cou, et il fut violemment attiré en arrière de la voiture d'où il roula par terre.

Le bruit de sa chûte fit plus en effrayant le cheval que n'avaient pu tous les coups de fouet. Emporté à toute vitesse, l'animal alla se précipiter dans une fondrière où on le retrouva, le lendemain matin, avec la voiture brisée.

Lorsque M. Jarry, à qui la strangulation avait fait perdre connaissance, revint à lui, il se vit hors du chemin, couché sous des arbres.

Deux hommes étaient près de lui.

L'un, court et aux épaules carrées, s'occupait à serrer la corde qui avait servi à le mettre dans l'impossibilité de résister.

L'autre dont le visage était masqué, était en train de fouiller ses poches et venait de retirer de l'une d'elles le portefeuille qui contenait ses papiers.

Par un effort aussi soudain qu'il était désespéré, Jarry saisi son portefeuille et chercha à l'arracher des mains du voleur.

—Laissez-le moi, s'écria-t-il ! Il ne renferme que des actes de famille qui ne peuvent être utiles qu'à celui qu'ils concernent. Ma bourse est dans ma poche, à gauche ; prenez-la avec tout ce que je possède, mais laissez-moi ces papiers !... Me les enlever serait ruiner......

—Alfred de Moidrey, dit l'homme masqué en achevant la phrase d'une voix sombre. Oui, je le sais ! Et il arracha le portefeuille des mains de l'avocat. Mais ce dernier, en ce débattant, avec toute l'énergie que donne le désespoir, mordit fortement son adversaire à la main.

—Misérable! infâme coquin! cria-t-il; tu n'as pas que le vol pour mobile! Je saurai qui tu es!

Et par un mouvement rapide il saisit le masque et découvrit le visage de son ennemi.

Un cri d'étonnement et de terreur s'échappa aussitôt de ses lèvres:

Henri Delagrave!

Il voulut se redresser, mais il fut renversé violemment.

—Ainsi, tu m'as reconnu! dit Delagrave. Fou! misérable fou! Tu as détruit la seule chance qui te restait pour vivre!

Et ses doigts se crispèrent avec fureur autour du cou du malheureux avocat.

Ce fut comme un étau de fer dont l'horrible compression lui coupa la respiration.

—C'est assez! dit une voix à côté de Delagrave.

Celui-ci se releva pâle et tremblant.

—C'était trop—beaucoup trop. Jarry était mort

Ce qui se passa dans l'âme de Henri Delagrave quand il vit gisant à ses pieds, immobile et sans vie, l'homme qu'il avait si bassement assassiné, personne ne peut le dire.

Pendant quelques minutes il demeura les yeux fixés sur les traits contractés du cadavre.

Une voix qui sonna douleureusement à ses oreilles le tira de ses réflexions.

—Qu'est-ce que nons allons faire du corps? demanda le bandit.

Delagrave trassaillit.

Mais il se remit promptement et jeta un regard rapide autour de lui.

L'ouvrage de la soirée, tout horrible qu'il était, n'était pas encore complet.

Il restait beaucoup à faire pour que cet homme eut satisfait son désir de vengeance.

La fortune de Moidrey était dans ses mains; le cadavre d'une innocente victime gisait à ses pieds. Ce n'était point encore assez!

—Le corps! répéta la voix de Jacques Bertrand.

Toutes les facultés de Delagrave étaient excitées à un suprême degré. Il regarda tout autour de lui, et eut un sourire effrayant en indiquant, du doigt, le vieux chêne contre lequel nous l'avons vu s'appuyer ce soir même.

—Là ! dit-il, une tombe et un cerceuil tout à la fois !

Le bandit fut évidemment embarrassé. Ses regards se portèrent alternativement de Delagrave à l'arbre, puis de l'arbre à Delagrave.

Il comprit enfin.

—Vous voulez, dit-il, qu'on jette le corps dans le tronc du chêne?

Delagrave fit un signe affirmatif ; et sans plus ajouter une parole, tous deux commencèrent leur terrible besogne.

La corde fut de nouveau attaché autour du corps du malheureux avocat ; après quoi, Jacques Bertrand avec l'agileté d'un chat, grimpa sur les branches de l'arbre.

Parvenu à une hauteur d'environ vingt pieds, il s'arrêta. Comme il l'avait dit, dans l'intérieur du chêne était un trou béant et profond.

Le dos appuyé contre le tronc, et après s'être assuré de la solidité des branches sur lesquelles il avait posé les pieds, il éleva le corps jusqu'à lui.

Puis se redressant de nouveau, et saisissant le cadavre par les épaules, il le fit couler dans cet étrange et sombre tombeau.

Le bruit sourd qu'il produisit en tombant fit trembler Henri Delagrave, et son complice lui-même, tout endurci qu'il était ne put s'empêcher de frissonner en sentant le nuage de poussière rose qui s'éleva du fond de l'arbre et l'enveloppa tout en entier.

Au même instant, un hibou troublé dans son obscure demeure, déploya ses grandes ailes et s'envola en poussant des cris lugubrement sinistrés.

Puis tout redevint silencieux.

L'homme vivant descendit de l'arbre et s'éloigna rapidement avec son compagnon.

VII

UNE ATTAQUE NOCTURNE

Ils marchèrent longtemps avant que l'un ou l'autre osât prendre la parole.

Henri Delagrave rompit enfin le silence.

— L'enfant ! dit-il. Vous connaissez bien la chambre.

— Oui ; j'ai vécu dix ans par là.

— Venez alors !

Et, comme des démons possédés de l'esprit du mal ils se dirigèrent sans mot dire, vers le château de Moidrey.

L'enfant d'Alfred de Moidrey dort paisiblement dans une chambre située dans l'une des tours du château.

Il est seul ; madame Bernier,sa gouvernante, après s'être bien assurée que tout était bien en ordre, et qu'il était en sûreté a profité de l'instant où il reposait pour descendre prendre son repas du soir.

La chambre à coucher qui renfermait l'espérance d'Alfred de Moidrey était de forme octogone ; les fenêtres d'un côté, donnaient sur la mer, dont les vagues venaient se briser contre un rocher, qui s'élevaient à une dizaine de pieds au dessus de l'eau, de qui formait comme la plate-forme d'une terrasse.

Du côté opposé on avait vue sur la partie réservée duparc et des jardins.

La chambre était meublée d'une façon plus que charmante, et l'on voyait que les soins et la tentresse d'une mère avaient voulu la rendre digne de ses plus tendres affections. Les murs étaient en entier

recouverts de soie bleu pâle, constellée d'étoiles d'argent.

Chaque pièce de l'ameublement était une merveille d'art et d'élégance.

Un cygne d'argent, ses grandes ailes déployées, tenait dans son bec une bague à laquelle étaient attachés des rideaux vaporeux, formés de la plus riche dentelle, et dont les plis tombaient tout autour d'un berceau en forme de coquille, semblable à celle d'où les peintres font sortir la déesse belle et souriante.

Près du berceau sur une console était placée une petite coupe qui supportait une veilleuse dont la douce lumière tombait sur les joues roses de l'enfant.

Les rideaux des fenêtres étaient fermés; mais ceux du côté de la mer étaient rendus transparents par la clarté de la lune dont le disque venait, tout à coup, de s'élever au dessus des rochers à l'horizon.

Il se fit un bruit sec, comme le grincement d'un diamant sur le verre. Une main s'avança dans la chambre, tourna l'espagnolette, et la fenêtre s'ouvrit silencieusement.

Les rideaux furent tirés de côté, et un homme entra dans l'appartement ; il se tint debout à quelques pas seulement du berceau où l'enfant dormait de son innocent sommeil.

L'homme jeta autour de lui un regard soupçonneux, puis il s'avança très-doucement vers le berceau.

Il avait déjà les mains étendues pour saisir l'héritier des de Moidrey, lorsqu'un grognement sourd et menaçant frappa ses oreilles.

Le grognement partait de l'autre extrémité de la chambre, où les ombres étaient les plus épaisses.

L'homme bondit en arrière et la peur fit perler à son front de grosses goutes de sueur.

Ses yeux étaient rivés sur deux charbons ardents qui brillaient dans les ténèbres.

L'homme recula lentement du côté de la fenêtre.

Alors les charbons de feu changèrent de place. Le grognement devint plus fort, et un corps traversa l'espace. L'homme tomba lourdement sur le tapis du plancher, et sentit les dents d'un énorme dogue qui lui perçaient la gorge.

C'était le Terre-Neuve d'Alfred de Moidrey, qui, comme nous l'avons dit plus haut, s'était constitué lui-même le gardien de l'enfant de son maître.

La lampe qui était sur la table se renversa, et il se livra au milieu de l'obscurité qu'éclairaient seuls faiblement les rayons de la lune, un terrible combat.

L'homme et le chien luttaient, l'un avec désespoir, l'autre avec un courage invincible.

Ce qui rendait le combat plus terrible encore, c'est qu'il se passait en silence.

L'homme ne fit pas entendre une parole, le chien pas un aboiement.

C'était un combat à outrance, féroce et implacable.

L'enfant s'éveilla, mais paralysé par la crainte, il ne poussa pas un cri. Les mains crispées sur son berceau il attendait avec des émotions inexprimables, la fin de la lutte. Etrange spectateur pour une pareille scène !

L'homme réussit à tirer son couteau, espèce de long poignard,et, pendant que le chien le tenait encore cloué sur le plancher, il le lui enfonça dans le corps.

Les dents du dogue lâchèrent prise ; ses yeux tout à l'heure si menaçants et si étincellants de rage, se voilèrent ; et tout pantelant et tout sanglant, il roula sur le tapis.

L'homme une fois débarrassé de son terrible antagoniste, réunit tous ses efforts pour se traîner vers la fenêtre entr'ouverte. Mais les blessures qu'il avait reçues étaient des plus graves : il se sentit évanouir et, lui aussi, tomba à quelque distance de son ennemi inanimé.

VIII

L'ENFANT ENLEVÉ.—NOUVEL ASSASSINAT.— DÉSESPOIR MATERNEL

En ce moment la figure d'un autre homme se présenta dans l'entrebaillement de la fenêtre.

— A quoi t'amuses-tu donc ? Où est l'enfant ? dit une voix.

Personne ne répondit. Effrayé par ce silence, l'homme au visage masqué s'appuya contre le chambranle de la fenêtre et chercha du regard à percer l'obscurité.

Tout d'abord il ne vit rien, car les yeux du fidèle animal étaient fermés, et le corps du meurtrier gisait insensiblement à moitié caché par les longs plis du rideau.

L'homme masqué prit une résolution désespérée et sauta dans la chambre.

A la vue du chien, il fit un pas ou deux en arrière ; mais sa terreur redoubla quand il découvrit son complice baigné dans son sang.

Ses yeux se portèrent ensnite sur l'enfant qui tremblait de frayeur, et tout ce qui s'était passé lui fut expliqué.

Il réfléchit un moment, avant de se décider à agir.

Cet homme a son compte, murmura-t-il d'un ton froid et impassible ; cependant il lui reste encore assez de vie pour être capable de parler quand il reprendra connaissance. Je n'ose le laisser ici, à moins que je ne sois bien sûr.

Il s'arrêta et regarda avec inquiétude autour de lui.

Je pourrais bien le descendre dans le bateau, reprit-il ; mais après qu'est-ce que j'en ferais ? Avec une blessure comme celle qu'il à la gorge, il est impossible qu'il vive. Il n'en a certainement pas pour longtemps.

Comme il achevait ces mots, un rayon de la lune passant entre les rideaux fit briller un objet gisant sur le plancher.

C'était le couteau que le moribond avait laissé échapper de sa main.

L'homme au masque le vit ; et il se baissa pour le ramasser, et un feu sinistre illumina son visage.

Une heure ou deux de plus ou de moins, qu'importe ! Et d'ailleurs, quel prix peut avoir une brute ? dit-il à voix basse.

Il leva le couteau, s'arrêta, le leva une seconde fois et frappa.

Jacques Bertrand, car c'était lui, s'agita légèrement et poussa un gémissement.

L'enfant pour la première fois commença à crier.

L'homme au masque bondit sur ses pieds.

— Silence ! cria-t-il en courant aussitôt au berceau.

Mais l'enfant terrifié à la vue du masque lutta vainement pour obéir. En même temps un bruit de pas éloignés se fit entendre dans l'escalier.

L'assassin arracha vivement les rideaux du berceau et les roula autour du visage de l'enfant pour étouffer ses cris.

Puis, le prenant dans ses bras, il courut à la fenêtre.

Une courte échelle posée sur le bord du rocher au-dessous ne lui laissait aucune difficulté à descendre.

Au moment de franchir la fenêtre, il se retourna en serrant l'enfant sur sa poitrine.

— Tu m'as marqué à la joue, Alfred de Moidrey, murmura-t-il, et tu t'es réjoui du châtiment que m'infligea ton épée. A mon tour, maintenant, je te frappe au cœur.

Les pas que l'on avait entendus étaient arrivés près de la porte. Une main tourna la clef dans la serrure.

— Un fils et une fortune perdus, ajouta l'homme au masque, tout cela le même jour ! Ma vengeance a été complète ! Et il disparut.

C'est madame Bernier qui entrait. Elle avait entendu les cris de l'enfant ; aussi alla-t-elle droit au berceau.

En marchant elle trébucha.

C'était contre le cadavre du pauvre chien.

Elle tomba sur ses genoux et ses mains touchèrent le corps d'un homme.

La clarté de la lune frappait son visage et en rendait visibles tous les traits.

Madame Bernier resta dans l'attitude où elle était tombée, le corps penché en avant, et appuyée sur ses mains.

Son regard était rivé, par une étrange fascination sur la figure livide et déjà glacée qu'elle voyait à un demi-pied d'elle.

— Oh ! ciel ! s'écria-t-elle. Il est revenu ! C'est lui le malheureux ! il est revenu.

Un quart d'heure à peu près s'était écoulé depuis la scène que nous venons de raconter. Madame de Moidrey était occupée à chercher différents morceaux de musique sur son piano, lorsqu'un cri déchirant, paraissant venir de l'autre bout de l'appartement, la fit tressaillir.

Et se retournant tout alarmée, elle vit debout, juste dans la lumière d'une lampe placée sur une console près de la porte, une figure aussi pâle qu'un fantôme et ses yeux exprimaient la terreur dans ce qu'elle a de plus grand et de plus horrible.

— Madame Bernier !

Ces deux mots s'échappèrent de ses lèvres.

La gouvernante, car c'était elle, sembla faire un effort désespéré, et s'avançant tout à fait dans la lumière, elle se jeta aux pieds de sa maîtresse.

Les mains qu'elle éleva vers elle, dans l'agonie

de son désespoir, étaient teintes de sang, et sa robe en était également couverte dans plusieurs endroits.

— Il n'est plus là ! madame ! il n'est plus là ! s'écria-t-elle.

— Il n'est plus là ! qui ? demanda Madame de Moidrey dont le cœur se glaça de crainte.

— L'enfant !

— Mon enfant !

Et, saisissant la gouvernante par le poignet, avec une force que l'on n'aurait pas soupçonné dans une personne aussi frêle et aussi délicate, elle la traîna à ses pieds.

— Parlez ! s'écria-t-elle ! De qui est ce sang ?

— Ce n'est pas le sien ! Dieu merci ! ce n'est pas le sien. Mais il n'est plus à ! on l'a volé !

La mère, repoussant la gouvernante, courut avec la rapidité d'une flèche, traversa tout un labyrinthe d'escaliers et d'appartements, et arriva à la chambre de son fils.

Son premier regard tomba sur le chien qui avait recouvré assez de force pour se traîner jusqu'au berceau près duquel il était couché, le museau posé sur le drap taché de son sang.

Au moment où entra sa maîtresse, il essaya de se lever, et, poussant un long mugissement, il tourna vers elle ses yeux voilés par l'ombre de la mort.

Le berceau était vide.

Mme de Moidrey courut à la fenêtre et se pencha en dehors.

Une échelle descendait jusqu'à la plate forme du rocher. Au-dessous roulaient doucement les vagues de la mer qui réflétait les rayons de la lune.

Mais elle n'entendit rien, elle ne vit rien qui lui annonça la présence d'un être vivant.

Le cœur de la pauvre mère cessa presque de battre ; elle se sentait évanouir, et ce ne fut que par un effort surhumain qu'elle put s'empêcher de tomber.

—Je ne me suis absentée que quelques instants, dit une voix derrière elle ; et, quand je suis revenue,

j'ai trouvé tout dans l'état où vous le voyez, le chien blessé, le berceau vide et plus d'enfant !

—Et vous n'avez rien vu que cela ?

—Rien, madame.

La voix de la gouvernante trembla en prononçant ces mots ; elle jeta les yeux autour d'elle en frissonnant.

Son hésitation et l'étrangeté de son regard ne furent point remarquées de Mme de Moidrey, qui, tout entière à son désespoir, s'était précipitée sur le berceau vide de son fils.

La terrible nouvelle s'était répandue avec la rapidité de l'éclair dans tout le château.

Les services épouvantés se pressaient devant la porte, lorsqu'ils s'écartèrent, tout à coup, pour laisser passer Alfred de Moidrey.

—Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforça vainement de rendre ferme. Qu'est-ce qu'il y a ?

En apercevant sa femme près du berceau, dans un état complet d'anéantissement, tout son sang froid l'abandonna, et, se tournant vivement vers la gouvernante, il lui demanda :

—Où est mon fils ?

Et, sans attendre sa réponse, il se précipita à la fenêtre.

—Des torches ! cria-t-il. Nous chercherons partout, dans tous les coins, dans toutes les crevasses des rochers, le voleur doit encore y être caché. Apportez des torches !

Une seconde après, il était descendu, par l'échelle, sur la plate-forme.

Les recherches durèrent de longues heures.

Il n'y eut pas une crevasse, le long de la côte, pas un seul endroit dans le parc ou dans le bois qui ne fut examiné attentivement.

Mais tout fut inutile. Nulle part on ne retrouva l'héritier des de Moidrey.

Un laboureur qui regagnait sa demeure avait vu, ce soir même, un homme à cheval passer près de

lui, et soutenant sur la selle, enveloppé dans des étoffes, un objet volumineux qu'il n'avait pu bien distinguer.

Il lui avait souhaité le bonsoir, comme c'est encore l'habitude dans la campagne, quand deux personnes se rencontrent, même étant inconnues l'une à l'autre ; mais il n'avait point eu de réponse. Seulement il affirmait avoir entendu les cris étouffés d'un enfant, au moment où le cavalier pressait son cheval à coups d'éperon.

Hélas ! quoique les motifs qui avaient poussé le voleur à leur enlever leur enfant restassent pour eux un effrayant mystère, les malheureux parents ne doutèrent que ce ne fut leur fils que le fermier avait vu ainsi passer.

Le soleil était haut dans le ciel quand le lendemain Alfred de Moidrey, épuisé et le cœur brisé, reprit le chemin de sa demeure triste et désolée.

La nature était souriante, et semblait se rire de sa douleur.

Il était tellement plongé dans ses lugubres méditations, qu'il ne remarqua point les longues lignes de corbeaux qui volaient et tournoyaient au-dessus du chêne maudit. Chacune des branches de l'arbre était littéralement-chargée de ces oiseaux de mort.

En rentrant, il trouva sa femme en proie à une fièvre violente causée par le choc qu'elle avait éprouvé.

Un médecin qu'on avait fait venir du voisinage était auprès d'elle.

Alfred de Moidrey pénétra dans la chambre qu'éclairait seulement un faible jour, et demeura, quelques instants, les yeux fixés sur sa femme sans connaissance.

Quel changement ? murmura-t-il, depuis hier, quand le présent paraissait si beau et l'avenir si plein d'espérance ! Certainement, la fortune nous a frappés de ses coups les plus terribles, et il lui serait maintenant impossible d'ajouter à notre misère !

Il se trompait.

Le nuage chargé de foudre avait éclaté sur sa tête.

La coupe du malheur était à ses lèvres, mais il ne l'avait pas encore vidée jusqu'à la lie.

IX

UN CRIME EN APPELLE DIX AUTRES—VOL ET DESTRUCTION D'UN TESTAMENT

Trois jours s'étaient écoulés depuis que les tristes événements que nous avons racontés avaient jeté la douleur et le désespoir dans le château de Moidrey, lorsque Henri Delagrave rentra furtivement et sans bruit, dans la maison de son père.

Les horloges de la grande ville sonnaient quatre heures après minuit, au moment où il gravissait les escaliers qui conduisaient à son appartement particulier. Il avait sur les épaules, un grand manteau, dont le col lui cachait en partie le visage; et ses longues bottes, toutes tachées de boue, disaient clairement qu'il avait voyagé toute la nuit.

Il avait pu entrer au moyen d'un passe-partout que, seul, dans la maison, il avait droit de porter; il était sûr, d'ailleurs, qu'il ne serait aperçu de personne, à moins que ce ne fut de son père, dont il connaissait les habitudes matinales.

Il ouvrit, d'une main nerveuse, la porte de son cabinet d'étude, au bout duquel était sa chambre à coucher, puis, il la repoussa et la ferma à double tour, ou du moins, il crut la refermer; mais, dans l'obscurité, il ne vit pas qu'elle n'était qu'imparfaitement poussée, et que le pène n'était point entré dans le crochet de la serrure.

S'avançant ensuite, en tâtonnant, il prit une allumette dans une boîte, sur la cheminée, et alluma une petite lampe qu'il posa sur la table.

Il se débarrassa de son lourd manteau, ôta ses bottes, et plongeant une main dans l'une des poches

de son paletot, il en tira un portefeuille qu'il jeta sur la table.

—Ceci, dit-il, il faut que je le détruise, car, maintenant que ce misérable bandit est mort, toutes les preuves s'évanouiront avec les cendres de ces papiers.

Il ouvrit les portefeuilles et en examina flèvreusement les contenus.

—Des billets, murmura-t-il, signés par la Maison Vandrusen et Cie. C'est étrange, l'émotion que ce nom a produite sur mon père ! Qu'est-ce qu'il peut connaître sur le compte de ces Vandrusen ?— Ou, quelles espèces d'affaires aurait-il pu avoir avec leur maison ? Bah ! pourquoi penser à cela maintenant ! Ce qui presse le plus, c'est de brûler ces papiers, et d'aller dormir après, si je puis.

Delagrave se redressa, mais, au moment ou il étendait la main pour prendre le portefeuille sur la table, une sorte de frisson lui courut par tout le corps.

—Allons, se dit-il en riant à demi-voix, il parait que je deviens nerveux. Mais cela ne sera pas, car celui qui s'aventure dans une carrière comme la mienne doit avoir un cœur de pierre et des nerfs d'acier. Après cela, continua-t-il, je me rappelle qu'il y a un flacon d'eau-de-vie de Cognac dans ma chambre à coucher, et je n'en vaudrai que mieux après en avoir bu un petit verre.

Et, tout en parlant, il passa dans sa chambre à coucher dont il attira machinalement la porte derrière lui.

A peine était-il sorti de son cabinet, que l'autre porte qu'il croyait avoir fermée s'ouvrit doucement, le vieil Isaac apparut sur le seuil.

Le vieillard, qu'inquiétait vivement l'absence prolongée de son fils, s'était réveillé après une heure ou deux de sommeil. Ayant entendu quelqu'un monter les escaliers, et ayant reconnu son pas, il avait passé à la hâte une robe de chambre, et venait lui apprendre de joyeuses nouvelles.

Les hypothèques n'avaient point été remboursées et les propriétés des de Moidrey leur appartenaient, en vertu de la loi.

Isaac jeta un coup d'œil autour de la chambre, et s'avança en trottant aussi vite que le lui permettaient ses jambes affaiblies par l'âge, vers la table sur laquelle étaient le portefeuille et les papiers.

—C'est une fameuse nouvelle, se disait-il, que j'apporte à Henri, et je suis sûr qu'elle lui fera faire de beaux rêves. La fuite de l'honnête M. Jarry, avec tout l'argent de son client! Ah! ah! fit le vieillard, il a fait sa fortune et la nôtre.

Ses regards s'arrêtèrent sur le portefeuille et les papiers.

—Qu'est-ce que cela? murmura-t-il. Revenu si tard, et si vite à l'ouvrage! c'est un homme d'affaires comme il y en a pas que mon fils; ce n'est pas lui qui souffrira jamais que son chemin soit entravé par quoi que ce soit qui puisse être vaincu par de l'énergie et de la persévérance.

En achevant ses dernières paroles, il retourna le portefeuille qui était resté renversé sur la table.

Les joues du vieillard se couvrirent tout à coup d'une pâleur livide; ses lèvres tremblèrent; ses cheveux blancs se hérissèrent sur sa tête, et des gouttes de sueurs perlèrent dans les sillons que les rides avaient tracés sur son front.

Il y avait un nom sur le portefeuille, un nom et une adresse.

"*Charles Jarry, rue des Jeûneurs, à Paris.*

Etait-il étonnant dès lors que le cœur d'Isaac Delagrave eut cessé de battre? Etait-il surprenant que ses mains tremblassent, lorsqu'il les joignit dans un paroxysme d'horreur et d'effroi!

S'il lui était resté un doute, il aurait été bientôt dissipé.

Près du portefeuille était un billet payable à vue, au bas duquel le vieillard lut la signature:

"VANDRUSEN ET CIE."

Il se recula de la table et promena tout autour de lui des yeux hagards.

Il vit le manteau et les bottes encore tout humides de la boue des chemins.

Tout confirma ses horribles soupçons.

Il tressaillit en entendant marcher dans la chambre à côté.

—Non, murmura-t-il, je n'ose voir son visage en ce moment. Plus tard, pas maintenant—non, pas maintenant !

Et, silencieux comme une ombre, il se glissa hors de l'appartement.

Henri Delagrave, en rentrant dans le cabinet, fut frappé tout à la fois de crainte et d'étonnement en voyant la porte entr'ouverte. Mais un coup d'œil jeté sur la table dissipa ce premier sentiment.

Le portefeuille et les papiers étaient tels qu'ils les avaient laissés.

—C'est le vent, dit-il ; et, ajouta-t-il en examinant la serrure, ma stupidité.

Cette fois, la porte fut soigneusement barrée.

Après quoi, revenant à la table, il procéda à son œuvre de destruction.

Il plaça dans la cheminée une pile de bois sec au milieu de laquelle il fourra le portefeuille dont le contenu avait été pour le malheureux Jarry la cause d'un si triste sort.

Puis il y mit le feu au moyen d'une allumette.

Les papiers y furent jetés les uns après les autres, et quand il vit le dernier billet, qui se tordait dévoré par la flamme, disparaitre au milieu du brasier ardent, ses traits se détendirent, et un sourire de triomphe passa sur ses lèvres.

— C'est fini ! dit-il ; tout est fini ! Et dans ces cendres sont ensevelies les espérances de de Moidrey. Une immense fortune qui s'est évanouie en fumée par cette cheminée ! Mais une somme dix fois plus forte encore n'aurait pas payé trop cher une vengeance comme la mienne. L'enfant vit, c'est vrai, et il vivra : mais jamais plus l'œil attendri de sa mère

et les fiers regards de son père ne contempleront ses traits.

Il attendit que le bois se fût entièrement consumé et que toute trace des objets qu'il avait jetés dans le feu eût disparu. Puis, ensuite, prenant la lampe sur la table il se retira dans sa chambre à coucher.

Il alla à la fenêtre, et s'arrêta quelques secondes devant une glace suspendue à la muraille. Il la lampe à la hauteur de son visage.

Une cicatrice traversait l'une de ses joues, et la ligne blanche qu'elle décrivait était rendue plus transparente par son teint naturellement mat.

Il posa le doigt sur cette marque, et, les yeux fixés sur la figure que reflétait la glace, il fit entendre un rire qui avait quelque chose d'infernal.

— De Moidrey m'a prophétisé que je l'emporterais jusque dans le tombeau. Tant mieux ! Quand bien même je pourrais la faire disparaître, je m'en garderais bien : car si elle me rappelle l'affront que j'ai reçu, elle me rappellera aussi comment je me suis vengé.

Il éteignit sa lampe et se jeta, tout habillé su lit.

Mais, il n'espérait pas dormir.

Il n'est guère donné qu'à ceux qui ont un cœur honnête et une conscience calme de savoir ce que c'est qu'un sommeil paisible et réparateur. C'est un bonheur que Henri Delagrave ne devait plus connaître.

Des coups violents frappés à la porte de son cabinet de travail l'arrachèrent, tout à coup, à l'engourdissement dans lequel il était plongé.

Il s'élança de dessus son lit.

La journée était déjà bien avancée, car, en passant dans son cabinet, Henri Delagrave vit les rayons du soleil qui l'éclairaient à travers la fenêtre.

Il demandait pourquoi on le dérangeait ainsi.

— M. Isaac est très-mal, répondit un domestique dont il reconnut la voix. Il faut qu'il ait été pris de

ıelque accès cette nuit, car son valet de chambre a trouvé étendu insensible sur le plancher.

— J'y vais tout de suite ! qui est ce qui est auprès e lui ? demanda Delagrave.

— M. Mouton.

— M. Mouton ! Comment se fait-il qu'il soit ici de bonne heure.

— Il y a quelque temps qu'il est arrivé. Dès qu'il repris connaissance, M. votre père a donné l'ordre e l'aller chercher.

— Et pourquoi ne m'a-t-on pas averti immédiatement? demanda Henri avec une surprise mêlée de olère.

Le domestique répondit que lui et tout le monde ans la maison ignorait son retour, et que ce n'était as sans un grand étonnement qu'ils avaient entenu, il n'y avait que quelques minutes, M. Delagrave xprimer le désir qu'on lui envoyât son fils.

— C'est étrange ! pensa Henri. Tous ici ignoraient ue je fusse revenu, et mon père, lui, le savait ! llez ! reprit-il à haute voix, je descendrai dans une ninute.

Comme Delagrave après avoir réparé le désordre e sa toilette, descendait l'escalier, il rencontra M. Mouton qui lui posant la main sur l'épaule, l'attira e côté dans la salle à manger.

Avant de les suivre nous essaierons de faire, en uelques mots, le portrait de l'avocat Mouton.

Une figure flasque, osseuse et toute angles ; des bras longs comme ceux d'un singe ; des épaules arges : une face étroite et une mâchoire démesurément avancée et qui avait l'air de vouloir compenser ce que son front, qui cependant était loin d'indiquer l'idiotisme, avait de trop fuyant ; les yeux qui étaient petits et enfoncés dans leur orbite touchaient presque le nez, et, avec la pâleur visqueuse de son teint, ajoutait encore à sa ressemblance avec un reptile.

Pour finir de peindre Ephraïm Mouton, nous dirons qu'il avait l'extérieur sale et répugnant. Ses

cheveux qu'il portait courts étaient roux et rudes comme une brosse ; ses sourcils, ses cils et ses favoris étaient de la même couleur. Il n'y avait pas jusqu'à ses vêtements qui, à force d'être portés par lui, avaient pris, à la longue, quelque chose du caractère de leur maître. C'est au point que, quand il les ôtait, ils semblaient non seulement garder la forme de son corps, mais même ils indiquaient les particularités de son esprit.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, monsieur Mouton ? demanda Henri Delagrave en repoussant impatiemment la main qui restait toujours posée sur la manche de son habit.

L'avocat se mordit les lèvres, et répondit à demi-voix :

— Mauvaise idée, monsieur Henri ; mauvaise, et, oui, tout à fait......

— Que voulez-vous dire ?

Les yeux gris de maître Mouton firent le tour de la salle à manger avant qu'il se décida à répondre. Convaincu que personne ne pouvait l'entendre, il approcha sa bouche de l'oreille du jeune homme et murmura :

— Il a détruit son testament.

— Hein ?

— Et il en a fait un autre.

Henri Delagrave tressaillit, mais son visage exprima la plus profonde incrédulité.

Ce fut donc avec un sourire de mépris qu'il fit cette question,

— Puis-je vous demander en faveur de qui ?

— De votre nièce.

— De ma nièce ! Ah ! ça, monsieur, vous rêvez, je pense ! Je n'ai pas de nièce que je sache !

— Que vous sachiez, c'est possible, répliqua sèchement l'avocat. Mais M. Isaac, lui, parait-il, est mieux informé. Nous sommes de vieux amis, monsieur Henri, et je serais content de vous être utile ; mais que diable aussi, qu'est-ce qui vous a pris d'aller offenser le vieux fou, et si inopportunément

encore! car il est malin et rusé! quant à cela il l'est.

Pour la première fois de sa vie, Henri Delagrave eut un air qui exprimait plus que de l'étonnement.

—Moi! je l'ai offensé! dit-il. Nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde!

L'avocat porta le doigt à son front.

—Il n'a plus bien toute sa connaissance; il ne l'a même presque plus, et c'est tant pis pour vous.

—Un autre testament! reprit Delagrave, allons donc, c'est une mauvaise plaisanterie de votre part.

Et il essaya vainement de sourire.

—Je voudrais que ce ne fut que cela pour vous, dit M. Mouton; mais comme nous sommes amis, je...Enfin...Bonjour!

—Arrêtez!

Et ce fut Henri qui, à son tour, retint vivement l'avocat par le bras.

—Quelle est cette nièce dont vous me parliez? demanda-t-il.

—Eh bien! donc,la fille de votre frère, Mademoiselle Emma, née à Batavia,île de Java, Maison Vandrusen et Cie. Est-ce clair cela? Je ne donnerais pas dix sous de votre affaire. Tant pis pour vous, j'en suis fâché, bonjour!

M. Mouton, qui avait replié sous son bras sa serviette d'avocat, ouvrit la porte de la salle à manger. Là il se retourna, et regarda fixement Delagrave qui, tout bouleversé, s'appuyait contre la table en répétant:

—Vandrusen! Mon frère et une fille. En êtes-vous sûr?

L'avocat leva un doigt, et ferma à moitié la porte.

—C'est vrai comme deux et deux font quatre, vous dis-je. Mais je vous ai raconté amicalement la chose, et je vous ai montré comment c'est arrivé. Du Diable aussi, pourquoi avez-vous choisi un pareil moment pour vous quereller avec le vieux fou! Il n'est pas commode, vous le saviez bien!

—Emma! murmura Henri.

—Justement. Un nom qui vraisemblablement vous sera fatal ; j'en suis fâché. Très-fâché.

Et l'avocat sortit de la salle à manger, laissant Delagrave tout anéanti par les nouvelles qu'il lui avait communiquées.

Mais celui-ci était homme d'action; il secoua bientôt sa léthargie, et, sachant qu'un danger le menaçait, il se prépara à lui faire face, avec toute l'énergie dont il était capable.

Son père, avait dit le médecin, était tombé dans une sorte d'assoupissement, et ce qu'il y avait de mieux à faire c'était de ne point le déranger.

Henri donna l'ordre qu'on l'avertit dès que le vieillard se réveillerait, puis il descendit dans les bureaux de la maison et de là passa dans le cabinet du vieil Isaac.

Il ferma la porte soignement derrière lui et la barra à double tour. Après quoi, tirant de sa poche un petit trousseau de clefs, il se mit à ouvrir, les uns après les autres, les différents tiroirs du bureau de son père.

Ce n'était pas la première fois que ces clefs lui avaient servi à surprendre les secrets que le vieil Isaac croyait n'être connus que de lui.

Ses recherches furent rapides, mais le résultat en fut complet.

La lettre, la lettre de son frère qu'Isaac avait dissimulée avec tant de soin, était dans ses mains.

Il la parcourut à la hâte, et, à mesure qu'il avançait dans sa lecture, un nuage de plus en plus sombre obscurcissait son front.

—Voici donc, dit-il à demi voix, ou plutôt en sifflant les paroles entre ses dents serrées. Voilà donc la raison pour laquelle mon père a tressailli et changé de couleur, l'autre jour, quand Mouton prononça le nom de Vandrusen! Oui, je comprends maintenant, pourquoi il a changé de ton et de manières. Mon frère revient riche et mon père se dispose à le recevoir les bras ouverts. Et c'est pour cet enfant qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais

vu, qu'il est prêt à sacrifier toutes mes espérances de fortune et d'avenir !

La lettre était tombée de ses mains sur le bureau. Il la reprit et la froissa entre ses doigts crispés.

—Mieux vaudrait pour elle, murmura-t-il, qu'elle fut morte, que les fièvres de son pays natal eussent desséché le sang de ses veines, ou que la mer l'engloutisse au fond de ses entrailles, plutôt que de faire un si long voyage pour se mettre en travers de ma route. Mais quel est donc ce symbole de paix dont parle cette lettre ? où est-il ?

Il rejeta, pour un instant, la lettre de côté, et recommença à chercher dans les tiroirs.

Il ne trouva rien que de vieux parchemins et de vieux papiers tout jaunis dont l'existence lui était bien connue.

Le coude appuyé sur le bureau, et la tête posée sur la paume de sa main, il réfléchit.

—Mon père, se dit-il, a fait un autre testament, et ce n'est pas en ma faveur, il faut qu'il ait une raison pour cela. La dernière attaque qu'il vient d'éprouver aurait-elle dérangé son intelligence ? Ah ! si je pouvais prouver cela ! cependant, non. Mouton, les domestiques, lui-même, tout se réunirait pour attester le contraire. Il ne peut avoir deviné !.....

Il s'arrêta, frissonna, puis rit tout haut comme s'il eut voulu se moquer de sa propre pensée.

—Impossible ! murmura-t-il ; des centaines d'années se passeront avant que le chêne du Ravin maudit ne tombe en poussière et ne livre le secret qui lui a été confié ! Aucun œil humain n'a vu le portefeuille en ma possession, et, à l'heure qu'il est, lui et les papiers qu'il renfermait ne sont plus que des cendres.

Il s'apprêtait à remettre la lettre dans le tiroir, lorsque quelqu'un frappa à la porte.

—Qui est là ! demanda-t-il.

Un domestique lui répondit que M. Isaac était éveillé et qu'il désirait le voir.

—Mon père est-il mieux ? demanda Henri.

—Non monsieur, le médecin m'a recommandé de vous dire qu'il va plus mal, beaucoup plus mal.

Henri Delagrave s'était levé de son siège, et restait debout une main sur le bureau et parlant toujours à travers la porte.

—Où est le médecin? demanda-t-il, toujours à travers la porte.

—Il est parti pour aller voir un autre malade; mais il doit revenir, a-t-il dit, immédiatement, car le danger est grand.

Un sourire d'infernal triomphe éclaira, une seconde, le visage du jeune homme. Ce fut comme une étincelle qui aurait jailli du sein d'un sombre nuage.

Il repoussa le tiroir et le ferma à clef.

Mais il gardait toujours froissée dans sa main la lettre de son frère.

—Celui-ci, du moins, murmura-t-il, je n'en laisserai pas tracé, quant au reste, la fortune en décidera!

Un instant après il était au chevet du lit de son père qui vacillait entre la vie et la mort.

Le vieil Isaac tourna vers son fils un regard froid et sévère.

Etait-ce une réalité, ou seulement une erreur de son imagination? Henri crut remarquer qu'il frissonnait en touchant la main qu'il lui avait tendue.

Ce qui se passa dans cette entrevue, on ne le sut jamais qu'imparfaitement. Mais il paraît qu'à la suite de certaines explications touchant les faits que nous avons rapportés, des paroles très-vives furent échangées entre le père et le fils, et que...

Il y avait près d'une heure qu'ils étaient ensemble, quand un cri perçant fit trembler tout le monde dans la maison.

Puis on attendit appeler au secours.

Le médecin qui venait justement de rentrer, monta rapidement les escaliers, suivi des domestiques.

Il rencontra Henri sur le seuil de la porte de son père.

—Mon père est au plus mal, vite ! dépêchez-vous, ou il serait trop tard.

Le médecin et Henri rentrèrent tous deux dans la chambre. Les domestiques, retenus par la curiosité autant que par tout autre sentiment, se serrèrent autour de la porte.

—Un nouvel accès, murmura le médecin, en écartant les couvertures, et en posant la main sur le cœur du vieillard.

Henri tremblait.

Il se tenait en arrière dans l'ombre ; mais la figure qui était renversée, immobile sur les oreilles du lit, était à peine plus pâle et plus livide que la sienne

—Il s'est évanoui, murmura-t-il ; donnez-lui quelque chose pour le faire revenir, ce n'est qu'un évanouissement.

Le médecin retira la main qu'il avait posée à l'endroit du cœur d'Isaac Delagrave,et rejeta le drap sur le corps.

—Monsieur, dit-il, en se tournant vers Henri, votre pèrè est mort. Delagrave, sans proférer une parole, se laissa tomber sur une chaise, et se couvrit le visage de ses mains.

X

LE FAUSSAIRE

Dès que Delagrave se fut remis du coup que lui avait causé la mort inattendue de son père, il sortit de la chambre et fit ses préparatifs.

Ni son frère, ni sa fille encore toute enfant ne lui raviraient une fortune qu'il s'était habitué à considérer comme la sienne.

Quant à cela, il y était fermement résolu.

Son père avait fait un nouveau testament : il était décidé à mettre la main dessus et à le détruire.

Mais, supposant qu'il fut arrivé à exécuter ce projet, en quoi aurait-il amélioré sa situation ?

Il était illégitime, avons-nous dit, et le premier testament fait en sa faveur n'existait plus.

Il n'y avait qu'un chemin ouvert devant lui. Ce chemin était horrible et dangereux, mais Henri Delagrave n'était plus novice dans la sombre carrière nu crime. Il n'hésita même pas. Afin de se tromper lui-même, il se répéta vingt fois qu'il était victime des circonstances et de la fatalité ; que retourner en arrière était une chose impossible, et que la moindre hésitation serait sa perte. Ce qu'il résolut donc, ce fut de fabriquer un autre testament qni serait la copie du premier, et ensuite de se fier à son adresse et au chapitre des accidents pour le substituer à celui par lequel, ainsi que l'avocat le lui avait affirmé, le vieil Isaac avait laissé son immense fortune à Emma, cette enfant inconnue.

Ce dernier document, il était sûr, devait être encore dans la possession de son père, et il était à peu près certain qu'il était serré dans le grand bureau placé dans sa chambre à concher.

Pour l'instant, il y avait trop d'yeux tournés vers la chambre du mort pour qu'il put, sans danger, commencer les recherches.

Il aurait d'ailleurs assez de temps pour cela ; mais il lui fallait toujours, en attendant, en attendant, préparer le faux testament.

"Qui ne risque rien n'a rien." dit le proverbe.

Et Henri Delagrave était homme à tout oser.

Il sortit de la maison, d'un pas résolu.

A présent, se dit-il, il faut que je trouve le véritable testament, sans quoi, toute la peine que je me suis donnée, non-seulement serait perdue, mais encore il pourrait m'en arriver malheur, et cette petite négrillon hériterait tout à la fois de la fortune et du nom de Delagrave !

Il descendit dans la salle à manger, où, à sa grande surprise, il trouva M. Mouton.

—Une triste affaire, n'est-ce pas monsieur Henri ? dit l'avocat en fermant la porte et s'approchant de Delagrave, de cet air moitié respectueux, moitié confidentiel qui lui était ordinaire. Les accès sont de terribles choses... les accès de toutes sortes ; même ceux de la passion... c'est horrible !

—Que voulez-vous dire, monsieur ?

—Ce que je veux dire : Rien ! Seulement comme votre ami, monsieur Henri, je regrette que cette querelle soit arrivée dans un aussi mauvais moment....

—Quelle querelle ? demanda Delagrave avec impatience, car il y avait dans les manières de l'avocat quelque chose qui lui portait sur les nerfs.

Mouton regarda de côté Henri Delagrave, et répliqua en clignant les yeux.

—Il était terriblement en colère contre vous, ce matin. Il ne se possédait plus, je vous assure ! J'ai fait de mon mieux pour le calmer ; mais comme il ne voulait pas me dire la cause de son irritation et qu'il avait déjà anéanti le premier testament.

—Qui vous a dit qu'il l'avait détruit ?

—Cela est positif ! Il l'a détruit, cette nuit, pour des raisons qui sont inconnues, à moi du moins...

Henri sourit.

—Il ne suffit pas d'affirmer un fait pour le prouver ! dit-il. Mon père, comme vous le dites justement, se laissait facilement emporter par la passion, mais il était raro qu'il exécutât toutes ses menaces. Le testament peut encore exister.

L'avocat haussa les épaules.

—C'est possible ! répondit-il : mais celui qui donne tout à votre nièce lui est postérieur en date, et par cela même, il ne vaut pas plus qu'un chiffon de papier, car vous savez bien que votre naissance .....

—Cet autre testament, l'avez-vous ? demanda Delagrave, en l'interrompant.

—Non. Tout ce que je sais, c'est que M. Isaac a voulu le garder lui-même, sans le confier à personne.

Le cœur de Delagrave battit violemment, mais son visage ne trahit pas la moindre émotion.

—Mais, reprit-il, une fois le premier moment de colère passé, ne serait-il pas possible que la réflexion lui soit revenue et qu'il l'aurait détruit ?

—Certainement ce n'est pas impossible, répondit sèchement l'avocat.

Les regards de ces deux hommes se rencontrèrent et ils parurent comme instinctivement deviner leur pensée réciproque.

Mais ni l'un ni l'autre ne crut devoir appuyer là-dessus.

—S'il existe, j'ai l'espoir que nous le trouverons, continua l'avocat au bout d'un instant, et nous verrons. Après tout. vous n'avez jamais abandonné votre père comme les autres.

—J'espère que j'ai fait mon devoir, monsieur Mouton, dit Delagrave, et si ma conduite devait être mal récompensée......

L'avocat toussa légèrement. Cet acte pouvait être involontaire, mais il avait aussi certainement une grande signification.

—Parfait, parfait ! monsieur Henri, murmura-t-il en roulant sa serviette et en se préparant à partir.

C'est un guêpier dont nous espérons vous tirer un jour ou l'autre. Mais comme il est dit dans l'Ecriture ou dans je ne sais plus quel livre saint, il y a un temps pour tout, et puisque le deuil est dans cette maison, nous remettrons à demain les affaires.

Un domestique entra, en ce moment, apportant sur un plateau des biscuits et des gâteaux que la femme de charge envoyait à M. Mouton et à M. Henri, s'il pouvait prendre quelque chose.

L'avocat, sans se faire prier deux fois, se versa un verre de vin. Delagrave, lui, se leva et dit :

— Vous ne m'accuserez pas de manquer aux devoirs de l'hospitalité si je vous laisse, monsieur ; mais d'ici quelque temps, il me serait trop douloureux de m'appesantir sur un pareil sujet. Le malheur qui me frappe eet trop récent pour que je puisse faire autre chose que de pleurer le pere que j'ai perdu.

Etait-ce hasard ou effet produit par ces paroles ? Toujours est'il que M. Mouton avala de travers, il toussa de nouveau, et replaça son verre sur le plateau.

—Je vous en prie, répliqua-t-il, ne vous gênez donc pas pour moi, monsieur Henri ! Vous savez, il n'y a pas de cérémonies entre amis ! La mort est une chose qui ébranle les nerfs des plus forts d'entre nous, surtout quand elle est subite. A votre santé, et à votre bonne fortune, monsieur Henri. Je souhaite que tout aille au mieux pour vous.

Il prit un second verre, le vida d'un trait et le replaça sur le plateau en disant :

—Ce qui, je suis fâché de le dire, du train dont vont les choses, ne paraît guère probable !

Delagrave lui donna rendez-vous pour le lendemain et disparut en lui adressant un bonjour assez sec.

La porte s'était à peine refermée sur lui que l'avocat se redressa vivement.

Quelqu'un qui l'eut vu aurait lu le soupçon dans ses yeux, sans bruit, et avec la légèreté d'un chat il alla à la fenêtre, l'ouvrit et regarda dehors.

La fenêtre ouvrait sur des points qui formaient les toits des offices.

En face de la maison s'élevait une haute muraille de sorte qu'il n'y avait sur les plombs d'autre vue que celle de la chambre où était l'avocat et une autre à l'étage supérieur.

Cette dernière fenêtre qui était entr'ouver et dont les grands rideaux étaient complètement fermés, donnait sur la chambre où gisait le corps d'Isaac Delagrave.

Sur les plombs étaient une citerne en réparation et une petite échelle dont s'était servi l'ouvrier chargé dutravail.

L'avocat vit tout cela d'un coup d'œil. D'ailleurs, il connaissait déjà la disposition du terrain.

Avec lui l'action suivi la pensée avec la rapidité de l'éclair.

Il sauta doucement sur les plombs, et, en ayant soin de se tenir dans l'ombre, il appliqua l'échelle contre la citerne et monta jusqu'à la fenêtre.

Pendant que M. Mouton prenait, comme nous avons dit, ses dispositions, Henri Delagrave avait demandé à la femme de charge les clefs de l'appartement de son père; le front plissé, les lèvres pâles et serrées, il entra dans la chambre du mort.

Un feu que, le matin, on avait allumé à la demande du vieillard, jetait encore quelques lueurs dans la chambre.

Les épais rideaux de la fenêtre qui étaient,comme nous l'avons dit plus haut, hermétiquement fermés, rendaient l'appartement trés-sombre et empêchaient Delagrave de s'apercevoir que la persienne était légèrement ouverte.

Les meubles de la chambre étaient vieux et massifs. Un seul était remarquable: c'était un large bureau en bois de chêne, qui était placé tout auprès du lit.

C'est sur ce bureau que Delagrave jeta tout d'abord un regard où se mêlaient la crainte et l'espoir.

—Le testament est ici ou il n'est nulle part ! pen-

sa-t-il ; et, en sentant quelque chose comme un tremblement qui lui passait sur le cœur, il tourna ses regards sombres vers le lit.

Il y avait peu de jour, avons-nous dit, dans la chambre, mais à la lueur des flammes qui vacillaient dans le foyer, on voyait assez distinctement se dessiner sous les couvertures une forme humaine.

Sous le drap qui voilait ses traits glacés était Isaac Delagrave. Henri, à la pensée de l'acte coupable qu'il venait de commettre, il tressaillit, en regardant ce témoin silencieux et cependant si terrible !

Silencieux.

Le fils dénaturé recula d'un pas, son pouls s'arrêta et ses cheveux se hérissèrent sur sa tête comme s'il eut été frappé d'une terreur soudaine.

Il s'imagina, un instant, que le vieillard avait remué, et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté, malgré son courage désespéré et son cœur endurci qu'il put retenir un cri.

Une minute de réflexion lui suffit pour se remettre.

Ses nerfs assurément étaient affaiblis, et il avait été, sans doute, trompé par les ombres que produisaient les flammes vacillantes de la cheminée.

Redevenu promptement maître de lui, et se donnant l'air de sourire de ses frayeurs, il donna un tour de clef à la serrure de la porte : et, sans plus se tourner vers le lit,, il se mit à son infernale besogne.

Avec des clefs choisies à ce même trousseau, où étaient celles dont il s'était servi pour trouver la lettre de son frère, il ouvrit, l'un après l'autre les tiroirs du massif bureau.

Il s'y trouvait des papiers en quantité, dont quelques-uns étaient couverts d'une écriture encore toute fraîche ; d'autres étaient jaunis par le temps, et l'encre en était pâle et à peine lisible.

Des papiers, partout des papiers, excepté celui qu'il cherchait, le plus important de tous.

Il ne lui restait plus qu'un tiroir à examiner.

D'une main fièvreuse et tremblante, il saisit le bouton, et, dans sa précipitation, l'attira à lui complètement.

Le tiroir était vide.

Pendant quelques instants, Henri Delagrave resta confondu.

S'il ne découvrait pas le testament, il avait eu raison de le dire, tout était perdu pour lui.

Tout à coup ses yeux tombèrent sur le tiroir qu'il tenait encore à la main.

Il lui sembla être extraordinairement petit en comparaison de tous les autres.

Il tira un second tiroir, et ses soupçons furent pleinement confirmés. Il y avait, entre les deux, une différence de quelques pouces dans la longueur.

Il passa la main dans l'ouverture du bureau, et, sans hâte, avec la plus grande attention, il tâta à l'intérieur.

Ses doigts touchèrent quelques têtes qu'il assura êtreen métal, et qui lui parut être la tête d'un était enfoncé dans le bois.

Il poussa ce clou, qui céda sous sa pression.

Il appuya plus fort,puis encore plus fort, et il s'arrêta en jetant un cri de joyeuse surprise.

Une petite planche glissa dans une rainure, au fond du bureau, et découvrit une cachette ingénieusement dissimulée.

Henri Delagrave allongea vivement le bras. On aurait entendu les battements de son cœur au milieu du calme effrayant qui régnait dans la chambre.

Ses doigts saisirent un papier.

Il l'attira à lui, brisa les cachets qui é[illegible] sur l'enveloppe, et le déplia.

Faut-il s'étonner que le sang courût rapidement dans ses veines et que la joie brillât sur son front !

Le testament qu'il cherchait, il l'avait trouvé, il le tenait.

Le testament qui le déshéritait d'une fortune qu'il avait regardée comme la sienne, était dans ses mains.

Il se leva, avec un geste de triomphe, et, à mesure qu'il en lisait le contenu, un air de moquerie amère se dessina sur ses lèvres minces.

—Emma ! Emma ! répéta-t-il.

Il plaça soigneusement le testament qu'il avait forgé à la place de celui qu'il avait soustrait, referma la cachette, puis après avoir replacé les tiroirs, il s'approcha du feu en tenant le testament froissé dans sa main.

Il approcha les tisons les uns contre les autres, et et prenant un peu de menu bois dans une boîte placée près de la cheminée, il le posa sur les charbons enflammés.

Le visage de Henri Delagrave à genoux et sifflant sur le feu et brilla à la lumière rouge de la flamme comme s'il avait été couvert d'un masque de sang. Mais ses yeux étaient pleins de joie et l'idée de son triomphe accélerait seule les battements de son cœur.

—Sauvé ! murmura-t-il, en se relevant sur ses pieds, je suis sauvé ! Ce qu'aucun œil humain n'a vu, aucune langue humaine n'a pu le révéler ! Enfin, je n'ai plus rien à craindre !

Comme il achevait ces paroles, les rideaux de la fenêtre furent agités, une seconde. On aurait dit qu'une main avait touché leurs plis par inadvertance ; mais le faussaire ne vit rien, ne pensa à rien qu'au testament qu'il avait en sa possession.

Ses yeux étaient tombés sur son nom, et il lut :

" Je lègue à mon fils aîné, Henri Delagrave, les propriétés de de Moidrey, pour aussi longtemps qu'il pourra les garder !"

Delagrave tressaillit.

" Aussi longtemps qu'il pourrait les garder !"

Qu'est-ce que son père avait voulu dire par là ? Henri connaissait trop bien quel était le caractère du vieillard pour n'être pas sûr qu'il y avait un but caché sous ces paroles.

En ce moment, comme il tournait le dernier feuillet du testament, quelque chose en tomba sur le plancher.

C'était un petit médaillon, de façon indienne, et dont le ruban qui avait été attaché au papier avec une épingle s'était défait sous la rude pression de ses doigts.

Il le releva.

Le médaillon contenait une boucle de cheveux blonds qui, évidemment, avait été coupée sur la tête d'un enfant. Delagrave tourna le médaillon et lut :

" De la part d'Emma."

Voilà donc, dit-il, les chaînes d'or qui avaient si bien enlacé le cœur de mon père ! que le diable emporte cette fille ! Est-ce que son nom me poursuivra ainsi toujours ?

Il brisa le médaillon, et en tira la boucle de cheveux; puis, après avoir murmuré un autre jurement, il la jeta dans le feu.

Il s'en éleva une petite flamme qui brilla un instant, puis ce fut fini.

XI

LA LÉTHARGIE ET LE RÉVEIL DU MORT.

Pendant qu'il se penchait de nouveau au-dessus du feu, le testament à la main, un son d'abord confns suivi d'un cri à moitie étouffé, le fit tressaillir.

Il se redressa subitement, et instinctivement ses regards se portèrent du côté du lit.

Horreur ! horreur !

Le drap avait été déplacé, et les yeux d'Isaac Delagrave se rencontrèrent avec ceux de son fils !

Le vieillard s'était réveillé d'un de ces états horribles d'insensibilité qui ressemblent à la mort dont ils sont, au reste, les avant-coureurs.

Le testament que Henri tendait vers le feu tomba de ses mains ; et, à la vue des efforts que le moribond, pâle et livide, faisait pour se lever, le malheureux se précipita vers lui et tomba à genoux, à côté de lui :

—Mon père ! murmura-t-il, tandis que tout son corps tremblait de terreur et d'émotion, pardonnez-moi !

Les lèvres bleuies du vieillard remuèrent, et sa main défaillante s'étendit comme s'il eut voulu indiquer un objet placé derrière Henri.

Il fit un effort désespéré pour parler, mais les sons de sa voix ne produisirent qu'un murmure inintelligible. La main restait étendue, mais l'expression du visage était changée ; les traits, les muscles se raidirent tout à coup, et il retomba inanimé.

Quant à Henri Delagrave il avait roulé sur le parquet. la figure cachée dans la draperie du lit.

Il s'était évanoui.

Quel était donc cet objet sur lequel s'étaient fixés les derniers regards du vieillard.

C'était un homme.

Une troisième personne était entrée dans cette chambre sombre et obscure.

Sortant vivement et sans bruit de derrière les rideaux de la fenêtre, elle s'était glissée vers la cheminée ; et, prompte comme l'éclair, elle avait ramassé le testament que, dans sa terreur, Henri avait laissé échapper de sa main.

Il était temps, car la flamme en léchait déjà les bords ; un bout de feuillet en était même brûlé, et une minute de plus il n'en serait plus resté que les cendres.

Puis, après avoir jeté un regard ironique vers le lit contre lequel Henri Delagrave était tombé, l'homme regagna la fenêtre et disparut en poussant la persienne derrière lui.

Lorsque Henri reprit connaissance, son premier mouvement fut de recouvrir le visage de son père qui, cette fois était bien mort ; le second fut de tourner ses yeux hagards dans la direction du feu, où croyait il, il avait laissé tomber le testament.

" Il est brûlé, murmura-t-il ; je ne puis empêcher ce qui est fait, lors même que je le voudrais !"

DEUXIÈME PARTIE

LA FILLE DU BANQUIER

I

TEMPETE ET NAUFRAGE

A quelques lieues du château de Moidrey se trouve le petit village de Saint-Servan, dont la population est en grande partie composée de pêcheurs. A une faible distance, est situé un vieux manoir, apanage de l'ancienne famille de Moidrey, et qui était tout ce qui restait des vastes domaines que ses propriétaires avaient autrefois possédés.

Six mois se sont écoulés depuis le jour où Alfred de Moidrey avait si mystérieusement disparu.

Bien des changements ont eu lieu durant cet intervalle.

En conséquence de ce qu'on appella la fuite de son homme d'affaires, Jarry, et du non remboursement des sommes hypothéquées sur ses propriétés, Alfred de Moidrey s'était vu dépossédé de la demeure et de la plus grande partie de la fortune de ses pères.

Lui et sa jeune femme étaient venus, le cœur brisé par la douleur, chercher un refuge dans le manoir de Saint-Servan.

Ils vivaient là dans la réclusion la plus absolue, ne visitaient jamais personnne, et n'étaient que bien rarement dérangés par leurs voisins, qui connaissant leurs malheurs, respectaient leurs chagrins.

Le village de Saint-Servan ne se composait guère que d'une rue dont les maisons à une étage étaient toutes bâties vers la mer; elles en étaient même si rapprochées, qu'à la marée haute, les flots venaient mourir à leurs pieds. Au moment où nous présentous à nos lecteurs la population aux mœurs encore pures et honnêtes de ce village, tous les habitants étaient assemblés sur la plage. Tous les regards contemplait avec terreur et intérêt un grand navire échoué sur des rochers, à l'entrée de la baie et que les vagues en fureur menaçaient, à chaque instant, de mettre en ptèces.

L'ouragan se faisait de plus en plus terrible et les vagues écumantes déferlaient contre les flancs du vaisseau qui, de minute en minute, craquait en s'enfonçant dans les rochers et sur les brisants. On eut dit des monstres marins acharnés contre une proie qu'ils voulaient dévorer.

Le vaisseau était perdu.

Les plus hardis marins étaient convaincus qu'il n'y avait pas un bateau qui pût résister deux miuutes au milieu des flots blancs d'écume qui balayaient la baie.

Cette certitude n'avait cependant pas empêché les plus braves d'entre eux de rispuer leur vie pour essayer de porter secours à ceux qui allaient périr sous leurs yeux.

Hélas ! quel en avait été le résultat ?

On le voyait aux fragments du bateau que la mer rejetait sur le sable et au trois ou quatre cadavres qu'entouraient des femmes, des enfants et des hommes plongés dans un morne désespoir.

C'es une rude existence que celle du pêcheur qui n'a de richesse que celle qu'il tire des entrailles de l'océan.

Tout ce que des hommes pouvaient faire était

fait, et à moins que la tempête ne s'appaisât, le navire avons-nous dit, était perdu.

S'appaisât ! Il n'y avait pas à espérer ! La mer et le ciel s'étaient ligués et le génie des eaux réclamait sa proie.

Les vagues, comme si elles eussent été soulevées par une main invisible, s'élevaient toujours de plus en plus haut, et sifflant comme des serpents, elles entouraient d'un cercle blanchâtre tout ce qui leur faisait obstacle.

Au-dessus du navire qui s'effondrait tournoyaient des oiseaux de mer aux grandes ailes, dont les cris stridents se mêlaient aux rugissements de l'Océan et aux mugissements du vent ajoutaient aux terreurs de l'ouragan un étrange et mystérieux élément qui donnait froid au cœur des plus courageux.

— C'est fait de lui ! dit un vieux pêcheur, en voyant une lame qui, plus furieuse que les autres, passa toute entière par-dessus le navire.

Ce vaisseau effectivement disparut sous une effroyable cataracte qui semblait tomber des nues. Il eut un cri long et désespéré qui domina un instant la voix de la tempête.

Les oiseaux de mer crièrent plus vite et plus fort. La masse d'eau s'entr'ouvrit, puis se referma en ne laissant apercevoir que des pointes de rochers.

Le navire avait passé comme un songe. Tout ce que l'on en voyait c'étaient quelques épaves qui flottaient ça et là à la merci des flots.

Les pêcheurs contemplaient, muets et mornes, cette scène de destruction.

Un cri s'éleva du milieu d'eux.

— C'était un navire marchand hollandais qui allait aux colonies ou en revenait. Je l'ai reconnu à sa coupe, dit un marin dont les traits bronzés prouvaient qu'il avait expérimenté la mer des Tropiques.

— Pauvres gens, murmura une femme en essuyant du coin de son mouchoir les larmes qui tombaient de ses yeux. Pas une âme n'en a réchappé !

—N'y avait-il donc rien à faire pour eux? demanda une personne qui, suivie d'un chien fort et puissant, se joignit en ce moment au groupe des pêcheurs.

Les femmes s'inclinèrent, et les hommes portèrent la main à leurs bonnets. Tous reconnurent le nouveau venu, et il etait facile de voir qu'il se mêlait beaucoup de cœur et d'affection au respect qu'on lui témoignait.

Le vieux marin qui s'était dit connaître parfaitement la nationalité du navire souleva son petit chapeau goudronné, et répondit :

—Tout ce que des hommes peuvent faire, nous l'avons fait ; et si vous désirez voir la preuve, regardez !

Il indiqua les cadavres étendus sur le sable et que l'on avait recouverts d'une voile.

Nous avons perdu trois des plus braves garçons du village, continua-t-il ; et parmi eux se trouve le meilleur de tous, l'aîné du pauvre Mathieu.

Alfred de Moidrey, car c'était lui, fut vivement affecté par ce qu'il venait d'entendre.

— Pardonnez-moi, Roger, dit-il, si, un instant, j'ai paru douter da la noblesse du cœur qui bat dans vos poitrines à tous.

Puis, s'adressant à l'une des femmes, il lui demanda :

— Où est Mathieu ?

— Me voici, monsieur, répondit une voix triste derrière lui.

—Vous avez été terriblement frappé, mon pauvre ami, dit de Moidrey, les yeux humides de larmes.

—Le Seigneur me l'avait donné, et le Seigneur me l'a repris, répliqua le vieillard. Mon fils est mort avec ces braves garçons en tentant de sauver la vie à plusieurs de ses semblables. J'ai eu beau leur dire qu'il n'y aurait pas de bateau à tenir par une mer pareille. Mais comment voir de sangfroid de pauvres gens mourir sous ses yeux ! Ils sont morts en faisant leur devoir, et j'espère que le bon Dieu leur en tiendra compte.

Le vieux Mathieu avait ôté son bonnet de laine, et l'on voyait de grosses larmes rouler dans les sillons que des années de labeur avaient creusés sur ses joues. Les longues mèches de ses cheveux blancs flottaient agitées par le vent.

Ce visage qui exprimait tant de piété réelle et tant de résignation avait quelque chose de noble et de sublime.

Tout à coup un cri s'éleva parmi les femmes et douze mains à la fois se tendirent vers un objet que flottait sur les vagues.

C'était un fragment de mât auquel une femme semblait s'accrocher de toutes ses forces.

—Sauvez-la !

Tel fut le cri qui s'échappa de toutes les bouches.

Alfred de Moidrey et dix hommes se jetèrent à la fois à la mer et avancèrent jusqu'au moment où les vagues, les repoussant, menaçèrent de les engloutir.

—Arrière, mes amis ! cria de Moidrey, arrière ! Si quelqu'un doit se sacrifier, c'est moi qui ne suis plus bon à rien, c'est mon droit de vous montrer le chemin.

Et tout en parlant, il attacha une corde autour de sa ceinture, et en donnant le bout aux autres pêcheurs, il s'élança au milieu des flots.

Malgré la violence des flots, il nagea vigoureusement et lutta contre les éléments avec le courage du désespoir.

Dix fois il disparut, dix fois on le vit surnager de nouveau.

Enfin il n'était plus qu'à quelques pieds seulement de la naufragée que la mer balottait sur le mât.

Les femmes jetèrent un nouveau cri.

—Voyez ! voyez ! crièrent-elles, toutes ensemble : elle a un enfant ! Elle voit M. de Moidrey et elle le lui tend ! Il veut le saisir. Mais la vague est trop forte. Ah ! il est perdu !

Un long cri d'agonie partit du cœur de toutes les mères qui assistaient à cette terrible scène.

II

LE SAUVETAGE D'UN ANGE.

Tout se passait en effet, comme elles le disaient dans leur anxiété.

La femme, en voyant un sauveur s'approcher d'elle, avait pris l'enfant qu'elle avait jusqu'alors tenu serré contre sa poitrine, et le lui avait tendu.

Mais les vagues s'étaient jetées sur leur proie et l'emportaient loin du bord.

Encore une fois un cri s'éleva du rivage.

Mais c'était un cri d'espoir !

—Le chien ! le chien ! criait-on. Il le voit ! voyez ! il est près de l'enfant ! non ! oui ! il le tient ! il est sauvé !

Des centaines d'être humains venaient de périr, et cependant, il serait difficile d'exprimer les sentiments de joie que manifesta toute la foule assemblée lorsque le noble animal nagea avec l'enfant vers la plage.

Il le tenait par ses vêtements, près du cou, et, avec un instinct merveilleux, il avait soin de lui maintenir la tête hors de l'eau.

Hommes, femmes, enfants, sans souci du danger, s'avancèrent jusque dans l'eau, la poitrine haletante, et prêts à saisir l'enfant.

Mais le chien, sans le lâcher, échappa à tout le monde et s'en fut, en faisant un détour, déposer son fardeau aux pieds de son maître qui, lui aussi, à force d'énergie et d'efforts surhumains, avait réussi à amener à terre le corps de la femme.

—C'est une fille ! cria une femme, en prenant la petite créature et en l'élevant dans ses bras.

—C'est un ange ! dit Mathieu,en presssant dans ses mains une tresse de ses cheveux humides ; a-t-on jamais vu une chevelure plus belle que la sienne ?

L'enfant que le chien venait si miraculeusement d'arracher à la mort était, effectivement, de la plus merveilleuse beauté.

Sa peau était fine comme du satin ; ses lèvres étaient roses comme du corail ; ses cils étaient extraordinairement longs.

On aurait dit une perle que le mer aurait rejetée du sein de ses profondeurs.

Mais la principale perfection de cette enfant, si le mot perfection peut-être employé là où tout était parfait, consistait dans la beauté et la profusion de sa riche chevelure dont les boucles cachaient presque entièrement son visage dans les bras du pêcheur qui la serraient avec admiration contre sa robuste poitrine.

Il était impossible de rêver une figure plus angélique.

Toute la population de Saint-Servan était réunie autour du vieux Mathieu, qui avait pris l'enfant, et que son fardeau, nous devons le dire, embarrassait un peu.

Quant au chien dont le secours avait été si opportun, il avait repris sa position habituelle au côté de son maître, calme mais fier. On eût dit que, connaissant la valeur du service qu'il venait de rendre, il dédaignait d'en recevoir la récompense.

C'était aussi un bel animal, un terre-neuve pur sang, dont la réputation de fidélité et de courage s'était répandue au loin,par suite d'une lutte acharnée qu'il avait soutenue sans succès, hélas ! contre des malfaiteurs qui s'étaient introduits, une nuit, dans le château de de Moidrey pour lui voler son unique enfant.

Il portait encore les traces des blessures qu'il avait reçues dans le combat. Il avait complètement perdu un œil, et son corps était couvert de cicatrices ; de plus, il était tout dénudé à diverses places.

Madame Roger, jeune femme vive et alerte, qui avait épousé, depuis quelques annénes seulement, le marin à la figure bronzée dont nous avons parlé plus haut, prit l'enfant des bras de Mathieu. Déjà elle l'emportait vers sa chaumière qui était l'une des plus proches du rivage, lorsque Alfred de Moidrey l'arrêta, et se mit à examiner le visage de la petite fille.

L'enfant, qui avait repris entièrement reconnaissance, ouvrit ses larges yeux.

Il n'y a pas bien longtemps encore, j'avais un ange, comme cela ! murmura le malheureux père.

Il se détourna, et tous les pêcheurs, qui connaissaint et respectaient le sujet de sa douleur, s'écartèrent pour lui livrer passage.

—Bonjour, monsieur de Moidrey, dit un petit homme pétulant qui se hâtait d'arriver. J'ai été examiner l'état de la pauvre créature que vous venez de sauver, et il continua en pinçant les lèvres et en secouant tristement la tête, quand je dis sauver elle n'en vaudra guère mieux, j'en ai bien peur.

Celui qui parlait ainsi était le médecin de l'endroit, homme bon au fond, quoique excentrique, et qui jouissant d'une certaine fortune s'était retiré dans ce village plutôt pour y faire des affaires.

—Que voulez-vous dire ? demanda de Moidrey avec surprise.

M. Morin éleva la main et se frappa le front du bout de son doigt.

Elle a reçu là un terrible coup ! répondit-il. La tête a porté contre un rocher, mauvais endroit, dépression du cerveau, mauvais, très-mauvais.

—Mais pensez-vous qu'elle recouvrera......

—La vie ? oui ; mais la raison, jamais.

Les pêcheurs qui, par respect, se tenaient à distance, neperdaient pas un mot de cette conversation.

Tous secouèrent la tête, d'un air significatif, et se regardèrent tristement.

—C'est en effet une mauvaise nouvelle, monsieur Morin, répliqua de Moidrey ; car, à moins que la tempête ne se calme et que la mer ne jette sur le rivage quelque débris du navire, il sera impossible d'arriver à constater l'identité de cette enfant.

Roger le marin s'avança de quelques pas, et dit en portant la main à son bonnet :

—Quant à cela, monsieur, on ne peut être sûr que la mer ne rendra rien par ici de ce qu'elle a englouti ; cet ouragan durera jusqu'à demain. Le navire est effondré au milieu des rochers, et, avant une heure, il n'en restera pas de quoi faire une allumette.

Tous les pêcheurs firent comprendre d'un signe que telle était aussi leur opinion.

Pauvre enfant ! dit de Moidrey, elle est, sans doute, condamnée à une bien dure destinée. Elle et sa mère sont les deux seuls êtres qui auront été sauvés......

—Sa mère ! pardonnez-moi, interrompit le docteur ; il ne semble pas, tant s'en faut, qu'il y ait, entre elles, aucun lien de parenté. Cette petite est blanche comme un lys, tandis que l'autre est une femme de couleur, noire comme du jais.

—Quelque servante indienne, une nourrice peut-être. Je veux la voir.

Et Alfred de Moidrey, accompagné du médecin et suivi du plus grand nombre des pêcheurs, entra dans l'une des chaumières.

—Un coup-d'œil lui suffit pour se convaincre que le docteur dit vrai.

Aucune relation de parenté ne pouvait exister entre l'enfant et la femme qui était là étendue devant lui.

Il y avait entre elles la même différence qu'entre la goutte de rosée qui brille aux rayons du soleil du matin et le fruit du mûrier.

Roger le marin affirma que la femme était une naturelle des îles de l'Archipel indien, de Java ou

encore des environs ; car, dans ces latitudes, il n'est pas facile de reconnaître la population rien que par la couleur.

Le médecin, qui avait attentivement examiné l'Indienne, releva la tête.

—Vous avez raison, dit-il à de Moidrey ; cette pauvre créature était, bien certainement, attachée au service de l'enfant. Ses vêtements, comme vous le voyez, sont assez grossiers, tandis que ceux de la petite fille sont d'une extrême richesse.

—Que faire ? demanda Alfred de Moidrey après quelques minutes de réflexion. J'aurais bien désiré faire emporter l'enfant au château, mais je crains l'effet que sa vue pourrait produire sur ma femme. L'horrible perte que nous avons éprouvée est trop récente et sa santé est trop délicate pour qu'elle puisse supporter, sans douleur, la présence d'un autre enfant. La vue seule d'un visage si jeune et si beau rouvrirait toutes les blessures de son cœur.

Il n'y a pas à y penser, dit le docteur, péremptoirement. Si vous me permettez d'émettre un avis, je conseillerai de confier, au moins pour quelque temps, l'enfant à la femme de l'un des pêcheurs. Quant à cette pauvre créature, on la portera chez moi où je mettrai en œuvre toutes les ressources de la science pour lui rendre la raison. Mais, ajouta-t-il, je crains bien que le cas ne soit plus que désespéré.

De Moidrey consentit à l'arrangement proposé par le docteur Morin. Il promit de plus, de rémunérer amplement le pêcheur dont la femme prendrait soin de l'enfant, et au docteur, de lui rembourser les dépenses qu'il pourrait avoir à faire dans l'intérêt de sa malade.

Lui et le médecin sortirent ensuite de la chaumière.

Celui-ci posa recpectueusement le doigt sur le bras de de Moidrey, et lui dit en indiquant une petite maison, un peu à droite :

—L'enfant est avec Mme Roger, si vous vouliez la voir maintenant que......

DeMoidrey l'interrompit avec une certaine vivacité.

—Non, non, dit-il. C'est une charmante créature ; mais, (il hésita un moment, puis continua avec un sourire mille fois plus triste que ne l'auraient été des larmes,) voyez-vous, docteur, il est des heures où je suis encore plus faible que ma pauvre femme. Quand je regarde un jeune visage et que je pense à l'enfant qu'on m'a ravi, je souffre plus que si l'on m'enfonçait un poignard dans le cœur.

—Vous reverrez vottre fils croyez-moi, dit le docteur avec émotion.

—De Moidrey secoua la tête.

—Non ! répondit-il. De ce côté-ci du tombeau, lui et moi nous ne nous rencontrerons jamais ; j'en ai le triste pressentiment.

Puis, tournant brusquement le dos au docteur, il s'éloigna suivi de son chien.

Lorsque M. Morin entra dans la chaumière, il trouva la plus grande partie de la population mâle du village et toute celle des femmes réunies autour de l'enfant.

C'était à qui se chargerait de la petite fille, et les contestations menaçaient de dégénérer en de véritables querelles.

Les prétentions prirent encore un caractère plus acharné après que le docteur, arrivé au milieu du cercle, eut fait connaître le désir de M. Alfred de Moidrey.

— Mme Roger affirmait que nul plus qu'elle n'avait autant de droits à garder l'enfant.

Son mari n'avait-il pas été le premier à l'apercevoir flottant dans les bras de sa nourrice ? Et d'ailleurs, disait-elle, aux yeux de la loi, possession vaut titre.

Et la serrant sur son sein, elle déclara qu'elle ne s'en séparerait que si ses parents, les seuls qui en avaient le droit, venaient la réclamer.

—Mme Roger a raison. Mon opinion est que personne ici n'a plus de droits qu'elle à faire valoir pour qu'on lui confie cette innocente créature.

—Exceptez moi ! dit une voix qui partait de derrière la foule, près de la porte.

Cette voix était bien connue de tous ceux qui étaient là. Chacun se rangea pour livrer passage à une jeune femme qui pouvait avoir vingt-deux ans.

Celle-ci s'avança jusqu'au milieu du cercle.

Elle avait un air d'extrême douceur; mais tous les muscles de son visage étaient agités par une puissante émotion ; ses lèvres tremblaient et ses yeux étaient rougis des larmes qu'elle versait abondamment.

C'était Maria Keradeuc, la belle-fille du vieux Mathieu et la femme du jeune pêcheur, qui, avec deux autres de ses camarades, avait perdu la vie en voulant sauver celle des infortunés qui attendaient la mort sur le navire.

—Je réclame, cette enfant, dit-elle, et personne, j'espère, n'osera contester mon droit.

Et se penchant vers l'enfant, elle l'embrassa avec toute l'effusion d'un cœur brisé par la douleur.

—Mon mari, reprit-elle, mon mari qui m'était mille fois plus cher que ma vie, s'est sacrifié pour sauver les parents, peut-être, de cette enfant ; et ma demeure qui, il n'y a que quelques heures, étai remplie d'espérance et de bonheur est maintenan désolée. Sûrement personne de vous ne voudrait me disputer cette enfant qui pourra peut-être, un jour, adoucir les chagrins de mon cœur !

Mme Roger, s'apprêtait à riposter, mais le docteur l'arrêta en posant la main sur son bras, et lui dit :

—Maria Keradeuc a parlé justement et sensément. Tant que nous ne lui aurons pas trouvé sa véritable famille, que la maison de la pauvre veuve soit aussi celle de l'orpheline. Jamais on n'en aura vu reposer sur un cœur plus tendre et plus honnête.

Il prit l'enfant des bras de Mme Roger et la posa sur le sein de la jeune veuve.

— Maintenant, dit-il, il lui faut un nom.

— Il y en a un sur les vêtements, interrompit Mme Roger, un nom de baptême, je crois.

— Il me fait l'effet de sonner singulièrement, dit le vieux Mathieu qui prit une espèce de petit manteau qui séchait devant le feu.

Le docteur sourit.

Puis, plaçant ses lunettes sur son nez, il examina les lettres qui étaient brodées sur une fine étoffe de cachemire :

—Ir... Emma... murmura-t-il.

—Il n'y a rien d'étonnant là-dedans, Mathieu, dit M. Morin en se tournant vers le vieux pêcheur; mais, ajouta-t-il, si vous croyez que le nom d'un bon chrétien doit lui porter bonheur, nous en ajouterons un autre à celui-là :

—Lequel ? demanda le vieux marin.

—Eh bien donc le vôtre. Il n'y en a pas de meilleur dans le village de Saint-Vervan, ni de plus honnête dans toute la Bretagne, j'en répondrais. Qu'en dites-vous, mes amis ?

Et le docteur se tourna vers la foule.

—Donnerons-nous à cette petite, jusqu'à ce que nous ayons découvert celui de sa famille, le nom de Mathieu que voici, et de son fils qui le premier s'est élancé aux secours des infortunés qui nous imploraient ?

Tout le monde répondit par un murmure d'approbation.

" Emma Keradeuc."

—C'est une perle qui nous appartiendra à tous, poursuivit le docteur ; nous la garderons tant que les siens nous la laisseront. En attendant, qu'elle ait sa place sous le toit de la veuve, et son berceau sur son cœur.

L'éloquence de M. Morin était irrésistible.

Et c'est ainsi que l'enfant que la mer avait jetée pauvre et abandonnée sur le rivage prit le nom de braves et honnêtes pêcheurs qui venaient d'être eux-mêmes frappés de malheurs presqu'aussi grands que les siens.

Des mois et des années se passèrent. L'enfant grandit et sa beauté ne fit que devenir de plus en plus merveilleuse. La réputation de la perle de St-Vervan, ou de "la perle de l'océan", comme le plus grand nombre l'appelait, se répandit bien loin au-delà des limites du pauvre village. Souvent même, on venait de la ville voisine pour juger par soi-même si l'Enfant du naufrage méritait bien tout ce qu'en disait la renommée.

III

LA BELLE ITALIENNE.

La temps a passé depuis les événements que nous avons rapportés dans les chapitres précédents, et qui servent de prologue à notre histoire.

Nous mettrons en deux mots nos lecteurs au courant des faits qui sont survenus dans l'intervalle.

Il y a seulément très peu de temps que Henri Delagrave et sa femme sont de retour d'Italie, où ils ont fait un long séjour.

Le fils du vieil Isaac avait quitté la France, presque aussitôt après la mort de son père, dans l'espoir de trouver dans les voyages et les distractions l'oubli de ses crimes et des reproches de sa conscience.

Quant aux propriétés de de Moidrey, dont il avait pris possession, il en avait laissé le soin et la direction à un intendant.

A Naples, il avait rencontré la comtesse Rosato.

La beauté de l'Italienne, sa nature flère et suberbe avaient subjugué le cœur froid de Henri Delagrave ; et, quoiqu'elle eût déjà une fille, il lui avait offert sa main qu'elle avait acceptée.

Il est vrai que les Rosati murmurèrent en voyant une descendante de leur ancienne maison épouser le fils d'un marchand de Paris. Mais s'ils étaient l'une des plus nobles familles de Naples, sous le rapport de la naissance, il faut dire qu'ils n'étaient pas aussi favorisés quant à la fortune.

D'ailleurs, Varina Rosato s'était prononcée en faveur de l'étranger ; et, malgré sa jeunesse, elle avait dans diverses circonstances, fait preuve d'une telle force de volonté et de caractère, que c'eut été tout simplement une folie que de vouloir s'opposer à ses desseins.

Ils furent mariés.

Immédiatement après la cérémonie on se rendit à Paris. Ce départ fut si précipité que les méchantes langues, et elles abondent à Naples, comme ailleurs parlèrent d'évènements sombres et mystérieux qui se rattachaient à une première histoire de la jeune et belle princesse, événements qui n'auraient pas été étrangers à la décision qu'elle avait prise.

Après différentes excursions, ils étaient donc revenus en Bretagne, dans l'intention de se fixer, d'une manière permanente, dans le vieux et superbe château de Moidrey.

La femme de Henri Delagrave avait amené avec elle sa fille, qui était alors âgée d'environ dix-huit ans.

Maintenant que nous avons jeté un rapide regard sur le passé, nous entrerons dans le somptueux salon du château et nous dirons quelques mots seulement des principaux personnages qui s'y trouvent rassemblés.

C'est d'abord le maître de ce vaste domaine, qui se tient le dos appuyé contre le marbre de la cheminée.

Il n'est que peu changé depuis que nous l'avons vu, et sans ce nuage plus sombre dont son front semble toujours chargé, sans ces lignes profondes creusées dans sa bouche, et s'il n'avait point pris l'habitude de serrer plus que jamais ses lèvres l'une contre l'autre, Henri Delagrave ne paraîtrait pas avoir vieilli d'une année, depuis la nuit fatale, il y avait de cela dix-huit ans, où il avait assassiné l'avocat Jarry près du Ravin maudit.

Près de lui, languissamment étendue sur un sofa et tenant à la main un èventail indien dont elle se sert pour protéger ses yeux contre la lumière, est une femme, remarquablement belle, et dont une robe de velours noir, garnie de magnifiques dentelles, fait encore valoir l'opulente beaute.

Les diamants qui brillaient dans ses cheveux noirs rivalisaient avec les éclairs que lançaient ses yeux, lorsqu'elle abaissait son éventail pour s'adresser à l'un ou à l'autre de ceux qui l'entouraient.

Son teint pêle et olivatre lui donnait cet air pour lequel les Italiens ont inventé le mot de "morbidezza."

Un connaisseur disposé à la critique, aurait peut-être trouvé quelque chose de trop sort dans le développement de ses épaules à demi-voilées.

En un mot, son visage, avec le feu et la passion qu'il recélait, et son corps avec ses lignes fermes et si riches auraient merveilleusement servi de modèle au sculpteur qui aurait eu à représenter la fière reine d'Egypte qui conquit le vainqueur du monde et qui fit d'Antoine son esclave.

Telle était Varina Rosato femme de Henri Delagrave.

Un homme est appuyé sur le dossier du sofa sur lequel elle est nonchalamment étendue. Il répond d'une voix harmonieuse et musicale aux observations qui lui sont adressées, il y a quelque chose de si frappant dans son aspect que l'œil a peine à s'en détacher.

Son visage, s'il n'avait pas été d'une pâleur livide, aurait pu être regardé comme admirablement beau.

Ses traits avaient la délicatesse de ceux d'une femme. Toute sa personne aurait pu paraître efféminée sans l'expression d'audace et de cruauté qu'on lisait sur ses lèvres.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable en lui c'étaient ses yeux.

D'une couleur bleue, il avait un regard froid et poli comme l'acier; mais lorsqu'il relevait les paupières et qu'il fixait un objet, animé ou inanimé, ses pupiles se dilataient ou se contractaient tellement qu'elles fascinaient ou repoussaient selon sa volonté.

Il ne paraissait pas avoir dépassé le printemps de la vie. Mais sous cet air parfois doux et d'une apparence languissante il cachait une énergie et un esprit de résolution qui, soit qu'il l'employât au bien ou au mal, rendait dans tous les cas, toute opposition difficile et dangereuse.

Quant aux deux autres personnages dont il nous

reste encore à parler, nous attendrons pour les présenter aux lecteurs, qu'ils entre eux-mêmes en scène.

—Vous avez eu une existence bien étrange, mon cher Rodolphe, dit Henri Delagrave, en guise d'observation ; Vous devriez l'écrire. Je suis sûr qu'elle serait très-amusante.

—Et instructive, ajouta sa femme avec un accent très-prononcé.

Rodolphe Mortagne fit entendre un petit rire argentin et haussa les épaules.

—Non, non, dit-il. Le visage grimaçant du passé me revient assez souvent à l'esprit, sans que j'aille encore chercher à me le rappeler. D'ailleurs, j'espère encore avoir du temps à vivre, et il est possible que la suite de mon histoire présente plus d'intérêt que ses commencements.

—Quand vous partîtes de Naples, vous nous fîtes la promesse de venir nous rejoindre dans un mois à Florence, dit Delagrave. Depuis lors, six mois se sont écoulés. Une parole que vous avez bien mal tenue, avouez-le.

—Mon cher Henri, l'homme est une créature que mènent les circonstances. Vous savez mon amour pour la science,—le seul entre parenthèse qui ne m'ait pas causé de désillusion.—Un de mes amis, un médecin italien qui revenait de lointains voyages, fit naître en moi le désir de visiter ces pays où habite le mystère, et de découvrir quelques-uns de leur merveilleux secrets. Ce même soir où il me racontait ses aventures, après, nous étions lui et moi en Angleterre, et au bout de quinze jours nous embarqués pour l'archipel indien. Voilà pourquoi, Henri, je ne pus aller vous retrouver à Florence, comme je vous l'avais promis.

—Et vos recherces furent-elles couronnées de succès? demanda Mme Delagrave. Avez-vous au moins fait une découverte capable de vous dédommager de tout le mal que vous vous êtes donné ?

—Mes espérances ont été dépassées, répliqua Ro-

dolphe, avec enthousiasme. J'ai visité et scruté les merveilles de chacune des îles Philippines, les Célèbes, les Moluques, Sumatra, Bornéo et Java. C'est dans cette dernière île que je suis resté le plus longtemps, et c'est celle qui m'a offert le plus de sujets d'observation.

—Et vous n'étiez pas lassé et enuyé de vivre avec de pareils sauvages? demanda Mme Delagrave, en agitant gracieusement son éventail.

—Sauvages! Pardonnez-moi, madame, mais vous semblez le croire, il y en a peu parmi eux, qui n'aient découvert en étudiant la nature quelques secrets qui suffiraient à faire la fortune des trois quarts des médecins d'Europe.

Mme Delagrave sourit d'un air incrédule, et son mari répliqua en secouant la tête :

— J'ai bien peur que si l'on examinait de près vos protégés, mon cher Rodolphe, on ne trouvât que toute leur science consiste dans la connaissance qu'ils croient avoir de quelques plantes, et que leur religion n'est qu'un ramassis de superstitions ridicules.

Mortagne sourit en mordant ses lèvres minces.

— Nous sommes toujours prêts, dit-il, à traiter des uperstitions les choses que nous ne pouvons comprendre : et pourtant, nous vivons dans un siècle de miracles que la vapeur— l'électricité— la seconde vue— et le magnétisme qui...

Il fut arrêté par un éclat de rire de Verina Delagrave.

—Sans doute, dit-elle, Monsieur Rodolphe Mortagne ne croit pas aux stupidités par les disciples de Mesmer?

Rodolphe prit une voix plus grave que celle qu'il avait d'habitude.

—Aux stupidités, non répondit-il. Mais j'ai la foi la plus entière, la plus absolu de ce qu'on appelle le magnétisme.

Varina Delagrave ouvrit les yeux tout grands et laissa voir un étonnement qui n'avait rien de simulé.

—Mais c'est très malheureux que l'illustre Allemand qui a découvert cette nouvelle science ne soit plus de ce monde, dit-elle ; il aurait lieu d'être fier d'un prosélyte tel que vous !

—Ci c'est de Mesmer que vous voulez parler, répliqua Mortagne, permettez-moi de vous dire qu'il n'en est point l'inventeur. La science...

Varina ferma à demi les yeux, en faisant avec son éventail un geste de stupéfaction.

—Je vous en prie ! dit-elle. Il semble que vous allez commencer une lecture, et les lectures, de quelque genre qu'elles soient, je les abhorre. Vraiment je serais tentée de croire que votre éloquence vous est inspirée par quelque belle somnambule indienne, si je supposais comme absurde de penser que—comment appelez-vous cela......le magnétisme soit pratiqué par les tribus de l'archipel Indien.

—Vous avez à la fois tort et raison, répliqua Mortagne, avec bonne humeur. Cette scène est connu depuis des siècles des peuples dont vous parlez avec tant de mépris. Beaucoup l'ont désapprise, c'est vrai, mais les prêtres et les médecins la conservent précieusemen et se transmettent les uns aux autres.

—Je vous accorde que je me sois trompée sous ce rapport, maintenant, dites-moi en quoi j'ai eu raison ?

—Au sujet de la belle indienne, peut-être hasarda Henri.

—Rodolphe Mortagne s'inclina.

—Vous l'avouez ?

—Parfaitement ; et si madame veut bien me la remettre, je lui raconterai une aventure qui m'est arrivée dans l'île de Java et qui, j'espère, l'amusera davantage que la lecture dont elle se plaignait tout à l'heure.

—Je me meurs de curiosité, dit Henri, en s'arrangeant pour mieux écouter.

—Pour ma part, je vous prie de ne pas vous faire attendre, ajouta Varina en relevant les coussins derrière elle.

IV

LE SACRIFICE HUMAIN JUGUARITA LA PRINCESSE INDIENNE SAUVE SON SAUVEUR.

Rodolphe prit une position plus commode et commença ainsi :

—Je vous ai dit que ma résidence à Java dura plusieurs années. J'avais fini par causer convenablement la langue du pays et me familiariser avec les coutumes des naturels. J'avais entrepris une partie de chasse avec quelques-uns de mes amis, dans le voisinage du mont Salek. Un matin qu'ils étaient fatigués, je les laissai se reposer dans notre bateau que nous avions amarré dans une petite crique ; et,suivi de mes Malais que je savais m'être dévoués, je m'avançai dans l'intérieur du pays.

“ On m'apprit qu'un château voisin avait été ravagé par une panthère noire et que celle-ci avait son repaire dans un bois distant à peine de quelques milles.

“ C'en fut assez pour moi. Depuis longtemps j'avais le désir de chasser l'un des plus dangereux habitants des forêts de Java et de Sumatra.

“ Je ne vous fatiguerai pas en vous racontant tous les dangers que je courus.

“ Aprés avoir heureusement éehappé aux inombrables serpents à sonnettes qui sont cachés dans les hautes herbes et aux crocodiles que recèlent chacune des mares d'eau de ce pays, je blessai la panthère ; et grâce à l'adresse de mes Malais, le noble et terrible animal fut pris vivant.

“ Du sommet d'une hauteur que nous traversions pour retourner vers mes compagnons, j'aperçus la fumée d'un village ou plutôt d'une petite ville que mes serviteurs me dirent être gouvernée par un chef

puissant Panatham Daho, qui passait pour être un fanatique des vieilles coutumes javanaises, et l'ennemi le plus acharné des européens.

" Je donnai l'ordre aux Malais de conduire la panthère jusqu'au bateau, et je me résolus à aller voir de plus près la fête des naturels, qui, à en juger par le bruit des instruments, paraissait être très-animée.

" En me glissant doucement à travers les bruyères, j'arrivai jusqu'au village de Daho, où je me tins caché derrière les rameaux d'un arbre.

" Le village ou la ville, comme vous voudrez, consistait en une quantité de huttes en bambous, au milieu desquelles s'élevaient de place en place, des édifices plus prétentieux. Les habitants tous habillés dans leur plus beaux vêtements, étaient réunis en cercle, non loin de l'endroit où j'étais caché. Tout auprès étaient tracés les fondements d'une nouvelle habitation. Au centre du cercle, était assise une javanaise de la plus exquise beauté. Devant elle se tenait debout un prêtre du pays que je me rappelai avoir souvent vu à Batavia.

" A côté de ce dernier était un personnage d'une taille imposante et qu'à son riche costume il était aisé de reconnaître comme étant le grand chef, Panatham Daho.

" La musique cessa tout à coup et j'entendis distinctement le bonze qui disait à la jeune fille :

— Jaguarita, êtes-vous contente de mourir pour le salut et l'honneur de la maison de Panatham Daho.

" La jeune fille ne répondit pas, et le bonze continua en indiquant les fondations du bâtiment qui était près de lui.

— Le mauvais esprit réclame un sacrifice. Lui aussi doit avoir sa part dans nos fêtes. La maison doit devenir un tombeau, avant que son toit abrite la tête des vivants. Le sort a prononcé, et c'est toi qu'il a désignée ! Parle, fille de Java ? Es-tu contente de mourir pour Panatham Daho ?

"La jeune fille, dont les bras et les pieds étaient attachés avec des cordes, se débattit dans ses liens comme une penthère dans un filet.

"Ses yeux noirs, et où brillait plus de rage que de crainte rentontrèrent le regard froid et glacé du bonze.

—Je ne mourrai pas ! s'écria-t-elle ; je suis trop jeune pour mourir ! Vous êtes vieux, et la vie, pour vous, a perdu ses charmes ; mais moi, le sang bouillonne dans mes veines, et le monde a des bonheurs qui me sont inconnus ! Non, je ne mourrai pas.—Je ne veux pas mourir pour Panatham Daho.

"Un murmure courut dans la foule ; mais un signe du bonze suffit pour le calmer.

"La musique se fit entendre de nouveau, et les paroles de Jaguarita se perdirent au milieu du bruit produit par soixante instruments jouant à la fois.

"Mes yeux se dirigèrent vers les fondations auxquelles le bonze avait fait allusion. Je remarquai un grand trou qui était destiné à recevoir la poutre qui devait soutenir le centre de l'édifice.

Cette poudre était immobile, suspendue à une douzaine de pieds en l'air.

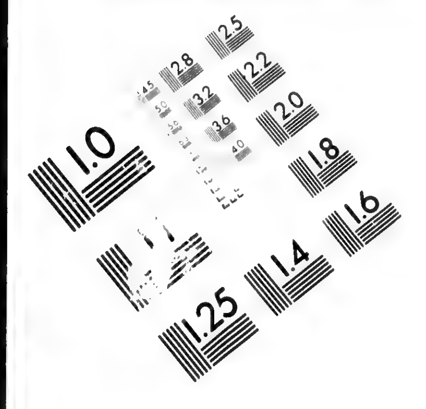
"Je ne puis m'empêcher de frissonner.

"Je compris que j'allais assister à l'un des mystères javanais .....restes d'une religion dont l'origine est inconnue, mais dont les temples vieux de plusieurs siècles, couvrent encore de ruines grandioses les pays de Java et de Sumatra.

"Je dois vous dire qu'il est une coutume hideuse qui existe toujours parmi ces tribus, même à Borneo.

"Lorsqu'on jette les fondements d'une maison qui doit appartenir à un chef, on place, dans le trou préparé pour recevoir la poutre de support, une jeune fille ou un enfant, selon que le sort en a décidé.

"Cette poutre centrale, comme nous avons dit, tombe de tout son poids sur le malheureux condamné ; et l'on suppose qu'au cri que jette le mourant



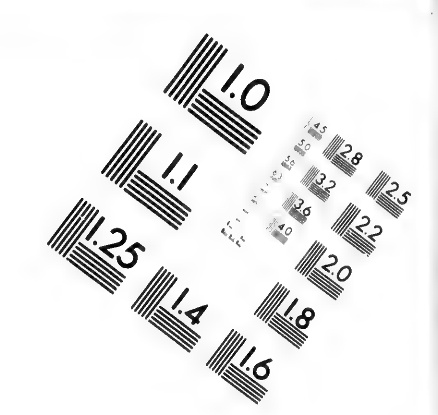
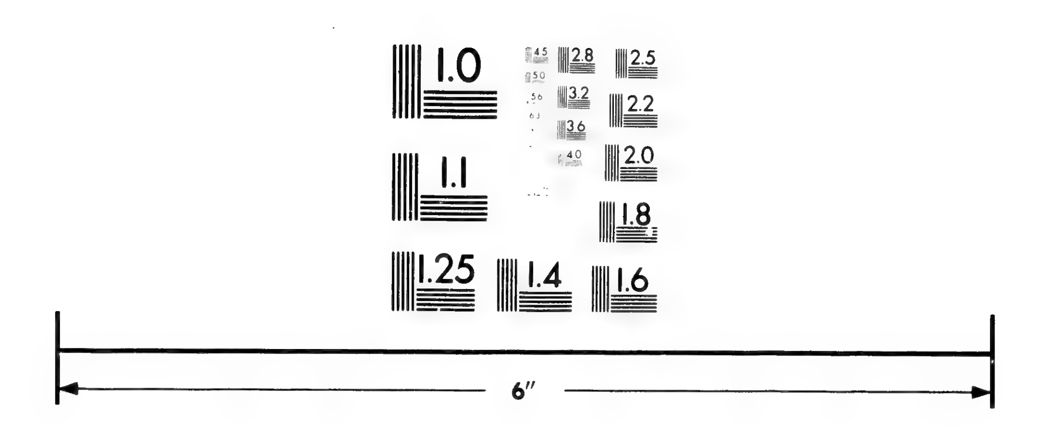


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

4.5 2.8 2.5
5.0 3.2 2.2
3.6 4.0 2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

en sentant venir la mort, s'en mêle un autre qui est celui du diable.

“ Le mauvais esprit, satisfait du sacrifice qu'on lui offre, est censé de quitter la maison pour n'y jamais revenir.

“ Tel était le sort qui attendait Jaguarita.

—Mais c'est horrible ! s'écria Mme Delagrave ; et ce sont là les peuples que vous osez défendre ?

Mortagne sourit.

—Et parmi n us, est-ce qu'il n'y a pas aussi des sacrifices que l'on fait au mauvais esprit, dit-il. Combien de jeunes filles qu'on immole pour la prospérité de nos maisons !

“ Mais je continue mon histoire :

“Le bonze, dont les regards n'avaient pas un instant quitté ceux de la jeune fille leva doucement les mains, et fit plusieurs passes autour de la tête de Jaguarita en répétant des paroles qui étaient inintelligibles pour moi.

Il continua ainsi pendant huit à dix minutes.

Au bout de cé temps, la jeune fille dormait profondément.

—Vous croyez qu'elle était magnétisée ? dit Henri Delagrave.

—Sans aucun doute. Le vieux bonze, les yeux dilatés et le regard d'une fixeté terrible......

—Comme le vôtre en ce moment, interrompit Varina en riant. Parole d'honneur, je ne serais pas étonnée d'apprendre que M. Mortagne possède le pouvoir merveilleux dans lequel il a tant de foi.

—Peut-être ! dit Rodolphe ; mais pour en finir, car j'ai peur de vous ennuyer, le bonze s'approcha de nouveau de la jeune fille.

— Par la volonté de l'esprit qui parle par ma bouche, je t'ordonne de répondre.

“ La jeune javanaise trembla violemment.

—Ta volonté est la mienne, dit-elle.

“ La voix du bonze se fit encore entendre ; mais elle était puissante et pleine de menaces.

—Es-tu prête, dit-il, à donner ta jeune vie pour la

prospérité et la grandeur de la maison de Panatam Daho ?

Les traits de Jaguarita se contractèrent d'une manière horrible ; son sein se souleva comme si elle eut été oppressée par un hideux cauchemar.

" Le bonze fit un simple signe de la main, et aussitôt elle se calma.

" Il répéta sa question.

" La condamnée entr'ouvrit les lèvres, et dit d'une voix lente mais intelligible :

—Je suis prête.

" Un frémissement se répandit de proche en proche dans la foule ; puis il y eut une clameur à laquelle se mêla le son de la musique.

" Panatham Daho prononça ensuite quelques paroles, et la foule dans un état inoui d'effervescence, suivit son chef dans nne longue construction en bambou que je présumai être la salle de festin.

" Jaguarita resta seule endormie et attachée sur une chaise d'osier.

" Cédant à une impulsion irrésistible, je sortis de ma cachette et je m'avançai vers elle.

" Ma résolution était prise.

" Je voulais, à tout prix, sauver cette charmante créature.

—Elle touche à sa fin, répliqua Rodolphe. Je réfléchis que le village n'était pas à plus d'un quart de mille de la crique où mes amis m'attendaient dans le bateau.

" Jaguarita n'était qu'une enfant, et ses formes gracieuses comme celle d'une antilope ne devaient guère peser dans les bras d'un homme dont les muscles éprouvés par un long exercice étaient de fer. D'ailleurs, je pouvais arriver jusqu'au bateau avant qu'on se fût aperçu de sa disparition. En un mot, j'étais décidé à sauver Jaguarita.

" En deux coups avec mon couteau de chasse, je la débarrassai de ses liens, et la plaçant sur mon épaule, je m'enfonçai dans les fourrés du bois.

" Je devais bien avoir franchi la moitié de la dis-

tance qui me séparait du rivage, lorsque des cris s'élevèrent derrière moi.

" On avait découvert l'enlèvement de la jeune victime.

" Je fis appel à tout mon courage, et je précipitai ma course. Mais il me restait encore à franchir la hauteur d'où j'avais apercu la fumée du village de Daho.

" J'en avais déjà atteint le sommet quand un cri de triomphe m'avertit qu'on nous avait aperçus.

" Bientôt j'entendis le sifflement des flèches autour de mes oreilles. Je me lançai à toutes jambes dans le sentier qui conduisait à la crique.

Mais il était déjà occupé par les Javanais.

" Dix ou douze noires figures se précipitèrent hors des fourrés et me barrèrent le chemin.

" Je me retournai et fit un détour à gauche. Je me trouvai sur un rocher qui menait à la rivière par une pente douce très-escarpée.

" J'avais déjà heureusement descendu la moitié de cette pente périlleuse, tout en criant à mes compagnons d'approcher avec le bateau, quand une flèche m'atteignit à l'épaule.

" La douleur que je ressentis fut si aiguë, que je tombai. Mais heureusement, je ne perdis pas ma présence d'esprit, et je ne lâchai pas Jaguarita.

" Afin de ne pas rouler sur la cîme des rocs, je m'accrochai, par un effort désespéré, à une branche d'arbre, à laquelle je restai suspendu un moment au dessus de la rivière.

" Tout à coup la branche céda et je tombai dans l'eau en tenant toujours Jaguarita d'une main crispée.

" Cette dernière chûte nous sauva.

" Lorsque nous remontâmes à la surface, le bateau n'était plus qu'à quelques pas de nous. On nous hissa à bord.

" Il était temps, car j'étais à bout de forces, et je m'évanouis complètement.

—Et que devint Jaguarita? demanda Varina.

—Je lui avais sauvé la vie, en retour elle sauva la mienne. La flèche dont j'avais été atteint était empoisonnée—le poison est partout à Java.— La jeune fille, à qui le plongeon qu'elle avait fait dans l'eau avait rendu la connaissance, n'hésita pas à sucer le venin de la blessure, sans quoi je ne serais pas là à vous raconter mon histoire.

Les deux autres personnages, qui s'étaient tenus jusqu'ici à demi-cachés par les rideaux de la fenêtre et qui avaient attentivement écouté l'aventure de sir Philippe, s'avancèrent en pleine lumière.

Le capitaine Dauville, l'une des deux personnes que nous avons mentionnées à la fin du chapitre précédent, était un de ces hommes beaux, c'est vrai mais insignifiants, du reste et dont on peut faire le portrait en trois ou quatre mots.

Une figure souriante et toujours de bonne humeur, surmontée d'une chevelure abondante fri sant naturellement, et séparée par une raie au milieu du front; des gros favoris blonds dans lesquels venaient se confondre les bnouts d'ue moustache bien peignée, tel était à l'extérieur, le capitaine Dauville.

Mais l'autre personne qui était près de lui, et qui n'érait rien moins que Varina Rosato, belle-fille de Henri Delagrave, réclame une mention bien autrement importante.

Quoiqu'elle ne fut encore que dans sa dix-huitième année, Varina aurait pu être regardée comme un des types de la beauté méridionale.

Grande et admirablement faite, ses épaules pleines et bien développées, son buste qui semblait ne supporter qu'avec impatience le corsage dans lequel il était emprisonné, contrastaient avec la légèreté et la souplesse de sa taille.

Ses mains petites et blanches auraient été enviées par une duchesse et ses pieds auraient certainement chaussé la pantoufle de Cendrillon.

Ses grands yeux qu'ombrageaient des cils longs paraissaient doux comme du velours.

Sa chevelure d'un noir de corbeau brillait à la lumière comme un acier poli.

La nature lui avait prodigué tous les trésors de la beauté, et cependant il y avait dans la personne de Varina quelque chose de terrible et qui fascinait tout à la fois. On eût dit ce charme que l'imagination des poëtes a prêté à la Circé.

—Monsieur Rodolphe Mortagne, dit elle d'une voix sonore qui aurait suffi seule à faire reconnaître son origine méridionale, est, ou du moins on le prétend, un artiste qui sait reconnaître la beauté partout où elle se trouve ; mais, à ses yeux, elle n'existe que parmi les blondes filles du Nord. Nous autres, pauvre filles des climats du Sud, nous en sommes complétement privées.

Rodolphe s'inclina et sourit.

Sa voix parut rester calme, mais on lisait la colère dans ses yeux.

—Puis-je vous demander, mademoiselle, répliqua-t-il, quel est celui qui vous a ainsi renseignée sur mon compte ? Je suis encore à apprendre à qui j'ai pu confier les secrets, soit de ma tête, soit de mon cœur.

—Oh ! je suppose que je suis le coupable, dit le capitaine Dauville. Mais mademoiselle tire d'immenses conclusions de très-petites prémisses.

—Vraiment ! fit madame Delagrave d'un air léger, quoique son front se contractât d'une manière visible. M Mortagne aurait-il été atteint d'une autre flèche ? Le venin pourrait en être plus dangereux que celui dans lequel avait été trempée celle de l'Indien.

—J'admire tous les genres de beauté, dit Mortagne d'un ton froid, qu'elles soient brunes ou blondes ; et celle dont il a plu au capitaine Dauville de parler, est, à mon avis, ce qu'il a de plus parfait au monde.

—Elle est blonde, je crois, a dit le capitaine Dauville ?

C'était Varina qui parlait.

Elle fit cette question d'un air dédaigneux, et tout en prenant une fleur dans un vase posé sur la table.

—C'est une jeune fille douce, belle,c'est un ange ! répondit Rodolphe.

—Parfait ! dit Varina Rosato ; et je dois supposer que nous autres qui ne possédons pas de tels attraits, nous devons être classées parmi les anges des ténèbres ! Je suis curieuse de voir cette merveille.

—En ce cas, ma chère, votre curiosité sera satisfaite, car demain nous irons faire une visite à madame de Beauchamp, dit la mère qui avait repris son air habituel de nonchalance.

—Et quel est le nom de cette jeune personne ? demanda Henri Delagrave en se tournant du côté du capitaine Dauville.

Il fit cette question moins parce qu'il s'intéressait à la réponse que pour dire quelque chose.

—Emma Keradeuc, répondit le capitaine ; et cette jeune fille est une ravissante créature.

Varina froissa la fleur qu'elle tenait à la main et la jeta sur la table.

—Connaissez-vous, dans le voisinage, une famille de ce nom ? demanda-t-elle en s'adressant à Henri Delagrave.

—Non, répondit celuici.

—Cela ne m'étonne pas, reprit la fière jeune fille, car ce nom a un son terriblement plébéien.

—Cette jeune demoiselle, dit Rodolphe Mortagne, est une protégée de madame de Moidrey, qui aujourd'hui est veuve. Vous devez vous rappeler, Henri, que de Moidrey est une de vos vieilles connaissances.

Cela fut dit d'un le ton plus simple et le plus calme monde ; mais le coup porta droit.

Delagrave eut peine à dissimuler son embarras, et ses joues devinrent encore plus pâles que d'habitude.

Il baissa légèrement la tête, mais ne répondit pas.

—A propos, cria le capitaine Dauville charmé de pouvoir prendre un plus agréable sujet de conversation, quelle diable de superstition ont donc les paysans par ici ? Je suis fâché de vous dire, mon cher Henri, que votre intendant est plus fou encore que tous les autres.

—Vraiment !

—Ne s'est-il pas avisé l'autre soir, de me faire faire un détour de plus d'une lieue plutôt que de passer, comme je l'ai appris plus tard, dans un endroit appelé le Ravin maudit !

—Et l'imbécile vous a-t-il donné une raison pour expliquer sa folie ? demanda d'un ton brusque Henri Delagrave.

—Il m'a raconté j'en sais quelle histoire à propos de sons étranges qu'on avait entendus sortir des chênes qui bornent le ravin, il y a environ seize ou dix-sept ans.

—Des sons ? et qui est-ce qui les a entendus ?

—Lui, comme il revenait au château. Il affirme qu'il entendit une sorte de gémissement plusieurs fois répété, et paraissait provenir du centre de l'un des arbres. Il ne s'arrêta point pour en chercher la cause ; mais il s'enfuit comme s'il avait laissé le diable derrière lui, et il est encore persuadé que ce n'était pas autre chose.

Le visage de Henri Delagrave, qui heureusement était dans l'ombre de la lumière, avait cessé d'être pâle. Il était livide.

—Votre intendant et ses amis peuvent dormir en paix, dit Mortagne, car le régisseur de la forêt m'a dit, mon cher Henri, que les chênes du Ravin Maudit sont marqués pour être abattus, et que, pas plus tard que demain, il tomberont sous la cognée.

Un cri étouffé mais irrésistible s'échappa de la poitrine de Henri Delagrave.

—Ces misérables ont donc la prétention de donner des ordres, ici ? dit-il. Je voudrais bien voir qu'ils osâssent toucher à une seule feuille de ces arbres sans permission ! Avant qu'on abatte une

branche des chênes du Ravin, j'y ferais plutôt pendre tous les valets de ma maison !

Il s'arrêta soudain, comme honteux de sa violence.

Puis il ajouta avec une gaieté forcée :

—C'est que, voyez-vous, je suis attaché à ces vieux arbres, et le temps se chargera assez tôt de les faire tomber.

Après cette observation, Henri Delagrave devint encore plus sombre et plus taciturne qu'à l'ordinaire.

Un nuage s'était appesanti sur la compagnie, qui se sépara bientôt.

Rodolphe Mortagne prit le chemin qui conduisait à une tour en ruines que lui avaient léguée ses ancêtres, et d'où il tirait son nom.

Le capitaine Dauville, lui, retournait à Beauchamp où il était venu comme ami, passer quelques jours.

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez les Delagrave ? demanda le capitaine à Rodolphe pendant que tous deux traversaient le parc de Moidrey.

— Il y a vingt ans que j'ai vu Henri Delagrave pour la première fois.

— Il a grandement changé depuis ce temps-là, n'est-ce pas ?

—Hum ! pas beaucoup, à l'extérieur du moins, répondit Mortagne.

— Et la famille de sa femme, reprit le capitaine, en savez-vous quelque chose ?

— Plus encore que Delagrave lui-même. Je connaissais la princesse Rosato avant son mariage.

V

LES PROJETS DE L'AVOCAT MOUTON.

Il était tard, et cependant Henri Delagrave envoya dire au regisseur de son domaine de se rendre immédiatement auprès de lui.

Il l'attendit même longtemps avant de se retirer dans sa chambre à coucher.

Lorsque le régisseur arriva tout inquiet de ce qu'on pouvait avoir à lui dire à une heure si avancée de la nuit, il lui défendit sous peine de perdre aussitôt sa place, de toucher aux vieux chênes du Ravin maudit.

Le régisseur qui n'avait aucune raison pour aller à l'encontre des ordres de son maître, s'excusa s'il avait outrepassé son devoir, et promit qu'à l'avenir il ne tomberait pas un arbre du bois sans son autorisation préalable.

Nous devons ajouter toutefois qu'à part lui, il se dit qu'il était étrange que Delagrave prit tant de souci de quelques vieux chênes.

De retour chez lui, il raconta à sa femme la cause pour laquelle on l'avait si désobligeamment dérangé.

—J'aurais encore compris cela, observa-t-il, si c'eût été un des Moidrey qui m'eût parlé de ces arbres, parceque c'est leurs pères qui les a plantés; mais de la part de ce Delagrave — nous ne devons pas dire du mal de ceux dont nous mangeons le pain,— mais il ne me va guère, et je ne veux pas en dire tout ce que je pense.

Le lendemain matin, lorsque Henri Delagrave entra dans son cabinet, un domestique lui remit la

carte d'un visiteur qui s'était déjà présenté deux fois inutilement pour le voir.

La carte était celle de M. Ephraïm Mouton, et elle portait au bas à droite l'adresse : Villa St-George, près Moidrey.

—Villa St-George ! connaissez-vous cette habitation ? demanda Henri au domestique.

Ce dernier répondit que c'était une maison d'assez belle apparence située sur la route de Rennes à environ trois lieues à droite du château. Elle avait été dernièrement achetée par un homme de la ville qui, non-seulement en avait changé le nom, mais qui encore l'avait entièrement bouleversée et refaite.

Henri Delagrave renvoya le domestique ; mais celui-ci était à peine sorti, qu'il revint et annonça :

—Monsieur Mouton.

Et l'avocat passablement vieilli, mais toujours le même sous tous les autres rapports, que quand nous l'avons vu, il y a seise ans de cela, se glissa dans l'appartement.

—Comment vous portez-vous, monsieur Henri ? dit-il. Ma carte vous est enfin parvenue ? C'est la troisième fois que je demande après vous ! hé ! hé ! Puisque nous sommes voisins, je ne vois pas ce qui nous empêcherast d'être de bons amis. Et c'est ce qui déterminé à venir vous faire une visite.

Delagrave, même lorsqu'il n'était simplement que le fils de son père, n'avait pu supporter qu'avec répugnance la familiarité de cet homme. Il lui sembla, dans la position où il se trouvait, que c'était de la part de l'avocat plus qu'une présomption. Il se regarda comme insulté et prit un ton en conséquence.

D'un air froid et glacial qui avait fini avec le temps par lui être habituel, il invita M. Mouton à lui exposer brièvement l'affaire qui l'amenait chez lui.

Il appuya sur le mot — affaire — de telle sorte qu'il n'y avait pas moyen de s'y tromper.

Au grand étonnement de Henri, l'avocat approcha une chaise auprès de la table et s'assit sans plus de cérémonie.

Il me parait que vous ne m'accueillez pas avec plaisir, dit-il. Après tout, peut-être avez-vous raison, et puisque toute amitié est hors de cause, nous aborderons droit les affaires sérieuses J'ai une longue histoire à vous raconter, et dont le commencement remonte à.... oui, je ne me trompe pas à plus de dix-huit ans.

Il y avait tant d'insolence dans le ton et dans les manières d'Ephraïm Mouton, que Delagrave eut beaucoup de peine à maîtriser sa colère.

Après avoir fait sur lui un violent effort, il fit signe à l'avocat de continuer.

Nous ne fatiguerons pas le lecteur en lui racontant tous les tours, les détours et les périphrases dont se servit maître Mouton pour amener Henri à cette idée qu'il serait possible que le testament qu'il croyait être tombé de ses mains dans le feu existât encore.

Mais il sembla impossible à Delagrave d'admettre une pareille supposition.

L'avocat ne lui dissimulait pas le plaisir que lui causait la crainte encore mêlée d'incrédulité de son adversaire.

Il se frottait les mains d'un air triomphant.

—Tenez, dit-il tous les atouts sont dans mon jeu, et je ne veux pas vous faire languir plus longtemps.

Et il se mit à raconter avec les plus munitieux détails comment il avait assisté à la terrible scène qui s'était passée dans la chambre du vieil Isaac.

De grosses gouttes d'une sueur froide roulaient sur le front de Henri Delagrave. Son visage n'avait plus apparence de vie.

Sa pensée, comme par enchantement, remonta le passé, et il revit distinctement les objets, tels qu'ils s'étaient présentés à lui dans cette horrible nuit.

Alors, et seulement alors, il se rappela les rideaux qu'il avait vu s'agiter, et la fenêtre entr'ouverte.

Henri Delagrave jeta sur l'avocat un regard de lion enchaîné.

—Mais le testament ? murmura-t-il.

—Il ne sera jamais besoin de le reproduire, je l'espère, répondit Mouton en faisant une grimace significative.

—Il serait aussi, peut-être, impossible de jamais le montrer ? cria Delagrave dans l'esprit de qui brilla un rayon d'espérance.

Il n'y eut pas besoin de parole. Le ricanement de l'avocat fut une réponse suffisante.

Delagrave perdit tout espoir.

—Vous avez un motif pour me dire tout cela, reprit-il au bout d'un instant, autrement vous ne seriez pas ici ?

—Avant de répondre à cette question, répliqua l'avocat, il y a monsieur Henri, un passage de mon histoire que je désire vous raconter. C'est une affaire d'amour. Hé ! hé ! cela vous fait rire ! Pourtant, Henri Delagrave n'a pas toujours été heureux lui, de ce côté, sans quoi, ce que l'on rapporte au sujet de la cicatrice qu'il a à la joue, ne serait qu'un mensonge.

—Misérable !

Delagrave bondit sur ses pieds, mais il s'arrêta à la vue de l'être faible qui s'aplatissait devant lui sur une chaise. Sa main qu'il avait levée pour frapper retomba le long de son corps.

— Va-t-en ! va-t-en ! cria-t-il d'une voix de tonnerre. Pas un mot de plus et ne mets pas ma patience à une rude épreuve !

L'avocat resta quelques secondes silencieux, puis il reprit avec assurance :

—J'ai un fils, et quelque étrange que cela puisse vous paraître, tant qu'elle a vécu, j'ai aimé sa mère. Elle est morte et il ne me reste rien au monde que mon fils Landri.

—En quoi cela peut-il me concerner ? demanda Delagrave avec hauteur.

Ephraïm leva les mains d'un air suppliant.

—Patience! ayez patience, monsieur Henri! dit-il, et veuillez m'écouter jusqu'au bout. Je suis riche, très-riche; mais je le serais encore davantage si cela pouvait ajouter au bonheur de mon Landri. Vous avez une fille......

—Comment! cria Delagrave. Vous osez rapprocher le nom de ma fille à celui de votre fils!

L'avocat vit briller tant de colère et tant de fureur dans les yeux de Delagrave, qu'il se leva de sa chaise et qu'il mit la table entre eux deux, comme mesure de précaution.

—Doucement, dit-il; calmez-vous. J'ai le pouvoir dans mes mains, ne me forcez pas à en user. Je vous ai dit que je suis riche. Tout ce que je possède appartiendra à mon fils, et — suivez-moi bien, monsieur Henri — tous les documents, tous les actes dont je suis possesseur seront à lui également à lui, que la fortune d'Isaac Delagrave repose, un jour sur la femme de Landri, et — hé! hé! hé! — je vous jure que mon fils n'est pas homme à permettre que qui que ce soit touche à l'héritage de sa femme.

— Sa femme, Varina Delagrave!

On chercherait vainement des mots pour exprimer ce qui se passait sur le visage de Henri Delagrave. La rage, le doute, l'étonnement, on y lisait tout à la fois.

La colère, enfin, resta maîtresse souveraine de lui.

Se redressant de toute sa hauteur, il étendit le bras vers la porte et s'écria d'une voix de tonnerre.

—Sortez! Et si jamais vous repassez le seuil de ma demeure avec une idée comme celle que vous avez osé émettre, vous n'en ressortirez pas aussi aisément.

Ephraïm Mouton, les yeux rivés sur le visage de Delagrave, recula vers la porte.

Lorsqu'il la sentit derrière lui, il retrouva la parole:

—Vous m'enverrez chercher, dit-il en ricanant. Jusqu'à ce que ce moment arrive, je garderai soigneusement le testament.

—Faites ce que vous voudrez ! répliqua Delagrave avec mépris. Il faut que j'aie été fou pour ne pas avoir deviné du premier coup, l'inanité de vos menaces. La fille est morte, dix huit années se sont écoulées depuis, et.........

L'avocat qui avait déjà la main sur le bouton de la porte, tourna vers Henri une figure sur laquelle rayonnait un triomphe si insultant, que celui-ci s'arrêta tout court.

—La fille n'existe plus, c'est vrai, dit-il ; mais quand il me conviendra de produire la femme, je saurai où la trouver.

Il ouvrit une porte, puis s'arrêta encore.

—Nous nous quittons moins agréablement que je ne l'espérais ; mais n'y prenons pas garde. Nous pouvons redevenir de bons amis encore. Je suis sûr que vous m'enverrez chercher, monsieur Henri Delagrave.

Et il partit.

Henri Delagrave avait eu à peine le temps de se remettre, qu'une porte qui conduisait dans les appartements intérieurs du château s'ouvrit avec une telle violence et couvrit le parquet de ses débris.

Delagrave tressaillit et se retourna en poussant un cri.

Sa femme se tenait droite devant lui !

Elle était très-pâle, mais ses sourcils froncés et ses narines fremissantes indiquaient plus de mépris que de colère.

—Que signifie ce que j'ai entendu ?

Elle fit cette question d'un air fier et hautain.

Son mari regarda quelques secondes, en silence, cette femme superbe et indignée. Puis il lui dit sur un ton moins sévère que celui qu'elle avait pris :

—Vous avez entendu ?...... tout entendu ?

—Tout, répondit-elle

Il lui posa alors la main sur le bras et l'attira rudement vers lui.

— Varina Delagrave, dit-il d'une voix étouffée, vous avez mon secret...... mais n'oubliez pas que je possède le vôtre.

VI

LE CHEVALIER MORTAGNE MEDITE UNE CONQUETE.

Lorsque nous avons quitté Rodolphe Mortagne, il regagnait, à cheval, son vieux manoir, dont il ne restait plus guère qu'un tour habitable.

La nuit était très avancée ; mais la lune brillait dans le ciel, et ses rayons argentés répandaient sur ces bois une lumière mélancolique.

Rodolphe allait bon train comme s'il eût voulu, par la rapidité de sa course, bannir ses pensées. Mais l'esprit de l'homme est plus agile que le galop d'un cheval.

Malgré lui, des réflexions s'échappaient, entrecoupées, de ses lèvres.

—Jaguarita ! murmura-t-il, réellement, voilà un nom bien choisi . pour une femme qui possède la grâce et la beauté de la panthère, et qui en a aussi les griffes !

Il s'arrêta un instant ; et, quand il recommença àparler, sa voix avait perdu un peu de son amertume.

—Que son cœur soit ce qu'il voudra, il m'appartient, il est à moi. Pauvre Jaguarita !

Il y eut une autre pause, puis un autre flux de paroles.

—J'ai été fou, pire que fou. J'ai été insensé d'amener avec moi cette fille en Europe, et de permettre à ses fiers et indomptables instincts de nourrir l'espoir chimérique qu'elle pût jamais, parce qu'elle est fille d'un roi, lier son existence à la mienne. C'est là ce qu'elle rêve, pourtant, et avec cette pensée que je lui ai laissée sottement concevoir,

elle me témoigne le dévouement d'une esclave. Elle ne voit devant elle qu'une éternité de bonheur. Mais vienne le réveil, et aussitôt sa nature vengeresse prendra le dessus. Confiante et dévouée à l'homme qui l'a sauvée, elle mourrait, oui elle mourrait le sourire sur les lèvres, rien que pour m'épargner un battement de cœur. Mais si elle soupçonnait seulement que ce cœur appartient à une autre, elle plongeait ses mains dans sa poitrine pour l'arracher.

Il frissonna à cette peinture que lui représentait son imagination.

—Bah ! reprit-il, est-il possible que Rodolphe Mortagne, qui a échappé à des milliers de dangers, se laisse effrayer par une femme, et par le souvenir d'une prophétie stupide ? Que disait-elle donc cette vieille chanson que nous jetèrent les Javanais, au moment où notre bateau fuyait leur rivage ? Oui, je me rappelle.

"Tu as ravi au démon sa proie. Tu as enlevé la victime des fils de Dabo, me criaient-ils ; mais la panthère de Java se retournera contre toi, et celle que tu as sauvée causera ta mort.

Au moment où Mortagne achevait ces dernières paroles, un homme qui se tenait caché dans l'ombre projetée par les arbres s'élança au milieu de la route.

Cet homme, par un mouvement adroit et rapide, mit la main sur la bride du cheval.

Les rayons de la lune tombaient en plein sur le visage de l'inconnu. A son visage il était facile de voir qu'il était Asiatique ; à ses yeux qui brillaient comme deux charbons ardents, à ses lèvres minces, à son teint bronzé, et à ses traits beaux et presque efféminés, il était aisé de reconnaître qu'il était originaire de la Malaisie ou de l'une des nombreuses îles de l'Archipel.

Il était vêtu d'un habit de toile blanche, et portait un petit turban de même étoffe. Ce costume, au milieu de la nuit, lui donnait l'apparence d'un spectre.

—C'est toi, Kalu ? dit Rodolphe, qui, moins effrayé que son cheval, avait reconnu l'Indien, son serviteur favori. Que diable t'a-t-il pris de te jeter sur moi de cette manière ? Si j'avais été moins solide sur ma selle, tu aurais pu me faire casser le cou.

L'Indien s'inclina si bas que son maître ne put voir l'éclair de cruauté qui brilla, un moment, dans ses yeux.

—Si c'est ton goût de courir ainsi, la nuit, tu feras bien, au moins, de choisir un autre costume. Autrement les paysans auraient l'imbécilité de te prendre pour un revenant,et il pourrait t'en arriver mal. Nous ne sommes plus à Java, je te prie de t'en souvenir.

Mortagne fit sentir l'éperon à son cheval, qui repartit, mais à un trot plus doux, de manière que le Javanais pût le suivre, sans de trop grands efforts apparents.

Mortagne, habitué au genre taciturne de celui qu'il regardait comme le plus dévoué de ses serviteurs, savait qu'il ne parlerait pas à moins qu'il ne le questionnât.

Aussi sans modérer le pas de son cheval, il toucha du bout de sa cravache l'épaule de l'Indien et lui dit :

—Tu as des nouvelles, Kalu ?

Kalu fit de la tête un signe affirmatif.

—De quoi ? de qui ?

—De la pâle et jeune villageoise !

—Tu l'as suivie comme je te l'avais recommandé ? demanda Rodolphe avec vivacité.

Kalu fit signe que oui.

—As-tu découvert où elle demeure ?

Le Javanais étendit la main par-dessus les arbres.

—La chaumière, dit-il, est cachée par les chênes, à environ cent pas de la route, et à environ un demi quart de lieue de l'abbaye. J'y étais, il y a seulement quelques minutes.

—Tu n'as pas été assez fou pour y entrer ?

Il éleva les deux mains au-dessus de sa tête, en signe de respectueuse salutation.

—Je les ai vues par la fenêtre.

—Elles ?

—Elle demeure avec sa mère, une veuve.

—Et tu as appris son nom ?

—Pauline Fargeau. On me l'a dit dans le village.

—Est-ce tout ce que tu sais ?

—Le bruit court qu'elle est sujette à des évanouissements, qu'elle marche en dormant, qu'elle a des visions, et, en un mot, on croit qu'elle est destinée à mourir vite.

—J'espère que non, murmura Mortagne, qui comprit, au brusque silence de l'Indien, qu'il n'avait plus rien à lui dire. J'espère bien que non; du moins que cela n'arrivera pas avant que je m'en sois servi pour l'épreuve que je médite. Elle a le visage et le regard d'une somnambule. Je l'ai reconnu au premier coup d'œil.

Il s'adressa de nouveau au Japonais.

—Demain, dit-il, tu t'habilleras plus convenablement que tu ne l'es en ce moment, et tu te rendras chez cette veuve. Si tu ne peux inventer, pour cela, une excuse, je t'en trouverai une, moi. Informe-toi quels sont ses moyens d'existence, si elle a des parents ou des amis dans les environs. Tu m'entends ?

Kalu indiqua d'un signe qu'il avait compris, et le silence ne fut pas rompu davantage jusqu'au moment où ils atteignirent un large bâtiment élevé sur une hauteur, et il était surmonté de trois tourelles.

Ces tours remontatent au quatorze ou quinzième siècle. Elles étaient encore entourées d'un large fossé qui avait servi jadis à les protéger. Mais, comme nous l'avons dit, tout cela était à peu près démantelé et tombait en ruines.

C'était ce qu'on appelait la Tour de Mortagne, et tout ce qui restait à Rodolphe d'un héritage autrefois considérable.

Tout était calme et solitaire à l'entour ; la mer

n'était qu'à une faible distance de là, et les paysans du voisinage, qui ne partageaient aucunement les goûts de Rodolphe Mortagne pour ses découvertes chimiques, se tenaient à l'écart. Il aurait suffi, d'ailleurs, pour les éloigner, de ses domestiques étrangers qui, dans leurs croyance, étaient désignés, rien que par leur couleur bronzée, pour être les agents du diable.

—Qui est-ce qui est dans la salle à manger? demanda brusquement Rodolphe, en indiquant une fenêtre ou apparaissait une lumière. Est-ce que j'aurais des visite à cette heure?

—Un ami du maître, dit Kalu,avec cet air d'humble obéissance qui lui était ordinaire. Yagal ne l'aurait pas laissé entre ses ordres.

Ils dépassèrent le fossé et entrèrent dans ce qui avait été jadis la cour de la tour.

Là, Rodolphe descendit de cheval.

Au même instant, le son d'une musique mélodieuse frappa ses oreilles.

Mortagne tressaillit et son front se contracta.

—On souhaite la bienvenue au maître, dit Kalu.

Un bras apparut à l'embrassure d'une fenêtre du premier étage.

Ce bras se retira immédiatement, mais une petite fleur blanche tomba aux pieds de Rodolphe.

Celui-ci avait vu le bras et les bracelets qui l'ornaient, et qui brillèrent aux rayons de la lune.

Il murmura des mots inintelligibles en se baissant pour relever la fleur.

Mais quelles que fussent les paroles qu'il avait prononcées, elles avaient été comprises par Kalu qui se tenait à quelques pas e son maître.

—C'est le lis d'Ipsaka, dit l'Indien, et sa signification est : " dévouement pour la vie.

Rodolphe froissa la pauvre fleur dans sa main et passa le seuil de la porte sans dire un mot et sans daigner jeter un regard derrière lui.

S'il s'était retourné, par hasard, il aurait eu lieu d'être grandement étonné.

La figure du Javanais tout à l'heure immobile et impassible comme un masque de bronze avait une expression extraordinaire.

Ses sourcils s'étaient rapprochés en se contractant et un feu sauvage brilla dans ses yeux. Les lèvres relevées laissant à découvert ses dents blanches comme l'ivoire.

Il n'avait plus rien de la face d'un homme. Il avait l'air d'un tigre, et d'un tigre prêt à se précipiter sur sa proie.

Au même instant, quelque chose brilla dans sa main.

C'était une de ces terribles dagues dont se servent les Malais, et dont la lame était trempée dans le poison de l'Upat. Cette arme est aussi mortelle que la morsure du serpent dont elle a la courbe.

Mais le bras prêt à se lever tomba. Les notes d'une musique étrange et sauvage qui flottentai dans l'air de la nuit avaient produit cet effet.

A mesure qu'il écoutait Kalu perdait son expression de férocité-

— Non, dit-il en serrant la dague dans les larges plis de son vêtement de toile. Ce serait une mort trop facile, Il n'a pas assez souffert.

Et jetant les rênes du cheval aux mains d'un domestique, il traversa la cour, et ouvrant une petite porte dissimulée par l'un des arcs-boutants de la muraille, il entra dans la tour.

VII

LE VAUTOUR ET LA COLOMBE

Un jeune homme d'environ vingt quatre ans était assis, près du feu, dans la salle à manger, tout en bois de chêne, de la tour de Mortagne.

Son extérieur est frappant, mais certes, ce n'est pas à son avantage.

Une figure longue, un corps long et habillé dans toute l'excentricité que peut se permettre l'argent quand celui qui le dépense a mauvais goût ; une petite tête dont le front fuyant est surmonté par une toupe de cheveux rouges et qui sentaient l'huile de macassar ; une lèvre supérieure démusérement grosse couverte par une moustache mal fournie, et au-dessus de laquelle s'élevait un nez proéminent ; de petits yeux et une mâchoire avoncée, tel est le portrait que nous pouvons en donner au lecteur.

Comme si la nature avait voulu mettre le sceau au grotesque de ce personnage, elle lui avait donné des pieds et des mains d'une largeur incroyable. Ses doigts étaient chargés de bagues signe de sa basse extraction, et ses bottes auraient pu servir de berceau à un enfant.

Lorsque Mortagne entra, il avait le bout de son pied appuyé contre la cheminée. En entendant ouvrir la porte, il l'ôta vivement, et, en se levant, il chercha vainement à cacher sa confusion.

Pour mieux la dissimuler, il eu recours au moyen qu'emploie ordinairement ses pareils : il prit un air de familiarité vulgaire.

—Mieux vaut tard que jamais, mon cher Rodolphe, dit-il. Voilà deux heures que je suis là à vous attendre... J'ai la somme dont vous avez besoin,

ajouta-t-il. Mais je puis vous affirmer que ça été une rude besogne que de l'arracher à mon père : je veux dire, sans lui expliquer ce que j'en voulais en faire !

—Vous ne le lui avez pas dit toujours ? demanda Mortagne, avec vivacité.

—Certainement non ! honneur oblige entre amis, vous savez !

Rodolphe fronça les sourcils, mais ne répliqua pas.

—Si j'avais dit à mon père, continua Landry, car ce n'était rien moins que le fils de l'héritier du vieil avocat Mouton, si je lui avais dit que cet argent devait nous servir à trouver une personne qui, tout en dormant nous ferait déterrer un trésor, il nous aurait regardé l'un et l'autre comme deux fous, et il m'aurait fermé sa bourse.

—Cependant, vous avez confiance en moi, vous?

Landri fit une grimace et répondit :

—C'est-à-dire, comme cela. Il n'y a que deux personnes en qui j'ai grande confiance : en moi et en mon père. Mais je risque cet argent sur une spéc........

—Ce n'est pas une spéculation, je vous assure.

—Parfaitement ! vous assurez une chose et le résultat en prouvera une autre.

Mortagne frappa du pied avec impatience ; mais son compagnon ne s'aperçut pas ou feignit de ne pas s'apercevoir eu déplaisir que lui causaient ses paroles.

Il continua.

—C'est une affaire entre nous. Vous vous rappelez quand et comment nous nous rencontrâmes un jour, à Paris, dans une maison où nous tentions tous les deux la fortune du jeu. Vous vous êtes attaché à moi, non pas à cause de moi, mais parceque vous saviez que mon père est riche. Vous m'avez introduit dans le beau monde, parmi les crevés, comme nous disons. Vous m'auriez vite lâché si... Enfin...

Mortagne considéra la créature moitié renard et

moitié hyène qu'il avait devant lui, et certainement les sentiments qu'on lisait dans ses yeux étaient ceux de l'amitié. Pourtant quand il parla sa voix avait ce ton doux qui fascinait comme le serpent fascine la proie qu'il veut dévorer.

—Je ne mets en doute, dit-il, ni la finesse ni la perspicatrice de monsieur Landry, fils d'un avocat célèbre. S'il en était ainsi, je ne me serais pas associé à lui dans une affaire aussi importante. Je vous ai dit que j'étais arrivé à être maître d'une science qui nous rendra riches, énormément riches.

Les yeux de Landry brillèrent de convoitise.

—Avec cette science, continua Mortagne, j'irai chercher jusqu'au sein de la terre les secrets qu'elle renferme, et j'y déterrerai les trésors qui y sont enfouis. Pour cela, j'avais besoin de deux choses. D'abord, d'une certaine somme d'argent, non pas pour trouver ces richesses, mais pour me procurer les moyens de les extraire instantanément. Ensuite, il me fallait un associé aussi intelligent qu'il serait peu scrupuleux, un agent qui, à l'appât du gain, ne se laisserait pas troubler par des scrupules de conscience.

—Eh bien?

—Tout cela, je l'ai trouvé chez vous.

—Vous êtes poli.

—Je suis franc ; et ajouta Mortagne, en ricannant, il est inutile de se faire des compliments entre amis !

Il se tut, un moment, puis demanda brusquement :

—Avez-vous apporté l'argent?

—Je l'ai.

—Et un navire?

—J'en ai loué un. *Le Faucon*, commandant Grabuge.

—Un homme sûr ?

Landry pinça les lèvres et répondit :

—Pour ceux qui l'emploient, oui ; mais pour tous les autres, il ne fait pas mentir son nom.

—C'est l'homme qui nous faut. Maintenant, où est l'argent?

—Où sont les garanties?

Voici. Et Mortagne avança quelques papiers, qu'il prit dans un coffre.

Le fils de l'avocat les examina tous soigneusement, les uns après les autres.

Satisfait du résultat, il tira de son portefeuille une liasse de billets de banque et les tendit à Rodolphe en disant:

—Mais, et l'autre agent? celui qui découvrira tputes ces belles choses?

—Je l'ai trouvée.

—Quoi! une femme!

—Une fille de paysan. J'ai l'intention de la remettre à l'épreuve, demain. Si elle est ce que je la crois, il n'y a pas à douter de notre succès.

Le visage de Landri exprima, tout à la fois, le doute et l'avarice.

—Est-ce qu'il y a, dans les environs, des trésors, quelques trésors cachés que vous sachiez? demanda-t-il.

Rodolphe sourit.

—Nous sommes associés dans cette affaire, répondit-il. Je vous ai engagé ma parole. Vous pouvez en faire peu de cas, si vous voulez, mais pour moi, elle est sacrée. Pour le moment, mon devoir est de recueillir toutes les informations, et non de les disséminer.

Il se mit à compter les billets sans plus s'inquiéter de Landry.

Ce dernier qui l'examinait en suivant ses mouvements, s'écria d'un ton de dépit:

—Oh! le compte y est, vous pouvez en être sûr. Je ne me les serais pas pas procuré si aisément, ajouta-t-il, si mon père n'avait eu d'autres affaires en main qui lui donnent trop de traces pour qu'il ait le temps de regarder les miennes de près.

—Vraiment! dit Mortagne en continuant de compter.

—Des drôles-affaires, encore, hé ! hé ! Je crois que mon père veut se remarier !

—Vraiment ! Ephraïm Mouton ! Vous m'excuserez si cette idée me fait rire.

—Riez tant que vous voudrez ! cela ne m'offense pas. Mais c'est positif, je vous assure. Mon père ne fait pas autre chose, depuis trois mois, que de prendre des renseignements sur une jeune dame.

Est-elle de ce pays ? demanda Mortagne, d'un air dégagé.

—De ce pays ! hé ! on peut bien le dire. C'est la mer qui l'a jetée sur la plage, tout comme une perle.

Rodolphe Mortagne releva vivement la tête.

Landry vit ce mouvement, mais il se méprit sur le cause qui l'occasionnait.

—Elle n'est pas peu de chose, je vous assure, dit-il, Madame de Moidrey la porte dans son cœur. En ce moment, elle est allée passer quelques jours chez la famille de Beauchamp. Oh ! mon père est un malin, vous pouvez en être certain, et il n'ignore rien de ce qui concerne Madame Emma Keradeuc.

—Mlle Emma ! c'est d'Emma que vous voulez parlez ?

Landry se mit à siffler un air de chasse.

—Vous la connaissez ? dit-il enfin.

—Je l'ai rencontrée chez Mme de Beauchamp répondit froidement Mortagne.

—Eh bien ! C'est elle-même.

—Elle est parfaite.

—Peut-être ! Mais elle n'est pas dans mon style, répliqua Landry, en faisant, la moue. Je préfère les brunes aux prunelles de feu, comme Mlle Delagrave. En voilà une que j'estime et que j'aime !

—Ce mot fut dit avec un tel accent de surprise que le fit de l'avocat s'en trouva blessé.

Il frappa du point sur la table et dit d'un air procateur.

—Et pourquoi pas ? Je voudrais bien le savoir. Il est possible que je ne sois pas beau, quoique après

tout, c'est une affaire de gout ; et je ne suis peut-être pas un garçon accompli, comme vous, par exemple, et d'une naissance très-relevée, mais Henri Delagrave non plus n'était pas d'une autre origine. Son père ne valait pas mieux, au contraire. D'ailleurs, je n'aurais pas eu la pensée de faire la cour à mademoiselle Varina, si mon père ne m'y avait pas poussé. Maintenant que je suis lancé, j'irai jusqu'au bout, et si la moitié seulement de ce que m'a promis mon père se réalise, avant douze mois d'ici, Varina sera ma femme.

Le visage de Mortagne n'exprimait plus la surprise. Il était soucieux et rêveur.

—Il s'est passé des choses plus étranges dans la fière famille Rosato ! murmura-t-il à demi-voix, en se parlant à lui-même plutôt qu'à son compagnon. Il jeta les yeux sur la pendule et prit un air plus gai.

—Minuit va sonner bientôt, dit-il ; c'est une heure bien tard pour se mettre en route. Puis-je vous offrir un lit ?

Landry se leva précipitamment et commença à boutonner son paletot avec une vivacité peu ordinaire.

—Non, certainement non, répondit-il. Mon groom est en bas, avec ma voiture. J'arriverai dans une heure à la villa St-George, merci bien ! Ne vous dérangez pas, je saurai bien trouver mon chemin.

Rodolphe Mortagne frappa sur un timbre et Kalu apparut aussitôt.

Il dit au Javanais quelques paroles dans sa langue maternelle, que ce dernier reçut avec une soumission toute orientale.

—Kalu vous reconduira jusque dans la cour, dit Mortagne en se retournant vers Landry qui avait repris son chapeau et ses gants.

Au moment, où, suivant l'Indien il allait passer le seuil de porte, Rodolphe lui mit la main surle bras :

—Dans quelques jours, dit-il vous aurez de mes nouvelles. Ayez soin, toujours, que le navire soit prêt dans la baie, si cette petite villageoise est ce que je la crois, nous aurons une fortune royale à

partager entre nous. Prenez garde aux marches de l'escalier. Bonsoir !

—Bonsoir ! répliqua Landri en descendant dans la cour où l'attendait sa chaise. Ce Mortagne, continua-t-il à demi-voix, n'est pas un mauvais diable, puoiqu'il soit rude parfois ; mais, c'est tout ce qui l'entoure ! s'il m'avait fallut coucher ici, je n'aurais pas fermé l'œil de la nuit.

Il sauta dans sa voiture. Le groom rendit les rênes à son cheval, et maître et valet s'éloignèrent rapidement de la tour de Mortagne.

Rodolphe qui avait soulevé le rideau de la fenêtre suivit Landry des yeux tant qu'il put l'apercevoir.

—Oui, se disait-il je me servirai de cet imbécile qui remplira ma bourse avec l'aide de Pauline Fargeau, je prouverai au monde que ce qu'il regarde comme un rêve est un fait, un fait !

Il s'arrêta tout à coup, leva les mains et les posa sur ses tempes.

—Pourquoi donc l'image de cette femme me poursuit-elle ainsi ? Je l'aime, oui je l'aime ! si je demandais sa main on me la refuserait ! Eh bien, j'aurai recours à des moyens plus sûrs.

Un bruit léger se fit entendre dans l'appartement et Mortagne laissa tomber le rideau.

Rodolphe se retourna et vit le Javanais Kalu qui se tenait à quelques pas de lui.

Il fit un geste d'impatience, et lui ordonna de se retirer.

—Va, dit-il, va dormir ; j'aurai de la besogne à te donner demain.

Rodolphe traversa ensuite l'appartement, sortit, longea une longue suite de corridors, monta un escalier en spirale, qui conduisait au sommet de la tour de Mortagne, et s'arrêta devant une porte qu'il n'eût que la peine de pousser. Il souleva une draperie, et s'arrêta sur le seuil d'une chambre où brillait une lumière si éclatante, qu'il fut d'abord tout ébloui.

Un cri, qui était à la fois un cri de joie et de surprise, accueillit son arrivée.

VIII

LA PRINCESSE DE JAVA

L'appartement dans lequel Rodolphe Mortagne venait de pénétrer avait une apparence des plus extraordinaires.

Des lampes d'albâtre magnifiquement travaillées, et placées aux quatre coins, l'éclairaient d'une lumière en même temps riche et mystérieuse.

Les murailles étaient tendues d'étoffes orientales sur lesquelles étaient brodées de ces scènes comme il s'en passa dans les forêts de Java.

Au centre était une fontaine de marbre blanc, dont les eaux claires et transparentes se jouaient par dessus des globes de lumière ; et des fleurs des rares tropiques, dont elles étaient artistement entourées, formaient comme un parterre enchanté.

Le plancher était recouvert d'une nate fine et délicate, qui devait être d'un grand prix.

Mais tous ses ornements variés et recherchés s'effaçaient devant la grâce et le beauté de la personne qui occupait cet appartement. C'était une jeune femme. Son attitude était étrange : on aurait dit celle d'un sphynx. Ses yeux noirs remplis de cette lumière sombre et sinistre qui brûle dans le cœur de l'opâle, étaient grands comme le plus beau des fruits de l'amandier, et étaient relevés au coins. Cette dernière particularité est commune aux Malais et aux autres nations indiennes.

Son teint était olivâtre ; son visage ovale, et ses traits étaient admirablement beaux.

Ses narines dilatées trahissaient le sang oriental qui coulait dans ses veines ; ses cheveux noirs tombaient en boucles sur ses épaules.

Pour vêtement, elle avait une robe de mousseline indienne, attachée à la ceinture par une torsade tout en or, et bordée également en or.

Ses pieds étaient entourés aux chevilles, de bracelets enrichis de diamants.

Quand elle vit entrer Rodolphe, avons-nous dit elle poussa un cri et bondit sur ses pieds.

Il y avait quelque chose de sauvage dans la soudaineté de ses mouvements, et dans l'expression de ses sentiments.

Elle était gracieuse et terrible en même temps comme la panthère qui s'élance au-devant de son compagnon ou sur la proie qu'il veut dévorer.

—Voilà des semaines, dit-elle dans sa langue natale, que Jaguarita attend celui qui l'a arraché à la mort dans l'île de Java,et à qui,en retour elle a consacré sa vie et son dévouement.

Mortagne répondit avec embarras avec une froideur qui contrastait singulièrement avec la joie qu'elle avait manifestée à sa vue :

—J'ai eu des affaires, des affaires importantes ; et d'ailleurs on ne vit pas en France comme à Java ; il y a des devoirs, des usages, des préjugés...

La jeune indienne laissa ses bras tomber inertes le long de son corps, regarda fixement son visage im passible.

—Les préjugés, les usages de votre pays, dit-elle j'ignore quels ils sont, et Jaguarita ne s'en est point préoccupée. Dans son pays, la femme ne sait qu'une chose ; s'attacher à celui qui a promis de lui tenir lieu de tout sur la terre. Quand après l'avoir sauvée, vous vous apprêtiez à quitter Java, Jaguarita vous demanda de l'abandonner sur le sable désert, vous lui avez dit de vivre ; et alors, apportant avec elle toute la fortune de ses pères, elle a fui le pays où elle a failli mourir, et vous a suivie dans votre froide patrie. Vous m'avez parlé un jour des motif de convenances qui ne permettent pas toujours aux hommes de choisir pour compagne la femme qu'ils préfèrent : les Indiens de Java de connaissent pas

ces substilités. Jaguarita a compté sur la promesse de celui qui s'est dévoué pour la sauver, et elle attend......

—Et, murmura Mortagne, si en parlant ainsi, j'avais été inconsidéré... si j'avais été guidé seulement par le désir de vous arracher d'un pays où vous étiez condamnée à mort, de relever votre courage abattu, et, en un mot, de vous donner la force de vivre?

Par un mouvement prompt comme l'éclair, elle s'éloigna de lui.

—Vous, être faux! s'écria-t-elle, les yeux enflammés. Mais alors que serais-je venue faire dans votre pays glacé? Il fallait me laisser mourir là-bas... si j'étais certaine que...

Elle s'arrêta, et éleva sa petite main dont les doigts étaient fortement crispés.

—Vous me tueriez, Jaguarita? dit Rodolphe d'un air dédaigneux.

—Non, répondit-elle; mais je la tuerais, elle, celle que vous aimez.

Mortagne ne rit plus; son front se chargea tout à coup de sombres pensées, et, se jetant sur une pile de coussins, il fit signe à l'Indienne de s'asseoir sur le sofa.

—Et supposons, dit-il d'un ton dégagé, qu'un fait comme celui dont il était question se réalise, quel sort vous réservez-vous, à vous?

—Celui-ci.

Et entr'ouvrant les plis de sa robe de mousseline, elle prit uu petit flacon de cristal qui était suspendu à son cou par une chaine d'or.

—Vobs êtes folle! dit Mortagne; c'est du poison, de l'upas!

—Oui, répliqua-t-elle un poison que mes compatriotes recueillent au risque de leur vie. C'est la sève de cet arbre sous lequel tout meurt; son ombre seule tue les serpents les plus venimeux.

—Allons, se dit intérieurement Rodolphe, je me suis fourré là dans un bel embarras!

—Mais qui aurait cru aussi, que cette Javanaise, dont j'avais pensé faire uue servante, aurait jamais eu de pareilles prétentions !

—Mais, ajouta-t-il, en voyant Jaguarita qui faisait briller le flacon à la lumière, il y a un remède, à ce poison.

—Oui, répliqua-t-elle, un seul, et vous l'avez là !

Elle indiqua une bague que Mortagne portait à l'un des doigts de la main gauche.

Dans cette bague était enchassée une petite pierre unie et d'un bleu pâle.

C'était le célèbre bezoar, une pierre bien connue dans l'île de Java, comme le seul talisman contre le terrible poison de l'upas.

Pour cela, il suffisait de faire dissoudre cette pierre dans de l'eau.

—C'est le présent que je vous fis, continua Jaguarita, lorsque je montai à bord du navire qui allait vous emporter. Vous m'avez sauvée, vous dis-je alors, vous ne voulez pas me laisser dans cette île où je suis condamnée, je ne vous quitterai plus ; et, fidèle à l'éducation et aux principes que j'ai reçus au milieu du peuple javanais j'ajoutai, en vous montrant ce flacon : " Le poison est à moi, à vous de garder l'antidote. Si jamais je bois ce poison, ce sera lorsque vous serez présent, et il dépendra que de vous que je vive ou que je meure.

Mortagne rit, mais d'un rire forcé. Il voulut lui prendre la main, mais il la laissa retomber, en voyant qu'elle était froide comme la glace.

Il se leva précipitamment.

—Voilà longtemps que vous êtes seule, dit-il, et la solitude est mauvaise conseillère, surtout pour vous, dont l'imagination ue peut concevoir comment et pourquoi un Européen n'est pas libre d'agir comme s'il était dans la Malaise. Il faudra que je trouve quelqu'un pour vous tenir compagnie.

—J'ai Salck, répliqua l'Indienne brusquement.

Et elle étendit le bras vers un coin éloigné de l'appartement où, au milieu de la demi-obscurité

produite par les plis des rideaux, brillaient les yeux d'un animal à moitié caché.

Les prunelles de ses yeux qui étincelaient comme deux émeraudes étaient fixes et immobiles, guettant chaque mouvement, chaque regard de la jeune Javanaise.

—Salek ! dit Mortagne, d'un ton dédaigneux ; c'est au moins, un ami fidèle.

—Salek m'aime, répondit Jaguarita, et voilà pourquoi moi aussi je l'aime.

—Vous devriez la tenir enfermée dans sa cage, dit Rodolphe ; vous ne vous exposeriez pas ainsi à de déplorables accidents.

—Salek me connait, et ne touchera jamais qu'à ceux que je désignerai à sa vengeance.

Mortagne, qui avait pris dans ses mains la pipe d'ambre que la Javanaise se plaisait à fumer, la jeta sur le tapis avec colère.

—C'est pire que de la folie ! dit-il ; j'ai beaucoup à faire demain, et j'ai besoin d'avoir l'esprit calme ; je vous reverrai bientôt.

Il traversa l'appartement précipitamment, et, avant qu'elle pû le retenir, il souleva la tapisserieet sortit.

Jaguarita, les bras étendus, resta immobile comme une statue, et les yeux rivés sur l'endroit par où Mortagne avait si sondainement disparu.

Kalu s'est trompé, dit-elle. Il est sincère...

—Il est faux !

Ces trois mois frappèrent son oreille comme le sifflement d'un serpent.

Elle se retourna.

Kalu, l'Indien, était derrière elle.

Il avait les bras croisés sur sa poitrine, et dans le regard qu'il fixait sur elle, brillait un feu sombre et haineux.

Pendant un moment, ces deux êtes étranges se regardèrent en silence.

Jaguarita fut la première qui prit la parole.

—Tu mens ! dit-elle, tu mens ! et cela dans un but égoïste et que je ne connais pas ! Tu hais cet

homme. Je le sais,...je le sens. Avoue que tu le hais, Kalu!

—Je le hais, répondit celui-ci, avec calme.

—Et tu crois en lui?

Non.

Jaguarita poussa un cri sauvage, et saisissant sur la table près de laquelle elle se tenait debont, une petite dague malaise, elle l'éleva à la hauteur de la poitrine de l'Indien.

—Dis que tn as menti! cria-t-elle; rétracte ce blasphème, ou, quoique le même sang coule dans nos veines, quoique nous ayons puisé la vie à la même source, tu vas mourir!

Un seul coup, une seule égratignure, et Kalu était mort.

Cependant il demeura calme et impassible, les yeux toujours fixés sur ceux de Jaguarita.

Un sourire de mépris entr'ouvrit ses lèvres.

—Frappe, dit-il, et frappe au cœur. Mais je te le répète, tu n'as jamais touché le sien.

La dague trembla dans la main de l'Indienne, mais elle ne s'abaissa pas.

—Il est faux? murmura-t-elle; tu peux le jurer? Kalu étendit la main droite.

—Je le jure, dit-il, sur la mémoire de notre mère.

La dague tomba de la main de Jaguarita; et, par une révolution subite de sentiments, elle cacha son visage avec les plis de sa robe, etsanglota.

Kalu posa la main sur son bras.

—Assieds-toi, Jaguarita, dit-il; assieds-toi, et quand tu m'auras écouté, nous songerons aux moyens de nous venger.

—Nous venger! répéta-elle.

Et alors, elle rejeta en arrière ses longs cheveux noirs qui cachaient ses yeux humides de larmes, et redressa fièrement la tête d'un air de défi et de menace.

Il y avait en elle quelque chose du lion du désert qui sent le danger et qui s'apprête à l'affronter.

—J'aime Rodolphe Mortagne, dit-elle le regard voilé par les pleurs, et quoique le serment que tu viéns de prononcer me soit deux fois sacré, je ne puis croire...

Kalu lui montra les coussins.

—Assieds-toi, dit-il; écoute, et tu sera son juge.

Jaguarita obéit machinalement.

A mesure que Kalu parlait, son visage devenait d'une pâleur livide. Ses yeux se séchèrent et s'emplirent d'une sombre lumière ; ses narines se dilatèrent, et ses lèvres se serrèrent.

—Son nom? demanda-t-elle, d'une voix basse et étouffée. Kalu, je veux son nom.

Le Javanais s'aprocha d'elle, et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Puis, le triomphe du tigre sur ses lèvres, il se glissa en un clin œil, hors de la chambre.

Jaguarita, la tête cachée dans les coussins, était plongée dans de sombres réflexions, quand une sorte de gémissement attira son attention.

Elle releva la tête, et vit deux yeux ronds et brillants qui étaient fixés sur elle.

C'étaient ses mêmes yeux que Rodolphe Mortagne avait remarqués.

C'étaient ceux d'un animal, et de plus terrible, encore de son espèce, de la panthère noire de Java.

Petite, mais dorée d'une force énorme, longue de corps, mais souple comme un serpent, la tête ronde, et la peau rayée, elle était aussi gracieuse qu'elle était dangereuse.

Dangereuse ! oui, mais pas pour Jaguarita.

Elle lui était, à elle, fidèle comme un chien, douce et gentille comme un agneau.

La panthère s'avança timidement vers sa maîtresse, et appuya doucement sa tête contre sa joue.

C'était une chose étrange de voir cette jeune fille caressant cette panthère, et avec une confiance enfantine qui ajoutait encore à la terrenr de cette scène, lui racontant ses chagrins, comme si elle avait

eu un cœur pour la comprendre et une intelligence pour sympathiser à ses souffrances.

—Toi aussi, lui disait-elle, toi aussi, tu sauras son nom, Salek, le nom de cette jeune fille blonde, qui est venue se mettre entre Jaguarita et ses espérances d'avenir.

Elle renversa une sorte de petite chuafferette qui était à côté d'elle, et en étala les cendres sur le tapis; puis, avec le tuyau de sa pipe orientale elle traça des lettres qui formèrent deux mots.

Ces deux mots étaient......" Emma."

Elle les montra à la panthère, en frappant ses mains l'une contre l'autre comme pour l'exciter à l'attaque.

Après quoi, se relevant de toute sa hauteur, elle mit son pied nu sur les cendres, et les dispersa jus qu'à ce qu'il ne restêt plus trace du nom.

—Le feu est dans mon cerveau! murmura-t-elle, mais les cendres sont dans mon cœur! Je suis seule maintenant, seule dans un monde que je ne connais pas, et que j'abhorre!

Elle se laissa retomber sur les coussins, et, tenant dans ses bras la tête de Salek, elle s'abandonna à un désespoir réel.

TROISIEME PARTIE

Les Aventures Chevaleresques de George France et d'Emma Keradeuc.

I

LA PERLE DE L'OCÉAN.

Henri Delagrave n'était pas homme, une fois averti d'un danger, à négliger les moyens de le détourner, ou du moins d'en sortir victorieusement.

" Un homme averti en vaut dix " telle était sa maxime favorite ; et, cette fois, comme toujours, il se mit immédiatement à l'œuvre.

Il commença par surveiller attentivement tous les mouvements de l'avocat Mouton, et il ne fut pas long à s'apercevoir de l'intérêt qu'il prenait aux affaires de Mme de Moidrey, et des recherches qu'il faisait sur tout ce qui la concernait.

Une fois sur la trace, et sérieusement alarmé, Delagrave connut bientôt dans toutes ses particularités, l'histoire de l'enfant qu'on avait autrefois recueillie du naufrage, histoire d'ailleurs, que personne n'avaient intérêt à cacher.

Il s'était arrangé à se rencontrer avec l'Indienne ; mais il avait acquis la certitude que quoiqu'elle fût d'une santé robuste, le coup qu'elle avait reçu à la tête l'avait à jamais rendue idiote.

Il n'y avait donc pas craindre que, de ce côté, on dût découvrir l'identité d'Emma.

Mais l'avocat Mouton était fin, rusé, et du moment où il s'intéressait à une affaire on pouvait être sûr qu'il en tirait tout le parti possible.

Après tout, était-il certain que cette jeune fille que les vagues avaient jetée sur les rochers de Saint-Servan fût bien celle que Delagrave avait tant sujet de redouter, et qui, si elle vivait, pouvait mettre en péril, sa fortune, sa tranquilité, et jusqu'à son existence ?

Henri Delagrave ne l'avait jamais vue.

On conçoit que le seuil de de Moidrey était de ceux qu'il lui était défendu de jamais passer. Mme de Moidrey, d'un autre côté, n'avait jamais prononcé son nom, pas même devant l'enfant qu'elle avait adoptée ; et elle témoignait à son égard une telle indifférence qu'on aurait pu croire qu'on l'avait oublié.

Huit jours après la conversation qui avait eu lieu dans le salon de Delagrave, et que nous avons mentionnée dans un de nos précédents chapitres, il y avait fête au château de Beauchamp, et tout ce qui dans les environs avait une qualité de quelque importance s'y trouvait réuni.

Un propriétaire aussi riche que Henri Delagrave n'avait pu être oublié, et il fut avec Mme Delagrave et Varina, le premier à recevoir une invitation.

L'avenue qui conduisait au château, les allées du jardin, les bosquets, étaient splendidement illuminés, et, par les fenêtres ouvertes des salons, sortaient des flots d'harmonie.

Un groupe d'hommes, tous jeunes encore, cherchaient à se frayer doucement un chemin à travers la foule qui encombrait chaque porte, au moment où orcheste invisible jouait une valse de Strauss, et qu'une multitude de danseurs passaient et repassaient gracieusement emportés par la magie de la musique.

Parmi ceux que nous venons de mentionner, était Henri Delagrave, qui s'appuyait sur le bras du capitaine Dauville.

—Où donc est la merveille dont vous nous avez parlé l'autre jour ? demanda Delagrave au capitaine ?

Est-ce qu'elle est ici ?

—Non, répondit Dauville ; et il adressa à son tour quelques mots à son voisin, qui répliqua :

—Ah ! une telle ! vous la trouverez probablement dans l'autre salon.

—Venez ! Et le capitaine, prenant Delagrave par le bras, l'entraîna vers l'appartement qu'on lui avait désigné.

—Ne vous laissez pas surprendre, dit Dauville ; car je vais vous montrer la plus charmante créature qu'il y ait en Frence, à l'exception de Mademoiselle Varina.

—Vraiment, dit Delagrave avec ce ricanement qui lui était habituel. J'ai déjà rencontré plus de cinquante ou soixante dames, qui tant jeunes que vieilles, sont très-probablement considérées comme telles par ceux qui les aiment.

—C'est possible, mais je maintiens mon opinion ; dans un instant vous allez juger par vous-même.

Ils entrèrent dans le second salon, et disons-le, malgré l'empire qu'il avait sur lui-même Delagrave sentit s'accélérer les battements de son cœur. Il éprouva une vive émotion, comme s'il eût été sur le point de voir accomplir un nouvel évènement dans l'histoire déjà si sombre de sa vie.

Ils traversèrent le salon, et pénétrèrent dans une serre située à l'autre extrémité.

Cette serre était remplie d'arbustes des tropiques de plantes rares et précieuses, dont le feuillage luxuriant et les fleurs aux couleurs diverses formaient comme un paradis terrestre.

Delagrave aperçut celle qu'il cherchait, debout devant une fontaine, et causant avec Mme de Beauchamp en personne.

—Eh bien ! murmura le capitaine à son oreille, pendant que cachés derrière un treillis de plantes, ils regardaient cette jeune fille dont l'éloge était

dans toutes les bouches. Eh bien, qu'en dites-vous, Delagrave ?

Celui-ci ne répondit pas. Ce n'est pas à sa beauté qu'il pensait en la regardant. Le fait est, pourtant, qu'on n'avait rien exagéré en vantant ses qualités physiques et morales.

Emma Keradeuc unissait en elle une grâce exquise.

Elle était d'une taille moyenne, mais de proportions parfaites. Sa figure était délicate, et la fleur du camélia pourrait seule donner une idée de la blancheur et de la fraîcheur de son teint.

Sa petite bouche, quand elle souriait, laissait voir deux rangées de dents blanches comme des perles. Ses yeux, qui avaient cette charmante couleur de la violette qui se cache sous l'herbe, ou qui s'épanouit au bord du ruisseau, étaient plein d'une innocente candeur, et brillait parfois d'une gaieté enfantine. Les cils qui les ombrageaient, étaient longs et bruns, contrastant ainsi singulièrement avec ses cheveux dorés, qui tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules.

Elle était très-simplement habillée ; mais cette simplicité même avait un charme qui ajoutait encore à sa beauté.

Elle portait une robe de crêpe, de nuances tirant sur le bleu, et dont les plis gracieux et légers flottaient autour d'elle comme un nuage. Des bracelets de velours noir ornaient seuls ses poignets ; quant à des ornements en or ou à des bijoux, elle n'en avait aucun.

Mais qu'est-ce donc qui, dans cette figure, dans cet ensemble si parfait, fascinait le regard de Henri Delagrave au point que oubliant son compagnon, il fronçait les sourcils, et qu'un feu sombre brillait dans ses yeux ?

Malgré la beauté merveilleuse de cette jeune fille, il reconnaissait des traces faibles, mais cer-taine cependant, de la figure et des traits de son frère.

" C'est elle, murmura-t-il, tandis que, après s'être

débarrassé du capitaine Dauville, il s'éloignait lentement. Oui, c'est elle et ce chien d'avocat est sur la trace.

Il avait traversé tout en faisant cette réflexion, une partie de la serre, et était arrivé à un endroit plus retiré, mais il n'avait pas perdu de vue la jeune fille.

Il avait en marchant, le mouvement lent du tigre qui glisse à travers les buissons, et qui tourne autour de sa proie.

Soudain il tressaillit.

Derrière les feuilles larges, et en forme d'éventail, d'un énorme caetus, à quelques pas de Mme de Beauchamp et de son amie, Delagrave avait reconnu sa fille, Varina.

Sa figure qu'il apercevait distinctement, et dont la teinte était quelque peu olive, était encore plus assombrie par la haine qui crispait ses traits.

Les pupilles de ses yeux noirs, et qui se fixaient sur le visage pur et candide d'Emma, semblaient lancer des étincelles électriques. Sa tête était légèrement rejetée en arrière, comme celle du serpent qui s'apprête à frapper ; ses lèvres pleines étaient entr'ouvertes, et il semblait que ses dents blanches grinçaient les unes contre les autres.

Un sourire de mauvais augure crispa les lèvres minces et pâles de Henri Delagrave.

—Varina ne fait pas mentir son sang, je le vois, murmura-t-il ; elle hait déjà celle dont la beauté peut rivaliser avec la sienne. Allons, c'est une vraie nature du midi.

A ce moment, la musique cessa dans le salon, la danse était finie.

Delagrave se dirigea vers la porte de la serre et, tout en dépassant le seuil, il jeta un coup d'œil derrière le cactus.

Varina n'y était plus !

II

NOUVELLE TENTATIVE D'ASSASSINAT.—LE NOUVEAU SAUVEUR.

Le lendemain du bal, le temps était lourd, la chaleur était oppressive, et de gros nuages noirs qui s'amassaient dans le ciel annonçaient l'approche d'un orage.

Henri Delagrave, sérieusement inquiet de savoir que la jeune fille qu'il avait vue chez Mme de Beauchamp était celle dont il détenait l'héritage, était allé jusqu'à St-Servan pour s'informer de nouveau de l'état de l'Indienne.

Là, il avait appris avec une sorte d'épouvante que l'avocat Mouton, poussé, soi-disant, par pure humanité, et par amour pour la science, était venu la voir, quelques heures auparavant, en compagnie d'un célèbre médecin, qui avait fait tout exprès le voyage de Paris. Toutefois, il s'était rassuré en sachant que ce fameux docteur avait déclaré qu'il n'y avait aucun espoir de lui voir recouvrer jamais la raison.

Nais l'avocat, ce serpent qui, semblable à une taupe ne marchait que par des chemins souterrains et ne démasquait jamais ses batteries que quand il était sûr du succès, ne laissa pas moins de l'inquiéter ; car quelle sécurité pourrait-il avoir tant que sa nièce vivrait, du moment que l'avocat connaissait son identité ?

Le nuage qui le menaçait était donc toujours à l'horizon : un jour, une nuit, quelques heures même pouvaient suffire à détruire le travail de toute une vie, et l'ouragan pouvait se déchaîner subitement dans toute sa fureur sur la tête de l'assassin et du faussaire.

Telles étaient les réflexions que faisait Delagrave tandis que, assis dans sa voitnre, il revenait lentement de St-Servan.

Il était seul, car sa nature ne lui permettait guère d'avoir des amis ou des compagnons.

Son cheval était jeune, vif, et une main moins ferme que la sienne n'aurait pas eu peu de difficulté à modérer son impatience, d'autant plus que les éclats du tonnerre se succédaient rapidement, ébranlant l'atmosphère, et interrompant ce calme solennel qui précède souvent la tempête.

Delagrave n'avait pas fait une demi-lieue lorsque l'orage éclata avec violence.

Ce fut d'abord un tourbillon de vent qui passa sur la terre, en courbant la tête des grands arbres tordant leurs branches, et emportant les feuilles qui obscurcirent l'air.

Quelques gouttes d'eau larges et serrées tombèrent sur le sol desséché ; puis les éclairs déchirèrent les nues et furent accompagnés par un roulement continu de tonnerre.

Le vent cessa aussi soudainement qu'il s'était élevé, mais la pluie tomba par torrents.

Delagrave hésita.

Devait-il retourner en arrière? non, une tempête pareille était en harmonie avec ses pensées. Il fit prendre le trot à son cheval, et dressant le col de son manteau il fit face à la tempête avec un sourire de dédain.

Il avait atteint un endroit, qui, d'un côté bordé par un bois, s'étendait de l'autre vers la mer, et offrait une surface dure et dépouillée, jusqu'à un point où elle se terminait brusquement par un précipice.

Tout à coup, Delagrave arrêta son cheval en laissant échapper un cri de surprise.

Sous l'un des quelques arbres qui s'élevaient sur cette dernière partie du terrain était une femme.

Elle se tenait arrêtée contre le tronc de l'arbre, la tête penchée sur la poitrine pour éviter la pluie.

Elle portait un châle d'été léger, qu'elle serrait autour d'elle et un chapeau de paille, de dessus lequel l'eau tombait en ruisseau.

Delagrave vit tout de suite que sa position était des plus dangereuses, car l'électricité se jouait au sommet des plus hautes branches de l'arbre.

Il l'avertit du péril auquel elle s'exposait ainsi ; et à peine s'était-elle éloignée de quelques pas qu'un filet de feu vint frapper l'arbre et déchira son écorce du sommet à la base.

Delagrave descendit de voiture et s'avança vers la jeune fille qui avait poussé un cri d'effroi.

Mais à peine se fut-il approché d'elle qu'il s'arrêta brusquement, et eut peine à ne pas trahir sa surprise. C'était Emma Keradeuc !

Sa figure était pâle de frayeur,et ses cheveux humides et détachés s'échappaient en désordre de dessous son chapeau.

Il se fit dans l'esprit de Delagrave une révolution soudaine de sentiments. Il maudit l'avertissement qu'il lui avait donné. Mais il était depuis trop longtemps familier avec le crime pour que l'idée d'en commettre un autre lui fit peur.

Il s'avança vers Emma, et affectant le plus grand empressement, il lui adressa la parole.

—Vous venez d'échapper à un grand danger, mademoiselle, lui dit-il, j'espère que vous n'avez éprouvé d'autre mal que la crainte ?

—En effet, j'en suis quitte pour la peur, répliqua Emma, dont le visage reprenait peu à peu ses couleurs. J'avais espéré arriver à la maison avant que l'orage n'éclate ; je revenais de faire une visite à l'un des fermiers de Mme de Moidrey, et elle montra un petit panier qu'elle tenait à la main. Pauvre homme ! il a sa femme et son enfant malades de......

—Permettez - moi de vous conduire jusqu'à la porte de votre jardin, dit Delagrave.

Et, comme il n'y avait pas d'hésitation possible, il l'aida à monter dans la voiture.

—Il y a, ajouta-t-il, un grand manteau sous le siège ; je vais le mettre sur vous, il vous garantira de la pluie.

Comme il allait sauter dans la chaise, le cheval, impatient et inquiet, fit un mouvement en avant qui failli le renverser ; son fouet lui échappa de la main et tomba à terre.

—Auriez-vous la bonté de tenir les rênes, une seconde, dit-il.

Il remit les rênes dans les petites mains de la jeune fille, et se baissa pour ramasser son fouet.

Il remarqua alors que, par suite du mouvement qu'avait fait le cheval, celui-ci avait la tête tournée vers un sentier qui formait embranchement avec la route et qui se terminait en droite ligne sur le bord des rochers, d'où l'on descendait sur le rivage par une sorte d'escalier haute d'au moins soixante pieds, et qui était taillé presque à pic dans le roc.

Une pensée, une pensée terrible lui traversa l'esprit avec la vivacité de l'éclair.

Quelque démon devait lui avoir murmuré à l'oreille, quelque démon jaloux de la pureté et de l'innocence de celle qu'il menaçait.

La tête du cheval, que l'orage avait déjà effrayé, était, avons-nous dit, tournée vers le précipice. Un mot, un geste, il prenait sa course et allait se briser par dessus les rochers.

Delagrave, tout en se baissant, avait regardé la jeune fille.

Elle lui répondit par un sourire si plein d'innocence et de douceur que le cœur lui manqua.

“Je n'ose, se dit-il ; une pareille mort est trop horrible, pour une femme si jeune et si belle.

Il s'était baissé derrière la roue, et sa main serrait son fouet.

Emma Keradeuc lui parla. Sa voix était harmonieuse ; elle ne dit que quelques mots, mais cela suffit pour faire trembler Delagrave, et lui faire prendre une résolution.

—Madame de Moidrey sera inquiète de mon absence, dit-elle ; les veilles lui sont pénibles, et un vieil avocat, retiré des affaires, qui s'est introduit chez nous l'autre jour, sous prétexter qu'il est notre voisin, nous a menacées de revenir encore ce soir, un M. Mouton. Le connaissez-vous ?

—Oui, répondit Delagrave, en serrant le manche de son fouet, et en se penchant derrière la voiture.

C'était sa propre sentence de mort qu'Emma venait de prononcer.

Soudain Delagrave frappa, avec le bout du fouet, l'une des jambes de derrière du cheval.

L'animal se cabra, et, en même temps, arracha les rênes des mains de la jeune fille ; puis, il s'élança le long du sentier, qui, droit comme une flèche, conduisait au bord du précipice.

Un cri d'épouvante, un cri d'agonie fut tout ce que Delagrave entendit, il s'était relevé, sa figure était d'une pâleur cadavérique, et tout son corps tremblait comme la feuille qn'agitait le vent, en ce moment

“ C'était le seul moyen, murmura-t-il, sa mort est la garantie de ma sécurité. Il n'y a que le tombeau qui garde bien un secret.

La pluie continuait à tomber par torrents, tandis que les éclats du tonnerre ne cessaient d'ébranler à à la fois le ciel et la terre.

La peur semblait avoir donné des ailes au cheval, et il approchait du bord du précipice.

Un autre bruit que celui de l'orage frappa alors les oreilles de la jeune fille, un bruit mystérieux et plein de menaces ; un sourd rugissement, comme celui des lions impatients de dévorer leur proie.

Emma ne connaissait que trop bien ces sons affrayants. C'étatent ceux des vagues en courroux, qui venaient se briser contre les flancs des rochers, à soixante pieds au-dessous.

La jeune fille avait mis ses mains sur ses yeux, afin de ne pas voir la mort qui était devant elle.

Une seconde, et le cheval est au bord du précipice ; une autre encore, et cheval et voiture et tout sont lancés dans l'air.

Emma, dans son agonie, adressa à Dieu une fervente prière.

Il n'y avait plus de secours à attendre de la terre, c'était le ciel qu'elle invoquait.

Tout à coup, une voix, la voix d'un homme, claire et retentissante, sonna à son oreille, dominant un instant le bruit de la tempête et les mugissements des flots.

Tenez-vous ferme ! criait-on ; si vous tenez à la vie, tenez ferme !

Instinctivement, Emma avait retiré ses mains de dessus son visage, et s'était cramponnée convulsivement contre le côté de la voiture.

La détonation d'un fusil se fit entendre, le cheval se cabra un moment et tomba mort à quelques pas du précipice.

III

LE CHARMEUR ET LA VOYANTE.

Emma s'était évanouie.

Un bras puissant la saisit, en même temps qu'une voix mâle lui murmurait des paroles d'encouragement,et qu'on l'enlevait de la voiture, qui,une seconde après, roula avec fracas du haut des rochers.

—Elle est morte ! dit Delagrave, qui, hors d'haleine, et en proie à la plus vive agitation, s'était hâté d'accourir.

—Fasse Dieu qne non ! répliqua l'étranger, qui, un genou à terre, à côté de la jeune fille, cherchait à réchauffer sa main glacée dans les siennes. Il est rare que la peur tue même une personne si jeune et si délicate.

Delagrave expliqua brièvement la cause de l'accident ; et en parlant, il se mordait les lèvres, et frémissait malgré lui.

L'étranger le regarda un moment, d'un œil fixe et étonné. Il ne dit rien, mais, se détournant aussitôt, il recommença à donner tous ses soins à la jeune fille, et chercha à la rappeler à la vie.

Il dénoua les brides de son chapeau, l'ôta de dessus sa tête, et alors une acclamation involontaire s'échappa de ses lèvres.

Les tresses de ses cheveux tombèrent à profusion autour de son cou et de ses épaules. Il était agenouillé à quelques pas du précipice, son fusil était à côté de lui, et la tête d'Emma reposait sur ses genoux.

Droit derrière lui se tenait Delagrave.

Une horrible pensée traversa soudainement l'esprit de ce dernier.

D'un regard rapide, il mesura la distance qui les séparait du gouffre. Il vit qu'il n'avait qu'à rassembler ses forces, frapper un coup, et que la jeune fille et son sauveur seraient précipités dans les eaux qui bouillonnaient au-dessous d'eux.

Sa résolution fut aussitôt prise.

L'étranger avait toujours les yeux fixés sur la figure d'Emma.

Delagrave affermit bien son pieds dans le sol détrempé par la pluie, et il leva le bras. Une seconde de plus et il était délivré de celle dont l'existence était pour lui un sujet perpétuel d'appréhension ; d'ailleurs, sa nature était de celles qui ne connaissent pas le remords.

Il avait levé le bras, disons-nous; mais avant qu'il pût le laisser retomber, une voix forte et joyeuse retentit à son oreille.

Il tourna vivement la tête, et aperçut à quelque distance de lui, un homme debout dans une petite charrette, et qu'il n'avait pas entendu plus tôt, simplement parce que le gazon avait étouffé le bruit des roues.

La figure du nouveau venu était, à elle seule, une lettre de recommandation pour celui à qui elle appartenait. Un teint bruni par le soleil, des yeux bleus, vifs et souriants, une bouche large, garnie de belles dents bien blanches lui donnait une expression des plus agréables. Ses cheveux doux et soyeux tombaient autour de ses tempes, en frisant naturellement. Il portait un chapeau ciré, comme on en voit beaucoup dans la basse Normandie, et était enveloppé dans une énorme limousine.

—Holà ! cria-t-il, qu'est-ce qui est arrivé ? Et, sautant de sa voiture avec l'agilité d'un acrobate, il s'approcha du groupe.

Dès que ses regards tombèrent sur la jeune fille, les couleurs abandonnèrent subitement ses joues, et il fut saisi d'une violente agitation.

—Emma ! cria-t-il ; Mademoiselle Emma ! Est-ce qu'elle est morte ? Il s'élança devant l'étranger et

Delagrave. "Si vous aviez osé lui faire du mal, ajouta-t-il, en étendant les bras avec un geste de menace, qui ou quoi que vous soyez, ça m'est égal je vous jetterais par dessus ces rochers.

—Je ne vous demanderai pas quel droit que vous avez de prendre un pareil ton, dit l'étranger avec calme.

—Quel droit! quel droit j'ai de défendre Emma Keradeuc? Je voudrais bien savoir à qui ce privilège pourrait appartenir plus qu'à Charlot, son frère de lait.

—Il y a eu un accident, dit Delagrave, d'un air hautain; mais j'espère que mademoiselle en sera quitte pour la peur, comme on dit vulgairement.

Le jeune homme, qu'à ses vêtements l'on devinait être un pêcheur, ne répondit pas. Aidé de l'étranger, il souleva Emma avec la tendresse qu'une mère témoignerait à son enfant, et la transporta dans sa voiture.

—Il y a une chaumière tout près d'ici, dit-il, celle de la bonne Mathieu, je vais l'y conduire.

—Voulez-vous m'accompagner, monsieur, parce que......

Sans attendre cette invitation, le jeune étranger s'était déjà placé dans la charette. Quant à Henri Delagrave, il resta immobile à côté de son cheval.

—Je resterai ici, dit-il, et je vous prierai seulement de m'envoyer du secours, un cheval aussi, si vous pouvez. Vous me connaissez, n'est-ce pas, dit-il à Charlot, d'un ton de froide autorité qui lui était habituel.

Charlot porta la main à son chapeau, et murmura d'une voix assez haute pour que l'étranger put l'entendre.

—Oui, monsieur Delagrave, je vous connais suffisamment, et moins je vous vois tant mieux.

Puis, sans même se détourner, il fouetta son cheval et la charette ne tarda pas à disparaître.

La figure de Henri Delagrave se contracta d'une manière horrible.

—J'ai joué le coup, dit-il, et j'ai perdu ; —mais la partie n'est pas finie, et quoiqu'il advienne je la gagnerai.

Quand Emma Keradenc ouvrit les yeux, elle se trouva au centre d'un cercle de figures amies, dans la chaumière de la bonne Mathieu, comme on appelait celle qui lui avait donné asile.

On l'avait placée dans un fauteuil près d'un bon feu qu'on s'était empressé d'allumer.

La bonne femme se penchait vers elle d'un côté, tandis que Charlot avec sa bonne et franche figure, où on lisait une expression d'inquiétude, se tenait de l'autre.

Une jeune fille d'environ dix huit ans, dont la figure pâle avait un air singulièrement rêveur, était agenouillée à ses pieds.

Mais, ce ne fut, disons-le, sur aucun de ces personnages bien connus que le regard d'Emma s'arrêta le plus longtemps.

Debout à quelques pas des autres, était un jeune homme, à la voix duquel son cœur s'émut, et qu'elle devina être celui qui lui avait sauvé la vie.

Ce jeune homme était grand et paraissait être doué d'une puissance musculaire remarquable. Ses traits comme son corps avaient une beauté mâle ; son regard, quoique fier, avait parfois, lorsqu'il se fixait sur Emma, par exemple, une douceur charmante.

Sa riche chevelure brune était, sans affectation rejetée en arrière, et sa bouche, qu'ombrageait une fine moustache avait une expression souriante, qu'elle perdait, quand il était ému par l'indignation ou la colère ; car alors ses lèvres se serraient, et indiquaient chez lui une grande volonté de caractère.

Il avait un costume de chasseur, et en contemplant Emma Keradeuc, il s'appuyait nonchalamment sur le canon de son fusil.

—Oui, dit-il, en réponse à une observation de Charlot, un moment de plus, et je serais arrivé trop

tard—cheval et voiture auraient été lancés par dessus le rocher.

Charlot, faisant un circuit, vint prendre les mains de l'étranger, et les serra dans les siennes avec une force telle que c'est merveille s'il ne les brisa pas.

—Je crois que je vous ai déjà vu, continua Charlot. C'est vous qui êtes descendu à l'auberge du *Lion d'or.* C'est ce matin seulement que j'entendais l'aubergiste vous vanter comme étant le meilleur tireur qu'il ait jamais vu, et le plus honnête homme que son toît ait depuis longtemps abrité.

Emma, pendant ce temps avait repris connaissance. Tous deux s'approchèrent vivement d'elle, et lui demandèrent si elle souffrait de la peur qu'elle avait éprouvée.

Elle les rassura, et de sa voix douce et musicale, remercia le jeune étranger du service qu'il lui avait rendu.

Ce jeune homme avait traversé bien des dangers, dans maintes circonstances il avait fait preuve d'audace et de sang-froid ; pourtant ses joues rougirent comme celles d'une jeune fille.

—Puis-je savoir, dit Emma timidement, quel est le nom de mon sauveur ? Ma protectrice, Mme de Moidrey sera heureuse de le connaître, et moi-même je désirerais ne jamais l'oublier.

—Je me nomme France, dit-il, George France !

Je suis venu pour faire une visite à Mme de Beauchamp ; mais en voyant que son château était plein de monde, j'ai préféré descendre à l'auberge, et me donner le plaisir de chasser pendant un jour ou deux. Et j'ai raison de m'en féliciter, ajouta-t-il, puisque cela m'a procuré l'occasion de vous rendre un service.

Il allait se mettre à expliquer par quel heureux hasard il avait été amené à grimper sur le rocher, et comment il était arrivé au moment opportun, lorsque la mère Mathieu voyant qu'Emma n'était pas assez remise pour écouter ces détails, s'interposa brusquement.

Elle insista pour qu'on laissa Emma seule avec elle et sa fille.

—Après la frayeur qu'elle a eue, la pauvre enfant a besoin de repos, dit-elle ; —l'orage est à peu près passé, et Mathieu fera bien de se rendre auprès de Mme de Moidrey, pour la rassurer sur le compte de Mlle Emma, car elle doit être dans une mortelle inquiétude. Allons, va, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune pêcheur,— cours au manoir, cela vaudra mieux que de rester ici à bavarder.

Charlot se redressa un moment, avec un air de colère, puis il rit de bon cœur en disant avec sa franchise habituelle.

—Vous avez raison, mère Mathieu, mademoiselle Emma a besoin de repos, je vais aller au manoir ; mais pour ce qui est de bavarder avec M. Georges France, je resterais toute une journée à le regarder à l'idée que sans lui nous aurions perdu la perle de St-Servan.

Il y avait quelque chose de si loyal et si sincère dans la façon dont Charlot s'exprimait que George lui tendit cordialement la main, ce que le jeune pêcheur considéra comme un honneur dont il fut fier.

Les deux jeunes gens quittèrent la chaumière ensemble, mais non avant que les remerciements d'Emma eussent de nouveau amené la rougeur aux joues de George.

" Elle est bien bonne ! pensa ce dernier après avoir dit adieu à Charlot, qui s'éloigna dans la direction du manoir de Mme de Moidrey. Elle est bien bonne !

Il marcha quelque temps en silence, et les yeux fixés sur la table.

" Après tout, murmura-t-il, pourquoi éloignerais-je de mon cœur l'image de cette jeune fille, dont l'histoire, dit Mme de Beauchamp, ressemble si singulièrement à la mienne ! C'est la mer qui l'a jetée sur la plage hospitalière de Saint-Servan ; et c'est sur la mer, à plus de trente lieues de terre, que je

fus trouvé, à l'âge de deux ans, flottant seul dans un bateau, n'ayant au-dessus de moi que le ciel et les vagues sous mes pieds.

C'est ainsi que, perdu dans ses souvenirs, George France marchait lentement sans s'apercevoir qu'une autre personne arrivant par un chemin de traverse, venait de descendre dans la grande route, et n'était plus qu'à quelques pas de lui.

Soudain, il tressaillit en voyant qu'il n'était pas seul.

Le nouveau venu souleva légèrement son chapeau au moment de passer devant Georges.

—Monsieur Mortagne !

—Moi-même. Monsieur George France, je crois ?

Georges s'inclina.

—Vous avez fait bonne chasse !

Rodolphe indiqua d'un signe le fusil que Georges portait passé à son épaule.

—Rien qui vaille, répondit celui-ci, en souriant. Cependant, jamais matinée n'a été mieux employée.

—J'en suis charmé.

Mortagne qui allait s'éloigner s'arrêta une seconde, et ajouta avec un rire où il semblait y avoir comme un avertissement :

—Prenez garde toujours d'aller chercher le gibier dans les terrains réservés. Les gens, par ici, sont terriblement sévères pour les braconniers.

Ces paroles furent dites avec une bonhomie si apparente que, quoiqu'il y eût quelque chose qui déplût à l'oreille du jeune homme, il était impossible de s'en offenser. Il rit à son tour, dit qu'il n'y avait pas de crainte à concevoir, du moins en ce qui le concernait et se saluant de nouveau mutuellement, ils se séparèrent.

Georges se dirigea vers Saint-Servan, dont on distinguait les clochers au-dessus des arbres, et Rodolphe Mortagne prit par un des nombreux sentiers qui conduisaient à la chambre de la mère Mathieu.

Si le lecteur veut bien, nous prendrons par un chemin plus court, et nous les devancerons.

La mère Mathieu est occupée à ranger dans une pièce du fond, tandis que Emma, assise près de la fenêtre, cause avec Jeanne, la fille unique de la maison.

Nous avons déjà fait allusion à l'expression pensive, rêveuse de la figure de cette jeune fille.

Elle avait une chevelure dorée, d'une extrême finesse, de grand yeux bleus pleins d'une tristesse sereine, telle qu'on en voit guère que chez les filles mélancoliques du nord, et un regard voilé, comme quelqu'un accoutumé à vivre avec ses pensées, à se nourrir de visions conjurées par un esprit malade. Souvent elle pleurait, et s'il lui avait fallu expliquer la cause de ses larmes, elle aurait été bien embarrassée.

Elle souriait rarement, mais dans son sourire il y avait une douceur infinie, et son regard timide mais profond, quand, par hasard, il rencontrait le vôtre, vous inspirait un sentiment de pitié étrange et vous remuait jusqu'au fond du cœur.

Elle causait avec Emma, avec une vivacité peu ordinaire chez elle, lorsque brusquement elle s'arrêta et frissonna d'une façon singulière.

Qu'est-ce que tu as, Jeanne ? est-tu malade ?

Emma posa la main sur le bras de la jeune paysanne.

Celle-ci tremblait de tous ses membres.

—Vous êtes malade...... je vais appeler votre mère.

Emma allait se lever, mais Jeanne l'arrêta avec un geste de supplication.

—Oh ! non, dit-elle. Ma mère est déjà, et avec justice, à bout de patience avec ce qu'elle appelle mes folles imaginations. Ce que j'éprouve est étrange, mais cela se passera, cela se passera.

En parlant, elle leva une de ses mains, vaguement, comme pour écarter un brouillard ou un voile qui serait tombé sur sa vue.

—Qu'est-ce que vous sentez ? demanda Emma.

—Je ne saurais dire ; c'est comme si quelqu'un que

j'abhorre, et qui, cependant, possède une puissance mystérieuse sur mes actions et sur ma volonté, jetait sur moi un charme contre lequel je me débats, mais en vain ; mon sang se glace dans mes veines, mon cœur se révolte, mais mon esprit succombe.

—Jeanne ! ma pauvre Jeanne, tu rêves !

La jeune fille sourit, mais son sourire était plein de tristesse.

—Je finis par le croire. Il me semble que je suis condamnée à rêver ainsi tout éveillée. Il n'est pas étonnant que ma mère soit parfois ennuyée, fatiguée.

Elle se leva lentement et machinalement, et, poussée par une force irrésistible, s'approcha de la fenêtre.

—Il est là, dit-elle, en se parlant à elle-même plus qu'à Emma ; le terrible pouvoir est là.

Emma, qui s'était levée également, regarda avec effroi l'expression qu'avait prise la figure de la jeune fille, et ses yeux dilatés d'une façon étrange. Elle posa de nouveau sa main sur son bras, mais Jeanne la repoussa et continua à approcher de la fenêtre. Son pas était lent, mais sûr, comme celui de quelqu'un qui marche endormi.

—C'est de la folie, dit Emma ; voyez, il n'y a rien là qui puisse nous alarmer.

Et en parlant ainsi, elle tira vivement le rideau.

Elle recula en poussant un cri.

En dehors de la chaumière, à quelques pas de la fenêtre, était un homme.

Les deux mains étaient levées, et il les agitait, comme s'il eût inviter quelqu'un à venir vers lui.

Ses yeux de cet homme, qu'Emma pouvait apercevoir même de l'endroit où elle se tenait, étaient fixés sur la figure blanche et rigide de la jeune paysanne.

Soudain, il s'aperçut de la présence, d'Emma, et son visage prit aussitôt une expression de surprise et d'alarme. Ses gestes cessèrent, et il se retira ra-

pidement, en détournant la tête et en ramenant autour de lui les plis de son large manteau.

Un cri que poussa Jeanne détourna l'attention d'Emma, et quand elle le chercha de nouveau il avait disparu.

Mais elle avait reconnu Rodolphe de Mortagne.

Jeanne, qui, dès que Rodolphe s'était éloigné, avait tressailli, comme quelqu'un qui s'éveille d'un profond sommeil, montra la fenêtre, et dit d'une voix que la crainte faisait trembler :

—Cet homme terrible, mademoiselle Emma, je ne le voyais pas, et cependant je savais qu'il était là.

—Mais vous le connaissez ! vous l'avez v:

—Jamais auparavant ! mais j'ai peur de lui, ajouta-t-elle avec un frisson, j'ai peur de lui !

—Pourquoi ?

Jeanne, dans la violence de son émotion, était tombée sur ses genoux, et s'était cachée la figure dans les plis de la robe d'Emma, qu'elle serrait convulsivement.

—Je le vois encore ! dit-elle. Il est debout, près de la vieille carrière, derrière la maison ! sa main est encore tournée vers moi, et je le vois, je le vois !

—Jeanne ! Jeanne ! cria Emma, en essayant de la relever, vous êtes folle !

Non ! non ! répondit la jeune paysanne, en levant ses bras, et en regardant Emma avec une tristesse prophétique. Je ne suis pas folle, Mademoiselle ; mais il y a un danger dans cet homme, un danger pour moi, *pour vous.*

IV

LE TRÉSOR DE L'ABBAYE.

Une nuit de repos avait suffi pour remettre Emma Keradeuc du choc qu'elle avait éprouvé la veille.

Le fait est qu'elle se ressentait si peu de l'accident dont elle avait failli être victime que, quand elle apparut à une fête donnée, deux jours après, à l'abbaye de Beauchamps,tout le monde fut unanime à reconnaître qu'elle n'avait jamais paru plus gaie. Avec sa robe blanche, et les fleurs champêtres qu'elle avait dans les cheveux, elle était si charmante, que George France,qui était au nombre des invités, se sentit fier à la pensée que sans lui elle aurait péri d'une mort enfroyable.

L'abbaye de Beauchamp était assez célèbre pour qu'on vint la visiter de plusieurs lieues à la ronde. Après avoir formé autrefois un monastère florissant, elle n'était plus guère qu'un monceau de ruines pittoresques et pleines de souvenirs, au milieu desquelles la famille de Beauchamp avait conservé une habitation.

Au sein de l'assemblée réunie dans la circonstance que nous mentionnons, nous nous attacherons particulièrement à un groupe de personnes assises sous le porche d'une ancienne chapelle dont Mme de Beauchamp venait justement de raconter la légende.

—Ainsi, on suppose que l'ombre de ce personnage dont vous parlez veille sur les trésors enfouis dans les souterrains? observa Rodolphe Mortagne, qui

appuyé contre un fragment de muraille, avait écouté attentivement le récit de Mme de Beauchamp.

—C'est du moins ce qu'assure la légende, répondit celle-ci ; quoique,— je n'ai pas besoin de vous le dire,— les paysans soient les seuls à croire. Cependant, il y a une tradition dans notre famille d'après laquelle Hervé de Beauchamp, le dernier prieur, aurait caché une grande partie des richesses de l'église, avant de quitter la France, à l'époque de la Révolution.

—Et est-il jamais revenu ? demanda Rodolphe Mortagne.

—Le vaisseau qui l'emportait fit naufrage à quelques lieues de St-Malo, et tout ce qu'il contenait à bord fut perdu, y compris mon ancêtre.

—Moi, j'aurais fouillé toutes les ruines jusqu'aux moindres crevasses, dit le capitaine Dauville.

—Oh ! on n'y a pas manqué, je vous assure, répliqua Mme de Beauchamp en riant.

—Et le résultat, dit Mortagne d'un air dégagé, fut je suppose, tout à fait nul ?

—Exactement. L'abbé avait évidemment emporté les trésors avec lui, les vases sacrés, les croix, l'argenterie, etc., et si tout cela est quelque part, à présent, c'est au fond de la mer, à quelques lieues des côtes de la Bretagne.

—C'est probable, dit Rodolphe en se levant et en allant avec les autres examiner les ruines.

Mais bientôt il se détacha du groupe et demeura debout, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux fixés sur les dalles qui formaient le pavé. Evidemment, il était absorbé par des pensées de plus haute importance.

Il ne tarda pas, toutefois, à être troublé dans sa rêverie.

Une main se posa sur son épaule, et, levant la tête, il reconnut le capitaine Danville.

—Vous ne réussirez pas, lui dit ce dernier en riant.

Mortagne tressaillit.

—Je ne réussirai pas ! que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

—J'entends avec Mlle Emma Keradeuc ! répondit le capitaine.

—Et pourquoi non, je vous prie, dit Rodolphe.

—Vous avez un rival. Eh bien, cela n'a pas l'air de vous surprendre.

Mortagne haussa les épaules.

—Où il y a tant à gagner, il doit y avoir beaucoup de compétiteurs, dit-il. Mais vous voulez,sans doute, parler de ce jeune américain, George France, le fils, ai-je entendu dire, d'un riche marchand de coton ?

Le capitaine fit un signe de tête affirmatif. Et tirant Mortagne de côté, il lui désigna un porche d'où sortirent Emma et George France. Ils passèrent tout près de l'endroit où Mortagne et son ami étaient cachés, et la robe d'Emma frôla même les pieds du capitaine.

—Tous deux nous sommes orphelins, disait George assez haut pour que Mortagne l'entendit ; tous deux nous ignorons si nos parents sont morts ou s'ils vivent encore ; tous deux nous avons été arrachés aux entrailles de la mer et jetés sur une plage où nous avons trouvé des protecteurs : vous, Mme de Moidrey, et moi, un excellent homme qui ne m'a pas seulement donné son nom, mais encore a fait de moi son héritier. Puis-je donc......

Le reste de la phrase fut perdu pour Mortagne, qui sortit bientôt après pour aller inspecter la partie des ruines par où l'on descendait dans les tombeaux.

A l'entrée de l'un des souterrains conduisant aux tombeaux, et dérobé aux regards par un bouquet épais d'arbustes et de plantes qui s'entremêlaient, était Rodolphe Mortagne, et un homme qu'au premier coup d'œil l'on devinait n'être pas au nombre des invités de Mme de Beauchamp.

Il était court, puissamment bâti, vêtu de pantalons larges, et d'une jaquette assez grossière. Son visage avait une expression repoussante, tellement

il avait le front fuyant, et tant sa mâchoire proéminente.

Cet homme se baissa, et regarda à travers les buissons.

—Laquelle est-ce ? demanda-t-il à Rodolphe d'une voix rude.

—Là-bas, celle aux cheveux blonds, qui a une robe blanche, et qui est assise sur la colonne.

—Parfait ! répliqua l'individu, qui avait toute l'apparence d'un marin. C'est un oiseau comme je n'en ai pas vu beaucoup, mais soyez tranquille, il sera en cage à bord du *Faucon* avant que le soleil se lève de nouveau.

Les buissons, que le misérable avait écarté, se refermèrent, et Rodolphe Mortagne se retira avec son compagnon.

Au jour avait succéde la nuit ; et la lune brillait au-dessus des ruines de l'abbaye de Beauchamp, qu'elle éclairait de ses reflets argentés. Les hibous, les chauves-souris et autres oiseaux de nuit, s'éveillaient de leur sommeil, et commençaient à emplir l'air de leurs cris.

Trois hommes se tenaient debout, près de la chapelle, tandis que quatre chevaux étaient attachés par la bride, à quelques pas d'eux, aux arbustes qui poussaient dans les interstices.

Ces hommes étaient le fils de l'avocat Mouton, Grabuge, le bandit de mer dont nous avons parlé, et Kalu, le Javanais.

Ce dernier se tenait un peu à l'écart, et la tête penchée comme à son habitude, aucun d'eux ne parlait, et tous étaient sombres comme des démons en train d'exécuter une infernale besogne, et attendant les ordres et la direction de leur chef.

Ils n'eurent pas, d'ailleurs, longtemps à attendre.

Un pas résonna sur le pavé, une ombre glissa le long des murailles, et Rodolphe Mortagne apparut devant eux.

Il était extrêmement agité, avait l'air inquiet, mais sa voix était sèche, brève et pleine d'autorité.

—Etes-vous prêt ? demanda-t-il.

Etes-vous ? dit le jeune Mouton, d'un ton d'assez mauvaise humeur ; voilà deux heures que nous sommes ici. Où avez-vous été ?

—Là-bas, près de la chaumière. Montez sur cette pile de pierres, et vous l'apercevrez, entre les arbres. Le jeune homme obéit, et grimpa sur une élévation formée par les débris de ce qui avait été autrefois une belle tour, mais qui n'était plus qu'une masse informe recouverte par des plantes et des buissons.

—Voyez vous?

Mortagne lui indiqua une petite chaumière blanche, qui n'était qu'à quelques centaines de pas de l'abbaye.

Il fit un signe de tête affirmatif sans parler.

—Je suis resté tout le temps sous sa fenêtre, reprit Rodolphe. Sa chambre est au rez-de-chaussée, et est séparée par une pièce de celle de sa mère.

—Vous lui avez parlé ?

—Non ; mais j'ai agité mes mains ainsi,— et il fit les mêmes gestes que Emma lui avait vu faire en dehors de la chaumière de la mère Mathieu :— elle est venue, chaque fois à la fenêtre.

—Vous a-t-elle vu ?

Elle avait les yeux ouverts, mais certainement elle ne voyait pas. Elle a obéi à ma volonté plus forte que la sienne, voilà tout.

Mouton regarda son compagnon d'un air incrédule.

Une drôle d'idée, dit-il, de demander à quelqu'un qui n'est pas une bête, de croire qu'on puisse voir à travers des murs de pierre ou à travers la terre, et que vous puissiez magnétiser une personne quelconque.

—Je n'ai pas dit une personne quelconque ; au contraire, rien n'est plus difficile d'en trouver une qui soit complètement apte à subir l'influence. Jeanne est justement une de ces natures.

Mouton allait répliquer, mais son compagnon l'arrêta en lui demandant brièvement, et avec une certaine hauteur : Tout est-il prêt ?

—Tout.

—Alors, vous jugerez par vous-même de la réalité ou de la fausseté du pouvoir que je me vante de posséder.

Soudain il étendit le bras droit et parla.

—Viens ! dit-il ; par le pouvoir de la volonté qui, t'ayant dominée une fois, doit te dominer toujours, je t'ordonne de venir *ici !*

Mouton tressaillit, car une personne vêtue de blanc et marchant rapidement, apparut dans le sentier, qui conduisait de la chaumière aux ruines de l'abbaye.

—Ne vous avais-je pas dit qu'elle viendrait ? cria Rodolphe, en se tournant vers son compagnon. Elle n'avait pas le choix ; je l'ai appelée, et la voici !

Ils descendirent, et donnèrent l'ordre à Grabuge, qui n'était autre que le capitaine du *faucon blanc*, dont Mortagne s'était assuré les services, de conduire derrière l'abbaye, le mettant ainsi dans l'impossibilité de voir ou d'entendre ce qui allait se passer ; puis ils se placèrent contre la chapelle, et attendirent.

La jeune fille glissant toujours avec le mouvement étrange, passa sous l'arche de la chapelle, et s'arrêta à quelques pas d'eux.

—Elle est somnambule, dit Mouton.

Rodolphe lui saisit le bras avec une main de fer.

—Silence ! murmura-t-il ; voulez-vous donc rompre le charme ?

Il se tourna ensuite vers Jeanne, la fille de la mère Mathieu, que l'on a sans doute reconnue, et étendit la main, en faisant un geste.

—Asseyez-vous, dit-il.

Sans regarder dans la direction de la voix, sans répondre une parole, la jeune fille obéit machinalement et s'assit sur un large fragment de pierre à trois ou quatre pieds du magnétiseur.

Mortagne se tourna vers le fils Mouton.

—Donnez-moi la lanterne, dit-il.

Il promena la lumière en avant, en arrière, sur les yeux de Jeanne. Pas un mouvement, pas même un tremblement des cils ne troubla la calme expression du visage.

—Elle dort ! dit Rodolphe.

—Aussi fort qu'un église, ajouta son compagnon.

Mais ce n'était pas un sommeil ordinaire. Ses grands yeux pâles étaient ouverts et fixes ; la vision semblait être tournée vers l'intérieur, comme si un voile avait été passé entre elle et les objets du dehors.

—Dormez ! dit Mortagne, avec un ton de commandement.

—Je dors, répliqua la jeune fille, en entr'ouvrant à peine les lèvres.

—Ne voyez-vous rien au-dessus de l'endroit sur lequel nous sommes ? demanda Rodolphe, en frappant la terre du pied ?

Il y eut une pause, puis Jeanne répondit ?

—Je vois.

—Quoi.

—Un tombeau......beaucoup de tombeaux !

—Que voyez-vous encore ? demanda-t-il.

Il y eut une autre pause, après laquelle elle répondit lentement.

—Rien. Je ne vois rien que les ossements des morts.

—Cherchez.

Il y eut une autre pause, qui, cette fois, fut plus longue que les autres.

Enfin elle poussa un cri aigu.

—Je vois ! s'écria-t-elle ; mais cette vue m'éblouit.

—Qu'est-ce que vous voyez ? demanda Mortagne ; parlez, je le veux !

La figure de la somnambule prit une expression d'étonnement et d'admiration.

—Je vois de l'or, dit-elle, beaucoup d'or, des plats, des coupes, des chandeliers incrustés de

pierres précieuses, des croix ornées de diamants! mais cela m'éblouit......je ne puis regarder davantage!

Landri qui tremblait de tous ses membres, tant son émotion était grande, regarda tour à tour Jeanne et Mortagne: ce dernier était radieux de triomphe.

—A quelle profondeur voyez-vous ces objets? demanda-t-il.

—Bien bas, bien bas, à vingt, non, à trente pieds au moins!

—Certes! murmura Landri, douze hommes ne suffiraient pas pour creuser à une pareille profondeur, avant.........

Mortagne lui fit signe de se taire.

—Eveillez-moi! éveillez-moi! j'étouffe!

Son visage s'agita un moment, ses mains remuèrent faiblement.

—Le passage! où est le passage qui mène aux tombeaux? dit Mortagne, d'un ton de froide autorité.

La somnambule comme si elle eut été subitement galvanisée, se leva sur ses pieds.

—La pierre, dit-elle, la pierre sur laquelle j'étais assise! otez-la, il y a un escalier dessous!

Rodolphe appela Kalu qui, semblable à une statue de bronze, se tenait debout et immobile dans l'ombre, complètement indifférent à la scène dont il était témoin.

Grâce aux efforts réunis des trois hommes, la pierre fut déplacée, et il se mirent à creuser.

En très-peu de temps, ils eurent enlevé une quantité de terre considérable.

Landri poussa un cri.

—Une trappe. dit-il.

Ils eurent beaucoup de difficultés à soulever le bois dont les gonds étaient rouillés par le temps; mais enfin, ils y parvinrent, et alors, ils aperçurent les marches d'un escalier.

Mortagne descendit le premier, en se guidant

avec la lumière de la lanterne, et en tenant la somnambule par la main.

Landri et le Javanais le suivaient.

L'escalier, qui était long et étroit, et presque perpendiculaire, le conduisit dans un vaste caveau.

Il était vide !

Tous les regards se tournèrent vers la somnambule.

—Conduisez-moi le long des murailles, dit-elle.

Ils obéirent.

Elle fit, en touchant la surface des pierres avec le bout des doigts, la moitié du tour de la caverne, et s'arrêta :

—Ici, dit-elle, par ici !

Mortagne prit un pic des mains de Kalu, et frappa de toutes ses forces à l'endroit qui lui était désigné.

Kalu lui-même ne put retenir un cri d'étonnement en voyant l'instrument s'enfoncer jusqu'au manche dans la muraille.

Il y avait là une ouverture qu'on avait remplie avec du plâtre.

Cette ouverture conduisait à un autre escalier, plus large que le premier, qui descendait dans les entrailles de la terre, et aboutissait enfin dans une chambre longue, voûtée, de chaque côté de laquelle étaient rangés des tombeaux.

C'était le tombeau funéraire des moines de l'abbaye de Beauchamp.

Au plafond étaient suspendues des lampes, dont la lumière était éteinte depuis de longues années. A un bout était un autel, richement sculpté, supporté par six colonnes de marbre blanc ; mais tous les ornements précieux qui l'avaient autrefois décoré avaient disparu.

—Voyez-vous encore le trésor ? demanda Mortagne.

Il se passa quelques minutes avant que la jeune fille répondit.

—Levez la pierre, dit-elle ; puis, jetant un cri de

souffrance et d'agonie, elle ajouta :— Je vous en prie, éveillez-moi, ou je meurs !

Ils levèrent la pierre, et telle était leur anxiété qu'ils ne firent seulement pas attention à la prière de la jeune fille.

La tombe aussi était vide ; mais en frappant contre le marbre, ils s'aperçurent qu'il ne tenait pas.

Ils l'arrachèrent et ils virent d'autres marches encore !

—Prenez-moi la main, dit-elle enfin, et faites-moi toucher chacun des tombeaux, l'un après l'autre.

Elle toucha successivement les inscriptions latines qui étaient gravées sur les tombes, et les lut correctement.

Elle s'arrêta devant un mausolée, et lut d'une voix claire et sans invitation.

Ici nul ne repose. Celui qui entrera dans cette tombe trouvera le bonheur.

C'était un escalier tournant, dont le premier degré commençait dans la tombe.

Mortagne fut le premier à descendre. Arrivé en bas, il jeta un cri.

L'indien, comme toujours, resta silencieux ; ses yeux seuls trahirent son étonnement.

Ils étaient entrés dans un large caveau, et ils chancelèrent comme des hommes frappés d'un coup de tonnerre.

Devant eux était le trésor décrit par Jeanne, la somnambule.

Rien ne manquait : coupes, vases, lampes, chandeliers, croix enrichies de diamants, coffrets précieux dans lesquels étaient renfermées les reliques des saints.

Le fils de l'avocat tomba à genoux en poussant un cri de joie. Tout ce qu'il y avait de haut et de bas prit le dessus : il rit, il cria : puis, se relevant, il chancela, en touchant chaque objet tour à tour comme un homme ivre.

La voix de Rodolphe Mortagne le rappela à lui-même.

—Il faut transporter toutes ces richesses à bord du *Faucon-Blanc*, et cela le plus promptement possible, dit Rodolphe. Peut-on se fier à Grabuge ?

Landri regardait autour de lui avec des yeux où brillait l'avarice.

—Je ne me fie à personne, *à présent* !

—C'est vous qui me l'avez recommandé.

—Oui, oui, je le tiens... Je pourrais l'envoyer aux galères, si je voulais - mais...

—Assez ! Il nous faudra au moins lui confier une partie de notre secret ; mais à nous trois, nous pourrons mettre cela en paquets et le transporter nous-mêmes en haut. Nous n'aurons pas besoin d'expliquer exactement la nature de notre marchandise.

Un long gémissement partit de la pièce au-dessus.

Landri saisit le bras de Rodolphe Mortagne, et lui murmura avec une expression de visage infernale.

—La fille !

—Eh bien !

—Elle parlera ! sûrement qu'elle parlera ! Partout où il y a une femme, il n'y a pas de secret !

Mortagne était hardi, et méchant par dessus le marché !

Elevé à l'école des aventures les plus étranges, et habitué, comme il avait été en Orient, à voir sacrifier sans égards la vie des hommes, il n'avait pas une conscience à s'alarmer d'aucune proposition, quelque dangerouse ou cruelle qu'elle fut.

Cependant il tressaillit en plongeant ses regards dans les regards de tigre de son interlocuteur en y lisant sa pensée.

Ce fut en baissant la voix qu'il répondit :

—Les somnambules en s'éveillant, ne se rappellent rien de ce qui s'est passé pendant leur sommeil.

—Fn êtes-vous sûr ?

—Très-sûr.

Il s'arrêta comme frappé d'une pensée soudaine ; puis il ajoute d'un ton d'alarme.

—Mais si l'on venait à avoir des soupçons. et que cette jeune fille fut endormie, n'importe par qui, d'un sommeil magnétique, elle pourrait se rappeler ce qu'elle a vu ici.

Landri trembla. Il souffrait du double effet de l'avarice et de la crainte.

—Elle pourrait tout révéler ? dit-il.

—Oui, et sans en avoir l'intention.

Il y eut un long silence, durant lequel l'Indien s'occupa activement à empaqueter le trésor dans les sacs qu'il avait apportés.

En haut de l'escalier en spirale, au-dessus, continuaient à se faire entendre les gémissements de la pauvre somnambule.

—Le sommeil magnéttque, avez-vous dit, hasarda Landri ; si vous ne l'éveillez pas.

—Elle s'éveillera elle-même dans un temps plus ou moins long, selon le cas.

Le fils de l'avocat s'approcqa de son compagnon, et lui dit d'une voix sifflante :

—Laissez-la s'éveiller ici !

—Comment cela ?

—Tous les gens du voisinage savent qu'elle marche en dormant ?

—C'est justement cette réputation qui a d'abord fixé mon attention sur elle, répliqua Mortagne.

—Quoi de plus naturel alors pour ses parents et ses amis que de supposer qu'elle s'est trompée de route, et qu'elle aura péri quelque part, vous me comprenez, Rodolphe ?

Tous deux échangèrent un coup d'œil plein d'une horrible cruauté.

Jeanne était condamnée !

Deux heures environ s'écoulèrent avant que tout le trésor fut transporté en haut, chaque fois que Mortagne et son compagnon passèrent auprès de la malheureuse somnambule qui, toujours endormie s'était affaissée sur les marches de l'autel, ils détournèrent les yeux, l'un par un sentiment de compassion, l'autre par un sentiment de crainte.

Ce ne fut qu'au moment de quitter le caveau pour la dernière fois que Mortagne s'arrêta avec ses deux campagnons sur l'escalier, et dirigea un moment les rayons de la lanterne sur la pauvre jeune fille.

—Un triste sort, dit-il ; je serais tenté d'en courir les chances et de la sauver.

—La sauver serait nous perdre ! lui répliqua Landri ; si vous voulez garder le trésor qui nous a tant coûté à voir, veuez !

Il tira Mortagne par la manche, et celui-ci tout en soupirant passa dans la pièce au-dessus, et de là en plein air.

La trappe fut refermée, soifineusement recouverte de terre, et ils replacèrent la grosse pierre à sa place Tout était comme auparavant, seulement, au lieu du trésor qu'on avait volé, sombre tombeau renfermait un être vivant.

V

LE REVEIL DANS LE TOMBEAU

Il serait impossible de dire exactement au bout de combien de temps Jeanne s'éveilla de son long sommeil : mais elle s'éveilla enfin.

Elle ouvrit lentement les yeux, et eut conscience de l'obscurité qui l'enveloppait comme une muraille.

C'était une obscurité qui l'oppressait, qui pesait sur ses paupières ; c'était, en un mot l'obscurité de la tombe !

Pendant un moment elle se crut dans la chaumière de sa mère, dans sa chambre, mais cette illusion se dissipa bien vite, car ses mains rencontrèrent le marbre froid des colonnes.

Elle se leva avec difficulté, chercha à pénétrer du regard autour d'elle. Une pensée terrible lui vint soudainement à l'esprit ; elle songea à ce sommeil magnétique auquel elle était sujette, et frissonna à l'idée qu'une des grandes craintes de sa vie était réalisée.

Sans doute, se dit-elle, son état léthargique s'était prolongé plus longtemps qu'à l'ordinaire ; on l'avait crue morte, et on l'avait enterrée vivante.

Elle rassembla ses forces et appela au secours, avec l'énergie du désespoir ; mais les échos seuls de la chapelle souterraine répondirent à ses cris.

Bientôt elle désespéra, et des sanglots convulsifs étouffèrent sa voix.

Elle se laissa tomber à genoux, pressa son front dans ses mains, et pria.

Elle pria longtemps et avec ferveur, et l'espérance revint ranimer ses forces et son courage.

Elle ne se sentit plus seule dans cette affreuse obscurité : Dieu était là avec elle.

Alors, elle se releva, le cœur plus fort et d'un pas plus assuré, elle fit le tour de sa mystérieuse prison.

Nous ne chercherons pas à peindre les sentiments qu'elle éprouva, en découvrant qu'elle était entourée de tombeaux.

—C'est quelque grand caveau, se dit-elle ; mais assurément ce n'est pas pour une personne comme moi qu'on l'a préparé.

Soudain elle poussa un cri et tomba.

C'était un cri de joie, car son pied avait heurté contre la dernière marche de l'escalier de granit. Elle monta vivement les degrés. Mais hélas ce ne fut que pour échanger sa prison contre une autre.

En quelques minutes elle se trouva dans la première pièce où elle était entrée avec Mortagne et ses compagnons. Elle recommença à promener ses mains le long des murailles, et, rencontrant l'escalier qui conduisait à la trappe, elle le gravit précipitamment ; mais plusieurs pieds de terre la séparaient du ciel, sans compter l'énorme bloc de granit que ses persécuteurs avaient eu tant de peine à remettre à sa place.

Alors, les mains déchirées par les efforts qu'elle avait faits pour se frayer une issue, et le cœur agité d'une émotion indicible, elle redescendit dans la chambre qu'elle venait de quitter.

Cependant elle ne s'abandonna pas au désespoir : elle s'appuya contre le mur et réfléchit à ce qu'elle pouvait faire.

Il n'y avait pas deux minutes qu'elle était dans cette position, lorsqu'elle releva la tête.

Elle avait senti contre sa joue un air froid de l'humidité de la muraille.

Il devait y avoir de l'air, en effet dans ce tombeau ; autrement comment aurait-elle pu y vivre si longtemps ? Donc encore il devait exister quelque ouverture qui communiquait avec le monde extérieur.

Suivant le courant d'air qui frappait son visage, elle vint toucher le mur opposé. Une partie de ce mur était formée de cailloux mal taillés retenus ensemble par un ciment, qui s'étaient en grande partie écroulés sous les efforts incessants du temps et de l'humidité. C'était par les interstices ainsi pratiquées que l'air entrait librement.

A force de patience, Jeanne réussit à détacher une des pierres, et elle s'en servit pour agrandir l'ouverture. Mais il s'écoula plus d'une heure avant qu'elle eût obtenu un espace assez large pour passer son corps.

Enfin, elle parvint à se glisser hors de la pièce; et alors, elle se trouva dans un passage sombre, si étroit, qu'avec le plus léger mouvement des bras elle en touchait les deux côtés à la fois.

Elle suivit l'espace d'environ un demi-quart de lieue ce passage, qui semblait sans issue, et qui se repliait et s'entremêlait comme un serpent dans les entrailles de la terre.

—En trouverai-je la fin ? se demandait la pauvre Jeanne, en s'arrêtant de temps en temps, épuisée et prête à tomber.

Mais le courant d'air qui continuait à souffler contre sa joue lui donnait espérance et courage, et elle reprenait son chemin en avant.

Soudainement, un bruit frappa son oreille, un bruit faible d'abord et semblable au bourdonnement d'une abeille. Puis, il devint ne plus fort, augmentant de volume à chaque pas qu'elle faisait.

Elle joignit les mains dans un élan de joie, car dans ce bruit, il n'y avait pas de mystère pour elle.

C'était la voix de la mer ! le bruit des vagues, qui venaient se briser contre les sables et les rochers de la baie.

Jeanne accéléra sa course. Elle trouva un angle dans le passage, et, pour la première fois depuis qu'elle était sous terre, elle aperçut un filet de lumière.

Il scintilla dans l'obscurité comme une étoile. La

pauvre fille se précipita vers ce point, l'atteignit, et encore une fois l'espérance s'évanouit de son cœur.

Le passage était fermé par un mur de roc solide.

Le filet de lumière était encore là, mais bien haut au-dessus de sa tête, et quand elle éleva avec égarement les mains pour le saisir, elle ne rencontra que la surface du rocher

Alors le cœur lui manqua.

—Dieu n'a pas exaucé ma prière ! s'écria-t-elle ; et elle ajouta dans l'amertume de son angoisse : — Dieu lui-même m'a abandonnée !

Et, dans l'emportement de son désespoir, elle se jeta avec violence contre le rocher.

Ce fut son salut. Le rocher remua, oui, elle ne pouvait en douter ; la large masse trembla sous le poids de son corps et de ses mains.

Alors, faisant appel à toute son énergie, elle poussa... Le roc tourna sur un pivot invisible, et un torrent de lumière vint tout à coup éblouir la jeune fille, et la força à reculer dans l'obscurité.

Le passage s'ouvrait sur une crique nue et déserte, à environ un quart de lieue de l'abbaye de Beau champ, et à quelques pas de la mer, qui brillait, en ce moment, sous les rayons du soleil levant.

Jeanne jeta un cri de joie et s'élança dans le monde de la lumière et de l'air.

Puis, soudainement mille émotions l'agitèrent ; ses nerfs se détendirent, elle sentit quelque chose de vague dans sa tête, elle chancela et saisit le rocher pour se soutenir... Une seconde après, elle tomba évanouie sur le sol.

VI

DE MEURTRIER A GALÉRIEN.—LE FAUX BLASON DES ROSATI

A son retour chez elle, où elle retourna sans sa fille, qui avait accepté l'invitation que lui avait faite madame de Beauchamp de rester quelques jours dans son manoir, madame Delagrave trouva son mari non-seulement plus sombre que d'habitude, mais encore dans un état de grande agitation.

Pour bien des raisons, Henri avait refusé d'assister à la fête de madame de Beauchamp.

Le danger qui l'environnait était imminent; car il était évident que l'avocat Mouton avait la persuation qu'Emma Keradeuc était l'héritière de la fortune du viel Isaac. Il était presque aussi évident encore que le testament, qu'il avait cru détruit, existait et qu'il était dans les mains de son adversaire.

La première tentative contre la vie d'Emma avait échoué, échoué par suite d'un accident ; un autre pouvait être plus heureux.

Delagrave n'éprouvait rien qui ressemblât à du repentir. Sa nature n'était que celle du tigre, qui, après s'être précipité d'un bond désespéré, s'il échoue, se retire lentement. Un échec ne faisait que l'exciter ; et à mesure que les obstacles se dressaient sur son chemin, sa résolution grandissait et s'affermissait.

Il fallait que Delagrave se débarrassât d'Emma, à tout prix, quoi qu'il risquât !

C'était pour lui une question non-seulement de fortune, considération, mais d'existence.

Elle ou lui devait mourir !

Delagrave n'était pas un martyr ; au contraire. Tout le froid égoïsme de sa nature se réveilla, et son choix fut bientôt fait.

Mais le testament ! s'il avait pu s'assurer la coopération de l'avocat, et mettre la main sur ce document, peu lui importerait alors que Emma Keradeuc vécût ou mourût.

Après tout, Mouton n'avait pas de preuves que la perle de Saint-Servan fût sa nièce. Ce n'était qu'un soupçon, un soupçon très-prononcé, sans doute, qui n'avait rien de certain, rien de défini.

Tous les médecins que l'on avait consultés avaient été unanimes à déclarer que l'Indienne ne recouvrerait jamais la raison.

De ce côté, du moins, il n'y avait donc pas de danger pour le moment.

Il était possible que Mouton eût des correspondances à Java ; mais lui aussi, Delagrave, en avait, et il s'était convaincu que l'avocat n'avait guère de chance d'obtenir des renseignements de la part des habitants de Batavia. Depuis le jour où son frère avait quitté la colonie, bien des changements y étaient survenus, et l'on ne se rappelait de l'ancien marchand que sa réputation de probité et de bienfaisance.

Malgré cela, Delagrave n'en persista pas moins dans sa résolution.

Quelques heures avant le retour de sa femme, un domestique lui avait remis une lettre : elle était de l'avocat Mouton, et était ainsi conçue :

"Mon cher monsieur Henri, les relations que j'ai eues si longtemps avec son père, et l'amitié que j'ai toujours conservée pour vous me font hésiter à faire une démarche qui pourrait vous occasionner de l'ennui ; mais à moins que vous ne preniez une décision positive au sujet de la proposition que je vous ai faite, un sentiment impératif de mon de-

voir me forcera à rendre public le testament que je possède, et aux termes duquel nous sommes chargés, moi et d'autres, d'administrer la propriété en question, jusqu'au jour où il sera prouvé que celle qui en est réellement propriétaire est *morte* ou *vivante*. A vos ordres. "MOUTON."

Au moment où madame Delagrave rentra, son mari arpentait l'appartement à grands pas ; il s'arrêta près de la table, et lui adressa la parole avec une vivacité inaccoutumée.

—Pourquoi revenez-vous si tard ? Et, sans attendre de réponse, il ajouta :—Où est Varina ?

Sa femme le regarda avec étonnement.

—Elle est restée chez madame de Beauchamp, répliqua-t-elle ; mais votre question m'étonne, d'autant plus que c'est vous qui nous aviez engagées à accepter.

—C'est vrai ! dit-il, c'est vrai ; c'était mon désir que Varina fit connaissance avec la protégée de madame de Moidrey.

—Je comprends, dit l'Italienne lentement ; mais même un semblant d'amitié entre Varina et Emma Keradeuc n'aura qu'une courte durée.

—Pourquoi cela ?

—Vous avez rencontré......

—Le fils du planteur de la Caroline ? oui.

—Il aime Emma Keradeuc et, si je ne me trompe, dans l'affection sincère.........

—Eh bien ? en quoi cela peut-il nous toucher ?

—En rien, si ce n'est que j'ai plus d'un motif de croire que Varina ne le voit pas avec indifférence.

—Depuis quand savez-vous cela ? demanda-t-il d'un ton impérieux.

—Depuis quelques heures seulement ; mais, en vérité, Henri, je cherche en vain les motifs de votre colère ?

—Des motifs, j'en ai, et de très-forts qui exigent qu'on mette fin immédiatement à cette folie.

—Certainement, non ami, certainement. J'ai aussi mes raisons pour que cela n'aille pas plus

loin, et je suis persuadée qu'elles seront d'accord avec les vôtres. Ce jeune homme est un enfant sans famille, un enfant trouvé, si je ne me trompe, qui doit sa position à la charité des autres, tandis que le capitaine Dauville......

—Le capitaine Dauville ! Etes-vous folle ?

—Et pourquoi pas le capitaine Dauville ? dit-elle. Il a de la fortune, une grande fortune. Je serais curieuse de savoir quelle objection vous auriez à faire contre un pareil mariage.

—Ma sécurité ! dit-il. Ne vous détournez pas. La *vôtre* aussi !

—Ma sécurité ?

—Ne nous querellons pas pour des mots, dit-il, qu'il vous suffise de savoir que j'ai d'autres intentions concernant Varina, d'autres plans auxquels il faudra bien qu'elle se plie.

—Et le nom du futur ? demanda l'Italienne.

—Le nom ! fi donc ! demandez-moi quelle est sa fortune. Quand il y a de l'or, beaucoup d'or pour dorer l'écusson, le nom n'est qu'une considération secondaire.

—Vous oubliez, monsieur, à qui vous parlez, dit l'Italienne avec hauteur ; vous oubliez que les Rosati......

—Je n'oublie rien, répliqua Delagrave, en l'interrompant avec rudesse, je sais à qui et de qui je parle. Je parle de la fille de Matteo Cordiani de Varina, à qui j'ai consenti à donner mon nom, parce que je vous aimais et que je voulais obtenir votre main. Je parle de l'enfant du condamné, dont j'ai bien voulu oublier la parenté, et dont je vous propose, en ce moment, d'assurer l'avenir.

Décrire l'effet que ces paroles produisirent sur l'Italienne serait impossible ; la rage et la crainte furent les passions qui dominèrent chez elle ; mais la crainte dompta la rage, et quoique ses joues fussent brûlantes, elle baissa les yeux sous le regard résolu de son mari.

—Vous avez manqué à votre serment, dit-elle.

Avant de vous donner ma main au pied de l'autel, vous m'aviez juré que le secret que je vous confiais alors serait ensevlie dans l'oubli.

—C'est vrai ; mais en acceptant Varina pour mon enfant, et en vous épargnant ainsi la honte d'avouer le nom de votre premier mari, il fut entendu que vous me laisseriez le soin de son avenir.

—Mais vous m'avez promis que cet avenir serait brillant.

—Pardonnez-moi ; je vous ai dit qu'elle serait riche, quant au reste, cela dépendra d'elle et non de moi.

—Puis-je vous demander, encore une fois, quelles sont vos intentions à l'égard de Varina ?

Delagrave tira de sa poche une lettre froissée.

—La position dont je vous ai parlé, dit-il, n'est pas tout à fait de mon goût, et vous devez bien en soupçonner la nature.

—Mais cette fille, cette Emma Keradeuc, d'où vient l'intérêt que vous semblez lui porter. Elle serait votre fille que vous......

Delagrave arrêta sa femme d'un geste, et, en même temps, il lui tendit la lettre de l'avocat.

—Lisez ! dit-il.

Elle lut la lettre une fois, deux fois, lentement, attentivement.

—Je comprends, murmura-t-elle, cet homme vous demande la main de Varina pour son fils.

—Il réclame la main de Varina, nous n'avons pas le temps d'être scrupuleux sur les mots, il exige une alliance avec notre famille.

—Et en retour qu'est-ce qu'il donne ? demanda l'Italienne.

—Il me livre le document dont il est détenteur.

—Et sans ce document.

—Sans ce document, nous serons réduits à la mendicité, pire que cela !

Il s'arrêta un moment, puis ajouta d'une voix concentrée et pleine d'amertume :

—Voudriez-vous avoir deux condamnés dans la famille, madame ?

Il se fit un long silence, durant lequel le mari et la femme se regardaient attentivement l'un et l'autre.

L'Italienne fut la première à le rompre.

—Je renouvelle ma question, dit-elle, qui est cette fille que vous semblez tant redouter ?

Delagrave hésita un moment.

—Est-il possible que vous n'ayez pas deviné ?

La couleur abandonna les joues de l'Italienne, et se levant d'un bond, elle saisit convulsivement le bras de son mari.

—Serait-il vrai que Emma Keradeuc soit...

—Ma nièce !

Ce fut Delagrave qui prononça ces derniers mots ; et, en même temps, il attira sa femme près de lui, et lui murmura à l'oreille :

—Du mariage de Varina avec le fils de cet homme dépend son avenir et le nôtre. Que j'aie une fois ce testament dans mes mains, et alors......... alors, ce sera à nous de faire nos conditions, à nous de prendre notre revanche.

—Mais Varina ! ma fille.... Elle n'aime pas cet homme ?

—Elle ne l'aime pas ! dit Delagrave d'un ton plein d'un tel cynisme que sa femme recula.— Est-ce que l'amour est nécessaire dans le mariage ? Vous aimiez son père, Matteo Cordiani, et cependant...

Pâle comme la mort, et tremblante de tous ses membres, l'Italienne leva les mains avec un geste suppliant.

—Votre serment ! dit-elle ; rappelez-vous votre serment, Henri Delagrave. Puis elle ajouta d'une voix plus basse et plus calme, et où il n'y avait plus de trace de sa fièreté habituelle : — Arrangez cela comme vous pourrez ; tâchez de persuader Varina, et je me tiendrai pour satisfaite.

VII

EMMA ET LA VOYANTE ENLEVÉES PAR MORTAGNE ET SES CORSAIRES

Le contraste était grand entre les sombres tombeaux de l'abbaye et les appartements resplendissants du château de Beauchamp.

Tandis que la pauvre Jeanne se frayait si difficilement un chemin en meurtrissant ses mains aux aspérités des murailles, Varina Delagrave et Emma Keradeuc étaient assises dans un élégant boudoir que Mme de Beauchamp avait mis tout spécialement à leur diposition durant leur séjour chez elle.

Deux chambres à coucher, conduisant l'une dans l'autre, ouvraient sur ce boudoir.

Varina chantait- en s'accompagnant de la harpe.

Soudain, la jeune Italienne cessa de chanter, et, se tournant vers Emma elle lui demanda brusquement ce qu'elle pensait de Rodolphe Mortagne.

—Je n'oserais dire que je lui aie jamais accordé une pensée, dit Emma, en riant, quoique la vivacité avec laquelle lui était faite cette question la surprit.

—Il est difficile de vous plaire, répliqua Varina, car il n'a d'yeux et d'oreilles que pour vous.

Emma rit de nouveau, mais d'un rire franc et joyeux.

—Je ne puis l'empêcher de m'admirer, dit-elle. Mais je puis avouer que son admiration n'est pas payée de retour.

—Rodolphe Mortagne est un bel homme, dit Varina.

—C'est possible, répliqua Emma ; mais je lui trou-

ve dans le visage quelque chose qui repousse. Dans ses paroles, comme dans son air, il y a je ne sais quoi qui fait frissonner et vous cause une sensation, pareille à celle qu'on éprouve à la vue d'un serpent au milieu d'un bouquet de fleurs.

—Voulez-vous dire qu'il n'a pas les avantages de M. Jules ?

Bientôt les deux jeunes filles s'embrassèrent, et passèrent chacune dans la chambre qui lui était destinée.

Celle d'Emma était plus dans l'intérieur de la maison, et les fenêtres donnaient sur l'une des parties solitaires du parc. Elle était entourée d'un balcon.

Cependant, Rodolphe Mortagne, accompagné de trois hommes, ayant jeté une échelle de corde sur le balcon qui était près de la chambre d'Emma, y montèrent doucement et sans bruit ; bientôt les persiennes glissèrent silencieusement et tous quatre pénétrèrent dans la chambre d'Emma.

Celle-ci s'éveilla et poussa un cri.

Ce fut le premier et le seul.

En un instant elle fut enveloppée dans les plis d'un manteau que Mortagne avait apporté.

Elle cessa de se débattre. L'attaque avait été si soudaine, si inattendue, qu'elle s'était évanouie.

En sortant du parc, Mortagne trouva un homme à cheval, et qui en tenait trois autres par la bride. Sur un signe de Mortagne, deux de ses compagnons sautèrent en selle, et Emma fut placée devant l'un d'eux, toujours enveloppée dans le manteau.

Le jour avait commencé à poindre, lorsque les cavaliers, qui avaient pris des chemins détournés arrivèrent à une crique où devait les attendre un bateau.

Ils s'arrêtèrent à l'entrée du sentier qui conduisait au bord de l'eau.

—Je ne vois pas la barque, dit Mortagne en regardant autour de lui ; vos hommes sont en retard, capitaine Grabuge.

—Mes hommes ne sont pas si fous de s'exposer à être vus de tous côtés, répliqua le marin; voyons si cela, et il tira un pistolet de sa poche, n'éveillera pas autre chose qu'un écho.

Il tira, et avant que la répercussion eût cessé de retentir dans les rochers, un grand bateau tourna un angle et avança vers la rive, poussé par les efforts de robustes rameurs.

Au même moment, les cavaliers descendirent, et ils étaient déjà près de la baie quand Rodolphe leur fit signe d'arrêter, lui-même retint son cheval si brusquement que le pauvre cheval faillit tomber en arrière.

Une jeune femme vêtue de blanc avait traversé le sentier, à quelques pas seulement devant les chevaux.

—C'est Jeanne, cria Mortagne, avec un regard mêlé de crainte et de surprise. Morte ou vive, ajouta-t-il, il ne faut pas qu'elle nous échappe!

Il piqua les flancs de son cheval, et en une seconde fut auprès de la jeune fille.

Jeanne poussa un cri en sentant sa main se poser sur son épaule, mais aussitôt elle se retourna et lui fit face.

—Arrière, démon! cria-t-elle, je vois tout maintenant! c'est vous, vous seul qui avez été la cause de l'agonie que j'ai endurée!

—Vous êtes folle, dit Mortagne, d'un ton sévère, et sans la lâcher.

—Je ne suis pas folle, répliqua-t-elle; mais je le deviendrai si vous ne renoncez pas au pouvoir cruel que vous exercez sur moi. Laissez-moi aller, continua-t-elle, en se débattant, mais en vain.

A ses cris répondit un autre. Emma Keradeuc avait répris connaissance, et tout le rivage retentissait de ses appels au secours.

—Mettez-lui un baillon! cria le capitaine Grabuge; vite, dépêchons-nous.

—Enveloppez-la dans le manteau, dit Mortagne; mais sur votre vie ne lui faites pas de mal.

Ils laissèrent le soin des chevaux à un homme qui se chargeait de les ramener, et tous sautèrent successivement dans la barque qui fila comme un poisson sur les eaux.

—Où est le *Faucon blanc* ? demanda Mortagne au capitaine.

—Au bout de cette ligne de rocher ; une fois sortis de la crique nous y serons, répondit celui-ci.

Cinq minutes après, ils montèrent à bord du navire don les voiles se déployèrent au vent, et ils se lancèrent dans la pleine mer.

La nouvelle de la disparition de Emma Keradeuc se répandit avec la vivacité de l'éclair ; tout le village fut en émoi. C'est qu'aussi, le fait qu'une jeune fille eut été ainsi enlevée était chose inouie, et on ne pouvait comparer cet acte d'audace qu'à la disparition qui avait eu lieu, dix-huit ans auparavant de l'héritier du nom et de la fortune de de Moidrey.

Madame de Moidrey était au désespoir. C'était, disait-elle, le troisième grand malheur qui la frappait. Son mari était mort, son fils était, pour elle, pire que mort, et Emma, Emma, son enfant d'adoption lui était ravie.

Que faire ?

L'arracher des mains de Mortagne, dont on connaissait la réputation, voilà l'avis que tout le monde émit à l'unanimité.

Mais comment ? voilà la question à laquelle nul ne savait répondre ; car on ne connaissait même pas quelle direction avait prise le navire.

Puis, le bruit de la mystérieuse disparition de Jeanne vint encore ajouter à l'émotion générale ; mais pour ce qui concernait cette dernière, on ne tarda pas à admettre une explication qui parraissait assez plausible. On savait qu'elle était somnanbule, et on l'avait souvent rencontrée errant endormie, à une distance considérable de sa demeure. On suppose qu'elle était tombée du haut des rochers et qu'elle s'était noyée. On en fut d'autant plus

persuadé que, le matin, un douanier trouva flottant au-dessus d'un gouffre, un mouchoir que l'on reconnut lui avoir appartenu.

Deux jours après l'événement que nous venons de raconter, deux jeunes gens étaient assis sur un bateau amarré non loin de la chaumière de la mère Mathieu, et se posaient pour la centième fois cette question : où et comment retrouver Emma Keradeuc ?

L'un de ces jeune gens était Georges France, et l'autre Charlot, le jeune pêcheur.

—N'ayez pas peur, M. George, si elle est sur la terre, nous la retrouverons ; je dis nous ; car puisque vous voulez bien me permettre de vous accompagner dans vos recherches, vous pouvez être sûr que je vous suivrai à travers l'eau et le feu.

—Vous quitteriez votre village, vos filets ? avez-vous réfléchi à tout cela ? demanda Georges.

—Tout cela, dites-vous, répondit Charlot ; mais sachez donc que, pour sauver la perle de Saint-Servan, comme nous l'appelons, je me jetterais du haut des rochers, la tête la première.

Charlot, vous aimez mademoiselle Emma, je vois......

—Eh bien oui, M. Georges, je l'aime comme une sœur, et je suis pas assez fou de croire qu'il puisse exister un autre lien entre elle et moi, quoique, si tous les frères aimaient leurs sœurs comme je l'aime, il y aurait moins de querelles dans les familles.

Il s'arrêta, passa le revers de sa main sur ses yeux, puis continua d'une voix tremblante d'émotion :

Nous étions compagnons de jeu, quand nous n'étion, pas plus grands que cette pierre que voilà là-bas, et qui nous servait de table ; nous courions ensemble sur la baie tant et si longtemps, que le vieux Mathieu, qui est mort le pauvre homme, avait l'habitude de répéter que nous devions connaître la forme de tous les grains de sable qui la couvraient. Nous allions à l'école ensemble, et quand je fus assez fort pour accompagner mon père à la

pêche, Emma, mademoiselle Emma, veux-je dire, était toujours la première à accourir au-devant de nous. Les temps sont changés, et elle aussi a changé, mais son cœur est toujours le même. Madame de Moidrey, qui est notre providence à tous, l'a emmenée, un jour, à son manoir, et...... et vous devinez le reste. Comme je vous disais, je ne suis pas un fou, et je lui souhaite un bon mari qui l'aime autant que l'aimait le Petit Charlot, ce qui n'est pas peu dire, je vous assure.

Tu es un bon et brave garçon, Charlot, dit Georges, en lui prenant la main, et en la serrant dans les siennes. Nous chercherons ensemble mademoiselle Keradeuc, et nous le rendrons à ceux qui l'aiment tant ; tâchons seulement de recueillir un indice, et......

—Voici une lettre pour vous, monsieur France, dit soudainement une voix,presque à son oreille.

Georges tressaillit, se retourna, et reconnut l'un des garçons de l'auberge où il était descendu.

—Un homme assez étrange, continua le garçon, en tendant la lettre, l'a apportée il y a une heure environ, en recommandant de vous la remettre le plus tôt possible. Sachant que vous étiez par ici, je suis venu.

Georges donna un pourboire au garçon, le renvoya, et déchira l'enveloppe.

À peine eût-il jeté un coup d'œil sur le contenu de la lettre qu'il laissa échapper un cri, puis il lut à haute voix :

"Si Georges France s'intéresse à Emma Keradeuc, il partira de suite pour l'Angleterre. Le quatrième jour, à dater de celui-ci, sur la place du Trafalgar, quand l'horloge de l'église sonnera minuit, il aura de ses nouvelles. Qu'il soit actif, discret, et celle qu'il cherche lui sera rendue.

" Quelqu'un qui est aussi sur sa trace."

Les deux jeunes gens se regardèrent l'un l'autre, quelques moments, en silence ; leurs regards exprimaient à la fois le doute et l'espérance.

Georges fut le premier à prendre la parole.

—J'irai, dit-il, et je verrai ce que vaut cet avertissement.

—S'il était faux ? répliqua Charlot, avec hésitation.

—Je n'aurais perdu que quelques jours, tandis que je perds tout en restant ici.

—Nous partirons ensemble, dit Charlot réfléchis.

—J'ai réfléchi. Il peut se faire qu'il y ait du danger, et deux paires de mains, comme deux têtes, valent mieux qu'une.

—Alors, nous quitterons St-Servan dans quelques heures, dit Georges.

—J'aurais assez de dix minutes pour faires mes préparatifs, répliqua Charlot. Le vieux Benoit se chargera de mon bateau, car il suffira que je dise que je vais à la recherche de mademoiselle Emma, pour que tout le village...

Georges posa vivement la main sur le bras de Charlot, et leva un doigt sur ses lèvres.

—Silence ! murmura-t-il, indiquant une chaumière d'où deux personnes venaient de sortir ; on nous entendrait. N'oublie pas que, puisqu'on nous recommande le secret, nul ne doit connaître l'objet de notre voyage.

Les deux personnes que Georges avait désignées, n'étaient autre que Delagrave et l'avocat Mouton.

Henri Delagrave, en passant devant Georges France, salua froidement, et celui-ci lui rendit son salut avec plus de froideur encore.

—Cet homme m'inspire une étrange antipathie, disait Georges en les voyant s'éloigner ; et cette antiphatie, je dois les supposer, et sans motif. Il me semble qu'il vient bien souvent à Saint-Servan.

Charlot haussa les épaules.

C'est pour visiter la pauvre Indienne, la vieille bonne de mademoiselle Emma, dit-il.

—Ah ! une Indienne dites-vous.

—Une pauvre idiote, qui n'a nul souci du présent, et aucun souvenir du passé. Elle a perdu la raison, par suite d'une blessure qu'elle a reçue à la

tête, il y a quelque chose comme dix-huit ans.

—Mais comment expliquez-vous l'intérêt que Delagrave lui témoigne?

Charlot haussa de nouveau les épaules.

—Affaire de curiosité, sans doute. C'est un cas qui a appelé l'attention d'une quantité de médecins ; tous ont été d'avis qu'il n'avait pas d'espoir.

—Pauvre créature ! dit Georges : je vais aller la voir, tandis que vous irez avertir vos parents de votre départ.

VIII

HÉROISME DE GEORGES ET DE CHARLOT LE PÈRE DE LAIT.

Quatre jours se sont écoulés depuis celui où Georges avait reçu la mystérieuse lettre que nous avons mentionnée dans le chapitre précédent.

Minuit venait de sonner aux diverses églises du qaurtier Saint-Paul, lorsque deux personnes, enveloppées dans des manteaux de couleur sombre, s'approchèrent de la statue élevéee sur la place Trafalgar, à Londres, qu'on distinguaient clairement aurayons de la lune.

Arrivées au centre de la place, elles s'arrêtèrent, autour d'elles.

—Il ne paraît pas qu'il y ait ici personne autre que nous, dit le plus petit des deux.

—Un peu de patience, Charlot, dit l'autre. L'heure vient à peine de sonner ; notre mystérieux correspondant n'est peut-être pas encore ici.

—Il y est !

Georges et Charlot, que l'on a sans doute reconnus, tressaillirent, et se tournèrent vivement du côté d'où venait la voix.

Un homme était sorti de l'ombre projetée par le piédestal de la statue, et se tenait à quelques pas d'eux.

Il était enveloppé dans un large manteau, dont le bout, selon la mode orientale, était jeté sur l'épaule gauche. Sa figure qu'on distinguait parfaitement à la clarté de la lune, était à moitié cachée par une barbe et ses favoris. Ses teint était presque aussi noir que celui d'un Maure, et ses yeux larges et relevés aux coins brillaient d'un éclat étrange.

Georges s'avança vers lui.

—Etes-vous, dit-il, celui qui a écrit la lettre qui nous a amenés ici ?

Je sais ce qu'elle contient, fut-il répondu, d'une façon évasive, et la promesse qn'on vous a faite.

Ils passèrent par un labyrinthe de petites rues ; et au bout de vingt minutes environ, ils s'arrêtèrent devant une porte cochère. L'étranger regarda prudemment à droite et à gauche, comme s'il eût craint d'être observé ; puis il tira fortement la sonnette.

La porte s'ouvrit sans bruit, et il entra, suivi de près par nos deux jeunes amis.

Une sorte de concierge apparut à une fenêtre, tenant une lampe à la main, et demanda le nom des visiteurs.

—Le docteur Raymond, répondit l'étranger, brièvement ; que cela vous suffise ; vite, donnez-moi une lumière.

Puis, prenant la lampe qu'on lui tendit, et faisant signe à Georges et à Charlot de le suivre, il traversa une petite cour, monta un escalier, et s'arrêta devant uue porte, à l'extrémité d'un long corridor.

L'appartement dans lequel il pénétrèrent était grand et richement meublé ; quoiqu'on fût dans le mois de juin, un bon feu brûlait dans la cheminée, une jeune et jolie petite panthère noire était nonchalamment étendue sur un tapis.

En entendant ouvrir la porte, l'animal se leva, et fit entendre un grognement menaçant. Ses yeux jaunes se dilatèrent, en se fixant sur Georges et son ami, qui reculèrent...on le conçoit sans peine,...à la vue de l'hôte étrange qui occupait cet appartement.

Quelques mots prononcés par leur conducteur, dans une langue orientale, suffirent pour calmer l'animal, qui, obéissant à un geste impératif, se retira derrière un rideau qui cachait l'entrée dans une autre pièce.

Leur guide mystérieux, après leur avoir fait signe

de s'asseoir, les quitta brusquement, et sortit par la porte par où ils étaient entrés.

—Où sommes-nous ? dit Georges à Charlot, dont les yeux, tous grands ouverts, se fixaient avec inquiétude sur l'endroit où avait disparu la panthère.

—Dans quelque maison du diable, bien sûr, répondit Charlot ; car des chrétiens ne resteraient pas vingt-quatre heures dans un lieu pareil.

—Et Emma Keradeuc, dit Georges, par quelle étrange fatalité sa destinée est-elle liée à de tels mystères ?

On entendit le frôlement d'une robe de soie, la portière se souleva, et une femme s'avança dans la chambre.

C'était......et ce n'était pas Jaguarita, tellement elle était différente de ce que nous l'avons vue la première fois.

Elle salua Georges et son ami avec hauteur et avec un geste de la main.

—Vous êtes venus, dit-elle, en se tournant instinctivement vers Georges, qu'elle devina être supérieur par le rang à Charlot, pour avoir des nouvelles d'une jeune fille qui se nomme Emma Keradeuc.

Il y avait dans sa façon de parler quelque chose qui déplut à Georges France.

—On m'a fait venir ici, répliqua-t-il, sous la promesse...

—Je sais......je sais, dit-elle, en l'interrompant, avec impatience ; c'est par mes ordres que cette lettre a été écrite. Emma Keradeuc est actulement en danger.

Georges et Charlot se regardèrent avec anxiété.

—Vous la sauverez ! dit Georges, vivement.

—Vous la sauverai !

—Vous êtes son ami !

—Je la hais ! dit-elle ; mais pas de questions. Qu'il vous suffise de savoir que je consens à vous aider dans vos recherches, la personne que vous désirez retrouver, est dans cette ville.

—Elle est prisonnière, continua la Javanaise,... elle est soigneusement gardée nuit et jour.

—Nous nous adresserons aux autorités, dit France, et on ne refusera pas de nous aider.

—Répétez cette menace,dit Jaguarita, et elle est à jamais perdue pour vous. Avant que je vous mette sur la trace, il faut que vous juriez sur ce livre,... qui est celui de votre foi,...que ce qui s'échappa de mes lèvres restera enfermé dans votre cœur. Si Emma Keradeuc peut-être sauvée, cela ne doit être que par nous-mêmes.

Elle s'approcha d'une table, et montrant un livre, sans y toucher,...un petit livre qui avait été évidemment placé là à dessein, elle dit froidement...

—Jurez !

George et Charlot firent le serment demandé, et la Javanaise, au bout d'une pause, reprit :

—Il y a plus de difficultés que danger, dit-elle,car *il* est absent.

Elle frappa sur un timbre placé sur la table, et s'adressant à George :

—Celui qui vous a amenée ici vous conduira à la maison où elle est enfermée.

Le docteur Raymond entra.

Jaguarita se tourna vivement vers lui, lui parla quelques instants dans sa langue maternelle, et puis s'approcha de Georges.

—Le docteur Raymond, dit Jaguarita à George France, vous conduira à la cage où est emprisonnée la colombe. Soyez prudents, et vous réussirez ; mais surtout hâtez-vous. Rappelez-vous votre serment, et adieu.

George se disposait à parler, mais elle lui indiqua impérieusement la porte.

Le docteur précéda de nouveau nos amis. Ils descendirent les escaliers, traversèrent la cour, et se retrouvèrent dans la rue, qui était en grande partie bordée de murs. La senle maison importante qu'on aperçut était un vaste bâtiment dont la façade était en pierre granit.

Elle était séparée de la rue par une cour, et ses portes massives semblaient défier les voleurs. Le fait est qu'il aurait fallu une armée pour la prendre d'assaut. Les fenêtres que l'on voyait de la rue étaient fermées par des volets, et étaient évidemment gardées avec soin.

Les trois hommes s'arrêtèrent, en se tenant dans l'ombre, et le docteur Raymond indiqua alors la maison.

—Voilà, dit-il, c'est une place forte.

En effet, répliqua Georges, à qui l'observation etait adressée.

—Mais la ruse est plus puissante que les murs de pierre, continua le docteur, et l'habileté pénètre là où la force ne peut rien. C'est là, en un mot, qu'est renfermée Emma Keradeuc.

—Soyez discrets et silencieux ; vous pourrez avoir encore besoin de moi ! n'ayez pas peur ; je serai près de vous, quoiqu'invisible, à l'heure du danger, et quand vous m'attendrez le moins, vous me trouverez à vos côtés.

Il leur dit adieu d'un geste rapide, et avant que George fut revenu de sa surprise il avait disparu.

George France et Charlot se trouvèrent ainsi seuls dans la rue.

Laissant de côté la grande porte, à laquelle on arrivait par un escalier en pierre qu'éclairaient en ce moment les rayons de la lune, ils examinèrent les alentours de la maison. Ils virent plusieurs portes qu'ils essayèrent l'une après l'autre.

Toutes étaient barrées en dedans.

Un profond silence régnait dans l'hôtel.

—Que faire ? dit George en se retirant dans l'ombre.

Parbleu! briser l'une des portes, répondit Charlot, le bois est tout pourri.

George secoua la tête.

—Nous alarmerions la maison, dit-il, et nous nous perdrions sans la sauver.

—Si seulement il y avait une fenêtre sans volets, observa Charlot.

—Regarde... en voilà une ! répliqua George en l'interrompant.

Et il indiqua une fenêtre qui était à huit ou dix pieds de terre. Elle était protégée seulement par des barreaux en bois.

—Je vais monter sur tes épaules, Charlot, et ainsi j'atteindrai jusque-là, Il ne sera pas difficile d'arracher les barreaux.

—Mais je ne vois pas comment je pourrai te suivre, dit Charlot.

—Cela ne serait pas possible ; mais il n'y a pas d'autre chance de succès.

Tout en parlant, ils s'étaient approchés de la fenêtre.

—Etes-vous armé ? demanda Charlot.

—Non, par une étourderie impardonnable j'ai oublié de prendre mes pistolets.

—Prenez les miens, dit Charlot en lui donnant ses armes, à présent, montez et que le ciel vous protège.

Charlot baissa le dos de façon que George pu monter sur ses épaules, et puis, il se releva tout doucement jusqu'à ce que son compagnon pût saisir les barreaux de la fenêtre

France en prit un, l'arracha, et le passa à Charlot qui le laissa tomber à terre.

Puis un second et un troisième suivirent le premier.

L'ouverture était maintenant assez grande pour que le corps d'un homme put passer, et George, au moment où Charlot lui murmurait "bonne chance" saisit le bois de la fenêtre et se hissa dessus.

Une seconde après il avait disparu.

La premiére partie de sa difficile entreprise était accomplie.

Lc pièce dans laquelle George s'était ainsi introduit sans cérémonic, était, ainsi qu'il s'y était attendu, une sorte de cabinet rempli d'une foule d'objets au milieu desquels il lui fallut marcher avec précaution pour ne rien renverser.

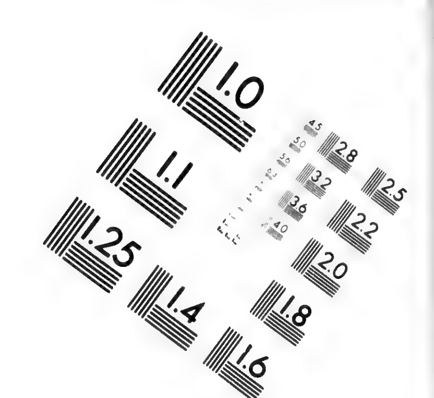
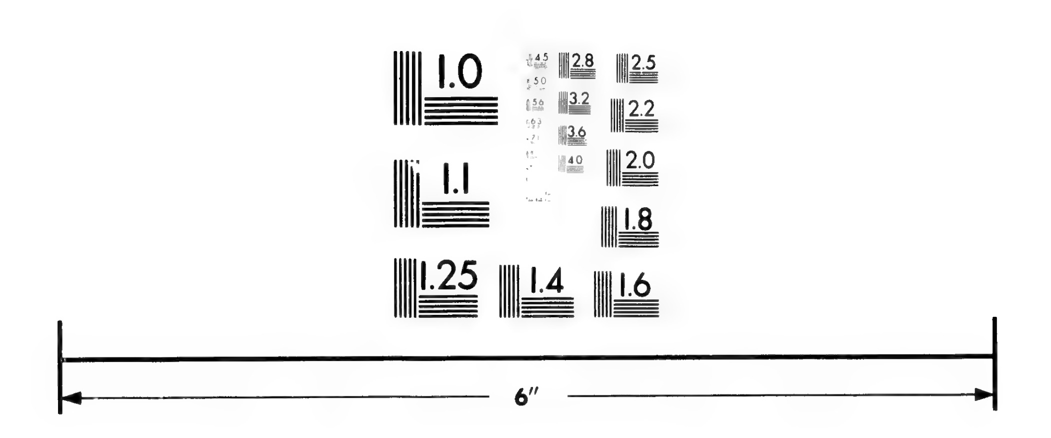


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Il rencontra enfin la porte, l'ouvrit et se trouva dans un corridor noir qui conduisait à un escalier.

Il eut le soin d'ôter ses brodequins.

Mais il n'aperçut pas un ombre,tandis que,avec la légèreté d'un chat il gravissait l'escalier.

Un bruit de voix arrivait bien jusqu'à lui par intervalles, mais il était aisé de voir que ceux qui parlaient étaient dans le bas de la maison.

L'escalier communiquait avec un autre corridor, qui, à son tour, communiquait avec un autre. Cette maison semblait être un vrai labyrinthe de corridors.

A chaque porte, et il y en avait beaucoup, George s'arrêta et appliqua successivement les oreilles et les yeux.

Mais tout était obscurité, et il n'entendit pas le moindre son.

Il s'avançait lentement dans le troisième corridor, lorsque soudainement à l'autre bout, apparut une lumière qui se dirigeait vers lui

Saisissant son pistolet d'une main ferme, il se jeta dans une sorte de renfoncement formé par un angle dans le mur, et attendit, le cœur ému.

Deux personnes arrivaient le long du corridor, l'un un anglais, portant une petite lampe, et l'autre une négresse, dont les traits d'ébène contrastaient étrangement avec ses vêtements blancs.

Elle avait sur son bras un plateau sur lequel étaient des provisions. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de l'endroit où se tenait Georges, et ce dernier, sachant qu'il allait être infailliblement découvert, se disposait à s'élancer sur eux, lorsque l'homme et la femme s'arrêtèrent.

L'homme introduit une clef dans la serrure d'une porte, et dit, en s'adressant à la négresse :

—Allons, dépêche-toi, Cora ; nous avons promis au portier et au cocher d'aller les rejoindre, et d'ailleurs, les fantaisies de ces belles dames m'impatientent. Si elle ne veut ni manger ni boire, il est inutile de vouloir la forcer.

—C'est l'ordre du maître ; il a dit que je devais aller la voir toutes les heures, et tâcher que le chagrin ne la rende pas malade.

—Bon, bon, va vite, tandis que je vais moucher la lampe. A mon avis, toutes les femmes, qu'elles soient noires ou blanches, ne valent pas la peine qu'on se damne pour elles.

La négresse entra avec le plateau, et l'homme, reculant de quelques pas, s'appuya contre le mur, et se mit en train d'arranger la mèche de sa lampe qui, par parenthèse, fumait horriblement.

Il y eut un bruit de voix dans la chambre. La négresse adressa quelques questions, d'un son guttural, et une autre personne lui répondit.

Georges eût peine à retenir un cri de joie.

Cette voix, qu'il venait d'entendre, c'était celle d'Emma.

—Vous ne voulez pas manger, vous ne voulez pas boire, mademoiselle, dit la négresse,...... pourquoi alors ne vous couchez-vous pas ;...... pourquoi abîmer ainsi vos yeux à force de pleurer ? que dira notre maître ?

—Votre maître est un misérable, et peu m'importe ce qu'il dira. Allez ! laissez-moi !

La négresse murmura des paroles intelligibles et revint à la porte. En sortant avec son plateau, elle appela l'homme et lui dit de donner un tour de clef à la serrure.

Ce dernier, qui était tout occupé de sa lampe, répondit qu'elle pouvait bien attendre un moment, et la vieille femme, curieuse de voir ce qu'il faisait, se penche vers lui.

Ils tournèrent ainsi le dos à Georges France, durant quelques secondes mais ces qnelques secondes furent suffisantes.

Prompt comme l'éclair, il s'élança en avant, et, silencieux comme un fantôme, glissa dans la chambre sans avoir été aperçu.

Un instant après, l'homme tourna la clef

dans la serrure, et la retira, puis, lui et la négressc s'éloignèrent en suivant le corridor.

Les oreilles de Georges ne l'avaient pas trompé. La voix qu'il avait entendue était bien celle d'Emma, et Emma Keradeuc se tenait là devant lui. Mais qu'elle était changée !

Ses grands yeux étaient obscurcis par les larmes, et sa chevelure tombait négligemment sur ses tempes.

Elle était assise à une petite table, la tête appuyée sur sa main ; et en voyant entrer Georges, elle avait bondi sur ses pieds.

Mais, par un geste rapide, celui-ci arrêta le cri prêt à s'échapper de ses lèvres.

Elle demeura droite, pâle et immobile, mais la figure illuminée par l'espérance, car son cœur lui disait que c'était pour la sauver qu'il était là.

Ils restèrent ainsi quelques moments en silence, tandis que les pas de la négresse et de son compagnon s'éloignaient dans le corridor.

Lorsque tout bruit eût cessé, Emma, lui dit Georges, je suis venu pour vous sauver ou mourir !

Elle le regarda un instant, car son cœur était trop plein pour qu'elle pût parler. Son espérance était devenue une réalité, et elle lisait dans ses yeux qu'il la sauverait.

—Georges ! murmura-t-elle, emmenez-moi de cette maison, si vous ne voulez pas que je meure !

—C'est pour cela que je suis venu, répliqua le jeune homme. J'ai juré de vous arracher des griffes de cet homme, et de punir l'audace.........

—Non, non, dit-elle d'une voix où il y avait un tremblement de crainte ; Ne le provoquez pas, je vous en supplie, n'allez pas audevant de la mort, car de quoi n'est-il pas capable.

Georges sourit.

—Le nom de Rodolphe Mortagne ne m'épouvante pas, dit-il. Mais avant de nous occuper de lui songeons à sortir d'ici. Vous ne craignez pas de vous fier à moi et......il hésita en ajoutant, et à Charlot ?

—Charlot ! s'écria Emma. Ce bon et cher Charlot est ici ?

—Ici, pas exactement, mais tout près. Il fait la garde dans la cour. Il a voulu absolument m'accompagner en Angleterre, et le fait est qu'il était disposé à me suivre jusqu'au bout du monde, du moment qu'il s'agissait de vous chercher.

—Brave et cher Charlot ! répliqua la jeune fille. Je ne saurais jamais assez le remercier. Il est pour moi comme un frère

Georges France n'était pas, tant s'en faillait, un égoiste, mais on ne saurait dissimuler qu'en attendant le mot de frère mêlé aux éloges qu'on faisait de Charlot, son cœur se trouva considérablement soulagé, et ce fut d'une voix pleine d'une joyeuse espérance qu'il répondit :

—Oui, Charlot est un bon et noble garçon, et il vous aime sincèrement.

—Je le sais, répondit Emma tranquillement. Nous avons été élevés ensemble, et il me sera toujours cher.

—Moi aussi je serai son ami, dit ce dernier, car moi aussi, je l'aime aussi comme un frère. Puis, changeant aussitôt de ton, il continua : il faut fuir et fuir tout de suite, car chaque minute que nous passons ici augmente notre danger.

La jeune fille frissonna et regarda autour d'elle avec effroi.

—Oui, vous avez raison, répliqua-t-elle ; la négresse m'a parlé de son retour prochain. Mais quelque chose me dit que j'aurai encore beaucoup à souffrir de cet homme.

—Votre main tremble, vous pâlissez ! parlez, doutez-vous de mon courage ?

—Je ne doute ni de votre courage ni de votre volonté. Mais cette maison lui appartient, les domestiques sont des créatures à lui, et tout prêt à obéir à ses ordres. Si vous saviez seulement comment il a menacé, et quel mystérieux pouvoir exerce cet homme.

—Emma ! dit Georges ; avez-vous confiance en moi, comme une fille aurait confiance dans l'affection de son père, dans l'honneur éprouvé d'un ami ?

La jeune fille répondit sans hésitation.

—J'ai confiance en vous, Georges, autant qu'on puisse en avoir, vous, vous seul pouvez me soustraire à cet homme : protégez-moi, défendez-moi ! Dans une terre étrangère, entourée de périls, je n'ai que vous à qui je puisse me fier, et, ajouta-t-elle à voix basse et en levant les yeux, je me fie entièrement à vous.

Soudain un cri prolongé qui sembla s'élever de terre et passer devant la fenêtre les fit tressaillir.

—C'est le cri de quelque oiseau, dit Georges.

—C'est Charlot ! murmura Emma. Quand nous étions enfants, nous imitions souvent le cri des oiseaux de mer, et cela nous servait de signal lorsque nous errions dans les bois.

—Il nous avertit de quelques dangers, dit George en s'approchant de la fenêtre et en cherchant à regarder en dehors. Je l'ai laissé dans une sorte de jardin, caché au milieu des arbustes et des plantes.

—Il faut alors qu'il soit venu de ce côté de la maison, sur laquelle donne la fenêtre, fit observer Emma.

—C'est vrai, répliqua France, il nous a reconnus à nos ombres.

Il ouvrit doucement la fenêtre, et regarda dans le jardin.

Une figure sortit aussitôt de l'ombre des arbres, et fit des gestes d'impatience.

La fenêtre était à une trop haute distance de terre pour qu'on put prudemment échapper des paroles ; mais quand Charlot, car c'était bien lui, vit qu'il était observé, il leur fit signe de se hâter et leur indiqua la base de la maison.

—Il a découvert quelque issue, une porte, peut-être, dit Georges en se tournant vers la jeune fille.

—Je sais qu'en effet il y en a une presque sous cette fenêtre, répliqua-t-elle ; j'ai souvent vu des

personnes entrer et sortir par là. Il y a une escalier à l'extrémité ouest du corridor, et c'est par là, je crois. que la négresse descend à la cuisine.

—Avez-vous un manteau ?

—Oui.

Emma passa dans une pièce voisine, et revint un moment après enveloppée dans un manteau blanc dont elle rabattit le capuchon sur son visage.

Durant ce temps, Georges avait examiné la serrure de la porte, qui, on se le rappelle, avait été soigneusement fermée par la négresse.

—Si j'avais seulement un couteau, dit-il ; je crois que je parviendrais à pousser le pène sans bruit.

—Cela suffira-t-il ? demanda la jeune fille.

Georges tressaillit et pâlit en la voyant tirer d'entre les plis de sa robe un poignard d'un très-beau travail.

Tout en tirant le poignard de sa gaîne et en regardant la lame, Georges songea au docteur Raymond et aux étranges paroles qu'il avait prononcées. Mais le temps était précieux : il introduisit le bout de la lame dans la serrure et réussit à pousser le pène.

Un instant après, lui et Emma glissèrent sans bruit le long du corridor ; ils trouvèrent l'escalier comme l'avait espéré la jeune fille. Au bas, ils virent plusieurs portes qui donnaient sur un passage, et qu'ils purent distinguer dans l'obscurité.

Résolus à ne s'arrêter que quand ils seraient hors de la maison, ils filèrent lestement devant ces portes, en faisant le moins de bruit possible.

Au bout du passage, ils trouvèrent un autre escalier qui conduisait à une salle voûtée, pavée en pierre, d'un côté de laquelle était une porte barrée.

D'après sa position, il était clair que s'ils avaient chance de s'échapper de cette mystérieuse maison, c'était par là qu'ils devaient tenter.

Cette porte fermée faisait face à une autre qui était ouverte, et de l'intérieur de laquelle sortait un rayon de lumière, c'était une vaste cuisine, et la ré-

flexion qu'ils voyaient sur la muraille était celle d'un feu qui brûlait dans la cheminée.

La cuisine était vide.

Ceux qui devaient l'occuper étaient, sans doute, avee le cocher ou le portier.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Georges se précipita vers la porte donnant sur le jardin.

Les barres furent enlevées, la clef, qui étrit restée dans la serrure, tourna sans difficulté, et la barrière qui les séparait de la liberté roula lentement sur ses gonds, ils étaient en face de Charlot; ils étaient libres.

Libres ?

Il leur restait encore la cour à traverser, la rue à atteindre avant d'être hors de danger.

IX

DÉLIVRANCE ET FUITE.—COMBAN AU POIGNARD.—
TOUT EST PERDU.

Georges, Charlot et Emma tournèrent la maison, et reprirent le chemin par lequel les deux premiers étaient entrés dans le jardin.

Heureusement la lune était cachée derrière de gros nuages, et l'espace qu'ils avaient à franchir était dans l'ombre.

Charlot passa le premier, pour ouvrir lui-même la porte.

Il était suivi de près par Georges et Emma Keradeuc. Celui-ci avait ôté son pardessus et l'avait jeté sur les épaules de la jeune fille, de peur qu'ils ne fussent trahis par son vêtement blanc, si quelqu'un venait à sortir de la maison.

Dans ce pardessus étaient les pistolets de Charlot, que Georges avait oubliés.

Ils atteignirent la porte que Charlot avait entr'ouverte assez pour qu'il puissent passer ; cela fait, le jeune marin la ferma doucement, et les rejoignit dans la rue

Tons eurent un long soupir de soulagement.

Emma Keradeuc était libre !

Ils marchèrent lentement, Georges soutenant la jeune fille. et Charlot les précédant, à une petite distance, et étant sur le qui-vive.

Ils étaient déjà sortis de la rue, et avaient pénétré dans une autre rue tortueuse et sombre, quand Emma Keradeuc s'arrêta soudainement, et joignit les mains avec un geste de désespoir.

—Cruelle ! égoïste ! que je suis, s'écria-t-elle ; est-

il possible que je n'aie pas eu une pensée pour cette pauvre Jeanne, qui est restée au pouvoir de cet homme.

—Jeanne ! quelle Jeanne ! demanda Georges.

—Pas la fille de la mère Mathieu ? ajouta Charlot, elle est morte.

—Non ! non ! elle est enfermée quelque part dans cette terrible maison. On lui avait permis de m'accompagner ; mais dès l'instant où j'ai mis le pied là, je ne le l'ai plus revue.

Les deux jeunes gens se regardèrent avec étonnement.

Ils se consultèrent rapidement. Retourner sur leurs pas serait une folie. D'ailleurs, ils auraient le temps de réfléchir quand Emma Keradeuc serait en sûreté.

Ils étaient arrivés presque à la hauteur du pont de Trafalgar, lorsqu'Emma, qui n'avait que pour chaussures de légères pantoufles de satin, trébucha et poussa un cri étouffé de douleur.

—Vous vous êtes fait mal ? demandèrent simultanément Georges et Charlot.

—Non, répondit-elle vivement ; c'est peu de chose ; mon pied a tourné sur une pierre, et la cheville......

Elle s'arrêta en étouffant un autre gémissement, et elle serait tombée si Georges ne l'avait soutenue.

—Elle s'est évanouie ! cria ce dernier ; des pieds comme les siens ne sont pas faits pour se briser sur un pavé aussi détestable.

—Plaçons-la sous cette porte, dit Charlot ; elle sera abritée contre le froid qui est assez piquant, tandis que je tâcherai de trouver une voiture.

La porte sous laquelle ils s'arrêtèrent semblait appartenir à une de ses vieilles maisons comme il y en avait beaucoup dans le quartier qui tombaient en ruines, et qui n'étaient plus habituées que par les rats.

Georges, qui était resté près de la jeune fille, tandis que Charlot était à la recherche d'une voiture,

entendit soudainement le sabot de chevaux sur le pavé.

—Vite, Charlot, cria-t-il ; la couleur revient à ses joues, et une fois dans la voiture......

Avant qu'il eût achevé sa phrase, une main se posa sur son épaule, et une voix sourde lui dit à l'oreille :

—Je suis revenu à temps, et juste à temps, il paraît ; cinq minutes plus tard et l'oiseau était envolé.

Avec un cri, un cri d'étonnement et de rage, Georges bondit sur ses pieds.

Il avait reconnu la voix de Rodolphe Mortagne !

Là, devant lui, en effet, se tenait calme et triomphant l'homme qu'il détestait le plus au monde.

Il y avait sur son sourire moqueur, il avait les bras croisés, et regardait Georges d'un air de dédain.

Près de lui, était un homme à cheval, et qui tenait par la bride celui d'où Mortagne avait sauté à terre.

—Misérable ! cria Georges ; je vous rencontre enfin !

—Enfin ! répéta Mortagne en haussant légèrement les épaules ; franchement, j'ignorais que vous me cherchassiez. C'est un honneur dont je tâcherai de me montrer digne.

—Je vous connais, Rodolphe Morlagne.

—Moi je sais qu'on vous appelle Georges France ; quant à un autre nom, je ne vous en connais pas encore.

En parlant ainsi, Mortagne, par un mouvement soudain et agite, se plaça entre Georges et Emma Keradeuc.

—Arrière ! infâme ! cria France an saisissant son poignard ; mais, hélas ! ses pitolets étaient dans le pardessus dont il avait entouré notre héroïne.

Mortagne fit entendre un rire sardonique.

—Il paraît, dit-il, que nous allons avoir à nous disputer cette demoiselle ; soit, la fortune de la guerre en décidera.

L'homme à cheval avait fait un mouvement pour s'interposer, et l'on entendit le bruit d'un pistolet qu'on armait.

—Recule un peu, Matteo, et ne fais rien sans mes ordres, dit Mortagne sèchement et d'un ton de commandement. C'est un duel entre deux gentilshommes, et je ne voudrais pas priver ce monsieur de ses chances.

Les yeux animés par la colère, et le poignard levé, Georges s'avança sur son adversaire.

Celui-ci, reculant de quelques pas, prit également son poignard, et roulant son manteau autour de son bras gauche, attendit l'attaque avec calme.

Les deux rivaux étaient maintenant en face, silencieux et immobiles, le pied avancé, la main prête et l'œil en alerte.

Tous deux étaient ardents au combat, et cependant l'un et l'autre hésitaient à porter le premier coup.

Auprès d'eux, et immobile comme une statue, se tenait à cheval celui que Mortagne avait appelé du nom de Matteo.

D'une main, quoique à moitié cache, il tenait le canon d'un pistolet ; dans l'autre, il avait la bride du cheval de Rodolphe.

Les deux adversaires se mesurèrent de l'œil, et chacun lut dans le regard de l'autre une inimitié implacable.

George fut le premier à commencer l'attaque. Furieux du calme que montrait Mortagne, il se précipita sur lui, mais celui-ci para adroitement le coup tout en faisant quelques pas en arrière.

—Fou ! murmura-t-il entre ses dents serrées; crois-tu, avec ton jeu d'enfant, triompher d'un homme dont l'éducation a commencé avec les Italiens, et s'est achevée chez les Malais.

Toujours reculant, Mortagne demeura sur la défensive, jusqu'au moment où son dos toucha au mur adjacent ; alors, changeant de tactique il se jeta de côté et se pencha presqu'à terre, et comme un

tigre des forêts de la Malaisie, sauta sur son antagoniste, l'entoura de son bras gauche, et leva sa main droite dans laquelle brillait son poignard.

Mais Georges était sur ses gardes, et, par un mouvement également rapide, réussit à parer le coup.

Ce fut en qui des deux saisirait le bras droit de l'autre, et frapperait le coup fatal qui déciderait le combat.

Si Mortagne avait l'avantage par sa science, Georges était plus que son à égal en force, il se défendait avec la plus grande énergie, sans cependant parvenir à percer les plis du manteau qu'on lui opposait.

C'est qu'aussi, nous avions oublié de le dire, la pointe de son poignard s'était cassée en poussant la serrure de la chambre où était enfermée Emma Keradeuc.

—Faut il tirer signor ? demanda l'homme à cheval......J'entends les roues d'une voiture qui vient par ici !

—Non, répondit Mortagne ; c'est à moi de régler mon compte avec M. Georges France.

—Misérable ! cria ce dernier ; si l'acier ne suffit pas, je t'étranglerai !

—L'acier d'uu poignard n'est jamais impuissant, répondit Rodolphe d'un ton moqueur. Il a été trop souvent mon ami pour me faire défaut en ce moment.

En parlant ainsi, il leva la main droite que Georges avait lâchée pour le saisir à la gorge.

Il y eut un cri, un cri de triomphe poussé par Mortagne. Les deux combattants se serraient si fort qu'ils roulèrent ensemble sur la terre, qui se rougit d'un flot de sang.

Tous deux étaient tombés, mais un seul se releva. Ce fut Mortagne !

Il rit de sa façon railleuse, et essuya tranquillement la lame de son poignard à son manteau.

—Qu'en dis-tu, Matteo ? demanda-t-il en s'adres-

sant à son compagnon, qui sauta alors à bas de cheval, un combat est bientôt fini, n'est-il pas vrai?

—Il aurait pu se terminer moins à votre satisfaction, si son poignard avait été autrement.

Et Matteo lui montra l'arme qu'il avait prise des mains de Georges.

—C'est vrai, la pointe est brisée ; cela a été heureux pour moi, car il ne se défendait pas mal pour un novice.

—Qu'est-ce qu'on va faire de cette carcasse? demanda Matteo en poussant du pied le corps de Georges, mais sans chercher à le relever.

—Laissons-le où il est, répondit Mortagne. Il a des amis près d'ici, puisqu'il m'a pris pour l'un d'eux. Mais voilà le bijou qui mérite notre attention, ajouta-t-il en prenant Emma Keradeuc dans ses bras, aidez-moi à la placer devant moi à cheval, et hâtons-nous ; le jour va paraître, et nous avons du chemin à faire.

Avec l'assistance de Matteo, Rodolphe posa la jeune fille sur son cheval, sauta lui-même en selle, et la soutint en l'entourant de son bras.

—Quel est ce bruit? dit-il; quelque voiture qui entre dans la rue.

—C'est la voiture dont je parlais tout à l'heure. Mais bast! Elle va comme une tortue. Nous n'aurions guère sujet de nous presser, si nous n'avions une autre poursuite à craindre.

—A craindre? Pour plusieurs raisons je veux éviter cette poursuite, mais je ne la crains pas Allons, en selle, et vite, sans quoi nous aurions des démêlés avec la police, vous me rejoindrez à la barrière.

Matteo obéit, et tous deux sortirent de la rue, au moment où le fiacre y entrait par l'autre extrémité.

La voiture s'arrêta devant la porte où s'était livré le combat. Charlot sauta à terre, et tomba agenouillé auprès du corps de son ami.

X

LE TRAITEMENT MERVEILLEUX DU DOCTEUR NOIR

Il serait impossible de trouver des mots pour exprimer le chagrin qu'éprouva Charlot en voyant quel évènement terrible s'est passé durant son absence.

Georges France blessé, peut-être dangereusement Emma Keradeuc de nouveau prisonnière, car il ne doutait pas que tout cela fut l'œuvre des gens de Rodolphe Mortagne.

Il s'était penché sur son ami pour examiner sa blessure, quand le claquement d'un fouet lui fit relever la tête.

Le cocher, après avoir rassemblé les rênes de ses chevaux, s'apprêtait à s'en aller.

Charlot le pria d'arrêter.

—Non, non pas, répliqua l'automédon ; je ne veux rien avoir à faire avec tout cela. Vous pouvez assassiner qui vous voudrez, je m'en inquiète peu, mais vous ne ferez pas un cercueil de ma voiture.

—Mais mon ami va mourir au bout de son sang.

—C'est son affaire.

—Mais je suis étranger dans ce pays.

—C'est votre affaire. La mienne est de veiller sur ma voiture et ma réputation, et je ne souffrirai pas que l'une ou l'autre ait à souffrir pour le service de personne.

La dernière partie de cette réponse fut perdue pour Charlot, car quand il acheva sa phrase il était déjà loin.

—Qu'est-ce que je vais faire ? murmura Charlot en voyant le cocher. A qui demander secours ?

—Au docteur Raymond, dit une voix derrière lui.

Il se retourna et vit penché sur le corps de Georges le docteur noir.

Il avait ouvert le gilet de Georges, et examinant la blessure.

—Le poignard a rencontré une côte, qui, heureusement, a fait dévier le coup qui aurait pu être fatal, dit-il. Votre ami a été insensé d'oser attaquer un homme comme Mortagne avec une arme pareille.

Il indiqua le poignard brisé qui était aux pieds de Charlot.

—Rodolphe Mortagne ! s'écria ce dernier, impossible.

—Pourquoi cela ?

—Il ne devait pas revenir avant quelques jours ; vous nous l'aviez dit, et j'avais entendu ses domestiques émettre cet avis.

Le docteur sourit.

—Mortagne est un de ces hommes dont il est difficile de deviner les mouvements, dit-il. Il soupçonnait le danger, et pour lui soupçonner le danger, c'était courir au-devant, et souvent comme dans ce cas en triompher.

—Vous parlez de cet homme avec bien de la chaleur, dit Charlot quelque peu irrité des éloges qu'il entendait faire.

—Je parle de lui comme il le mérite, répondit le docteur Raymond.

—Vous avez dit qu'il était votre ennemi.

—Je n'ai rien dit de pareil. J'ai dit que j'étais moi, son ennemi, son ennemi amer et implacable. Mais en voilà assez ; je n'ai pas l'habitude qu'on m'interroge. Je suis ici pour vous aider, et je vous aiderai à mon heure et à ma manière.

—Mais si mon ami n'est pas immédiatement tiré d'ici, il va mourir, et puis le jour vient.

—Georges France vivra ; sa blessure n'est pas dangereuse quoique le coup ait été porté par une

main qui est généralement sûre. Quand j'ai vu briller ce poignard, j'avoue que j'ai cru votre ami perdu.

Charlot, qui était penché sur Georges, bondit sur ses pieds.

—Vous avez vu ! s'écria-t-il.

Raymond, toujours agenouillé, indiqua une fenêtre voisine.

—J'étais là, dit-il.

—Et vous n'avez pas empêché ce qu'on peut appeler un meurtre.

—C'eût été une folie de ma part, répliqua le docteur.

—D'avoir sauvé mademoiselle Emma ! continua Charlot, avec indignation.

—Que me fait à moi, votre demoiselle Kéradeuc ? Croyez-vous que je tienne le moins du monde à la vie de cet homme que je pourrais laisser mourir à mes pieds, si lui, vous et elle n'étiez tous des instruments dont je me sers pour arriver à un but ?

—Et ce but ? demanda Charlot.

—Il ne me convient pas de vous le faire connaître. Qu'il vous suffise de savoir qu'en travaillant pour moi, je travaille pour vous. Il faut que la coupe que je porterai à ses lèvres soit pleine, et il la boira jusqu'à la dernière goutte.

Il y eut un moment de silence, puis, désignant Georges, il reprit :

—Ne craignez pas pour la vie de votre ami ; je me chargerai de sa guérison. Je n'aurai qu'à appliquer sa sur blessure,le jus de quelques herbes dont je connais le secret, et demain soir il sera de nouveau sur la route.

—Quelle route ?

—La route qui le conduira auprès de mademoiselle Emma, s'il a assez de courage pour la suivre, et assez de prudence pour échapper aux dangers qu'il rencontrera. Nous n'avons pas de temps à perdre ; c'est en agissant plus qu'en parlant qu'on arrive à de grandes choses.

Il fit entendre un coup de sifflet, en se tournant vers la fenêtre de la maison, d'où il avait assisté au duel entre George France et Rodolphe Mortagne.

La maison qui était soutenue par d'énormes poutres, était à toute apparence dans un véritable état de ruines, et menaçait de s'écrouler d'un moment à l'autre.

La porte de cette maison s'ouvrit et deux hommes en sortirent.

Ils avaient le teint noir, même plus que le docteur; et, à leur costume, on les aurait pris pour des Algériens, ou pour employer une expression plus large, pour des Africains.

Ils s'approchèrent du docteur Raymond, en levant les mains et en les portant à la hauteur de leurs fronts, avec un air de profond respect.

—Prenez ce corps, et portez-le dans la maison, dit le docteur en leur parlant dans un langage étranger.

Les hommes obéirent.

Charlot, qui n'était pas absolument sans appréhension au sujet de ce mystérieux docteur, le suivit en se promettant bien d'avoir les yeux ouverts sur ce qui se passerait.

XI

COMBAT ENTRE DES BETES FEROCES

Les indiens suivirent un étroit corridor, et montèrent un escalier dont les marches craquaient sous leurs pieds. Ils étaient suivis par le docteur Raymond et Charlot.

Arrivés dans une petite pièce assez mesquinement meublée, les Indiens placèrent Georges sur un lit, et, à un signal du docteur, levèrent les mains à leur tête, s'inclinerent, et quittèrent l'appartement.

Le docteur et Charlot se tenaient debout près du lit; ce dernier contemplait avec anxiété le visage de son ami qui était d'une pâleur de marbre.

—Il a déjà la figure d'un mort, dit-il au médecin ; êtes-vous sûr qu'il ne va pas mourir.

Le docteur sourit.

—Sa vie est dans mes mains.

—Vous m'avez promis de le sauver ! s'écria Charlot vivement.

—Ne craignez rien, je le sauverai. Bien plus, ne vous ai-je pas promis que demain, avant que le soleil se couche, cet homme que vous voyez étendu là sans force et presque sans vie, sera en selle, et en route pour délivrer mademoiselle Keradeuc.

Le docteur se pencha vers Georges France, et entr'ouvrant sa chemise examina de nouveau la blessure.

—Fiez-vous à moi et tout ira bien, dit-il. Je n'ai aucun intérêt à vous tromper. Si telle avait été mon intention, vous ne seriez pas ici, et votre ami que voilà n'ouvrirait plus jamais les yeux, car si la blessure était petite, le poison était subtil.

—Le poison ! s'écria Charlot, et bondisssant sur ses pieds.

Le docteur Raymond sourit en le regardant d'un air moqueur.

—Celui qui veut s'attaquer aux serpents, dit-il, doit prendre garde à leurs morsures, et se pourvoir d'un antidote. Heureusement, j'étais là. Veillez bien et soyez patient, je reviendrai bientôt.

La porte se ferma...il était parti.

Charlot trempa un linge dans le bol, et, s'asseyant à côté du lit, il baigna les tempes de son ami, avec une adresse presque féminine.

Drôle d'individu que ce médecin, se dit-il tout en faisant son office de garde-malade ; mais que peut signifier tout ce mystère ? S'il veut réellement du bien à mademoiselle Keradeuc, pourquoi n'est-il pas resté lui-même auprès de Georges et ne m'a-t-il pas indiqué tout de suite le chemin à suivre ? Et penser aussi, que la pauvre Jeanne Mathieu est prisonnière dans cette horrible maison ! Quel bonheur ce sera pour sa vieille mère, qui la croit morte, de la serrer de nouveau dans ses bras ?

Le temps s'écoula, et Charlot était encore plongé dans ses réflexions, quand Georges ouvrit lentement les yeux, et regarda autonr de lui avec étonnement.

Où suis-je ? murmura-t-il à voix basse, et comme s'il s'éveillait d'un songe.

Charlot, surpris et embarrassé par cette question inattendue, répondit involontairement :

—Où nous sommes, je n'en sais rien, mais dans la maison d'un ami, je suppose, puisque c'est le docteur noir qui vous a fait transporter ici.

Par un mouvement subit, Georges se souleva sur le coude.

Il avait reconnu la voix de son compagnon.

—Charlot ! Charlot ! dit-il vaguement, comme quelqu'un qui rassemble ses pensées, comment se fait-il que tu sois ici ?

Soudain la mémoire parut lui revenir.

Il poussa un cri, et saisissant Charlot par le bras, il le regarda fixement en face.

—Où est Emma? demanda-t-il: qu'est-ce qu'ils ont fait? Parle! Réponds-moi! Est-elle en sûreté?

Charlot ne répondit pas.

Que pouvait-il dire? La vérité pouvait-être dangereuse dans l'état de faiblesse où était son ami.

Celui-ci vit son hésitation, et en devina la cause.

—Je devine tout! s'écria t-il; elle est retombée en son pouvoir! ne crains pas de tout me dire, entends-tu? tout, car il est préférable que tu ne me caches rien...l'anxiété, le doute me seraient insupportables.

—Elle n'est perdue que pour un temps, répliqua Charlot, ému par le ton suppliant de son ami. Il a promis de nous mettre sur la trace du misérable, et si seulement vous pouviez rester tranquille pour l'instant,monsieur Georges, demain à pareil le heure nous serions en chasse.

—Il......qui? demanda France.

—Le docteur noir......le docteur Raymond.

Alors, voyant que le danger servait plutôt à irriter sa curiosité qu'à la satisfaire, Charlot lui raconta tout ce qui était arrivé depuis le moment, où, en arrivant avec le fiacre, il l'avait trouvé baignant dans son rang.

Georges l'écouta avec avidité, s'étonnant de l'étrange intérêt que le docteur Raymond semblait prendre à ses mouvements, et de sa mystérieuse réapparition à l'heure où il avait le plus besoin de ses secours.

A son tour,il raconta à Charlot l'arrivée soudaine de Mortagne, le combat qui avait suivi l'incident du poignard brisé, et le reste.

Cependant le docteur Raymond rentra bientôt.

—Est-ce qu'elle serait empoisonnée? murmura-t-il d'une voix si basse que Charlot ne put l'entendre. Quand Mortagne frappe, il est généralement sûr de son coup. J'agirai comme si elle l'était, à tout hasard.

Il tira de sa poche une petite trousse en cuir, l'ouvrit, et laissa voir à Charlot, qui regardait dedans avec une émotion assez vive, une douzaine de petites bouteilles remplies de diverses couleurs.

Le docteur en choisit une, et donnant la trousse à tenir au jenne marin, il se pencha sur Georges.

—Le sang cessa déjà de couler, dit-il. C'est comme je l'attendais ; mais il est encore temps.

Il ôta le bouchon en cristal de la fiole, et laissa tomber quelques gouttes de son contenu dans la blessure.

Puis il reprit la trousse des mains de Charlot, remit la bouteille à sa place. et tira de l'une de ses poches un morceau de toile qu'il imbiba soigneusement du contenu d'une autre bouteille. Cela fait, et après avoir appliqué le morceau de toile sur la blessure, le docteur choisit un troisième flacon, ouvrit, non sans quelque difficulté, les dents du malade, et versa dans sa bouche quelques gouttes d'un liquide brillant et clair comme de l'eau.

L'effet fut magique.

La respiration qui était presque entièrement suspendue, redevint visible ; et au bout de quelques minutes la poitrine se souleva avec régularité. La couleur revint aux lèvres et aux joues, et quoique les yeux restâssent encore fermés, il était clair que la mort avait lâché sa proie qui dormait maintenaut d'un sommeil réparateur.

Le docteur se tourna vers le jeune marin.

—Mes drogues n'ont pas perdu leur pouvoir, dit-il, la blessure se cicatrise déjà, et dans quelques heures votre ami sera debout.

Charlot allait exprimer toute sa reconnaissance ; mais la froideur du médecin le paralysa.

—Il faut que je vous quitte, dit ce dernier ; mais je reviendrai bientôt, et je vous dirai quel chemin vous devrez prendre. Une fois sur la trace, vous n'aurez plus qu'à la suivre rapidement et avec précaution, car de votre prudence dépendra le résultat.

—Les délais sont dangereux, répliqua Charlot, en songeant à Emma Keradeuc, mais on ne peut les éviter, sans doute.

—Ne bougez pas d'auprès de votre ami avant que je sois de retour, continua le docteur, et jusqu'à ce qu'il s'éveille, ce qui aura lieu dans une heure, baignez-lui le front et les tempes avec l'a lotion que j'ai versée dans ce bol.

Tout en parlant, il s'approcha de la porte,l'ouvrit et s'arrêta sur le seuil.

Georges qui s'était à demi soulevé sur le lit, s'assit tout à fait.

Le docteur noir avait prophétisé vrai, le changement était miraculeux.

—Je n'éprouve pas de douleur, dit il, seulement une petite faiblesse. Pourquoi ne partirions-nous pas tout de suite?

Il voulut se lever, mais il chancela aussitôt, et si Charlot ne l'eût retenu dans ses bras, il serait tombé.

—Non, dit le jeune marin, en secouant la tête, il faut attendre le docteur; si quelqu'un peut vous remettre promptement sur vos jambes, monsieur Georges, c'est lui assurément. Ainsi veuillez donc vous reposer tranquillement jusqu'à son retour, qui ne se fera pas longtemps attendre; car quelque chose me dit qu'il est tout autant que nous intéressé dans tout cela, quoique pour des motifs différents.

Georges suivit le conseil du jeune marin,et celui-ci, pour calmer son impatience, lui raconta l'histoire d'Emma Keradeuc, C'était la première fois qu'il entendait dans ses détails le récit du naufrage, et comment elle avait été sauvée par le chien de M. de Moidrey.

—Je ne crois pas que jamais un chien ait été plus aimé que ne le fut celui-ci par tout les habitants de Saint-Germain, dit-il; quand il mourut, il y a quelques années, on l'enterra dans cette partie de la propriété de Moidrey qui a vue sur la mer. Tout

le monde voulut y assister, et Mlle Emma marchait en tête de la procession. Je m'en souviens comme si c'était hier, quoique je ne fusse qu'un enfant à cette époque. Mlle Emma pleurait à fendre le cœur.

—C'est étrange répliqua Georges, après plusieurs minutes de réflexions,...... mais aux souvenir de mon enfance se mêle aussi l'image d'un noble chien. Le fait est que c'est le seul souvenir que j'ai conservé des premiers temps de ma vie, celui-là est le premier temps de ma vie, celui-là est le visage plein de douceur d'une femme, qui m'embrassait avec amour et tendresse, et que je suppose être ma mère.

—Vous ne l'avez pas connue? demanda Charlot.

Jamais;...... ni mon père ni ma mère. Ma vie commence au temps où, petit enfant,je fus recueilli dans un bateau, par le capitaine d'un navire américain. Comment je me trouvais là perdu au milieu de l'Atlantique, à des centaines de lieues de tout rivage,...... c'est un obstacle que, probablement, le temps ne fera que rendre plus obscur.

—Et vous n'avez aucun indice qui puisse vous mettre sur la trace de vos parents.

—Aucun ; excepté, comme Emma Keradeuc, le souvenir que j'ai d'avoir eu pour compagnon de mes jeux, un gros chien, et cette douce image de femme qui se penchait sur moi en me souriant. Rien n'est clair......rien n'est défini...... une vague confusion de scènes et de figures m'échappent au moment où je veux les saisir.

Longtemps ils continuèrent à parler ainsi. Tout à coup, la porte s'ouvrit sans bruit, et le " docteur noir," comme Charlot l'appelait, glissa dans la chambre.

Après l'avoir félécité sur son état qu'il trouva sensiblement mélioré, et l'avoir assuré que, avant la fin de la journée sa guérison serait complète, s'il voulait continuer à se laisser guider par lui, le doc-

teur coupa court aux remerciments que Georges s'apprêtait à lui faire.

—Je vous ai déjà dit que c'est nullement par amitié ou affection pour vous, que vous me trouvez être votre ami, dans ces circonstances, dit-il ; je ne mérite pas les remerciments et je n'en désire aucunement.

—Et vous nous aiderez à découvrir la nouvelle prison où ce misérable veut enfermer cette jeune fille ? demanda Georges.

—C'est déjà fait.

—Où est-elle maintenant ? s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens.

—Cela, je ne puis vous le dire. Mais elle se rend dans le Devonshire, près de la mer. Rodolphe Mortagne a acheté là ou loué un vieux château ou une tour et c'est la à tour qu'il la conduit.

—Vous savez comment elle se nomme ?

—La tour du Phare. D'après la description qu'on m'en a faite, elle est située sur un rocher, comme je vous l'ai dit, au bord de la mer.

—Nous allons partir tout de suite,s'écria Georges, qui s'était levé une seconde fois.

—Ce serait une folie. Mortagne a prévu le cas où il serait poursuivi ; mais si ses soupçons étaient éveillés, il changerait sa destination.

—Alors, que conseillez-vous ?

—Reposez-vous aujourd'hui, et vous agirez demain. Je vais préparer une potion que vous prendrez tout à l'heure : cela vous procura quelques heures de sommeil ; et quand vous vous réveillerez, vous ne vous sentirez plus de votre accident.

Quand vous serez éveilllé, continua-t-il, vous pourrez quitter cette maison, et retournez à votre hôtel. Ce timbre, que voici sur la table, vous servira à appeler un domestique, qui aidera à vous habiller. Je dois vous dire aussi, qu'il serait inutile de le questionner, attendu qu'il est muet,...... pour tout le monde, excepté pour moi !

—Et que vais-je faire durant tout ce temps? demanda Charlot.

—Retournez à votre hôtel, et procurez-vous deux chevaux, capables de supporter la fatigue d'un long voyage. Votre ami vous rejoindra en quelques heures. Ce soir, un messager vous portera un papier sur lequel vous trouverez soigneuseusement indiquées les routes que vous aurez à suivre séparément.

—Séparément! s'écria Charlot, en changeant de visage.

—Il le faut; les deux chemins sont assurément dangereux, car Mortagne a de l'argent, il n'en est pas avare. Mais, avec de la prudence un de vous arrivera à la tour du Phare. En voyageant séparément, vous doublez vos chances.

Cette dernière considération triompha de toutes les objections; et les deux jeunes gens quoiqu'il leur en coûta de se séparer, témoignèrent au docteur Raymond leur empressement à suivre ses conseils.

—Est-ce que nous ne vous reverrons pas avant notre départ? demanda Georges.

—Non. J'ai moi-même un voyage à faire, mais... et il rit de son rire sardonique et moqueur... au moment où vous m'attendrez le moins, je serai près de vous. Je vous ai déjà prouvé que vous avez un important allié dans le docteur Raymond.

Sa main était sur le bouton de la porte, et il alllait sortir aussi soudainement qu'il était entré, quand une question de Charlot l'arrêta.

—Il y aussi une jeune fille, Jeanne Mathieu, qui est aussi prisonnière de ce Mortagne, dit-il. Elle est dans la maison où nous avons pénétré la nuit dernière.

—Elle y était, répliqua le docteur: mais elle n'y est plus. Elle accompagne celle que vous me nommez "la perle de l'océan." Avez-vous d'autres questions à m'adresser?

—Non.

Le docteur ouvrit la porte avec une sorte d'impatience.

—Ce soir, mon message, dit-il ; demain, au lever du jour, vous vous mettrez en route.

La porte se referma.... il était parti.

Le soir de ce même jour, George France et Charlot étaient prêts à se mettre en route.

La potion du docteur noir, comme les drogues qu'il lui avait déjà administrées, avait fait des merveilles.

Le message du docteur arriva, avec le papier sur lequel étaient indiquées, comme sur une carte géographique, les routes que George et Charlot devaient prendre chacun séparément.

Au premier rayon de l'aurore, ils sautèrent en selle, et, après avoir échangé une cordiale et affectueuse poignée de main, ils se séparèrent

Nous laisserons, pour un temps, Charlot suivre sa fortune, et nous raconterons quelques-unes des aventures qui survinrent à notre héros.

Nous ne ferons pas le tableau des contrées qu'il traversa avant d'arriver dans le comté de Devon. Nous dirons seulement que, dans la plupart des auberges dans lesquelles il s'arrêtait le long de la route, il trouvait des traces de celle qu'il cherchait. Dans l'une ce fut un bout de ruban qu'il reconnut lui avoir appartenu, et qui lui fut remis par la femme de l'auberge.

—On lui avait recommandé, dit-elle, de le donner à un Français de sa tournure, qui devait passer par là le lendemain, c'est-à-dire le même jour où elle avait l'honneur de lui parler.

—Qui est-ce qui vous l'a donné ? demanda Georges avec une grande agitation.

—Une personne noire......un *nègre.*

On peut faire remarquer, eu passant, que dans le peuple, on appelle nègre tous les gens de couleur, sans s'inquiéter des ombres.

—Un homme petit, vif, avec des yeux perçants

une barbe et des moustaches? demanda George France.

L'aubergiste secoua la tête.

—Milord se trompe, dit-elle. Il n'avait pas de barbe pas de moustache. Il était vêtu d'un pantalon et d'un paletot blanc, il était évidemment au service d'un monsieur très-riche.

—Et avec ce monsieur, y avait-il des dames? demanda George avec anxiété.

—J'ignore qui il avait avec lui, dit-elle vivement. Il y avait quelqu'un dans la voiture mais ce n'était point mon affaire. Ce que je puis dire, c'est que ce monsieur ne regardait pas à son argent, et payait bien.

—Mais si d'autres se montraient aussi généreux et payaient?

La femme secoua la tête.

—J'ai promis de vous donner ce ruban, dit-elle; et je l'ai fait; vous me donnerez pour cela ce que vous voudrez. Ma besogne est de servir à boire et à manger, et non de répondre à des questions.

Georges, après quelques moments de silence, paya avec une libéraiité qui fit briller dans les yeux de la femme un éclair de plaisir et s'apprêta à se remettre en route.

Il allait faire tourner la tête de son cheval, quand l'aubergiste, mue par une impression soudaine, posa la main sur la bride.

—Vous avez une figure qui plait, lui dit-elle, la main ouverte; et ce serait une pitié qu'il vous arrivât du mal. Il y avait une dame, et d'une rare beauté, qui m'a fait des signes, mais la voiture était trop bien gardée pour que je puisse lui causer.

—Etait-elle bien portante ou souffrante?

—Elle paraissait assez malheureuse. Est-ce que vous la cherchez? demanda-t-elle brusquement.

—Pourquoi me demandez-vous cela?

—Parceque celui-là doit avoir de bons gants qui veut mettre la main dans un panier de serpents. Il y a du danger à courir sur la route.

—Quel danger?

—Je l'ignore; mais je suis sûre qu'il y a du danger dans toutes les affaires auxquelles Matteo le borgne est mêlé.

Avant que Georges put lui demander ce que c'était que Matteo le borgne, son mari, un rustre assez repoussant, apparut, sur le seuil de la porte et ordonna rudement à sa femme de rentrer.

Soyez sur vos gardes, dit cette dernière à voix basse à Georges en se retournant.

Les ombres de la nuit commençaient à descendre dans la plaine, lorsque Georges France, qui avait ce jour-là fait une longue route à travers un pays des plus accidentés, vit son cheval se cabrer soudain, avec une violence qui faillit le renverser.

Puis l'animal se tint immobile, la tête en arrière les yeux dilatés, en tremblant de tous les membres et montrant tous les signes d'une grande terreur.

Comprenant que le sagace animal avait reconnu la présence d'un danger qui n'était pas encore visible pour lui, Georges prit son pistolet, l'arma, et se penchant sur sa selle, chercha à pénétrer l'obscurité de la route.

A quelques pas en avant, il aperçut quelque chose de sombre, qui était couché au milieu de la route mais qui s'avançait lentement de son côté.

Supposant que c'était un énorme chien, il cria bien fort, et en même temps éperonna son cheval; mais celui-ci sans bouger d'un pas trembla avec un redoublement de violence.

Georges France cria de nouveau, et leva son pistolet.

Au premier mouvement de son bras, l'animal se dressa, les yeux brillants comme deux balles de feu et prêt à s'élancer.

C'était un loup; au même instant, un bruit qu'il entendit dans le fourré à sa droite, lui ayant fait tourner la tête, le jeune homme aperçut une multitude de ces animaux, qui sont d'ailleurs, en si grand nombre dans le pays qu'il traversait.

Georges ne prit pas le temps de réfléchir.

Il visa celui des loups qui avait osé lui barrer le passage, tira, et l'envoya rouler à dix pas en arrière.

Puis, au milieu des centaines de hurlements, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval qui partit comme une flèche.

Tout à coup, Georges entendit des cris; au secours! ces cris partaient d'un bouquet d'arbres qui se trouvait à dix ou douze pas de la route.

Que faire? lancer son cheval par dessus le fossé était chose impossible; descendre et l'attacher serait le condamner à être la proie des loups.

Un autre cri plus fort et plus désespéré que les autres le décida. Il sauta à terre, jeta la bride sur le cou de son cheval, et le lâcha.

—Il doit y avoir un village près d'ici, se dit-il; son instinct l'y conduira et je le retrouverai.

Le cheval ne se sentit pas plutôt en liberté qu'il s'élança dans l'espace; et Georges France, en se retournant vit les loups qui se précipitèrent à sa poursuite.

Le jeune homme courut vers le fourré, et s'arrêta muet et effrayé devant le spectacle qui frappa ses regards,

Perchée sur l'une des basses branches d'un arbre, à une petite distance de terre, était une jeune fille que George jugea être âgée de seize à dix-huit ans. Au dessous d'elle, bondissant et hurlant de rage étaient deux loups. A chaque bond, ils touchaient de leurs museaux la pauvre jeune fille qui était prête à s'évanouir de frayeur.

Un petit panier était renversé à terre.

Le plus petit des loups s'enfuit à la vue du jeune homme; mais l'autre s'élança sur lui, et un combat acharné, dont nous ne décrirons pas toutes les péripéties, s'engagea entre l'homme et la bête.

Après une lutte qui dura cinq minutes en réalité, mais une heure pour Georges, l'animal tomba la

tête brisée d'un coup de canon de pistolet que lui asséna notre héros.

Le monstre se débattit un moment dans les convulsions, et puis resta immobile sur l'herbe. Georges était pâle et à bout de respiration : ses nerfs se détendirent soudainement ; il chancela, et serait tombé tout près de son ennemi vaincu, si la jeune fille ne s'était pas élancée près de lui.

—Etes-vous blessé ? lui demanda-t-elle d'une voix douce, et qui tremblait encore de crainte. Oh ! vous êtes plein de sang ! s'écria-t-elle en indiquant l'écume ensanglantée dont le loup en mourant avait couvert ses mains et ses vêtements.

—C'est son sang, répliqua Georges en souriant.

—Je vous dois la vie, dit-elle ; sans vous j'étais perdue, car je me sentais évanouir de terreur. M[illegible] n'attendons pas que les autres loups arrivent, attirés qu'ils seront par le cadavre de leur compagnon. Le village est de l'autre côté de la lande, à un mille à peu près.

—Le village où vous demeurez ?

—Non, monsieur ; mon chemin suit une direction différente, et je serai obligée de vous quitter après avoir traversé la lande.

—Permettez - moi de vous accompagner chez vous.........

La jeune fille qui se baissait pour prendre son panier, se releva vivement, et répliqua d'un ton qui parut à Georges être plein d'alarme......

—Non, non, pour rien au monde ! puis s'arrêtant tout à coup, elle ajouta : il y a une grande auberge dans le village où vous serez beaucoup mieux.

—Comme vous voudrez, dit Georges, ce que je voulais, surtout, c'etait de vous voir hors de danger.

La jeune fille le regarda et murmura :

—Je ne suis pas ingrate, monsieur.... je ne suis pas ingrate.

Il y avait quelque chose dans le ton de sa voix de

si vrai et de si triste que Georges en fut vivement frappé.

Cette jeune paysanne était un de ces types de force et de beauté féminine comme on en trouve dans les campagnes éloignées de l'influence énervante des villes. Ses cheveux étaient noirs comme de l'ébène ainsi que ces sourcils qui contrastaient avec la blancheur de son teint et les couleurs roses de ses joues.

Elle avait un air modeste et presque timide, mais on devinait autour de ses lèvres qu'elle serait capable de fermeté si les circonstances l'exigeaient. Ses manières étaient simples, et il semblait y avoir en elle une sorte de contrainte.

—Nous devons nous séparer ici, dit-elle brusquement, en s'arrêtant. Le village est là-bas. Vous pouvez distinguer la tour de l'église, entre les arbres.

—J'aurais voulu vous accompagner jusqu'à votre demeure, répliqua Georges ; mais je n'insisterai pas. de crainte d'être indiscret, ou de vous déplaire.

—Me déplaire ! oh ! monsieur, comment pouvez-vous penser cela ? ce n'est pas moi, mais les autres. Elle s'interrompit soudainement, comme si elle eut craint d'en trop dire. Adieu, monsieur, ajouta-t-elle, je penserai toujours à vous dans mes prières.

Il y avait des larmes dans ses yeux ; mais l'obscurité empêcha Georges de les voir.

—Ne nous séparons pas ainsi, dit-il gaiement. Je ne désire pas pénétrer vos secrets, croyez-moi ; mais je voudrais du moins connaître le nom de celle à qui j'ai été assez heureux pour rendre un service.

Elle hésita un moment, un moment seulement, et répondit :

—Betty.

—Un nom charmant, dit George avec un accent de bonté, et j'aurai du plaisir à me le rappeler ; mais je ne dois pas vous retenir plus longtemps, car la nuit vient, et votre mère.........

—Je n'ai pas de mère! Bonsoir, monsieur, bonsoir! et que Dieu vous préserve de tout danger.

Elle se détourna et s'éloigna rapidement dans une direction opposée au village. Une minute après elle avait disparu dans les ombres de la nuit.

Au moment où Georges arrivait à l'extrémité de la lande, le son d'une voix qui appelait frappa ses oreilles. Il y répondit, et au bout de quelques secondes, il rencontra un cavalier qui tenait un cheval par la bride.

Georges reconnut avec joie que ce cheval était le sien. L'étranger lui dit qu'il l'avait trouvé galopant sur la lande, et que craignant qu'il ne fut arrivé quelque accident à son maître, il était revenu sur ses pas, en criant pour appeler son attention.

Quelques mots de Georges expliquèrent ce qui était arrivé. L'étranger l'écouta attentivement, et puis s'offrit a le conduire à l'auberge du village.

Le premier soin de Georges France, en arrivant à sa destination, fut de s'assurer que son cheval que l'on plaça dans l'écurie, à côté de celui de l'étranger, avait bien tout ce qui lui était nécessaire.

Puis il rentra dans l'auberge. En attendant le souper que l'on était en train de préparer, on lui servit pour lui et son compagnon, une bouteille de bière.

Ce dernier,qui était d'un caractère assez sociable, accepta sans se faire prier,l'invitation que lui avait faite Georges de s'asseoir en face de lui; et la bouteille qu'on venait de vider qu'il avait fait de grands progrès dans son estime, car il ne pouvait se dissimuler que ses premières impressions étaient loin d'être favorables.

Cet inconnu n'avait certainement pas ce qu'on appelle une figure prévenante. Il était au-dessous de la taille moyenne, très-musculeux, et cependant n'était pas mal fait. Les traits, pris séparément, étaient tous bien, mais dans leur ensemble, ils avaient une expression désagréable, une expression tout à la fois arrogante et servile.

Ses yeux, noirs et pénétrants, avaient un éclat sinistre, même lorsque sa bouche grimaçait un sourire. Ses cheveux noirs, son teint olivâtre et son accent firent supposer à Georges qu'il était Italien.

—Vous n'êtes pas de ce côté-ci des Alpes ? dit notre héros, à un moment où la conversation languissait.

—En effet, je suis de Naples,...... mon nom est Pescara, Andrea Pescara, à votre service.

Ils continuèrent à causer sur différents sujets, et l'étranger, comme pour faire le pendant de l'aventure que Georges avait eue dans le bois, raconta plusieurs traits d'audace dont il était le héros.

—Vous paraissez bien connaître cette partie de l'Angleterre, fit observer Georges.

—Je n'y suis qu'en passant, répliqua Pescara, en haussant les épaules, mouvement qui lui était habituel. Je séjourne avec un vieil ami, au château qui est tout près, le château noir. Le connaissez-vous !

Tout en faisant cette question, il regarda furtivement Georges France qui ne s'en douta pas, et répondit en remplissant son verre :

—Vous oubliez que je vous ai dit que je n'étais jamais venu en Angleterrre.

Georges s'arrêta, jeta un coup d'œil sur son compagnon, dont la figure sombre brillait en ce moment de bonne humeur, et lui dit de façon à n'être entendu que de lui :

—Avez-vous entendu parler d'un endroit qu'on nomme la tour du phare. et qui serait par là, dans le voisinage ?

—J'ai mieux fait que d'en entendre parler, je l'ai [illegible]e. Elle est à environ quinze milles d'ici. Il se- [illegible] la tête. La tour a une mauvaise réputa- [illegible].

—[illegible]ourquoi ?

—[illegible]n prétend qu'elle sert de lieu de rendez-vous à des pirates, des contrebandiers, et le reste. J'es-

père que ce n'est pas là que vous avez affaire. Si on en croit les on dit, ce ne serait pas un endroit sûr.

—Un homme averti est fort, répliqua Georges en riant et en se levant; mais je vois qu'on va bientôt servir le souper, et je veux auparavant aller donner un autre coup d'œil à mon cheval. J'ai habitude de veiller moi-mêmə à ce qu'il ne manque de rien.

—Une excellente habitude, et que je prendrai, dit l'étranger, le temps de finir mon verre, et je vous rejoins.

Dès que Georges eut dépassé le seuil de la porte, il s'opéra un grand changement sur la figure du signor Andrea Pescara.

Il fit signe d'approcher à une sorte de grossier paysan, qui faisait semblant de dormir dans un coin.

Celui-ci traversa la chambre avec une activité qu'on ne lui aurait pas soupçonnée.

—Baisse-toi, que je puisse te parler tout bas, lui dit Pescara. Tu as vu l'individu qui vient de sortir ......*C'est* notre homme. File par la porte de derrière, et courut au château; dis à Harry de tout préparer.

Le paysan fit signe qu'il avait compris, et Pescara, se frottent les mains,se disposa à aller rejoindre Georges.

Mais nous le devancerons de quelques minutes.

Georges n'était pas plutôt entré dans la cour qn'une personne qui évidemment le guettait, lui posa la main sur le bras. Il avait été, depuis le commencement de son voyage, habitué à tant de surprises de toutes sortes,qu'il avait cessé de s'étonner.

—Si monsieur veut venir par ici, lui dit la personne qui l'avait abordé, et qui n'était que l'une des servantes de l'auberge, j'ai un message pour vous.

Georges la suivit, et dès que celle-ci crut que personne ne pouvait les voir, tira de sa poche un papier roulé, et le lui tendit ; et aussitôt elle s'éloigna sans attendre de questions.

Georges entra dans l'écurie où était allumée une lanterne, et voici ce qu'il lut : *votre route est pleine de dangers ; de tous côtés le péril vous entoure, ne vous arrêtez nulle part avant d'atteindre le village de Morton, à quinze milles de celui-ci. Là vous trouverez un ami. Hâtez-vous ! Hâtez-vous ! Détruisez ce billet.*

Georges lut et relut cette note qui, il n'en pouvait douter, lui avait été apportée par quelque mysrieux agent du docteur.

Il en fixa les mots dans sa mémoire, et brûla ensuite le papier à la lumière de la lanterne. Il en jetait les centres à terre lorsqu'une main se posa sur son épaules, et que le signor Pescara lui dit :

—Venez, mon camarade, le souper est sur la table, et l'aubergiste s'impatiente,

—Je suis désolé, mais il faut que je fasse donner à manger à mon cheval, et que je me remette en route.

Pascara ouvrit de grands yeux, fronça les sourcils, et paru très-étonné.

—Vous êtes maître de vos actions, dit-il, en haussant les épaules ; mais le chemin qui mène à la tour du phare n'est pas sûr, et......

—Et je suis bien armé, répliqua Georges, en l'interrompant, mais qui vous avait dit que c'était là ma destination ?

—Je l'ai deviné naturellement, d'après les questions que vous m'avez faites.

Il changea de ton, et prit un air de franche bonhomie.

—Votre résolution me contrarie, dit-il ; car je ne peux ni boire ni manger seul. Aussi, je vais faire atteler mon cheval et partir. Dans une heure je serai au château de mon ami, où je trouverai bonne chère et joyeuse compagnie.

L'aubergiste entra en ce moment, il se tourna vers lui.

—Une mesure d'avoine à mon cheval, et autant à celui de Monsieur, dit-il; et ne vous trompez pas sur la quantité ; et puis sellez-les vite.

—Est-ce que monsieur part ce soir ? demanda l'aubergiste, en se hâtant d'obéir.

—Nous partons toute sa suite, répondit Pescara, qui avait retrouvé tout de bonne humeur. Allons, donnez-moi cette mesure : qui paie bien doit être bien servi, n'oubliez jamais cela.

Il remplit la mesure jusqu'aux bords, et en versa le contenu dans l'auge où mangeait son cheval.

—Si vous le permettez, dit-il, en s'adressant à Georges, je ferai le même pour le vôtre. L'Angleterre ne vaut pas mieux que le reste du monde, et l'honnêteté n'a pas toujours sa place dans une écurie.

—Je vous remercie, répondit Georges qui était charmé de ses manières obligantes. Pendant ce temps je vais aller régler mon compte ; dans quelques minutes je suis de retour.

En parlant ainsi, il quitta l'écurie.

Le signor Andréa Pescara porta la mesure d'avoine à la stalle où était attaché le cheval de Georges France, mais avant de la vider, il regarda soigneusement autour de lui.

Il était seul à l'exception de l'aubergiste qui lui tournait le dos et était occupé à préparer les selles.

Certain de n'être pas observé, l'Italien vida d'abord la mesure d'avoine dans l'auge, puis tirant de sa poche un petit flacon, il en répandit le contenu, une sorte de poudre fine, sur la nourriture qu'il venait de placer dans la mangeoire.

Il avait à peine remis le flacon dans sa poche que Georges rentra. Il n'avait pas été, comme il l'avait dit, régler son compte, mais charger ses pistolets.

Une demi heure après, les deux cavaliers étaient en route.

La nuit était claire, et la lune inondait le ciel de sa lumière argentée.

Ils marchèrent quelques temps en silence, car Georges pensait à Emma Keradeuc, et l'Italien avait ses raisons pour ne pas ouvrir la conversation.

—A combien est la tour du phare du village de Morton ? demanda Georges soudainement.

—Un mille environ. Mais vous n'arriverez pas à Morton, ce soir.

—Pourquoi cela ?

—Le chemin, si on peut appeler cela un chemin, est rude, et votre cheval a l'air d'être déjà bien fatigué.

Il n'y avait pas à aller contre cette assertion, car Georges avait déjà été obligé d'avoir recours à son fouet pour ne pas se laisser distancer par son compagnon.

—Il n'est sans doute pas encore remis de frayeur que lui ont causés les loups, continua l'Italien. Etes-vous sûr qu'il n'a pas été blessé ? Il est fâcheux dans tous les cas, que vous ne lui ayez pas laissé un peu de repos.

—Impossible, répliqua Georges. Il faut que je sois à Morton ce soir.

Ils arrivèrent à un embranchement de trois routes.

—Nous allons nous séparer ici, dit l'Italien. Le château noir est là haut sur la coline ; son nom lui vient d'une plantation de sapins qui l'entourent.

—Et la route de Morton ? demanda Georges.

—Celle à gauche ; mais je vous répéte que vous n'y arriverez pas ce soir......votre cheval.

Il s'arrêta et laissa échapper un cri d'alarme parfaitement simulé.

Prenez garde, monsieur ! prenez garde, dit-il, voilà qu'il tombe.

Georges chercha à retenir son cheval, qui tremblait de tous ses membres, avec des mouvements convulsifs.

—Il a certainement reçu quelque blessure interne, nous ferons bien de descendre. En parlant ainsi, il sauta à terre, et s'approcha du cheval de Georges, avec l'intention apparente de saisir la bride.

Georges de plus en plus surpris et alarmé se disposait à quitter sa selle quand son cheval s'affaissa, et tomba sur le côté en entraînant son cavalier. Il se débattit un moment avec violence, une écume épaisse lui sortit par la bouche et les narines, une convulsion effrayante agita ses membres, et puis tout mouvement cessa.

—L'Italien avait aidé Georges à se relever.

Au même instant on aperçut des lumières qui descendaient de la colline sur le flanc de laquelle était bâti le château noir.

—Vous n'arriverez pas à Morton aujourd'hui, dit Pascara avec un accent de triomphe à Georges qui se penchait avec une sorte de désespoir sur le cadavre de son cheval.

XII

LE CHATEAU NOIR ET LE BANDIT MATTEA. — ASSAUT NOCTURNE.—LE TABLEAU MYSTERIEUX QUI DESCEND DE SON CADRE.—PASSAGES SECRETS ET SOUTERRAINS.— UN SERVICE RENDU AU CENTUPLE

—Si monsieur veut accepter l'hospitalité de mon pauvre château, il y sera le bienvenu ; ce n'est plus guère qu'une maison en ruines, il est vrai, mais une nuit est bientôt passée.

Celui qui parlait ainsi après avoir examiné le cheval qui n'était plus qu'un cadavre, se tourna vers notre héros, occupé à causer avec l'Italien, Andréa Pescara.

—Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de me procurer un autre cheval ? demanda Georges.

—Ce soir ? Impossible ! J'ai certainement de bons chevaux, mais ils sont tous en route, et ils n'entreront pas avant demain matin. Je m'empresserai alors d'en mettre un, — le meilleur,—à votre disposition.

—Acceptez l'offre de mon ami, murmura l'Italien il n'y a pas moyen de continuer votre route, ce soir.

Georges hésita.

Il éprouvait un vague sentiment de répugnance à passer la nuit sous le toit de M. Schmitt.

Mais il ne voulut pas s'arrêter à ces idées qui lui semblaient n'avoir aucun fondement sérieux, et répondit :

—J'accepte votre hospitalité, et je vous remercie de la bienveillance que vous me témoignez.

—Je ne désire pas de remerciements, répliqua Schmitt. Mais le temps passe. Cette route conduit par le bois de sapins au château ; ne vous inquiétez pas de votre cheval ; mes gens que voilà se chargeront d'apporter la selle et le harnais.

—Mais mes pistolets ?

—Vous avez raison, parfaitement raison ! murmura Pescara ; non pas que je crois que vous pourriez en avoir besoin tant que vovs serez sous la protection de mon ami ; mais ces paysans sont aussi stupides qu'ils sont curieux, et ils abiment tout ce qu'ils touchent.

Georges prit ses pistolets ; et, précédé de Schmitt qui portait une torche enflammée, ils suivirent une longue avenue bordée de sapins, et arrivèrent aux portes du château.

Les paysans auxquels Pescara avait fait allusion, restèrent groupés auto :r du cheval.

Ce château vers lequel il se dirigeait n'avait certes rien d'agréable dans son aspect. C'était un vaste et lourd bâtiment, grossier dans son architecture, avec des fenêtres irrégulièrement percées, et flanqué de quatre tours.

Une grande portion du château semblait être ce que Schmitt l'avait appelé : une ruine.

Georges fut de nouveau assailli de sinistres pressentiments ; mais il était trop tard pour retourner en arrière.

Schmitt était déjà entré dans la cour, et debout sur le seuil d: sa demeure, où il attendait notre héros.

Ce dernier sentit un frisson lui courir sur le corps. Mais ce fut l'affaire d'un instant, car il était brave, et le sang afflua de nouveau vite à son cœur.

—Si je suis dans un guet-apens, se dit-il, ce ne serait que maladresse de témoigner de la défiance. Le mieux est d'avoir les yeux ouverts, et de choisir mon heure. Dans tous les cas ils n'auront pas facilement raison de moi, je le leur promets.

Il traversa la cour et approcha de Schmitt. Il

était suivi de près par l'Italien; mais il put cependant tirer ses pistolets des fontes et les glisser dans ses poches sans être aperçu.

Tout en parlant, Schmitt avait suivi un corridor traversa une sorte d'antichambre, dont l'atmosphère était si chargée d'humidité que les chandelles manquèrent de s'éteindre, et ouvrit une large porte.

—Entrez, monsieur ! dit-il; voilà la grande salle du château noir; je veux dire que cette pièce remplace la grande salle, qui aujourd'hui tombe en ruines.

Au fond était une énorme cheminée ressemblant à une caverne, et dans laquelle brûlait des troncs et des branches de sapin, dont la lueur rougeâtre prêtait une apparence fantastique aux objets environnants.

Schmitt posa les chandeliers sur la table, et approcha une chaise du feu.

—Asseyez-vous, dit il, en se tournant vers Georges qui regardait curieusement autour de lui. Dans cette vieille maison humide, les nuits sont toujours fraîches, et, même en été, un peu de feu fait toujours du bien.

Il jeta une brassée de bois sur les charbons, et les flammes pétillèrent en s'élevant jusqu'à une hauteur de plusieurs pieds.

Georges prit la chaise qui lui était si poliment offerte, tandis qu'Andréa Pescara se jetait sans façon sur un banc.

Schmitt se tourna vers une vieille femme qui, aidée de John, l'homme à tout faire, préparait la table pour le repas.

—Où est ma nièce ? demanda-t-il.

—Dans sa chambre. Elle était là il n'y a que quelques minutes; mais elle est parti en entendant sonner.

—Allez lui dire qu'un étranger, un Français, nous a fait l'honneur d'accepter notre hospitalité pour une nuit. et, je désire qu'elle descende immédiatement.

La vieille servante jeta un coup d'œil sur Georges qui causait avec l'Italien, murmura quelques mots à voix basse, et quitta l'appartement.

John, l'homme à tont faire, continua à dresser la table :

Après avoir étendu une nappe sur une partie de sa longueur, il arrangea des assiettes, des bouteilles et des verres pour quatre personnes, plaça les chandeliers au centre, et puis se retira pour reparaître immédiatement suivi par la vieille femme. Tous deux portaient de viande, résultat de la chasse du jour.

—Nous n'avons pas été heureux aujourd'hui, en fait de gibier, dit Schmitt ; mais j'espère que demain......—Ah ! voici ma nièce, et mon estomac demande que nous nous mettions à table.

Georges, qui s'était levé, se tourna vers une porte qui venait de s'ouvrir.

Il était curieux de voir quelle sorte de personne, était la nièce de son hôte.

Une jeune fille entra.

Georges tressaillit et ne put retenir un cri d'étonnement.

C'était la jeune fille de l'aventure des loups.

Elle n'était évidemment pas preparée à rencontrer notre héros. Lorsque ses regards tombèrent sur lui, elle aussi tressaillit ; sa figure se couvrit d'une vive rougeur, et puis devint aussitôt d'une extrême pâleur.

Schmitt et l'Italien se regardèrent l'un et l'autre avec surprise.

—Vous vous connaissez, murmura le premier, où avez-vous rencontré monsieur ? ajouta-t-il, en se tournant brusquement vers la jeune fille.

—Dans le bois d'Yon, répondit-elle. Sans monsieur j'aurais été dévorée par les loups.

Le visage de Schmitt s'assombrit un moment, et ses sourcils se contractèrent.

Il allait témoigner sa colère à sa nièce, quand

l'Italien, avec son accent insinuant, prit aussi la parole.

—Allons, dit-il, en frappant joyeusement sur l'épaule de Schmitt, l'hospitalité est toujours un plaisir pour mon ami, mais à préseut elle est un devoir pour lui. A table, et n'oubliez pas de nous donner une bouteille de votre tokay, afin que nous puissions boire à la santé du sauveur de votre nièce.

Au mot tokay, Georges crut remarquer une expression d'effroi passer dans les yeux de la jeune fille, et un frisson lui courir sur tout le corps.

—Je n'oublierai pas le tokay, soyez-en sûr répliqua Schmitt avec une grimace qu'il voulait faire passer pour un sourire; et je veux que ce soit notre petite amie qui emplisse elle-même le verre de monsieur.

Cette fois Georges ne put s'y tromper. La figure de la jeune fille était livide, même ses lèvres avaient perdu leurs couleurs.

Elle trembla visiblement.

—Soupons, cria Pescara, qui avait aussi observé l'émotion de la jeune fille.

—Soupons, répéta Schmitt. Et ilsl se pacèrent à table.

Georges mangea peu: toute son attention était absorbée par l'agitation nerveuse de la jeune fille, qui s'était assise à sa droite.

—Vous paraissez n'être pas bien, lui dit-il avec bonté; je crains que la peur que vous avez éprouvée tantôt ne vous ait fait du mal.

—Non, c'est-à-dire si, monsieur, répliqua-t-elle avec hésitation.

Son oncle et l'Italien dressèrent vivement la tête.

—Que parlez-vous de craintes! dit ce dernier en riant. Vous n'avez rien à redouter des loups derrière ces murailles, ma belle enfant.

Le château noir n'est pas les bois d'Yon.

—Si vous êtes malade, retirez-vous dans votre chambre, dit Schmitt sèchement; monsieur vous excusera.

—Bien assurément, dit Georges, qui était effrayé de la pâleur de la jeune fille.

Celle-ci secoua la tête, et répondit avec fermeté.

—Merci, je resterai ; je suis mieux, beaucoup mieux à présent.

De fait, les couleurs commençaient à revenir à ses joues, quoique Georges remarqua que sa main trembla encore, et qu'elle touchât à peine aux viandes qu'on lui avait servies.

Le souper tirait à sa fin.

Le repas était bon ; les viandes étaient tendres et bien cuites ; le vin était passable.

Schmitt se montrait grossièrement hospitalier ; l'Italien était cynique en voulant être amusant.

Georges commença à se reprocher ses soupçons.

Soudain Schmitt frappa fortement du poing sur la table.

—John ? cria-t-il.

Le domestique apparut.

—Apportez une bouteille de tobay. Il ne m'en reste que six! ajouta-t-il en se tournant vers George, mais c'est du vin, comme vous n'en avez jamais,j'en suis sûr, goûté de pareil.

Georges voulut s'opposer à ce qu'on débouchât pour lui une bouteille d'un vin si précieux.

—Allons donc, dit Schmitt, nous boirons au vainqueur du loup.

La jeune fille tint constamment les yeux fixés sur son assiette. Elle mangeait lentement et en silence comme si elle avait été sourde et muette.

Schmitt se leva, un peu étourdi par le vin qu'il avait déjà pris, et s'approcha du valet pour lui donner des ordres.

L'Italien se tourna légèrement sur son siège, et suivit avec des yeux où brillait la colère, les pas incertains de son ami.

A ce moment, prompte comme l'éclair, la jeune fille se pencha, et ses lèvres touchèrent presque l'oreille de Georges.

Ses yeux, son visage avait une terrible éloquence, son immobilité avait disparu !

"*Si vous tenez à votre vie, ne buvez pas du vin qu'il vont vous offrir!*"

L'Italien ne s'était détourné qu'un moment, mais ce moment avait suffi. Lorsqu'il rapporta ses regards sur Georges et la jeune fille, l'un avait la tête légèrement inclinée, et semblait examiner les chandeliers, l'autre, comme d'habitude, avait les yeux fixés sur son assiette.

Schmitt avait repris son siége, lorsque le domestique John revint avec une bouteille. Il la posa devant son maître qui la déboucha avec ostentation.

—Où sont les verres demanda ce dernier.

John en plaça trois sur la table.

—Cela ! cria Schmitt, en se levant avec une colère simulée. Crois-tu donc, imbécile, que nous allons boire un vin royal dans de pareils gobelets?

Et, la bouteille à la main, il repoussa sa chaise, et alla ouvrir une sorte de buffet d'où il tira trois grands verres de Venise magnifiquement taillés.

Le dos tourné à la table et à Georges, il emplit les verres et les rapporta sur un petit plateau. Il les posa en ligne devant lui, sans cesser un moment de vanter la qualité du vin.

A cet instant, et juste comme il allait passer à Georges celui qui était le plus près de lui, la porte s'ouvrit, et l'un des hommes qu'ils avaient laissés en bas de la colline apparut sur le seuil.

Il portait la selle et le harnais du cheval de Georges.

Schmitt lui dit, d'un air de colère de mettre tout cela dans un coin, et le renvoya.

L'Italien se contenta de jeter un regard de côté car son profil resta vers les trois verres.

Et cependant, quoiqu'il ne les eût pas perdu de vue, du moins Georges le croyait-il, la jeune fille, par un mouvement rapide, renversa l'ordre dans lequel ils étaient placés, mettant celui qui était

près de Georges aux lieu et place de celui qui étaient devant l'Italien.

Pescara, pourtant, ne l'avait pas vue. Georges ne revenait pas de sa snrprise.

Schmit expliqua bientôt le mystère.

—Allons! dit-il en poussant vers Georges le verre qui avait été substitué à celui qui lui avait été destiné, et en tendant l'autre à son ami, à la santé du vainqueur du loup! honte à celui qui en laissera une goutte au fond de son verre.

La jeune fille prit la coupe, et la présenta à Georges avec un sourire plein de confiance.

—Buvez! monsieur, lui dit-elle.

Georges prit le verre sans crainte, et répliqua en le portant à ses lèvres:

—Je bois à votre santé, mademoiselle; puissiez-vous être aussi heureuse que, j'en suis sûr, vous êtes bonne.

Il replaça le verre vide sur la table, et vit que les deux autres avaient également vidé chacun le leur.

—Bravo! cria Schmitt,dont la langue semblait se délier de plus en plus. Voilà ce qui s'appelle rendre justice à mon vin. Son effet est magique; regardez Matteo! Il s'arrêta brusquement, et se reprenant, continua:—Je voulais dire Andréa, regardez-le, son œil commence déjà à briller comme un diamant.

Son œil! le cœur de George battit violemment. Il se rappela l'avertissement qui lui avait été donné. " Il y a du danger partout où est Matteo le Borgne."

Etait-ce donc là l'homme auquel ces paroles faisaient allusion?

Pas un regard, pas un geste ne trahit le soupçon que notre héros venait de recevoir; il vit le péril auquel il était exposé, et résolut de l'affronter hardiment et avec calme.

—Je n'avais pas remarqué que le signor Pascara

avait perdu un œil, dit-il, en regardant l'Italien en face.

—C'est assez facile à voir, répliqua Pascara, en haussant les épaules. Un accident qui m'est arrivé à Naples m'a privé de l'œil gauche.

Le changement des verres se trouva ainsi expliqué, et Georges comprit comment la jeune fille n'avait pas été observée.

—Qu'est-ce que vous pensez de mon vin, monsieur? demanda Schmitt.

" Georges se donna l'air d'un connaisseur qui s'apprêtait à donner son opinion.

Il pinça les lèvres, fit claquer sa langue contre son palais, et dit:

—Faut-il parler franchement?

—Certainement.

—Eh bien, il y a un goût, je ne sais trop comment appeler cela, dans votre vin, qui, malgré son mérite incontestable, ne me plaît pas.

—Vous m'étonnez! pouvez-vous me décrire ce goût?

—Une espèce d'amertume, une sorte d'arrière-goût qui s'attache au palais et que la délicieuse saveur du vin, quand il touche les lèvres, rend encore plus sensible.

C'est le goût du laudanum, se dit le digne M. Schmitt, mais il rit de bon cœur et ajouta en se tournant du côté de son ami l'Italien:—Je crains que monsieur ne connaisse pas bien le tokay; avez-vous découvert rien de pareil au fand de votre verre, Andréa?

L'Italien répondit lourdement, pour quelqu'un qui tout à l'heure s'était montré si plein de vivacité, que le vin était bon, et qu'il ne lui trouvait pas de défaut.

A ce moment, la jeune fille laissa tomber son mouchoir.

Pendant que Georges se baissait pour le relever, elle aussi se pencha, et lui murmura à l'oreille:

—Feignez d'avoir envie de dormir ; retirez vous dans votre chambre.

La figure de la jeune fille s'éclairait, le Français était sur ses gardes, sa parole avait été comprise.

Georges, décidé à arriver sans retard à une conclusion, agit immédiatement selon les indications qui venaient de lui être données. Stimulant une lourdeur qu'il essayait vainement de combattre, après avoir répondu vaguement à une ou deux questions qui lui étaient adressées par Schmitt, il se leva en chancelant, bailla longuement, et demanda à son hôte la permission de se retirer.

—J'ai fait une journée fatigante, dit il, et la nuit, si je ne me trompe, est déjà bien avancée. J'ai la tête lourde, et mes yeux se ferment malgré moi. Avec votre autorisation, je vais aller dormir une heure ou deux, d'autant qu'il faut que je parte de bonne heure demain.

Schmitt, loin de faire aucune objection, se leva promptement.

L'Italien, toutefois, resta assis : les faux symptômes dont Georges se plaignait devenaient des réalités pour lui.

Mais le danger n'était pas encore passé pour Georges ; le pire était encore à venir.

Schmitt, qui était passablement étourdi par la quantité de liquide qu'il avait absorbé durant la soirée, ne s'aperçut pas de l'état de son compagnon. Après avoir invité sa nièce à se retirer, il prit l'un des chandeliers, et fit signe à Georges de le suivre.

—Le lit de monsieur est-il prêt ? demanda-t-il à la vieille servante, en passant.

—Il y a une heure que c'est fait, répondit celle-ci.

—Bien !

Avec la permission de monsieur, je le conduirai à sa chambre, dit Schmitt ; je lui ai déjà dit combien notre maison est pauvre, et il m'excusera de n'avoir pas de domestique à mettre à ses ordres.

Ainsi disant, Schmitt précéda notre héros, qui, connaissant maintenant l'imminence du danger qu'il courait, ne perdit pas de vue son hôte si hospitalier, et tint constamment la main sur ses pistolets.

La porte ne s'était pas plutôt refermée sur eux qu'une autre porte s'ouvrit et que John entra dans la salle à manger.

Il fit signe à la vieille servante, s'approcha de l'Italien et lui posa la main sur le bras.

—Ils sont tous ici, dit-il, Martin, Bertrand et les autres. Je leur ai dit de ne pas entrer avant que le Français soit bien endormi dans sa chambre, ai-je eu raison?

L'Italien ne répondit pas.

Il dormait d'un lourd sommeil. Il avait avalé la potion destinée à Georges, et d'ici quelques heures tous les tonnerres du ciel ne l'auraient pas réveillé

John et la vieille femme se regardèrent avec surprise.

—C'est la première fois, dit John, que je vois Matteo le borgne inactif quand il y a de la besogne à faire.

—Il faut qu'il se soit trompé de verre, dit l'autre en faisant une grimace.

—Où est le maître?

—A conduire le français dans sa chambre à coucher. En moins d'un quart d'heure il sera dans les bras de Morphée.

—Il lui faudra plus de temps que cela pour se réveiller. Ceux qui couchent dans le château ne se lèvent jamais de bonne heure.

—Silence, pas si haut, voilà le maître.

Au moment où John achevait ces mots, Schmitt rentrait dans l'appartement, mais sans lumière.

XIII

COMMENT NOTRE HEROS FIT FACE AU DANGER, ET VIT UN PORTRAIT DESCENDRE DE SON CADRE.

Bientôt Schmitt ouvrit une porte, et, avec son air de courtoisie habituelle, invita Georges à entrer dans la chambre qu'on lui avait préparée.

Cette pièce était vaste, on ne peut moins confortable et très-antique. Les murailles étaient couvertes d'une boiserie en chêne noir, à laquelle pendaient encore des fragments de tapisserie que le vent agitait lugubrement.

Plusieurs grands portraits de famille occupaient les panneaux du mur, mais la peinture avait été tellement effacée par le temps, qu'il aurait été bien difficile de distinguer aucun des traits.

—Cette chambre, comme vous le devinez, n'est que bien rarement habitée, dit Schmitt en levant la lumière de façon à mieux éclairer les objets. Mon père, Dieu ait son âme, en avait fait sa chambre à coucher, et depuis sa mort, elle ne sait ouverte que pour les hôtes qu'on a voulu honorer, comme vous. Mais je vois que le sommeil vous gagne, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. J'ai donné des ordres pour qu'on vous éveille de bonne heure demain. Bonne nuit !

En achevant ces derniers mots, il salua, et, avec une grimace triomphante, quitta l'appartement.

La serrure lorsqu'il referma la porte, fit un léger clic.

Georges attendit que le bruit de ses pas se fût éloigné dans le corridor.

Puis, il approcha vivement de la porte et essaya de l'ouvrir.

Elle était barrée en dehors ! Tous ses efforts furent inutiles.

Il n'y avait plus le moindre doute à avoir : c'est à sa vie que les misérables en voulaient.

—Allons, la trame a été bien ourdie, se dit-il, en arpentant l'appartement avec agitation. Je vois tout maintenant. C'est cet infernal Italien, Matteo le borgne, qui durant mon absence de l'écurie, a empoisonné mon cheval.

Il s'arrêta et se frappa le front avec la main.

—S'imaginent-ils, donc que je vais me laisser égorger comme un lièvre pris dans un piège ? Non, non ! Ils me tiennent, c'est vrai, mais je vendrai cher ma vie.

Puis il pensa à Emma Keredeuc, à Emma en péril, qui l'appelait à son secours.

Ses yeux se fixèrent sur une porte située près de la tête du lit.

La clef était dans la serrure. Il la tourna, et se trouva dans un petit cabinet.

Il était complètement sans meubles et sans issue.

Il était éclairé par une petite fenêtre, qui avait vue sur les derrières du château noir.

Au dessous était un jardin, bordé par une mare d'eau stagnante.

Cette mare était traversée par un pont, et s'étendait, de l'autre côté, jusqu'à une plantation de sapins.

Soudainement des formes humaines se détachèrent de l'ombre du bois, et s'approchèrent du pont.

Georges compta dix hommes en tout.

Un seul apparut dans le jardin immédiatement au dessous de lui.

C'était le pauvre et honnête M. Schmitt.

M. Schmitt fit entendre un coup de sifflet aigu et prolongé. Les individus qui étaient près de la mare répondirent au signal en traversant le pont sans hésitation.

Ils se réunirent autour de leur maître, et, après une conversation animée, à en juger par leurs gestes, ils se glissèrent du côté du château et disparurent par l'ombre.

Georges sentit son cœur de battre.

Le moment de l'attaque était proche ; les assassins se mettaient à la besogne.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre.

Georges rentra dans la chambre à coucher. La grandeur du péril lui avait rendu toute sa résolution. Son regard était calme, son pas assuré, et il était près à lutter jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Il examina ses pistolets.

Tous deux étaient déchargés.

Il s'expliqua alors aisément l'empressement que Mattéo le borgne avait mis à les prendre et à les porter.

Il les rechargea soigneusement.

A peine avait-il fini qu'il saisit un bruit de pas dans le corridor. Ils s'arrêtèrent à la porte.

C'est ce misérable Schmitt,pensa Georges ; il vient se convaincre que je suis bien endormi.

Georges éteignit sa lumière, et se tint immobile dans l'ombre du lit.

Pas le moindre bruit. Le silence était si grand qu'il entendait les pulsations de son cœur.

Les pas s'éloignèrent tout doucement.

—Ils vont revenir dans une minute, se dit Georges.

Faisant un demi tour de façon à faire face à la porte, mais en ayant soin, en même temps, de se tenir dans l'ombre, Georges France, un pistolet dans chaque main, attendit l'approche des assassins.

Ce ne fut pas long.

Plusieurs pas s'avançaient dans le corridor, toujours avec précaution.

Une clef tourna doucement dans la serrure, mais la porte, hermétiquement fermée par les meubles

que Georges avait empilés contre,elle refusa de s'ouvrir.

Il y eut alors une consultation en dehors. Il se fit un bruit de voix parlant bas, et puis on essaya de nouveau la porte ; mais cette fois, plus fortement que la première.

—Qui est là ? demanda Georges, en feignant de s'éveiller en sursaut.

—C'est moi, répondit le maître du château noir. J'ai un message pour vous, de la part de ceux que vous cherchez.

—Passez-le moi pardessus la porte, répliqua Georges. D'ailleurs, je n'ouvre à personne, à une pareille heure de la nuit.

—Je voudrais vous parler en particulier.

—Ah ! vraiment ! Pourquoi, alors, avez-vous amené si nombreuse compagnie ?

—Ouvrez la porte ! cria Schmitt, qui vit que tout subterfuge était inutile. Ouvrez la porte ou je la brise.

—Essayez seulement, et je tire !

Il y eut une nouvelle consultation en dehors.

Georges s'approcha tout près et entendit l'un des hommes dire :

—Ses pistolets ne lui serviront à rien, j'ai vu Matteo en ôter la charge.

—Bon, répliqua Schmitt ; c'est sa peau qui sera percée, et non la nôtre. Allons, êtes-vous prêts !

—Quand vous voudrez, répondirent plusieurs voix.

Georges recula vers le lit, et levant son pistolet, visa la porte.

—Tonnerres ! voulez-vous ouvrir ? cria Schmitt.

—Non ! répondit France, avec calme.

En ce cas, donnons de l'épaule, mes amis, dit Schmitt, et bien ensemble.

Ils firent alors un violent effort ; plusieurs meubles roulèrent, et la porte, quoique toute en chêne, trembla sur ses gonds et s'entrebailla.

Au même instant Georges tira par l'ouverture.

La détonation de son pistolet fut suivie par la chute d'un corps, et il entendit un gémissement.

Il y eut un moment de grande confusion, de jurements, de malédictions; et puis on traîna quelque chose sur le plancher.

Quant à Georges, il resta droit au milieu de la chambre, le bras levé, et son second pistolet dirigé vers la porte.

Ce dernier coup tiré, toute lutte était désormais inutile, il était à la merci de ses ennemis. Mais il était déterminé à se défendre jusqu'à l'extrémité.

Un autre effort contre la porte la brisa en partie ; mais les meubles résistèrent encore.

Georges tira son second.

Il fut suivi du même résultat qne le premier.

Les regards du jeune homme se reportèrent alors involontairement sur un tableau, peint sur l'un des nombreux panneaux de la muraille. Soudain, il tressaillit, en voyant paraître dans le cadre, la figure de la jeune fille qu'il avait sauvée la veille.

Elle était pâle comme la mort, et tremblait de tous ses membres.

Georges, un peu revenu de sa surprise, allait parler ; mais elle leva vite le doigt à sa lèvre, pour lui faire signe de garder le silence.

Le bruit en dehors de la porte avait recommencé avec une nouvelle violence.

Les bandits s'étaient décidés à recourir à de nouveaux moyens d'attaque.

—Apportez une poutre d'en bas, cria une voix que Georges reconnut être celle du propriétaire du château ; et tenez-vous un peu à l'écart, le plancher est couvert de sang et glissant.

Georges, qui s'était avancé près du tableau, restait indécis, une main posée sur le cadre.

—Vite ! vite ! monsieur, murmura la jeune fille d'une voix brisée ; suivez-moi, et vous êtes sauvé !

Elle recula un peu dans le passage pour faire place à Georges.

D'un bond il fut à côté d'elle.

Elle toucha un ressort, le panneau tourna de nouveau sur ses gonds, et le portrait reprit sa place.

Georges France se trouva dans un corridor long et excessivement étroit, habilement taillé dans l'épaisseur de la muraille.

La jeune fille passa rapidement, en tenant une petite lampe de façon à éclairer son compagnon.

—Hâtez-vous ! hâtez-vous ! dit-elle ; mais marchez doucement, bien doucement.

Ils n'était pas encore bien loin lorsqu'elle s'arrêta, baissa la tête et leva le doigt.

—Ecoutez ! murmura-t-elle.

—C'est le craquement de la porte ! répliqua Georges ; ils entrent dans la chambre.

La jeune fille frissonna.

—Une minute de plus, et je serais arrivée trop tard ! dit elle.

Elle se mit presque à courir, et traversa le passage, suivie de près par Georges.

Ils avaient atteint une sorte d'escalier, qui descendait brusquement à travers l'épaisseur d'un autre mur, quand un bruit sourd et prolongé retentit dans le cotridor, semblable à un tonnerre lointain.

Les bandits venaient de renverser les meubles que Georges avait accumulés contre la porte.

—Sans doute ils connaissent ce passage, dit le jeune homme en descendant l'escalier.

—Ce secret n'est connu que de moi, répliqua la jenne fille. Je l'ai découvert par accident, en époussetant les tableaux. Mon oncle n'occupe le château que depuis quelques semaines.

—Quelques semaines ! dit Georges ; il en parlait comme d'une propriété de sa famille.

—Sa famille ! dit la jeune fille avec amertume ; elle se composait de pauvres mais honnêtes gens, qui, s'ils vivaient, rougiraient du meunier de Pelham.

—Du meunier ?

—C'était le métier de mon oncle, avant qu'il fît connaissance de Matteo le borgne. Le moulin n'est qu'à une demie lieue d'ici.

Tout en causant ainsi à voix basse, Georges et la jeune paysanne avaient traversé plusieurs passages, et avaient descendu des escaliers qui, dans leur impatience, leur avaient paru innombrables.

Ils se trouvèrent alors dans une série de galeries souterraines, sombres et humides.

Après les avoir traversées avec précaution et sans bruit, ils atteignirent une sorte de porte basse, formée de madriers et couverte de gros clous.

Cette porte donnait accès à une petite tour, ou plutôt à un monceau de ruines, de l'autre côté de la pièce d'eau. où Georges avait vu les hommes passer, de la fenêtre de la chambre.

Au moment où ils sortirent du sombre et étroit passage et mirent le pied dans les ruines, la jeune fille éteignit la lampe.

—Une lumière nous trahirait tout de suite, dit-elle ; il y a des hommes qui veillent dans le jardin et sur le pont. Ils ne croiront pas que nous ayons pu passer la pièce d'eau sans avoir été aperçus.

Elle se glissa vers une ouverture pratiquée dans les ruines, et qui avait vue sur le château.

—Regardez, dit-elle

Georges se pencha en avant, et regarda dans la direction qu'elle lui indiquait.

La lune éclairait de ses rayons la partie du château où était située la chambre à coucher qu'il venait de quitter.

Une fenêtre, celle de la petite antichambre, était ouverte. Georges se rappela qu'il avait oublié de la refermer.

Cet oubli de sa part était un incident heureux.

Georges vit tout à coup un groupe d'hommes, parmi lesquels il reconnut le meunier, s'assembler à la hâte et commencer une examen attentif non-seulement des buissons, mais aussi du terrain.

—Ils s'imaginent, dit la jeune fille que vous vous

êtes échappé par la fenêtre et que vous êtes caché dans le jardin. Une heure de marche rapide vous mettra à l'abri de leur poursuite ; le jardin est grand et ils chercheront longtemps.

Ils sortirent des ruines avec précaution,et se plongèrent dans le bois de sapins.

Ils n'avaient fait que quelques pas lorsque la jeune fille demande à Georges à quel endroit il désirait se rendre.

—Au village de Merton, répondit-il.

Elle tressaillit et parut vivement alarmée.

—Ce serait, répliqua-t-elle, vous exposer à un danger aussi grand que celui auquel vous venez d'échapper.

—Pourquoi cela ?

—Ce village est près du moulin de Pelham, et sert d'asile à tous les misérables qui fréquentent cette partie de la côte. Vous feriez prudemment de l'éviter.

—Je ne le puis. Je suis venu exprès de Londres, pour trouver un endroit qui est de l'autre côté.

—Quel endroit ?

—La tour du Phare.

La jeune fille leva les mains vers le ciel.

—De pire en pire ! dit-elle. La tour appartient à Matteo. Elle en ce moment occupée par des étrangers, et parmi eux sont deux dames, deux Françaises, je crois.

Le cœur de Georges battit violemment.

—Ces dames, les avez-vous vues ? demanda-t-il.

—Oui ; elles se sont arrêtées au château pour prendre des rafraîchissements, elles paraissaient très-tristes ; mais ni mon oncle ni Matteo n'ont voulu me permettre de les approcher.

—Avez-vous entendu prononcer leurs noms ?

—Oui, j'ai entendu appeler l'une d'elles, celle aux cheveux d'or, Emma.

—Emma !...... et on les conduisait à la tour du phare.

Georges joignit ses mains tremblantes, et se détourna pour cacher son émotion.

Je la retrouve. Enfin ! murmura-t-il.

Ils avaient quitté le bois depuis quelque temps et étaient entrés dans une espèce de marais dont les hantes herbes les cachaient presque entièrement.

Betty s'arrêta brusquement.

—Marchez toujours dans la direction où le vent souffle actuellement, dit-elle ; au bout d'une demi-lieue vous apercevrez un sentier battu, suivez-le, il passe par un autre bois et aboutit à la jonction de trois routes. Prenez celui qui est à droite, il conduit à Merton. Je vous ai dit le danger que vous courez... et...... et...... adieu ! monsieur, lui dit-elle, les yeux pleins de larmes.

—Nous ne devons pas nous quitter ainsi, dit Georges doucement.

—Je ne puis plus vous être d'aucun service, répliqua-t-elle.

—Mais vous n'allez pas retourner au château ?

—Pour le moment......si.

—Parmi ces misérables ?

Elle soupira.

—Au nom du ciel ! dit Georges, au nom de ces parents dont vous pleurez la perte ! je vous supplie de consentir à ce que je vais vous proposer.

—Parlez ! monsieur ; je suis sûre que vous ne direz rien que d'honorable.

—Je vous demanderai de m'accompagner à Merton, et d'y demeurer cachée jusqu'à ce que j'aie exécuté le projet qui m'amène ici. Cela fait, je vous jure que je prendrai soin de votre avenir, et que vous n'aurez plus rien à redouter de votre oncle. Répondez, voulez-vous m'accompagner !

—Eh bien ! oui, j'irai avec vous, dit-elle, à une condition.

—Parlez ! s'il est en mon pouvoir de vous l'accorder, c'est fait. Je vous engage la parole d'un homme qui n'a jamais trahi la confiance qu'on lui a donnée.

—Je voudrais être au service de la dame aux cheveux d'or.

Georges promit, promit d'autant plus volontiers que, Emma, une fois délivrée de ses persécuteurs, il etait sur que la pauvre enfant ne manquerait ni d'amis ni d'asile.

XIV

LE DOCTEUR NOIR REPARAIT.

Georges et sa compagne avaient presque traversé le second bois, lorsque l'idée du danger lui revint à l'esprit.

—N'est-il pas étrange que nous ne soyons pas poursuivis, dit-il.

—Mon oncle a perdu trop de temps à fouiller le jardin, répliqua la jeune paysanne. Quand il aura la certitude que vous avez échappé, il ne fera pas un pas de plus sans les ordres de l'Italien Matteo, dont il est l'esclave en toutes choses.

—Et Matteo dort encore, vous croyez ?

—Il ne s'éveillera pas avant plusieurs heures d'ici. Je l'ai entendu parler à mon oncle de l'effet que devait produire cette drogue qu'il vous destinait, et cela pendant qu'Il la préparait.

Ils avaient quitté le sentier, et étaient entrés dans l'espace découvert, où les trois chemins mentionnés par la jeune fille formaient enbranchement. Une large croix en pierre marquait leur jonction.

—Quel chemin devons-nous prendre? demanda Georges.

—Elle avait levé la main pour indiquer la direction, quand elle recula en jetant un cri.

Un homme s'était dressé soudainement au pied de la croix, et s'avança vers eux au milieu de la route.

Vous prendrez le chemin à gauche, monsieur Georges France, dit-il; celui à droite serait impossible, car il est soigneusement gardé et une souris n'entrerait pas à Merton inaperçue, dit le docteur

Narjal, car c'était lui. Assurément, ajouta-t-il, vous courez de grands dangers dans ce village, et pour cette raison, je vous conduirai dans une hutte près de la baie, qui est habitée par une vieille femme et sa fille, dont le père et le frère sont en mer. Vous resterez là caché, jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles.

—Pourquoi ce délai? demanda Georges avec impatience.

—Parce que la ruse réussira où la force ne servirait à rien. La tour est bien gardée, trop bien gardée pour qu'on approche impunément pendant le jour.

—A quelle distance est cette chaumière de la tour?

—Un demi quart de lieue, vous la verrez des fenêtres. Mais nous perdons du temps. Ce chemin conduit à la baie, et il faut que vous soyez rendu avant la chute du jour.

Ce disant, le docteur partit par un étroit sentier qui serpentait à travers des bruyères, et descendit brusquement sur le rivage.

XV

LA TOUR DU PHARE OU ETAIENT EMPRISONNÉES EMMA KERADEUC ET JEANNE LA VOYANTE

La baie de Merton était l'un des endroits les plus désolés qu'on puisse rencontrer sur la côte d'Angleterre.

Des rochers gigantesques que la mer a taillés en des milliers de formes fantastiques dominent les vagues qui rugissent et écument à leur base.

Sur une portion de rochers qui s'avance au loin dans la mer et forme un des points du demi cercle de la baie, s'élevait une construction aussi solitaire qu'elle était singulière, connue depuis le temps de son érection, c'est-à-dire depuis des siècles, sous le nom de la *tour du phare*.

Le toit qui était plat et pavé de pierres était surmonté d'une cage en fer.

C'est dans cette cage qu'on mettait le feu à des morceaux de bois, dont la lueur, grâce à l'élévation de la tour se voyait de très-loin en mer.

Une chaîne de rochers, presque infranchissables à marée haute, reliait la tour avec la terre ferme.

Les habitants du village et de la baie de Merton avaient été surpris de voir arriver Matteo l'Italien borgne, devenu propriétaire de la tour, et plusieurs individus au visage noir, portant des turbans, des vêtements flottants, et escortant une voiture fermée qui renfermait deux dames.

Ces deux dames étaient, comme on l'a déjà deviné, Emma Keradeuc et son amie, que Mortagne

avait envoyées dans la tour en attendant qu'il put leur faire quitter l'Europe.

La pièce dans laquelle on les avait enfermées était bien petite, et communiquait avec deux autres servant de chambre à coucher aux deux jeunes filles.

Une lampe de bronze était suspendue par une chaîne au plafond, et éclairait l'appartement. La fenêtre, taillée dans l'épaisseur du mur, avait vue sur la mer, qui, de ce côté de la tour, battait perpétuellement sa base de granit.

Le seul moyen d'atteindre à cette fenêtre du dehors était de monter sur les rochers du côté de la terre, et en se tenant aux projections.

—Mais c'était une tentative que le plus hardi aurait hésité à faire.

C'est à cette fenêtre que Emma Keradeuc était assise.

A ses pieds était assise Jeanne, tenant une de ses mains, et ses grands yeux rivés sur son doux visage.

—Prenez courage, dit-elle en rompant un long silence ; je sens, je suis sûr que Georges France n'est pas mort.

Emma secoua la tête.

—S'il était mort, je l'aurais su, reprit Jeanne.

—Toi ! Et pour la première fois depuis de longues minutes, Emma détacha ses yeux de sur la mer et le ciel, pour les porter sur son amie. Comment, Jeanne, dis-moi comment.

—Voyez-vous, mademoiselle, dans mes songes, je vois les morts.

—Il ne faut pas avoir de pareilles pensées, Jeanne, dit Emma, avec bonté, de telles vision nes sont que le produit d'une imagination surexcitée.

—Je voudrais pouvoir vous croire, répliqua Jeanne, tristement ; mais je ne puis......je n'ose pas. J'ai vu ma mère ce matin à côté de mon lit, aussi clairement que je vous vois, mademoiselle. Elle avait le même sourire sur son visage, le même air aimable dans ses yeux, que quand j'étais près

d'elle, mais en la regardant, j'ai vu autour d'elle comme un drap mortuaire, ma mère est morte.

Emma Keradeuc chercha en vain à consoler Jeanne et à ébranler sa conviction; ce n'est pas qu'elle fut obstinée, mais sur ce point elle était inébranlable.

—Ma mère est morte, répétait Jeanne. Elle était souffrante, lorsque cet homme, par sa terrible et mystérieuse influence, m'attira hors de la maison. Le choc que lui a causé ma disparition l'a tuée. Oui, dit-elle en se redressant soudainement, ce démon l'a tuée, et il me tuera bientôt aussi !

—Il n'oserait pas ! si misérable qu'il est, il n'oserait pas attenter à ta vie !

Jeanne sourit; mais ce fut un sourire si plein de chagrin qu'il était plus triste que les larmes les plus amères.

—Je me meurs, dit-elle, mais non par le poison ou par le fer. L'huile de ma vie est presque épuisée, et la lampe va s'éteindre. Cet homme méchant le sait......je m'éveille pour ainsi dire chargée d'années ;... mais il n'a pas de pitié......

—Jeanne, chère Jeanne, tu es malade,dit Emma ; ...viens à la fenêtre,...cet air qui souffle de la mer rafraîchira ton front.

Prenant une de ses mains dans la sienne, Emma la conduisit à la fenêtre.

—Vous ne croyez donc pas, dit Jeanne, qu'une voix, une voix amie, peut se faire entendre à nous jusque du fond du tombeau, pour nous adresser des paroles d'avertissement ou d'espérance ?

Comme elle parlait, un son, un nom, fut porté sur la brise qui entra somme un soupire par la fenêtre.

" Emma !"

Les deux jeunes filles tressaillirent, et reculèrent, pâles, terrifiées.

Leurs oreilles les avaient-elles trompées ?

Une voix qui paraissait sortir de la mer au-dessous d'elle avait murmuré le nom d'Emma;... et ce

nom fut répété et flotta vers elles dans l'ombre du soir.

—C'est une voix du tombeau, dit Jeanne, tout bas, et en tremblant de tous ses membres.

—Sil nce ! oh, silence ! murmura Emma, c'est la voix de Georges !

Elle s'élança en avant malgré les efforts de sa comgagne pour la retenir.

Pâle, et la respiration suspendue, notre héroïne se pencha en dehors, et s'appuyant contre la muraille.

Elle poussa un cri de joie, et Jeanne se précipita à côté d'elle.

A deux brasses environ au-dessous de la fenêtre était un homme, s'accrochant avec la tenacité d'une chauve-souris à l'angle de la tour, et pas à pas, en posant le pied d'un bord sur l'autre, montant vers la fenêtre.

—C'est un voleur ! cria Jeanne ; appelons au secours !

Elle se serait enfuie, mais Emma la retint avec fermeté.

—C'est Georges...il vient pour nous sauver...

—Vite ! vite ! dit-il...il n'y a pas de projection audessus de celle où je suis......une écharpe...quelque chose...le pied va me manquer...

Emma n'en écouta pas davantage : elle vit d'un coup d'œil le danger qu'il courait, et arrachant l'écharpe qu'elle portait, elle allait en nouer un bout à la barre de fer qui traversait la fenêtre horizontalement, quand Jeanne lui posa la main sur le bras.

—L'écharpe cassera ! dit-elle ; attendez ! attendez !......et, avec la promptitude de l'éclair, elle courut dans la chambre voisine, et en rapporta un châle de laine.

—Ceci supportera son poids, dit-elle, triomphalement.

—Vite ! vite ! Emma cria Georges... ces pierres sont aiguës, et j'ai les mains en sang ;... je n'y tiens plus !... ah ! merci !...il était temps !

Il avait saisi le châle, qui était fermement attaché à la barre, et grimpant à la façon d'un marin, il fut bientôt au niveau de la fenêtre.

Un instant après il sauta dans la chambre.

Emma Keradeuc avait le cœur trop plein pour pouvoir parler. Il lui semblait que le tombeau avait rendu ses morts.

XVI

DRAMES TERRIBLES DANS LA TOUR DU PHARE, ASSASSINAT DE GEORGES, EMMA POUR ECHAPPER AUX BRIGANDS SE JETTE A LA MER.

Nous n'essaierons pas de décrire la joie, le bonheur que Georges France et Emma Keradeuc éprouvèrent, en se retrouvant réunis, après tant d'angoisses et de périls. Le temps passa vite, et il s'écoula près d'une heure avant qu'ils songeassent au danger de leur situation.

Tout à coup, Jeanne, d'un air alarmé, se leva, et s'approchant d'Emma, lui dit en baissant la voix :

—Il est bientôt l'heure où nos geôliers vont venir faire leur tournée. Ils ont des yeux de lynx, et s'ils découvraient M. France.

Il est perdn ! s'écria Emma, qui, au milieu de sa joie, avait oublié leur danger commun. Il faut fuir, Georges, et tout de suite, ajouta-elle en indiquant la pendule ; vous n'avez que quelques minutes.

—Oui, dit-il, je vais vous quitter, mais pour quelques heures seulement. A minuit, quand les misérables habitants de cette tour dormiront, je reviendrai.

—Oh, pas par ce chemin dangeureux ! s'écria Emma, en indiquant la fenêtre.

—Il faut que ce soit par là ; mais il dépendra de vous, dit Georges, de le rendre moins périlleux.

—Comment cela ?

—Voyez ! et en même il tire de son paletot une échelle de corde.

—Ceci, dit-il, m'a été fourni par un ami.

—Quel ami ? demanda Emma.

—C'est un mystère. Dans tous les cas, il est un ami pour moi, et sans lui j'aurais pu bien peu de chose. Vous connaissez le cri de Charlot, ce cri qui nous a tant effrayés à Paris.

—Le cri de l'oiseau de mer ? oui.

—J'ai appris à le faire, dit Georges gaiement ; et quand vous l'entendrez, dans quelques heures d'ici, sortant de l'eau au-dessous de cette fenêtre,attachez cette échelle à la barre de fer. J'attendrai en bas dans un bateau qu'un pêcheur m'a procuré.

Aurez-vous le courage, de vous confier à ces cordes si légères ?

Emma eut un sourire plein de confiance et répondit avec fermeté :

—Le danger fut-il cent fois plus grand que je n'hésiterais pas. A minuit, Jéanne et moi nous serons prêtes à descendre...

—Adieu, Emma, dit Georges France, adieu jusqu'à minuit, et alors...

Les paroles qu'il allait prononcer expirèrent au sortir de sa bouche, et ses yeux se fixèrent sur Emma.

Elle était pâle comme celle d'un cadavre : ses traits étaient rigides, ses pupiles étaient dilatées, comme si elle eût été soudainement changée en un masque de pierre.

Un cri perçant s'échappa de ses lèvres, et fut répété par Jeanne, qui, levant les bras, indiqua un coin éloigné de la chambre.

Là, droit et immobile, un sourire moqueur sur les lèvres, les bras croisés sur sa poitrine, se tenait Matteo, l'Italien.

Au même moment, deux bras nerveux entourèrent Georges France, et avant qu'il fut revenu de sa surprise, il fut lié et réduit à l'impuissance.

Le diable lui-même vous tirerait pas de là, à pré-

sent, quoiqu'il vous ait prêté des ailes la nuit dernière pour vous envoler du château noir.

Celui qui parlait ainsi était le meunier de Pelham, et son sourire de triomphe résonna à quelques pouces seulement de l'oreille de Georges.

Emma se remettant de sa stupeur allait s'élancer vers ce dernier, qu'on entraînait déjà, lorsque Matteo se plaça entre eux.

—Doucement, doucement ! ma jolie colombe, dit-il ; en voilà assez comme cela pour une fois. Croyez-moi, ne vous fâchez pas contre votre cage ; la porte en est bien fermée à présent, et vous vous feriez du mal si vous heurtiez vos ailes délicates contre ces barreaux.

L'Italien frappa deux fois du pied sur le plancher.

Au premier coup de pied de Matteo, la tapisserie qui couvrait une partie de la muraille s'agita comme si elle eût été soudainement secouée par le vent. Au second coup, les tentures se relevèrent ; et quatre personnages sombres se glissèrent comme des ombres dans la chambre.

Ces hommes,—car c'étaient des hommes, quoique leurs mouvements fussent plutôt de la nature du serpent ou du tigre—avaient le teint presque noir, et portaient une robe de toile blanche, arrangée de manière à laisser leurs longs bras complètement nus.

C'étaient des Asiatiques, des Malais de l'Archipel Indien, des êtres qui ne connaissaient d'autre loi que la volonté de leur maître, des hommes assez dépourvus de sentiment d'humanité, qu'ils étaient incapables de remords.

Georges France ne put réprimer un frisson en voyant ces ombres de mauvais augure sortir de derrière la tapisserie, et s'avancer sans bruit dans le cercle de la lumière.

Le premier tenait à la main un long sac, un de ces sacs en forte toile dont se servent les meuniers pour mettre le blé ou la farine.

Celui qui venait après portait une grosse pierre, qui, à l'apparence, devait être d'un poids énorme.

Ils avancèrent lentement et silencieusement, mais Georges lut dans leurs yeux de serpent un mot terrible.

Ce mot était : *Mort !*

C'était un meurtre qu'ils méditaient ; oui, un de ces horribles assassinats qu'on trouve fréquemment chez les peuplades traîtres et vindicatives de l'Orient.

Matteo, d'un geste, arrêta les Malais qui n'étaient plus qu'à quelques pieds de Georges.

—Un moment, dit-il, puis se tournant vers notre héros, il ajouta : nous pouvons être patients, car nous sommes sûrs.

Il indiqua d'un air moqueur, d'abord le sac puis la pierre.

—Avez-vous deviné le but de ces préparatifs ?

Georges dedaigna de répondre ; et leva les yeux sur Matteo qui, dans ce regard clair et superbe, vit qu'il n'avait aucune crainte même d'une mort si effroyable.

—Vous avez deviné et deviné juste, je le vois, dit-il. Il y a longtemps que j'ai oublié mes prières ; mais dans un pareil moment je sais respecter les préjugés des autres. Je vous donne cinq minutes, il indiqua la pendule, et cinq minutes seulement pour vous préparer à mourir !

Un cri retentit au milieu du silence de l'appartement, et Emma Keradeuc s'arrachant par un effort soudain des mains de l'Italien, se précipita vers Georges France.

—Vous ne pourriez pas !... vous n'oseriez pas commettre un pareil crime ! s'écria-t-elle en tournant la tête vers le chef de la bande. Si bas tombé que vous soyez, si grande que soit votre cruauté, vous n'oseriez pas commettre un si lâche forfait ! arrière ! ne le touchez pas ! si vous avez soif de sang, et, en parlant, elle plaça la main sur son sein, frappez là ! vous avez des armes.... allons....., ne crai-

gnez pas que je recule. Frappez si vous voulez arriver jusqu'à lui.

Matteo fit signe aux deux Malais qui se tenaient à l'arrière plan, et avec son même ricanement froid et moqueur, désigna Emma.

—Enlevez-la, dit-il.

Les Malais s'avancèrent l'un à droite, l'autre à gauche de notre héroïne, qui recula avec un cri d'horreur.

—Emma, murmura Georges, ces hommes sont sans pitié. Autant vaudrait attendre de la charité d'un tigre qui a déjà enfoncé ses dents dans la chair palpitante de sa victime, ou du serpent qui écrase sa proie dans ses replis, que de faire appel ici à des sentiments de compassion. Chère Emma! du courage, nous nous reverrons pour ne plus être séparés si ce n'est pas sur la terre, ce sera au ciel.

Emma essaya de parler, mais ses lèvres blanches refusèrent d'articuler les mots. L'horreur semblait l'avoir changée en pierre.

—Ne lui faites pas de mal, dit Georges, tandis que les Malais l'emportaient par ordre de l'Italien, ainsi que Jeanne, dans l'autre appartement. Si vous avez un grain de pitié dans votre cœur, ayez-en pour elles. Quant à moi, je ne vous en demande pas.

—Voilà qui est bien parlé, dit l'Italien avec un sombre sourire. Les femmes ne courent aucun danger, soyez-en assuré. Un mouchoir bien fin et bien blanc pour étouffer leurs cris, voilà tout ce qu'elles ont à redouter. Vous voyez qu'elles se taisent déjà. Ces Indiens sont habiles et expéditifs dans leur besogne.

Les Malais reparurent calmes et silencieux. Matteo regarda la pendule.

—Les cinq minutes sont écoulées, dit-il; êtes-vous prêt?

Sur un signe de l'Italien l'un des quatre Malais délia les cordes qui fermaient la bouche du sac.

Les autres posèrent les mains sur les épaules de

Georges. A ce moment le propriétaire du château noir se retira, mais pas avant d'avoir murmurer à l'oreille de notre héros:

—C'est le paiement de tes balles de la nuit dernière. J'ai juré que mes amis seraient vengés, et le meunier de Pelham tient toujours sa parole et paye ses dettes.

Georges ne répondit pas ; mais son visage s'illumina soudainement comme s'il eût éprouvé quelque grande joie.

Il y avait encore de l'espoir.

Il se tourna vers l'Italien.

—Vous voulez me tuer, dit-il avec calme,.... en me noyant......

Matteo fit un signe affirmatif.

—On me jettera par cette fenêtre ?

Matteo fit de nouveau un signe de tête affirmatif.

—Oui, dit-il, vivant et lié dans ce sac ! l'eau au dessous est assez profonde pour porter un vaisseau ; elle gardera bien notre secret, ne craignez rien.

Pendant que le misérable parlait, le cœur de Georges battait plus vite.

Il avait déjà formé un plan, un plan désespéré, il est vrai ; cependant, il y avait de l'espoir.

Son sang-froid fut remarqué de ses ennemis.

—Vous êtes brave, monsieur France, dit l'Italien avec une sorte d'admiration involontaire. Vous êtes sur le seuil de l'éternité, et vous ne bronchez pas ! Tant de courage est rare. Vous devez mourir et vous mourrez ; mais s'il y a quelque chose que je puisse faire, un message à remettre.

—Aucun !...... cependant, je vous demanderai une faveur, une seule.

—Parlez.

Evitez-moi l'indignité d'être serré dans ces cordes. Le dégoût que me cause l'idée d'être touché par ces misérables est pire que la mort elle-même.

Matteo réfléchit un moment.

—Promettez-moi, dit-il, que vous entrerez dans le sac sans résistance, et à mon tour, je vous promets

que ces hommes ne vous toucheront qu'à la fin, lorsque...

Il indiqua d'un geste significatif la fenêtre ouverte, sous laquelle on entendait le bruit continu du clapotement des vagues.

Le sang de Georges se glaça,mais il ne laissa voir aucune émotion sur son visage, et répondit :

—Je le promets.

Sur un signe de l'Italien, les Malais reculèrent à droite et à gauche de Georges France, tandis que celui qui tenait le sac, le laissa tomber à terre, en ayant soin que sa large bouche fut toute grande ouverte.

Sans prononcer un mot, Georges fit un pas et se dressa, les pieds serrés l'un contre l'autre au milieu du sac.

Même les stoïques asiatiques ne purent retenir une exclamation de surprise en voyant la bravoure calme du jeune Français.

Georges baissa les bras, et les plaça droits de chaque côté de son corps.

Ses mains, comme par une contraction nerveuse des doigts, se relevèrent, et furent cachées dans ses manches.

Matteo fit un dernier geste.

Les Malais s'avancèrent et placèrent la pierre aux pieds de Georges; puis, saisisssant les bords du sac, ils le levèrent autour de notre hèros, et le lièrent solidement au-dessus de sa tête.

Matteo regarda la fenêtre.

Le ciel s'était chargé soudainement ; des masses de nuages noirs cachaient la clarté de la lune, le vent s'était levé et agitait les vagues de mer, la qui venaient maintenant se briser contre la base de la tour, en sifflant avec une sorte d'impatience.

Elle semblaient réclamer leur proie.

Il y eut une pause d'un moment, un silence effroyable, qui n'était interrompu que par les gémissements de la chambre voisine.

Matteo montra la fenêtre.

Les bras des Malais s'enroulèrent comme des serpents autour du sac.

Ils le portèrent près de la fenêtre.

Puis, le balançant un instant, ils le lancèrent dans l'air.

La masse blanche, qui avait pris la forme du corps qu'elle contenait, passa à travers l'obscurité de la nuit, et descendit dans l'abîme.

On entendit un bruit sourd! puis un gémissement! et les vagues se redressèrent en rugissant plus fort qu'auparavant.

Nous avons dit que tandis que les assassins préparaient leur œuvre infernale, une espérance soudaine s'était ranimée dans l'esprit de Georges France.

Heureusement pour lui, il avait conservé sa présence d'esprit, même dans un péril où les plus braves auraient perdu la tête. Calme dans le danger, une pensée rapide comme l'éclair lui avait traversé le cerveau, au moment où ses regards s'étaient fixés sur le Malais qui tenaient le sac et la corde.

Les pistolets qu'il avait placés dans sa poche de côté lui avaient été enlevés par le meunier de Pelham; mais un petit couteau avait échappé aux recherches de ses ennemis. Il glissa donc ses doigts dans sa poche, en retira le couteau, qu'il ouvrit avec difficulté, et le cacha adroitement dans sa manche.

—Le sac est large, se dit-il, et j'aurai la possibilité de remuer les mains, en supposant qu'il ne me les lient pas.

Cette dernière précaution, comme on le sait déjà, ne fut pas prise.

—La mer au pied de la tour est profonde, continua Georges,......je nage comme un poisson, et si je puis seulement ne pas perdre connaissance sous l'eau, et faire usage de mon couteau, je me sauverai encore.

Au moment où on éleva la bouche du sac au-dessus de sa tête, il baissa légèrement la main, et

serra la poignée de son couteau; mais pour tous ceux qui l'entouraient, il demeura complètement immobile.

Il murmura une prière, et après avoir respiré longuement, il serra fortement les lèvres.

Un instant aprés, il fut lancé par la fenêtre. La rapidité de sa chute et le choc des eaux qui s'entrouvrirent sous son poids lui firent perdre connaissance.

Mais le froid de l'immersion opéra aussitôt une réaction, et son étourdissement ne fut que momentané.

Il était tombé heureusement sur une masse de plantes marines, d'une consistance suffisante pour supporter le sac et son contenu, et assez douce pour amortir la force de la chute.

Le premier mouvement de Georges fut d'enfoncer la lame de son couteau dans le sac.

Le premier coup réussit...... son bras droit était libre.

Il frappa de nouveau, et cette fois le sac fut ouvert d'un bout à l'autre.

Après s'être débarrassé de ses entraves, Georges, qui était un nageur hardi et expérimenté, fit un vigoureux effort. Il monta à la surface, aspira dans ses poumons épuisés une provision d'air frais, et puis redescendit immédiatement.

Il réfléchit en effet, que l'Italien et ses amis pouvaient le guetter de la fenêtre.

S'abandonnant donc au flot de la marée, qui l'emportait loin de la tour, et craignant de perdre ses forces, il se jeta sur le dos, et resta plusieurs minutes sans faire de mouvement.

Alors, redoutant d'être emporté trop loin de la rive, il se retourna et nagea de nouveau.

Mais à peine avait-il fait quelques brasses, qu'il poussa un cri étouffé, et se rejeta sur le dos.

Une crampe venait de le saisir.

Quelques moments encore, et il allait couler au fond de la mer. Tout effort était inutile...Il cessa

de lutter contre la mort, et flotta à la merci des vagues de l'Océan.

Soudain il frappa contre quelques chose.

Une branche flottante,......un morceau de bois quelconque, que les flots, dans leur fureur, avaient détaché du rivage.

Par un effort desespéré, il s'y attacha, et encore une fois échappa à une mort qui lui avait paru inévitable.

Se soulevant avec difficulté, de façon à ce que sa poitrinere posât sur le bois, il regarda autour de lui.

La lune avait disparu du ciel, l'horizon était noir partout. De larges vagues, dont les crêtes blanches se montraient menaçantes dans l'obscurité, bondissaient aussi loin que l'œil ponvaient atteindre.

Le démon de la tempête s'apprêtait à livrer ba taille, pour assurer...pour un temps...sa domination sur les éléments opposés.

Pour la première fois durant cette effroyable nuit Georges sentit le cœur lui manquer, et des larmes d'agonie mouillèrent ses joues.

Sa poitrine se tordait dans ses convulsions, et il pleura et mêla ses cris aux bruits de l'ouragan.

Alors, appelant à son aide toute son énergie, il se souleva de façon à porter presque entièrement sur le morceau de bois; et arrachant sa cravate de sou cou, il noua son bras paralysé à cette planche de salut, en s'aidant de sa main et de ses dents.

Il y eut un moment de calme, et puis la tempête éclata dans toute sa force.

L'homme et l'épave furent poussés et repoussés par les vagues auxquelles ils servaient de jouet.

Georges France avait perdu connaissance.

Le lendemain de l'attentat dont Georges France avait été l'objet, tout était en mouvement dans la tour du phare.

Rodolphe Mortagne était de retour.

La première personne qu'il manda auprès de lui fut l'Italien Matteo.

Il avait trouvé dans cet homme un auxiliaire prêt à toutes les infamies, et aussi adroit que peu scrupuleux.

Ce fut donc de Matteo que Mortagne apprit avec surprise, et non sans quelques remords de conscience, les événements des deux nuits précédentes.

Dans son voyage à Liverpool, Mortagne s'était assuré un navire, où il avait décoré une cabine avec une splendeur princière. Il croyait que l'or pouvait tout acheter, mais il se trompait : il y a une chose qu'on ne se procure pas toujours avec la richesse, c'est une affection pure et dévouée.

—Comment a-t-elle pu supporter le meurtre de Georges France ? demanda Mortagne après une pause, et lorsque Matteo eut fini son récit des événements que l'on connaît.

—Ça d'abord été des cris et des évanouissements, comme c'est toujours l'habitude chez les femmes ; mais enfin son chagrin est devenu moins violent, et elle est tombée dans une sorte d'apathie. Elle n'a recommencé que lorsqu'on l'a séparé de sa compagne.

—Ah ! Jeanne ! dit Mortagne.

—Encore une fille bien ennuyeuse aussi, celle-là, reprit Matteo, en riant. Je crois qu'elle est pire que sa maîtresse. Je n'aurais jamais cru que tant de force et de volonté pût être renfermé dans un si petit corps.

—Une fille bien étrange ! murmura Mortagne à part lui.

—Très-étrange, répliqua l'autre sèchement. Elle semble rêver les yeux ouverts. Si ce n'est que je n'aime pas à agir sans ordres, j'aurais mis fin à ses bavardages et à ses prophéties, en l'envoyant dans ce monde des esprits dont elle parle tant, et par le même chemin que j'avais fait prendre au chevalier errant. Vous n'avez qu'à dire un mot, et si elle veut encore rêver, ce sera dans les vertes cavernes de l'Océan.

Il s'arrêta surpris, car Mortagne, avec un regard de colère et d'alarme avait bondi sur ses pieds.

— Si tu touches à un des cheveux de la tête de cette jeune fille, s'écria-t-il, tu en répondras sur ta vie.

La figure de l'Italien prit une expression sombre, et une lumière menaçante brilla devant ses yeux.

Mortagne vit l'effet de ses paroles inconsidérées, et se hâta d'en effacer l'impression.

—Je parle follement, dit Mortagne avec un rire forcé: mais ta proposition, aussi, était bien singulière. Cette fille, Jeanne, m'a rendu et peut me rendre encore des services essentiels.

Matteo parut étonné.

—Je lui dois beaucoup, et comme j'attends encore beaucoup d'elle, la politique, pour ne rien dire de la reconnaissance, m'oblige à avoir grand soin de sa vie.

L'Italien haussa les épaules et s'inclina.

C'était comme voulait Mortagne: les intérêts de son maître étaient les siens.

Mortagne réfléchit quelques instants, et puis dit enfin :

— Ce meunier de Pelham, comment le nommez-vous ?

—Schmitt.

—Ce Schmitt, êtes-vous sûr de sa fidélité ?

—Comme de la mienne.

—N'est-ce pas étrange que ce jeune homme se soit ainsi échappé de ce repaire de voleurs, et cela sans laisser aucune trace ?

—Très-étrange, en effet, répliqua Matteo ; mais vous pouvez être certain que ce n'est pas la faute de Schmitt

—Le château était-il entouré par ses hommes ?

—De tous côtés. Chaque avenue était gardée, et il n'y avait pas une issue, où un chat aurait pu passer inaperçu.

—Est-ce que le meunier avait des femmes sous son toit ? demanda Mortagne.

—Une, seulement.

—Une ! une femme suffit souvent pour briser la toile que dix hommes ont eu bien de la peine à tisser. Cette femme, est-ce la sienne ?

—Non ; sa nièce, ou quelque chose comme cela, une enfant. Quels que soient les moyens par lesquels il s'est échappé, elle n'y a certainement pas mis la main.

Quoique Matteo donnât cette assurance du ton le plus convaincu, ni lui ni Schmitt n'étaient bien persuadés de l'innocence de Betty. Au contraire, dès l'instant où ils avaient découvert qu'elle avait quitté le château noir, tous deux s'étaient dit qu'elle l'avait, sans aucun doute, accompagné.

Mais l'Italien crut prudent de ne pas communiquer ces détails à son maître ; car il pensait sagement que c'était le comble de la folie de déprécier les instruments qu'on a soi-même choisis.

La conclusion de tout cela fut que Mortagne félicita Matteo de sa conduite, en lui faisant cadeau d'une jolie somme d'argent, et en lui en promettant d'autre, s'il continuait à bien le servir.

—A qui avez-vous confié la garde de votre prisonnière ? demanda Rodolphe, au moment où le bandit, après s'être confondu en remerciements, s'apprêtait à se retirer.

—A votre serviteur Indien, à Kalu. N'est-ce pas l'ordre que vous m'aviez laissé ?

—Parfaitement ! parfaitement ! Kalu et ses compagnons me sont dévoués. Ils ne connaissent qu'une loi, ma volonté, et qu'un plaisir, m'obéir. Dites à Kalu de venir me trouver, j'ai besoin de lui.

L'Italien s'inclina et ferma la porte.

Il descendit par un escalier étroit, dans une pièce basse, où plusieurs des hommes de Schmitt, avec quelques-uns des serviteurs Indiens de Mortagne, mangeaient, buvaient, ou passaient nonchalamment leur temps, couchés sur des bancs.

—Au moment où il entra, une main se posa sur son épaule.

C'était celle du meunier de Pelham.

—L'enfant perdu est retrouvé! murmura-t-il avec un sourire de démon.

—Qui cela ? Ce n'est pas Betty?

Schmitt fit un signe d'assentiment et se frotta les mains, d'un air triomphant.

—Elle est bientôt de retour au moulin à l'heure qu'il est. On l'a trouvée à moins d'un mille d'ici, errant sur le bord de la mer.

—Et a-t-elle donné une raison de sa faute? demanda Matteo.

—Elle refuse de répondre à aucune question; mais, dit le meunier, avec un rire brutal, je saurai bien lui délier la langue. Cependant, ce qui m'intrigue, c'est de savoir comment elle s'y est prise pour sortir du château, avec ou sans ce maudit Français.

—Silence! pas un mot de cela devant ces diables noirs, dit Matteo, en désignant Kalu, qui s'approchait silencieusement.

Puis, se tournant vers Kalu, il lui communiqua l'ordre de Mortagne, et le Javanais, sans répliquer se glissa hors de la chambre aussi silencieusement qu'il était entré.

La conversation qui eut lieu entre Mortagne et Kalu eut particulièrement pour objet les préparatifs à faire pour les pays d'Orient où, Mortagne le savait ses immenses richesses lui assurerait un pouvoir sans limites, et feraient de lui un roi.

Le Javanais reçut ses instructions avec ce calme respectueux qui lui était habituel, et quand son maître eut fini, il demanda, en parlant comme d'une chose qui lui était totalement indifférente:

—Et que faire de Jaguarita? Doit-elle nous accompagner?

Les sourcils de Mortagne se contractèrent. Il arpenta l'appartement durant quelques moments sans répondre. Puis, après avoir jeté sur le Javanais, un coup d'œil perçant, il dit:

—Non!

Kalu s'inclina.

Rodolphe Mortagne se jeta sur une chaise.

Il était mal à l'aise et préoccupé.

Kalu avait évidemment touché un sujet qui était désagréable à son maître et qui l'irritait.

Mortagne appuya sa tête sur sa main, et regarda fixement le plancher.

Chez le Javanais aussi, il s'était opéré un changement étrange.

Sa figure entière semblait contractée ; sa peau jaune se ridait autour de ses yeux, qui, comme deux points enflammés, brillait d'une expression méchante et diabolique. Il avait l'aspect d'un reptile prêt à s'élancer. Il était alors vraiment Kalu "le serpent."

Il eut été heureux pour Mortagne, de lever la tête en ce moment, car il aurait pu lire dans les yeux du Javanais toute la haine qu'il nourrissait contre lui.

Mais Mortagne était absorbé par ses propres pensées. Chaque pas qu'il faisait l'amenait plus près du bord du précipice ; mais il ne voyait que les fleurs qui lui cachaient le péril, et non le gouffre qu'elles dissimulaient.

Quand il releva la tête, la figure de Kalu avait repris sa placidité et son air d'indifférence pour tout ce qui n'était pas la volonté de son maître.

Mortagne parla de Emma Keradeuc.

A ces questions, Kalu répondit, comme Matteo, que le choc qu'elle avait reçu avait été terrible, mais que la violence semblait être passée, car elle ne faisait plus retentir l'air de ses cris, et elle avait cessé d'accabler ses gardiens de ses reproches et de ses malédictions ; mais que, pâle et immobile, elle restait des heures entières les yeux fixés sur l'océan où avait péri celui qui s'était dévoué pour la sauver.

Mortagne, qui avait écouté attentivement, sourit.

—Bien, dit-il, lorsque Kalu eut achevé son récit, quand les femmes pleurent, le feu de la colère est

bien près de s'éteindre. Il est bientôt temps, d'ailleurs, que je lui fasse une visite, et que je juge par moi-même de son état.

Le Javanais, avec son respect habituel, mais avec une véritable fermeté, protesta contre cette intention.

Il représenta à son maître que sa visite à un pareil moment serait en toute probabilité, dangereuse dans ses résultats pour la jeune fille. Il fit valoir que le choc qu'elle avait éprouvé était bien récent, que son chagrin qui avait été tel qu'on avait craint pour sa raison, s'était modéré, il est vrai ; mais que la vue de celui qui en était l'auteur pourrait occasionner une rechute déplorable.

Mortagne vit qu'il y avait du bon dans ces arguments, et il remit à plus tard sa visite.

C'était le soir du même jour, que Emma, fatiguée de pleurer, et épuisée par les souffrances, était tombée sur les coussins d'un canapé, et s'était endormie. Sa joue mouillée de larmes reposait sur son bras, tandis que sa chevelure qui au milieu de son désespoir s'était détachée, tombait en riche profusion sur ses épaules, et la couvrait comme d'un manteau.

Une clef tourna doucement dans la serrure de la porte.

Mais si léger que fut le bruit, il l'éveilla tout de suite.

Elle bondit sur ses pieds, et rejetant ses cheveux en arrière, elle regarda vers la porte.

Un homme enveloppé dans une longue robe de toile blanche entra vivement.

C'était Kalu, le serpent.

Emma recula en le voyant avancer vers elle, et elle aurait crié, si, d'un geste rapide, il n'avait posé un doigt sur ses lèvres.

C'était un signe d'avertissement.

Emma demeura debout et tremblante, car il y avait sur le visage de son visiteur une sombre expression qui ajoutait encore à sa fureur.

—Un grand danger menace la perle blanche, dit-il d'une voix sifflante, et en regardant avec inquiétude vers la porte par où il était entré.

—Un danger ! hélas ! et Emma joignit les mains avec désespoir. Quelle nouvelle cruauté votre maître peut-il me réserver ?

—La pire de toutes. Il se propose de venir vous voir. Il indiqua une pendule placée sur la cheminée. Il est dix heures moins cinq minutes. Avant que le timbre ne résonne, il sera ici.

—Ici ! ce mot sortit comme un cri de le bouche de notre héroïne, et recula contre la muraille, presque évanouie de terreur. "Ici, répéta-t-elle : oh ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! Et je n'ai point de refuge !

—Pour les braves, il y a toujours un refuge contre le déshonneur : la mort !

L'animation monta aux joues d'Emma Keradeuc, et ses yeux lancèrent des éclairs.

—Donnez-moi une arme, dit-elle, si vous êtes l'ami que vous prétendez être.

—Je n'en ai pas, répondit-il ; cependant si vous étiez réduite à cette nécessité, vous auriez un moyen d'échapper.

—Lequel ?

—Là ! Et ouvrant la fenêtre, il montra la mer.

La nuit était sombre, le ciel était chargé de nuages ; la tempête qui avait mugi toute la journée s'était alors dissipée ; mais les vagues étaient encore agitées, et s'élevaient pareilles à des montagnes.

Il y avait dans ce vaste et immense tombeau assez de place pour contenir le monde entier ; et, d'ailleurs n'est-ce pas celui qui avait englouti Georges France.

Emma regarda, un moment en silence, les nuages et les eaux encore courroucées ; quand elle se retourna pour adresser de nouveau la parole à son étrange visiteur, elle était seule.

Kalu le serpent était parti.

La tapisserie, d'un côté de l'appartement, était

encore faiblement agitée, et Emma allait s'élancer dans cette direction, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau.

C'était Mortagne qui entrait.

Sa démarche était incertaine, et il avait le visage animé.

Si audacieux et si perverti qu'il fût, il avait été obligé de boire beaucoup pour trouver le courage de traverser le seuil de la chambre d'une jeune fille sans protection.

Sans protection ! comme nous venons de le dire, il avait été obligé de boire pour étouffer le peu de conscience qui lui restait, et s'armer contre ces gardiens invisibles qui, pour tous, excepté pour les hommes vicieux et cruels, étendent leurs ailes, comme une barrière infranchissable entre la vertu et le vice.

Mortagne lui-même s'arrêta irrésolu à la porte qu'il venait de refermer derrière lui, et, un moment, il recula devant l'air fier et superbe de cette jeunefi lle dont it s'était fait le bourreau.

Debout près de la fenêtre ouverte, elle le regarda fixement et le força à baisser les yeux devant les siens.

—Le motif de cette intrusion ? demanda-t-elle.

Mortagne, surpris de la hauteur méprisante d'Emma, d'Emma qu'il s'était attendue à trouver soumise et pleurant, hésita à répondre, il ne murmura que des paroles inintelligibles. Il fit, toutefois, un pas en avant.

—Arrière, et n'approchez pas ! s'écria-t-elle, si vous ne voulez pas me forcer à me jeter par cette fenêtre.

La figure de marbre de Mortagne s'enflamma ; il serra un moment ses lèvres, et ses yeux jaillirent des éclairs.

—Prenez-garde, Emma Keradeuc, dit-il d'une voix sifflante comme celle d'un serpent, et pleine de menace.

—A quoi ? demanda-t-elle audacieusement ; à

vous, Rodolphe Mortagne ? Je ne vous crains pas ; vous ne pourriez qu'ajouter un autre meurtre à la liste de vos crimes, et quoique je ne sois qu'une femme sans défense, je vous défie.

Mortagne ne put s'empêcher de la contempler avec admiration ; et cet homme qui affectait de ne croire ni au bien ni à la vertu s'inclina devant une jeune fille dont la beauté lui semblait céleste.

—Ayez pitié de moi, dit-il. J'ai vu que je ne parviendrais jamais à conquérir votre cœur, et j'ai eu recours, pour vous forcer à être ma femme, à des moyens qu'aujourd'hui je condamne.

Emma Keradeuc détourna la tête, avec le mépris le plus prononcé.

Mortagne sentit l'aiguillon de la rage pénétrer dans son cœur. Un changement soudain s'opéra dans ses manières et il fit un pas vers la jeune fille.

—Il serait inutile, dit-il, de lutter contre la force ; croyez-moi, ne me poussez pas au désespoir, et songez que vous êtes en mon pouvoir.

Il voulut la saisir.

Mais, vive comme la pensée, Emma bondit, et, droite et dédaigneuse, elle étendit une main vers le bord de la fenêtre, au dessous de laquelle mugissaient les vagues.

—Je vous connais, Rodolphe Mortagne, dit-elle, et c'est pour cela que je ne vous crains pas.

—Prenez garde, cria Mortagne.

—A quoi ? répliqua-t-elle : je vous répète que je ne vous crains pas. C'est vous qui tremblez, votre main est agitée comme une feuille par le vent.

Son air et ses manières étaient empreints d'une telle fierté qu'il la regarda avec une sorte de stupeur. Il n'osa pas l'interrompre.

—Vous avez cru, continu-t-elle, parce que vous avez eu recours à la violence contre moi, que vous pourriez me plier à votre volonté ! Vous avez cru qu'une fois sur une terre étrangère, loin de tout secours et de toute espérance, j'accepterais des pro-

positions que,—si j'étais libre,—j'aurais repoussées avec dédain. Les femmes sont faibles, dites-vous, et vous avez cru triompher par la force, mais vous vous êtes trompé.

Mortagne était horrible à voir : la menace brillait dans ses yeux, et un rire sauvage siffla entre ses lèvres convulsivement agitées.

—Ah ! c'est ainsi, s'écria-t-il ; je vous offrais la paix et vous me déclarez la guerre ! Vous avez oublié que vous êtes à ma merci, que vous n'avez aucun moyen d'échapper...

Il y avait des larmes dans les yeux de notre héroïne, mais ce fut d'une voix calme et ferme qu'elle répondit :

—Si, dit-elle, il y a entre vous et moi une barrière que vous ne pourrez franchir, un obstacle que, fussiez-vous mille fois plus fort, vous ne pourriez faire disparaître.

Mortagne fit entendre un rire moqueur.

—Quel est donc cet obstacle ? demanda-t-il.

Avec un mouvement rapide comme l'éclair, mais terrible dans sa menace, Emma avait sauté du plancher sur le bord de la fenêtre, et de là, elle indiqua la mer.

—La *mort !* dit-elle.

Mortagne poussa un cri d'horreur.

Un moment il hésita, puis il s'élança vers elle.

Soudain, un cri retentit à ses oreilles, un cri auquel répondirent les voix de l'Océan.

Deux mains blanches et suppliantes se levèrent vers le ciel, un vêtement blanc flotta à travers l'obscurité, et Emma Keradeuc avait disparu.

XVII

PROVIDENTIEL.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, qui a vue sur la mer, se tient Kalu le Javanais, le serpent.

La pièce à laquelle appartient cette fenêtre est vide. Il n'y a pas de lumière dedans, à l'exception de celle qui pénètre du dehors, et qui est juste suffisante pour rendre visible la forme de l'Indien.

Il était resté près de cette fenêtre attendant, attendant patiemment depuis l'instant où il avait quitté l'appartement occupé par Emma Keradeuc.

La pièce où était Kalu était située au rez-de-chaussée, et les panneaux de la fenêtre contre lesquels il s'appuyait tremblaient sous le choc des vagues.

Une pensée dominait toutes les autres dans l'esprit de l'Indien, et Emma en était l'objet.

" Elle doit mourir! murmura-t-il, en serrant sa longue robe autour de lui. Il l'aime avec une passion dont je n'aurais pas cru capable sa nature froide et égoïste. Oui, elle mourra! afin que la flèche empoisonnée du remords se fixe dans son cœur.

Il s'arrêta et écouta.

Pas un son autre que le sifflement du vent sur la tour du phare, et le battement des vagues contre la muraille.

"Le courage lui aurait-il manqué? peut-être; que je hais ces femmes au visage blanc de l'Occident, dont le sang lent et glacé n'a point été brûlé par les feux d'un soleil comme celui de notre patrie. Et cependant, il y avait dans le regard de cette jeune fille quelque chose qui pouvait tromper.

Non! les étoiles qui brillent au ciel seront précipitées dans l'Océan avant que cette enfant consente à écouter le langage décevant de cet homme!"

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un cri plein d'agonie domina les bruits du dehors.

C'était le cri qu'Emma avait poussé en se jetant par la fenêtre.

Kalu avança la tête et regarda dehors.

La nuit était sombre, et au delà de quelques pas, il était impossible de rien distinguer.

Soudain un bruit faible arriva à son oreille, un bruit bien faible, mais qui pourtant était assez distenct pour qu'il fût possible de ne pas le confondre avec ceux de la mer.

Kalu le reconnut tout de suite.

C'était un bruit de rames.

Un bateau était quelque part près de là! L'Indien ouvrit les yeux le plus qu'il put, et chercha à percer la muraille de ténèbres qui sélevait de tous côtés.

Mais ce fut en vain.

Il prit le parti de descendre sur le rivage: car il n'y avait pas un moment à perdre.

Serrant sa longue robe blanche antour de lui, il quitta la chambre, et il courrait vers un passage bas et vouté conduisant à un escalier de pierre ouvrant sur la baie, lorsqu'il fut arrêté par la voix de Rodolphe Mortagne, qui, le visage boulversé par la crainte, et les cheveux hérissé, arrivait le plus vite qu'il pouvait.

—Kalu! cria-t-il, appelle les domestiques, tous! Dis-leur d'apporter des torches, et de tâcher qu'on voit clair s'il est possible. Pourquoi me regardes-tu comme cela! Obéis vite! va donc! te dis-je. Et poussant de côté le Javanais, il ouvrit violemment la porte, s'élança dans l'escalier, et disparut dans la nuit.

On se hâta d'exécuter ses ordres.

Tous les habitants de la tour furent bientôt réunis sur la baie.

Des torches couraient çà et là ; on alluma des paquets de résine, qui jetèrent sur l'eau de grandes ombres fantastiques, et se tordirent sous le souffle du vent.

Des hommes entrèrent dans l'eau jusqu'à la poitrine, et tenant des lumières au-dessus de leurs têtes ; et parmi les plus audacieux se distingua Rodolphe Mortagne ; mais tout fut inutile.

Une heure s'écoula et on n'aperçut pas vestige d'Emma.

La rage et le désespoir de Mortagne étaient terribles à voir. Il était comme un fou, se frappant les tempes à coup de poings, courant de tous côtés au milieu des vagues, des récifs, sans s'inquiéter du danger.

Une autre heure s'écoula et l'on ne découvrit rien encore.

Mortagne éprouvait une véritable angoisse : le remords l'avait saisi. Il se laissa tomber sur un rocher, et pleura comme un enfant.

Près de lui se tenait Kalu.

Ses yeux de reptile brillaient comme une émeraude dans l'obscurité, et sur ses lèvres minces errait un sourire de triomphe.

" Jaguarita est vengée ! se dit-il ; mais ma vengeance à moi est encore à venir ! Elle est patiente, parce qu'elle est sûre !

Il s'éloigna inaperçu.

Le jour avait paru qu'on n'avait pas encore cessé les recherches. Mortagne rentra alors dans la tour.

Il appela le Javanais, et lui demanda dans quelle chambre était Jeanne, la somnambule.

—Dans une des chambres du bas, répondit Kalu.

—Conduis-moi près d'elle.

Kalu obéit.

La pièce où Jeanne était enfermée était une petite chambre taillée dans le roc, et très pauvrement meublée. Elle contenait une table, quelques chaises et un lit.

Elle n'avait pour fenêtre qu'une étroite ouverture

dans la muraille, construite plutôt pour donner de l'air que de la lumière.

Une lampe en fer brûlait encore suspendue au plafond.

Jeanne était assise près de la table, mais elle se leva quand elle vit Kalu entrer, suivi de son maître.

Elle laissa échapper un cri étouffé, lorsque ses regards se fixèrent sur le visage froid et sévère de Mortagne. Ce cri était comme celui que pousse l'oiseau lorsqu'il rencontre dans le feuillage l'œil fasciné du serpent.

—Que venez-vous faire ici ? demanda-t-elle d'une voix que la crainte faisait trembler. Allez-vous en ! allez-vous en ! Je vous en supplie, ne me torturez plus !

—Silence, folle ! on ne vous veut pas de mal. J'ai besoin de vous questionner, voilà tout.

—Parlez ! murmura-t-elle.

—Il faut que vous soyez endormie, Jeanne, répliqua Mortagne, d'un ton dur et froid.

—Dors ! ajouta-t-il, d'une voix pleine d'autorité. Je veux que tu dormes.

L'effet de ces paroles et du geste fut magique.

Elle dormait.

La figure de Mortagne exprima une sorte de joie sombre.

—Tu dors ? demanda-t-il.

—Oui ! murmura la victime.

—Emma Keradeuc ! La voyez-vous ?

Le sein de la somnanbule se souleva convulsivement......ses mains s'agitèrent comme si elle eut voulu saisir un objet passant devant elle, et son visage exprima une indicible terreur.

—Que voyez-vous ?

—Un corps blanc flottant dans l'eau ! C'est une femme : mais je ne puis distinguer sa figure.

—Regardez ! je veux que vous regardiez bien. La voyez-vous maintenant ?

—Non ! oui !...... oui, ils la soulèvent dans un bateau......je vois son visage !

Jeanne s'arrêta, et puis ajouta en joignant les mains comme pour rendre à Dieu des actions de grâces, sauvée, elle est sauvée !

Il serait difficile de dire à quelles émotions était en proie Rodolphe Mortagne, en entendant ces paroles, de la véracité desquelles il était convaincu.

Il chancela en arrière, et plus d'une minute s'écoula avant qu'il put redevenir assez maître de lui pour recommencer ses questions.

—Emma Keradeuc est-elle vivante? demanda-t-il.

—Oui, elle vit.

—Où est-elle maintenant......... au moment où je parle.

—A bord d'une barque de pêcheur. Un vieillard se penche sur elle......... un autre......... un jeune homme est à côté d'elle. Je ne puis voir leurs visages.

—Je veux que vous voyiez ! dit-il... faites attention et regardez bien !

—Vous avez vu quelqu'un que vous connaissez? dit Mortagne.

—Oui ! oui !

—Son nom ?

Elle hésita ; mais le merveilleux pouvoir de son persécuteur la domina, et elle répondit :

—Georges France !

Mortagne bondit comme si un serpent l'avait mordu.

—Impossible ! murmura-t-il ; regardez encore !

Il y eut une pause, les traits de Jeanne s'agitèrent convulsivement, et elle fit la même réponse.

—Il vit ! cria Mortagne ; il vit pour faire de moi un objet de risée ! Tu entends, Kalu ! tu entends.

Mortagne se tourna vers le Javanais ; mais celui-ci s'était retiré dans l'ombre, et ses traits n'étaient pas visibles.

—Il vit ! il porta les mains à ses tempes, et les serra de toutes ses forces.

—Je deviendrai fou ! je deviendrai fou ! s'écria-t-il.

—Un homme peut échapper une fois, deux fois, trois fois, et cependant succomber enfin. Patience ! vous pourrez encore atteindre votre ennemi.

C'était le Javanais qui venait de parler ainsi, et Mortagne trouva des consolations dans ses assurances.

—Je les poursuivrai jusqu'au bout du monde ! s'écria-t-il ; et cet homme, je le tuerai !... Oui, je le tuerai, Kalu, dussé-je y perdre la vie.

Et, frappé d'une pensée soudaine, il s'adressa de nouveau à Jeanne et lui demanda :

—Vous parliez d'un autre homme,.... d'un vieillard, voyez-vous son visage ?

—Oui.

—Vous le connaissez ?

—Oui.

—Qui est-il ?

Cette fois elle répondit assez vite.

—Le pêcheur Mathieu.

—Et le bateau ? dis-moi son nom.

—La *Marie-Rose* de Saint-Servan.

Mortagne n'en attendit pas davantage, mais laissant la pauvre fille revenir comme elle pourrait de son sommeil magnétique, il s'enfuit, suivi de Kalu qui semblait glisser sous les pas de son maître comme une ombre.

Dans la salle commune, Mortagne rencontra Mattéo, botté, éperonné, et prêt à se mettre en voyage.

—Parfait, dit-il. J'ai besoin de vous... vous partez dans une heure.

—Pour Liverpool ?

—Non, pour la France. Nous aurons bientôt de la besogne, et si vous êtes l'homme que je suppose être, vous serez content de la part de travail et de récompense que je vous réserve.

QUATRIEME PARTIE

LA RETRIBUTION.

I

LA FOLLE DU MANOIR DE MOIDREY

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis les incidents que nous avons racontés dans le chapitre précédent, lorsqu'une nouvelle tomba, comme un coup de tonnerre, sur le maître du château de Moidrey.

Emma Keradeuc était revenue!

Tout le village de Saint-Servan était dans la joie; depuis le moment où le bateau du vieux Mathieu, qui l'avait ramenée, avait abordé au rivage, l'ouvrage avait été suspendu. La population entière, qui la considérait comme sa fille adoptive, y compris les enfants, l'accompagna jusqu'aux portes du vieux manoir; et quand ils la virent en sûreté auprès de celle qui lui servait de mère, ils accablèrent Mathieu de questions.

Mais ce que raconta le vieux pêcheur tenait plutôt de la fable que de la réalité. Georges France lui avait fait ses recommandations; car on comprend qu'il n'était guère désireux de mettre le monde au courant de toutes ses aventures.

Madame de Moidrey, qui était encore trop faible pour quitter sa chambre, reçut Emma avec la plus vive effusion de tendresse; et celle-ci, tout en pleu-

rant entre ses bras, lui dit tout ce qu'elle devait d'affection et de reconnaissance à celui qui l'avait sauvée, à Georges France.

La bonne dame écouta, avec des émotions mêlées d'indignation et d'admiration, le récit qu'elle lui fit de sa captivité et des persécutions qu'elle avait endurées, d'indignation pour la cruauté dont elle avait été l'objet, et d'admiration pour le courage dont elle avait fait preuve.

—Il faut que je voie ce jeune homme ! dit madame de Moidrey, lorsque Emma lui eût raconté tout ce dont elle était redevable à Georges France. Dans quelques jours je serai, j'espère, assez bien pour descendre, et je joindrai mes remerciements aux tiens. J'avais un fils autrefois, qui, s'il vivait, ressemblerait beaucoup au portrait que tu fais de ce M. France. Ah ! ajouta-t-elle, avec un soupir, si ce fils vivait, c'est alors, Emma, que tu serais vraiment ma fille, quoique, cependant, il me serait impossible de t'aimer d'avantage.

En parlant ainsi, elle attira Emma à elle, et imprima un tendre baiser sur son front.

En même temps, la jeune fille sentit des larmes tomber sur ses joues.

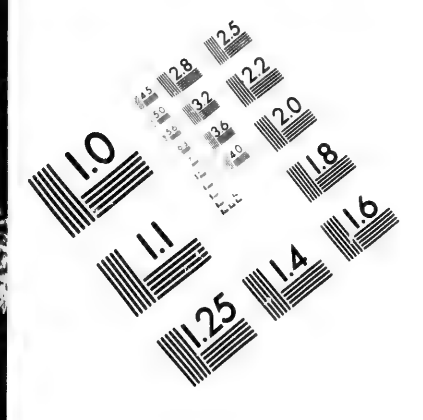
—Mère ! chère mère ! s'écria-t-elle, car madame de Moidrey ne voulait pas qu'elle l'appelât autrement......tu pleures !

—Le bonheur de t'avoir retrouvée a inondé mon cœur de joie. Mais pardonne-moi : car, vois-tu, quoique de longues années se soient écoulées depuis cette affreuse nuit où mon enfant me fut volé, je ne puis penser aux espérances que nous mettions en lui, car son père vivait alors...sans verser des larmes.

Avec ce tact que les femmes possèdent si généralement, Emma, par degrés insensibles, changea de sujet de conversation, mais elle ne fut pas aussi heureuse qu'elle le désirait.

Elle parla de Varina Delagrave.

Aussitôt les manières de madame de Moidrey, or-



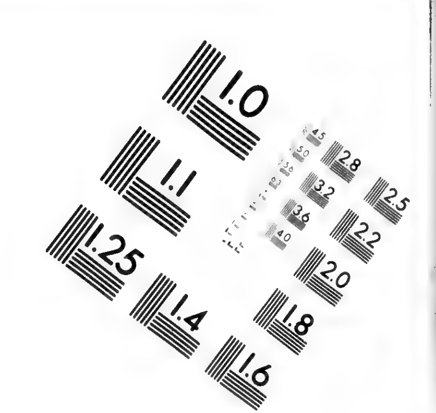
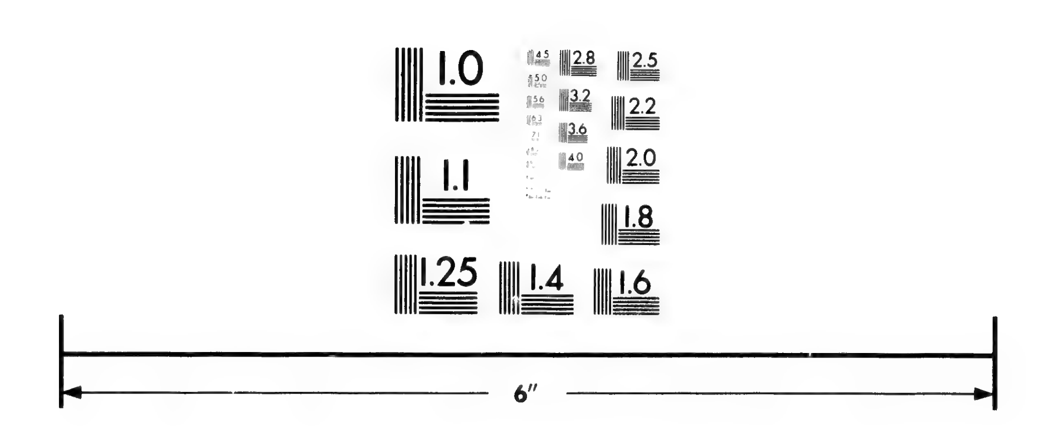
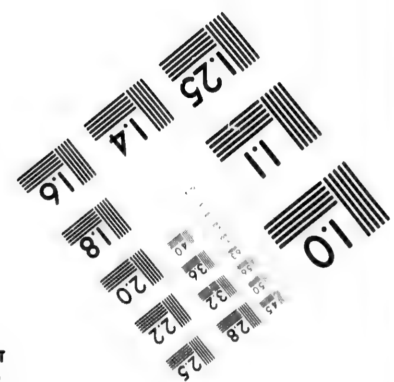


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

dinairement si douces et si gentilles, devinrent graves, presque sévères.

—Ne me parlez pas d'elle, mon enfant, dit-elle. Le nom qu'elle porte est de tous les noms celui qui m'est le plus pénible à entendre. Son père était l'ennemi de mon mari, et le mien.

—Le vôtre, ma mère !

—Oui, le mien : et il le sera toujours, ainsi qu'à tous ceux à qui je prends intérêt. Son père, quoique j'aie des raisons de croire qu'il valait mieux que son fils, a poussé la méchanceté jusqu'au crime. Mais tout cela est passé, et il m'en coûte d'en parler. Qu'il me suffise de dire que, dans tous les malheurs qui ont rendu ma vie si amère, je retrouve la funeste influence de ces Delagrave.

Elle donna en jouant un petit coup sur la joue d'Emma, et dit en prenant un ton plus gai :

—Allons, parlons plutôt de M. Georges France : c'est un souvenir qui sera plus agréable pour nous deux.........

Emma rougit, et s'asseyant aux pieds de madame de Moidrey, elle recommença le récit de sa captivité et de sa délivrance.

Quelques mots nous suffiront pour dire comment elle avait été secourue. Georges France avait été sauvé de la mort au moment où, ballotté par les vagues, il semblait à jamais perdu.

Poussée par l'ouragan vers la côte d'Angleterre, la barque du vieux Mathieu avait, par un de ces miracles de la Providence qu'on ne trouve pas seulement que dans les romans, dérivé dans la direction de la tour du phare.

Les marins qui étaient à bord, avaient aperçu quelque chose, une épave, sans doute, flottant sur l'eau, un canot fut aussitôt détaché ; à l'inexprimable étonnement du vieux Mathieu et de son équipage, ils reconnurent dans l'être inanimé qu'ils recueillirent, ce même jeune homme qui avait passé quelques jours à St-Servan, et qui, durant ce peu

de temps, avait su se concilier l'estime et l'affection de tous les gens du village.

Pendant plusieurs heures, il demeura entre la vie et la mort, et quand, enfin sa force et sa jeunesse eurent triomphé, il s'écoula encore bien du temps, avant qu'il put raconter comment on avait voulu l'assassiner, et comment leur amie à tous, Emma Keradeuc, était retenue enfermée dans la tour du phare, qu'il leur désigna.

Sans hésitation, le vieux Mathieu tourna la tête de sa barque dans la direction de la côte anglaise ; et, après avoir longtemps lutté contre le vent, les pêcheurs, le lendemain du jour où ils avaient sauvé Georges France, arrivèrent en vue de la fameuse tour.

Connaissant le nombre et le scrupule des misérables que, grâce à son or, Mortagne avait rassemblés autour de lui, Georges avait décidé qu'on attendrait la nuit pour sauver Emma.

Il se cachèrent en conséquence derrière la bande de rochers, et ne bougèrent que lorsque l'obscurité fut complète.

Alors un canot se dirigea doucement vers le rivage, et s'arrêta droit sous la fenêtre de Emma dont la lumière leur servait de guide.

Georges, malgré sa faiblesse, non-seulement dirigeait l'expédition, mais il était résolu à tout hasard à escalader encore une fois la chambre d'Emma, et à la sauver ou à périr.

Le canot se tenait immobile, Georges et le vieux Mathieu s'entretenaient à voix basse, en cherchant à pénétrer du regard à travers l'obscurité, quand, tout à coup, un cri déchirant retentit au-dessus de leurs têtes ; et, avant qu'ils fussent revenus de leur surprise un objet blanc traversa l'espace et plongea dans l'eau, à une distance de deux coups de rame de l'endroit où ils étaient.

C'était Emma Keradeuc.

La suite, le lecteur la connaît.

Nous allons maintenant reprendre le fil de notre histoire.

Après avoir vu Emma en sûreté dans la demeure de celle qui l'avait adoptée pour son enfant, et après lui avoir dit adieu, en promettant de revenir bientôt Georges France se disposa à retourner à Saint-Servan.

Il n'avait pas encore quitté le manoir, et était debout au bas du grand escalier de chêne, attendant qu'on lui remit son par-dessus, dont il s'était débarrassé en entrant, quand une porte, une de celles qui donnaient dans les cuisines, s'ouvrit et une femme apparut.

Elle s'arrêta un moment en voyant un étranger, salua, et allait traverser le vestibule, quand en passant près de Georges, elle leva les yeux sur lui. Elle tressaillit, réprima avec difficulté un cri prêt à lui échapper, et s'arrêta brusquement avec un air si effrayé que Georges ne pût s'empêcher de remarquer son émotion.

C'était une femme déjà avancée en âge, et sa position était évidemment celle d'une domestique supérieure.

Son visage était remarquable par sa blancheur, par sa teinte pâle et décolorée, qui s'étendait jusque sur ses lèvres ; ses cheveux étaient également argentés.

Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire chez elle, c'étaient des yeux d'une grandeur effrayante, et dont les pupilles, alors même que sa figure était au repos, étaient étrangement dilatés. Ils avaient une telle intensité de regard que ceux qui la voyaient pour la première fois se détournaient instinctivement pour chercher la cause de l'horreur qu'elle semblait éprouver.

Tel fut du moins le premier effet que cette femme produisit sur Georges France.

Il tressaillit et tourna la tête, mais surmontant aussitôt une émotion dont il se sentait presque honteux, il sourit avec bonté, et lui adressant la parole :

—Je vous ai effrayée, dit-il ; mais j'espère que

vous ne trouverez en moi rien d'assez alarmant pour que cette première impression ne se dissipe pas vite ?

Georges avait fait un pas ou deux vers elle, mais elle recula, les yeux fixés sur son visage.

" La même voix ! murmura-t-elle, en paraissant se parler à elle-même. Le même sourire ! Mais la figure est plus jeune, beaucoup plus jeune, et point encore altérée par le chagrin et les soucis."

—Ma bonne femme ! dit Georges.

—Oui, reprit-elle, la voix est la même, mais les yeux sont plus brillants, et les cheveux sont plus bruns !

Et mue par une impulsion soudaine, elle lui demanda, mais d'un accent que quelque crainte mystérieuse faisait trembler, elle lui demanda son nom.

Georges le lui dit.

Alors elle respira longuement, et secoua la tête.

Quand elle parla de nouveau, elle était plus calme et sa voix était plus ferme.

—Pardonnez-moi, Monsieur, dit-elle, mais en vous apercevant j'ai cru voir le portrait de quel qu'un qui, lorsqu'il vivait, était très-bon pour moi, mais dont j'ai payé la bonté par......

Elle s'arrêta brusquement, et levant sa main maigre et blanche, elle la pressa contre son front.

—Vous êtes malade, ma pauvre femme, dit Georges avec bonté.

A ce moment, le domestique arriva apportant à Georges France son par-dessus et sa canne.

—Malade, non, répliqua la femme, avec un sourire triste ; je rêvais, voilà tout. Je vous prie de m'excuser ; je crois qu'il y a des fois que je n'ai pas bien la tête à moi.

Elle salua, traversa rapidement le vestibule, ouvrit une porte et disparut.

—Des fois ! dit le domestique, qui avait entendu sa dernière remarque et observé l'air étonné de Georges ; voilà près de vingt ans qu'elle n'a plus la tête à elle ; mais c'est une vieille domestique de la famille, monsieur, une très-vieille domestique.

—Pauvre femme ! dit Georges.

Puis, tandis que le domestique l'aidait à mettre son paletot, il demanda plutôt pour dire quelque chose que par intérêt dans la question.

—Quel est son nom ?

—Bernier, madame Bernier, répliqua le valet.

Et baissant la voix, il ajouta :

—C'est une bien triste histoire, monsieur, que celle à laquelle elle a été mêlée ; mais il est défendu d'en parler ici.

En ce cas, sois fidèles aux ordres qu'on t'a donnés, mon ami, et n'en parle pas.

En achevant ces mots, Georges mit une pièce d'argent dans la main du valet, et le cœur léger, parce qu'il aimait et se savait aimé, il sortit du manoir, et se dirigea par la route de Saint-Servan.

II

LA PREUVE DES CRIMES.—HUIT JOURS DE GRACE.

Bien différente était la sitnation d'esprit où se trouvait Henri Delagrave, le sombre propriêtaire du château de Moidrey.

Il était assis dans son cabinet, réfléchissant au passé, au présent qui apparaissait menaçant, et à l'avenir plus effrayant encore, lorsque la porte s'ouvrit avec violence. L'ancien homme d'affaires, Mouton dont tous les cheveux avaient blanchi, se présenta devant lui.

L'avocat, vu son plus favorable aspect, n'avait jamais eu une figure engageante ; mais aujourd'hui qu'elle était traversée de milliers de lignes qui lui donnaient un faux air de vieille pomme de reinette, c'était la face la plus rusée, la plus vicieuse qu'on put rencontrer sur une paire d'épaules humaines.

Il entra, comme nous avons dit, sans se faire annoncer, et, refermant la porte derrière lui, aussi violemment qu'il l'avait ouverte, il s'avança droit vers la porte.

Delagrave, étonné de cette façon de s'introduire chez lui, bondit sur ses pieds, et le regarda avec une expression de colère.

— N'ai-je donc pas de domestiques, pour que vous ne vous fassiez pas annoncer ? s'écria-t-il. Vous ne vous gênez guère, monsieur Mouton.

Des domestiques ! oh, si, vous en avez, et en quantité ! répliqua l'avocat, en ricanant, et en même temps fixant ses yeux gris sur Delagrave. J'en ai rencontré une demi-douzaine qui flânaient

dans l'antichambre et dans les corridors. Vous menez un train princier à Moidrey : l'argent n'est pas un affaire pour les gens riches ; non, non ! on le jette à pleines mains ; on le prodigue ici, là, et partout ! voilà ce qui s'appelle être grand, être superbe, aristocrate, voilà ce qui...

—Monsieur Mouton ! cria Delagrave, en frappant un coup de poing sur la table, je vous ordonne...

—Ne m'effrayez pas, ne cherchez pas à me faire peur ! répliqua l'avocat avec une rage qui aurait été ridicule,si elle n'avait pas été si terrible dans sa vivacité. Ne cherchez pas à me faire peur ! répétait-il ; cela ne réusirait pas avec moi, vous le savez bien ! je me demande ce que le vieil Isaac Delagrave, mon ancien ami, le préteur sur gages, penserait de son fils devenu si grand seigneur, de sa belle-fille qui se donne des airs de reine, et de sa fille, la princesse, de tout le bagage en un mot !

Qu'osez-vous dire ? s'écria Delagrave, tout à la fois surpris et irrité au suprême degré.

Mais la voix aiguë de l'avocat domina la sienne, tant il y avait chez lui de fiel et de dépit.

—J'ai dit ce bagage, cria-t-il, et je répète le mot, je le répèterai tant que vous voudrez. Une jolie famille que la vôtre, comme si je ne pouvais pas faire de vous tous, demain, oui, pas plus tard que demain, un tas de mendiants ! vous entendez Henri Delagrave ? des mendiants, des mendiants ! Je n'aurais qu'un mot à dire pour cela !

—Il est fou ou il est ivre ! murmura Delagrave en le regardant gesticuler comme un possédé.

Mouton saisit ces deux mots.

—Fou ! s'écria-t-il en riant ; fou, moi ! ce n'est pas dans ma famille que sont les fous.

—Serait-ce donc la mienne ? demanda Delagrave, d'un ton dédaigneux

L'avocat tira un billet tout froissé de sa poche, et le jeta sur la table.

—Lisez cela, dit-il, si votre fille avait la tête saine, elle n'aurait pas écrit un billet doux comme

celui-ci au fils d'Ephraïm Mouton, votre maître! vous entendez, monsieur Henri Delagrave? votre maître et le sien!

Il n'est pas douteux que Delagrave n'entendit pas les vociférations de l'avocat; mais son étonnement était si grand qu'il le paralysa, et ce fut à cette circonstance qu'il dut de ne pas l'écraser d'un coup de poing.

Mais il parvint à se modérer par un puissant effort, et ce fut avec calme que déployant le billet, il dit:

—J'ignorais que Varina eût écrit à votre fils.

—Lisez, lisez! cria l'avocat en frappant avec force ses mains sèches l'une contre l'autre. Lisez!

Le billet était l'écriture de Varina, et Delagrave lut ce qui suit, tout haut,comme le voulut Ephraïm Mouton:

"*A monsieur Joseph Mouton.—Monsieur, j'ignore sur quels droits vous basez votre insolence, en osant vous adresser à moi comme vous l'avez fait, ou plutôt comme un pareil droit ne saurait exister, je cherche vaine ment à me rappeler quel acte inconsidéré de ma part a pu vous autoriser à avoir une telle présomption. Le cadeau que vous avez eu l'impertinence de m'envoyer.........*

—Impertinence! s'écria l'avocat, en interrompant Delagrave, un collier de diamants, en vrai diamants faites attention! J'ai dit à mon fils qu'il était un fou comme si du faux n'aurait pas produit le même effet. Mais pourquoi vous arrêtez-vous? continuez, il y a mieux que cela encore... ah! ah! beaucoup mieux.

Delagrave reprit sa lecture.

"*Le cadeau que vous avez eu l'impertinence de m'envoyer, je vous le retourne, et si vous avez désormais l'audace de m'adresser encore des mots, si j'ose profaner ce mot, d'amour, je me chargerai d'aller moi-même vous porter ma réponse; car, quoique je ne sois qu'une*

femme, je saurai bien vous châtier comme vous le méritez.

Telle était la lettre que Varina Delagrave, car nous continuerons à lui donner ce nom, avait écrite au fils de M. Mouton.

La main de Delagrave trembla en replaçant le papier sur la table, où l'avocat s'empressa de le reprendre.

—Et ne saviez vous rien de cela? cria-t-il en l'élevant en l'air.

—Je vous dis, une fois pour toutes, que j'ignorais qu'il y eût aucune correspondance échangée entre Varina et votre fils. J'ajouterai même que je regrette infiniment la folie qu'elle a faite. Mais vous ne devez pas oublier que Varina n'est pas habituée à voir contrôler sa volonté, et que son sang méridional se révolte contre des obligations auxquelles nous savons nous plier... nous autres ; que dois-je faire? Indiquez-moi un chemin possible, et je le suivrai. Mais Varina est sa maîtresse ; je puis bien tâcher de guider ses inclinations, et je le ferai ; mais je ne puis lui imposer ma volonté ; je le voudrais que je ne le pourrais pas.

—Pourquoi cela? vous n'êtes pas homme à vous laisser arrêter par des bagatelles.

—Voudriez-vous donc que je la traîne à l'autel? s'écria Delagrave, qui sentait la patience lui échapper. Enfin, je ne puis faire que ma fille aime votre fils !

—Mais vous pouvez faire qu'elle l'épouse, répliqua Mouton, avec un rire diabolique.

—Mais, supposons, dit Delagrave, que Varina continue à répondre non?—C'est une fille étrange, et qui a une volonté de diamant.

—Demandez-lui, répliqua Mouton, lequel ira le mieux à son orgueil,— car Lucifer n'en avait pas plus qu'elle— demandez-lui, dis-je, ce qu'elle préférera—ou de devenir la femme de l'homme le plus riche de ce pays, ou de voir une certaine demoi-

selle prendre sa place comme héritière de Moidrey, —tandis que son père, Henri Delagrave, ira aux galères comme fauss......

L'avocat tressaillit et ses joues parcheminées pâlirent un moment.

Delagrave lui avait pris le bras et le lui tordait violemment.

—Prenez garde ! lui souffla-t-il à l'oreille ; prenez garde de me réduire au désespoir ! S'il est en mon pouvoir de décider Varina à devenir la femme de votre fils — elle sera la femme de votre fils ! Je n'épargnerai rien pour cela—quelle garantie exigez-vous de ma sincérité.

—Je suis suffisamment garanti par le danger de votre situation.

—Soit ! Mais, si j'échoue — répondez-moi, — et répondez-moi franchement, maître Mouton— quels sont vos projets ?

—Vous me demandez ma résolution,—vous allez la connaître ; —et je vous jure qu'elle sera immuable comme le destin ! Je vous donne une semaine pour vous retourner comme vous voudrez, et faire ployer votre fille sous ma volonté. Si au bout de ce temps elle refuse de signer le contrat, je remettrai le testament de votre père dans les mains de la fille de votre frère, — d'Emma Delagrave, et un coup de vent emportera votre maison de cartes.

—Une semaine, dites-vous ?

Mouton fit un signe affirmatif.

—Juste d'aujourd'hui en sept, dit-il, vous brûlerez vous-même le testament, —ou Moidrey changera de propriétaires. Pendant sept jours je serai mort, et vous aurez tout le temps d'agir. Jusque-là donc, je vous dis adieu.

Il sortit, attira vivement la porte derrière lui, comme s'il eut craint un mouvement de la part de Delagrave ; mais celui-ci ne fit aucune tentative pour le retenir. Il resta, plusieurs minutes, immobile comme une statue, les mains jointes, et les yeux fixés sur l'endroit que venait de quitter l'avocat.

Puis soudainement, secouant sa léthargie, il bondit sur ses pieds, en repoussant la chaise avec une telle violence qu'elle roula sur le plancher.

— Misérable ! cria-t-il, en étendant son poing fermé dans la direction de la porte—mon cou n'est pas encore sous ton pied,— et tu ne m'as pas encore arraché ces propriétés de Moidrey.— Ce n'est pas mon destin que tu viens de sceller, mais *le tien* !

Il traversa l'appartement, et, saisissant un cordon de sonnette, il le tira violemment ;— puis, il alla se jeter de nouveau dans son fauteuil.

—Allons, dit-il, le moment d'agir est venu, — et, si je ne me trompe, l'homme aussi doit être enfin arrivé.

Il se retourna vivement en entendant un pas lourd.

—Oui, ajouta-t-il, il est déjà ici.

Comme il parlait, une portion de la bibliothèque tourna sur des gonds invisibles, et livra passage à un homme, qui, d'un pas ferme et assuré, s'avança au milieu de l'appartement.

C'est le messager de Rodolphe Mortagne, Matteo, l'Italien.

Matteo Cordiani était arrivé de la veille de Moidrey, avec des lettres de son maître pour Henri Delagrave.

Il n'y avait, à l'exception du faux testament, que peu de secrets entre Delagrave et Mortagne. Ces deux hommes se connaissaient à fond l'un et l'autre et s'ils portaient un masque en public, ils se hâtaient de s'en débarrasser qu'ils dès se trouvaient entre eux.

Mortagne, dans ses lettres, racontait avec des expressions de rage, tous les événements que le lecteur connaît déjà. Mais il n'était pas homme à se tenir pour battu, quelque grand qu'eût été son échec. Il avait jure de ne s'arrêter que lorsque ses odieux projets auraient été réalisés ; et c'est dans ce but qu'il avait envoyé Matteo pour observer le terrain et préparer un nouvelle tentative.

Passant ensuite à Matteo, il le peignait à son ami comme un homme dont il pouvait user en toute confiance, qui servait fidèlement son maître, tant qu'on le payait bien,— mais qui, le terme de son engagement une fois expiré, n'hesitait pas,— pour une somme quelconque, à lui plonger dans le cœur l'arme dont il s'était précédemment servi pour le défendre.

C'était, il faut l'avouer, un terrible instrument dans des mains comme celles de Henri Delagrave.

La conférence entre eux, dans le cabinet, fut longue et animée.

Ce fut avec beaucoup de prudence, et par degrés, que Delagrave, aborda la question qu'il avait tant à cœur.

Enfin il exposa à Matteo qu'Ephraïm Mouton,dont il indiqua la demeure, située à une certaine distance de Moidrey, était possesseur d'un document, — sans, bien entendu, en expliquer la nature— qui donnait à l'avocat un pouvoir sur lui Henri Delagrave,—un pouvoir dont il pouvait cruellement abuser.

—Pour avoir ce document, ajouta Delagrave, je suis prêt à payer n'importe quel prix.

—Encore ? demanda Matteo.

Delagrave mentionna une somme—qui devait être bien considérable,—car l'Italien, malgré son empire sur lui-même, ouvrit des yeux d'étonnement.

—Corpo di Bacco ! murmura-t-il ; mais ces documents doivent avoir beaucoup de prix !

—Beaucoup de prix ! Et pour moi plus que pour personne ! répliqua Delagrave. Il en a tellement que si on me l'apporte d'ici à trois jours,je doublerai la somme.

Les yeux de l'Italien brillèrent d'envie.

Il se leva de son siège.

—Vous l'aurez, dit-il, coûte que coûte.

Delagrave le regarda fixement ;— leurs yeu se rencontrèrent, et ils échangèrent, un r

gard sinistre et plein d'une terrible signification pour Ephraïm Mouton. Il était clair que ces deux hommes se comprenaient.

—*Coûte que Coûte !* répliqua Delagrave, lentement. Il faut que j'aie ce document, à tout prix.

—Il suffit ! soyons explicites :—la nature, qu'elle en est-elle ? dit Matteo.

—Un testament—le testament d'Isaac Delagrave, mon père.

—Où le trouverai-je ?

—Ce sera à vous de le découvrir. Il est quelque part dans la maison de l'avocat,—car Mouton est vieux—très vieux— très-vieux, et plein d'excentricités ;—et bien certainement il ne s'en sépara pas, ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'en repaître ses regards.

—Je le dénicherai, dit l'Italien, après une pause, et jusqu'à ce que je l'aie trouvé, cet homme aura deux ombres, la sienne et la mienne.

La conversation entre ces deux misérables devint encore plus positive et plus confidentielle, et quand ils se séparèrent, une confiance réciproque les unissait.

III

LE CHANT DE LA SYRÈNE.

Lorsque Matteo Cordiani quitta Delagrave, ce fut par une petite porte qui conduisait dans les jardins réservés du château, car il avait était convenu entre eux que, dans leur intérêt commun, il importait que les visites de l'Italien fussent les plus rares et les plus secrètes possible.

Matteo se dirigeait par les allées les plus retirées, de manière à longer une partie des bâtiments, et à atteindre une porte dérobée, dont Delagrave lui avait donné la clef, quand le son d'une mélodie douce, et qui lui était bien connue, frappa son oreille.

Il tressaillit, et regarda autour de lui avec égarement, comme s'il eût douté de ses sens.

Le chant, qui était lent et plaintif, continua.

La figure de Matteo était presque livide, et, tandis qu'il s'appuyait contre le tronc d'un arbre qui se trouvait à sa portée, cet homme au corps si robnste tremblait de tous ses membres, comme un enfant effrayé.

Il resta ainsi, les lèvres ouvertes, la tête avidement penchée en avant. Toute son âme semblait écouter.

Le chant cessa.

Il respira longuement, comme s'il se fût senti soulagé, et puis, levant la main, il essuya la transpiration qui baignait son front.

—Cette chanson ! dit-il ; cette chanson !— c'est celle que j'ai composée il y a de longues années, lorsque—lorsque.........

Il leva les deux mains, et le pressa violemment contre ses tempes, comme s'il eût voulu broyer les pensées qui traversaient son cerveau.

—Suis-je fou ?—oui, je dois être fou, ou je rêve ! Cette chanson, il n'y a qu'une personne à qui je l'ai apprise, c'est à celle qui......

Il tressaillit, car le chant recommença.

—Dieu du ciel ! murmurait-il,—cette voix !... je ne me trompe pas !

Alors, tombant à genoux, il se glissa silencieusement, comme un serpent, dans la direction d'ou venait la voix.

Il entr'ouvrit avec précaution les branches des arbustes, et regarda.

Le fourré où il était caché n'était qu'à quelques pas d'un balcon en pierre, sur lequel donnait une chambre, dont on apercevait le riche ameublement par la porte ouverte.

Sur ce balcon était assise une femme.

Son bras était appuyé sur la balustrade, et sa joue reposait sur sa main.

Sa chevelure, longue et brune, dans laquelle brillaient quelques joyaux, était partiellement détachée, et tombait en anneaux sur ses épaules.

Une guittare était posée à côté d'elle ; mais elle ne touchait pas à l'instrument.

Elle chantait plutôt, comme accompagnement de ses tristes pensées, que par plaisir.

—Son attitude était celle d'une personne vivement préoccupée, et sa joue était humide de larmes.

La figure de Matteo, tandis qu'il la regardait, était celle d'un démon.

—C'est elle ! murmura-t-il, en grinçant des dents ; oui c'est elle !

Il approcha plus près encore, sans quitter les yeux de sur elle.

—Qui aurait jamais cru que c'est là que je la retrou-

verrais ! se dit-il. Elle n'est pas changée ! C'est toujours la même beauté fière, et, sans doute, le même cœur froid et cruel ! Je ne vivais que pour ce moment;—l'heure que j'ai tant désirée est enfin venue !

Tout en parlant, il avait tiré de dessous sa veste un poignard, dont la lame mince et effilée brilla aux rayons du soleil. Puis aussitôt, il se coucha au milieu du gazon et des fleurs, comme une bête fauve, qui guette l'instant de s'élancer sur sa proie. Mais tout à coup, une voix claire et sèche appela de l'intérieur de l'appartement :

—Maman ! ma mère !

Le chant cessa ;—la mère se leva vivement, se tourna vers sa fille, qui, dans toute la magnificence de sa beauté, apparut à la fenêtre.

Il y eut un moment de conversation à voix basse, et puis toutes les deux rentrèrent dans l'appartement.

L'Italien replaça son poignard dans sa gaîne, et s'éloigna avec la même précaution, jusqu'à ce qu'il fût hors de la portée d'être vu ou entendu.

Alors, avec un éclat de joie presque sauvage, il bondit sur ses pieds.

—Madame Delagrave ! s'écria-t-il ; elle a su bien placer ses actions. Mais pour faire ce marché, il lui fallait le consentement d'un autre, de Matteo Cordiani !

Il rit à haute voix, et se frotta les mains.

—Cette vengeance, continua-t-il vaut mieux que j'espérais. Vous avez bâti un palais sur ma tombe, et vous vous êtes réjouie avec la certitude que la mer garderait ses secrets, et que les morts ne reviennent pas. En cela, du moins, le proverbe a menti.

Il se tourna pour chercher la porte par où il devait sortir.

—Cette clef m'a été remise par Henri Delagrave, elle me permettra d'entrer, à toute heure, et sans être vu, dans ces jardins particuliers.

IV

LE BRIGAND MATTEO DANS L'ANTRE DU LION

Après avoir quitté les jardins particuliers de Moidrey, Matteo s'occupa à recueillir tous les renseignements qu'il crut nécessaires pour l'exécution de ses projets.

Dans un jour, l'Italien avait fait deux grandes découvertes.

D'abord, qu'Henri Delagrave était au pouvoir d'Ephraïm Mouton, par la raison qu'un important document était dans la possession de ce dernier ; — secondement, que la femme qui lui avait causé tant de misère,—qui, d'un mot, l'avait envoyé aux galères, comme assassin, vivait encore ; qu'elle vivait dans le luxe et la splendenr, et qu'elle était mariée à ce même Delagrave, aux affaires duquel il était maintenant si vivement intéressé.

Il ne fut pas long à prendre une résolution.

Cette résolution consistait à se rendre maître de cet important document, et d'exercer ainsi un double pouvoir sur Delagrave. Puis, de faire connaître son existence à la comtesse qui, dès lors, deviendrait entre ses mains, un instrument soumis et obéissant.

C'était le soir du sixième jour après l'entrevue de l'avocat avec Henri Delagrave que Matteo Cordiani se présenta chez M. Mouton.

M. Ephraïm Mouton, lui dit le portier, est allé à Reunes, pour des affaires particulières, et il ne reviendra que tard dans la soirée.

—Je le sais bien, répliqua Matteo, mais c'est le

fils que je désire voir... ou plutôt, c'est M. Mouton, fils, qui désire me voir.

—Quel nom dois-je annoncer? demanda le portier.

Matteo tira de son carnet une carte glacée, sur laquelle étaient imprimés en lettre d'or, ces mots surmontés d'une couronne :...... *Comte Andrea Pescara.*

Le portier sonna une cloche et Matteo gravit les marches blanches qui conduisaient au principal corps de logis.

Un domestique, en livrée grise, prit la carte, et s'inclina respectueusement.

—Monsieur...vous attend, monsieur, dit-il ; si vous voulez prendre la peine d'entrer dans la bibliothèque, je vais l'informer de votre arrivée.

Cette bibiothèque était certainement... comment dirons-nous, plus juridique que littéraire. D'énormes rayons de livres de droits, de grandes boîtes contenant des monceaux de paperasses, et quelques cartes sur les murailles, avec des meubles d'un style sévère, des chaises en cuir, et ornées de gros clous, complétaient l'ensemble.

Telle était la pièce dans laquelle le faux comte fut introduit, et il ne se trouva plus tôt seul, qu'il se mit à en faire un examen rapide mais complet.

—Un soir seulement pour agir, murmura-t-il; voilà ce qui me reste.

Le vieux renard était trop rusé pour garder sur lui un pareil document. Demain est le jour où il a promis de produire le testament, et il est allé le chercher à Rennes. où il l'avait déposé en sûreté. Diavolo! dit-il en serrant les dents, je lui aurais bien fait son affaire sur la grande route... mais le coquin s'est fait accompagner du notaire de Rennes et de son clerc, et ils sont tous les trois bien armés. Bon! bon! tout n'est pas encore perdu; je connais ses habitudes, et il est trop vieux pour ne pas leur être fidèle. Oui... et l'Italien se frotta les mains,... le testament d'Isaac Delagrave sera en ma possession cette nuit.

Il s'était approché de la fenêtre, et poussant de côté les larges rideaux qui la cachaient, il examina attentivement l'espagnolette.

—Très-facile à ouvrir du dehors, dit-il,... si... ah! j'ai une idée!

Une petite table était dans l'embrasure.

Il la heurta,... comme par accident, juste au moment où le domestique rentrait.

La table alla frapper la fenêtre, et brisa un carreau.

Le comte Andréa Pescara fut au désespoir.

—Son pied s'était pris dans quelque chose, dit-il. Ah! c'est cela,......et, se baissant, il releva un livre qui se trouvait à propos sur le tapis.

Le domestique pria le comte de ne pas se tourmenter de si peu de chose. Il était trop tard pour faire remettre le carreau ce soir, ajouta-t-il; mais demain il n'y paraîtra plus.

Mais bien certainement, le lendemain ne devait pas remédier aux projets qui fermentaient dans le cerveau de l'Italien.

Il y eut un éclair de sombre triomphe qui traversa son œil sombre, tandis que le valet arrangeait les plis des rideaux de manière à cacher la fenêtre brisée.

—Il y a un proverbe, dit-il, lorsque le domestique se tourna de nouveau vers lui,...... "celui qui casse les verres les paye."

Et il mit une pièce d'or dans la main du valet, et arrêtant d'un geste l'expression de sa gratitude, il lui demanda s'il avait informé son maître de son arrivée.

Le valet répondit affirmativement.

—Monsieur attend le comte Pescara dans le petit salon, dit-il. Et tout en marchant devant, il ajouta: M. Ephraïm doit amener des amis avec lui et on leur réserve la bibliothèque.

L'Italien suivit le domestique, mais non sans avoir jeté un dernier coup d'œil sur les rideaux. Il n'y avait pas de vent, et pas un mouvement; des

plis ne pouvaient faire soupçonner qu'il y eut là une vitre brisée.

Matteo eut, pour la seconde fois, un rire infernal.

—Ce soir, se dit-il, quoiqu'il arrive, j'aurai ce fameux document, et puis,...... il ferma ses mains si fort que les ongles de ses doigts pénétrèrent dans la paume,...... et puis, nous réglerons nos comptes madame Delagrave et moi.

V

ASSASSINAT DU VIEIL AVOCAT MOUTON.

Le même soir où le carreau de vitre avait été cassé par le faux comte Pescara, le maître de la villa était revenu de Rennes, accompagné de deux personnes, M. Doré, un notaire de campagne et son clerc.

Après avoir pris quelque chose, le notaire de Rennes et son clerc, tous deux fatigués de leur voyage, étaient allés se coucher, et c'était aussi ce qu'avait fait toute la maison, car "se coucher tôt et se lever tôt" était une règle qu'on exécutait ponctuellement chez maître Mouton.

Seul, l'avocat était debout, actif, inquiet, et ne se sentant nulle disposition à dormir. Dormir! Il était comme une bête fauve dans une cage, ne quittant jamais des yeux la proie qu'elle compte dévorer le lendemain.

Le lendemain. L'horloge d'une église du voisinage sonna l'heure.

Une heure!

L'avocat tressaillit, leva la tête et se frotta les mains.

Onze heures encore! Onze heures seulement, et le destin de Henri Delagrave allait être scellé.

"Henri Delagrave qui veut se faire appeler baron, baron *vraiment*, s'écria le vindicatif vieillard, en frappant un coup sur la table. Sorti d'un prêteur sur gages! ne voilà-t-il pas une belle origine! Je ferai payer la tête à ses gens-là, à sa femme, à sa fille! oui, nous verrons si, malgré toute leur fierté, elles ne tombe pas à genoux à mes pieds, aux pieds

de Mouton, le pauvre misérable avocat......ha ! ha ! ça sera drôle !

Le plaisir qu'il savourait était celui d'un démon.

—Delagrave ne pourra pas dire que je n'ai pas tenu ma parole, continua-t-il. Doré lui-même ignore le contenu des papiers qu'il a gardés tant d'années. Mais dans quelques heures j'aurai la langue déliée, et je pourrai parler. Tout est préparé...... tout ! Doré fera le plus déplaisant de la besogne ... ha ! ha ! Il est payé pour cela, tandis que j'irai voir Mlle Emma et faire mes conditions de ce côté. Charmante jeune fille, et ce qui vaut beaucoup mieux, à mon idée, riche héritière ! quelle chance pour mon fils ! J'avais toujours eu le projet que si je poussais de ce côté, mon fils l'épouserait. Elle ne peut pas le refuser ; elle ne sera pas assez folle pour cela. Ah ! ah ! mon fils aura le château et ses belles dépendances.

Au moment où il parlait ainsi, dans les plis des rideaux de la fenêtre, derrière lui, il se fit un mouvement soudain et imperceptible, comme s'ils eussent été touchés par une main cachée.

Le vieillard, toutefois, ne vit rien que la pendule de bronze dont il regardait les aiguilles.

La chambre à coucher de Mouton était adjacente à la bibliothèque, qui, comme il aimait à le répéter, représentait, en quelque sorte, son champ de bataille ; et c'est pour cela qu'il aimait à en être toujours le plus près possible.

Pour une fois, il monta une extrême répugnance à aller dormir.

Quelques heures après l'évènement dont la demeure de maître Mouton avait été le théâtre, madame Delagrave était nonchalamment renversée sur un canapé dans son magnifique boudoir.

Henri Delagrave venait de la quittter. Depuis la tombé de la nuit jusqu'au lever du soleil, ils s'étaient entretenus ensemble, discutant l'éminence du danger qui les menaçait, et cherchant dans leur cerveau les moyens de le détourner.

Le résultat de cette longue conversation peut s'exposer en quelques mots.

Si Pescara, car Mattéo n'était pas connu sous un autre nom à Delagrave, si Pescara, disons-nous, échouait dans sa tentative pour s'emparer du testament d'Isaac Delagrave, deux chances seulement d'échapper leur restaient.

L'une : un dernier appel à Varina.

L'autre : la mort même de Varina.

Le premier moyen, l'Italienne qui ne connaissait que trop bien sa fille, sentit qu'il était inutile d'y songer ;—quant à l'autre, les évènements en décideraient.

Ils se séparèrent la torture au cœur, l'Italienne pour faire une dernière tentative auprès de Varina et l'amener à consentir à épouser Ephraïm Mouton ; Delagrave, pour attendre l'arrivée de son agent, le comte Andréa Pescara.

Tout-à-coup, un bruit pareil à celui qui ferait quelqu'un en escaladant le balcon, frappe ses oreilles ; elle écoute attentivement. Impossible de conserver le moindre doute : quelqu'un passait doucement derrière les volets. D'un pas ferme, elle avance sur le balcon ; mais aussitôt elle recule en jetant un cri de surprise et d'alarme.

Assis sur la pierre du balcon et à quelques pieds seulement de la fenêtre, était un homme. Son visage était tourné vers elle, mais il était couvert d'un masque de velours noir.

La comtesse n'était guère accessible aux émotions de la crainte ; mais quand ses yeux rencontrèrent ceux du mystérieux visiteur, son sang se glaça dans ses veines, et le cœur lui manqua. Pendant plus d'une minute, elle resta comme dominée par un pouvoir qui lui enlevait la force de parler et d'agir.

L'étranger fut le premier à rompre le silence : il fit entendre un rire triomphant, et le charme se dissipa.

Ce rire, en effet, avait un tel accent railleur, que

la fière Italienne se redressa avec un geste de colère et de défi.

—Qui êtes-vous, quel est votre nom ?

—Un Italien né dans la Calabre.

—Dans quel ni de bandits ? demanda la comtesse avec un sourire hautain, qui toutefois ne servit qu'à provoquer un sourire de la part de l'étranger ...Mais enfin, vous avez un nom, j'imagine.

—Plusieurs ! répondit-il froidement.

—Lequel vous convient-il de prendre en ce moment ?

—Celui de Andréa Pescara, au service de Henri Delagrave et j'en ai d'autres qui sont tout entièrement au votre.

—Eh bien, monsieur Pescara, Henri vous attend avec anxiété. Je vais l'appeler ; sa chambre est là, à l'autre bout du corridor.

Elle avait passé devant Mattéo, qui, toujours masqué, se tenait droit à côté de la table, lorsque par un mouvement, il se plaça entre elle et la porte, et lui dit : restez ici, Madame ; c'est vous qui devez, la première, connaître les nouvelles que j'apporte.

—Moi ! Pourquoi cela ?

—C'est vous qu'elles intéressent le plus.

—Quelles nouvelles apportez-vous donc, est-ce de maître Mouton ?

—Oui, et très-bonnes.

—Avez-vous le testament d'Isaac Delagrave ?

—Le voici, dit Mattéo, en tirant de sa poche un papier plié.

—Mais Mouton, murmura-t-elle, l'avocat Ephraïm Mouton ?

—Mouton voyez... là ! et tirant de sa poche un petit poignard, il le jette sur la table.

—Du sang !...misérable ! vous l'avez tué !

—Mes instructions étaient de m'emparer de ce testament *coûte que coûte*. Je n'avais pas le choix des moyens. J'ai pris le plus expéditif.

Alors, avec la vivacité d'une tigresse, le comtesse,

de la main droite, saisit le poignard, tandis que de la gauche elle enleva le testament.

—Vil et misérable assassin, s'écria-t-elle, regarde ...La fenêtre par laquelle tu es entré, est encore ouverte......reste, et je te dénonce comme étant, d'après ton propre aveu, l'assassin de l'avocat Mouton.

Mattéo, qui n'avait pas bougé, durant cette tirade, fit un pas vers elle.

Droite et fière, la main armée du poignard, l'Italienne le défia d'approcher d'avantage.

—Je veux passer par cette porte, dit-elle, si vous cherchez à me retenir, je vous plonge dans le cœur la lame de ce poignard !

—La même,— toujours la même ! elle n'a pas changé ! dit l'étranger à voix basse, et comme se parlant à lui-même. Puis, toujours immobile, l'Italien d'une voix de tonnerre :

—Restez ! Varina Cordiani ! cria-t-il ; je vous l'ordonne.

—Ordonner ! de quel droit employez-vous un mot pareil vis-à-vis de moi ?

—En vertu d'un droit qu'il vous sera difficile de contester. Regardez et tremblez !

VI

LE PRIX DU SANG.—LA FEMME AUX DEUX MARIS.

Il arracha son masque et la lumière des bougies éclaira son visage.

—Femme, cria-t-il, me reconnais-tu maintenant ?

La figure de l'Italienne était rigide, tant était grande et soudaine sa frayeur.

—Femme ! répéta Mattéo, me reconnais-tu ?

Elle leva les mains comme pour échapper à une horrible vision.

—Vivant ! mon mari...Mattéo Cordiani, vivant !

Ces paroles s'échappèrent en un long gémissement de sa poitrine, et puis elle tomba à genoux, en jetant un cri.

Mattéo s'approcha d'elle, et se penchant, il plaça une main sur chacune de ses épaules, et la força à la regarder en face.

—Oui, femme cruelle et sans remords, dit-il, le tombeau que tu avais creusé pour moi était large et profond, et cependant je vis encore ! On fit feu sur moi, lorsque je m'évadai de la prison où toi et les tiens m'aviez fait enfermer pour le restant de mes jours : mais le coup qui aurait pu me tuer, ne fit que m'écorcher, et j'en fut quitte pour la perte d'un œil. Je trouvai le cadavre d'un homme parmi les rochers. Comment était-il venu là, je l'ignore. J'échangeai mes vêtements contre les siens, et je m'enfuis ! Tu entends, femme ; je m'enfuis. Il n'y avait pas de sécurité pour moi en Italie ; aussi, je me réunis à quelques individus dont la situation était aussi désespérée que la mienne. Nous volâ-

mes un bateau, et nous fimes voile vers l'Espagne. De là, je m'embarquai pour le Brésil, et dans le Nouveau Monde j'oubliais bientôt l'ancien. J'oubliais tout...excepté toi! Je restai fidèle à un souvenir, et jamais, un seul instant, je n'ai oublié la dette que je te devais!

Il la lâcha, et se baissa pour ressaisir le poignard et le papier, que, dans sa frayeur, elle avait laissé tomber

—Que voulez-vous faire de moi? dit la comtesse à voix basse, tandis que ses yeux et chacun de ses traits exprimaient la haine et la crainte.

—Les événements décideront de ma conduite. Mon premier acte sera de trouver le propriétaire légitime de la fortune d'Isaac Delagrave, la jeune fille que je vois mentionnée dans le testament.

A défaut de cette fille; je chercherai un autre trésor...Je réglamerai ma femme, ainsi choisissez; ou faites-moi connaître cette fille, ou résignez-vous à partager la fortune avec *moi !*

La comtesse frissonna. Vous êtes, dit-elle, mon mauvais génie...mon destin.

—Justement! répliqua-t-il en souriant. Le tombeau est un gardien jaloux, et ce n'est pas pour rien qu'il rend ses morts!

—Je vous ai dit mon intention; je vous demande maintenant votre confiance en retour.

La comtesse baissa la tête, et resta silencieuse.

—Je veux donc savoir, madame, où est la fille qui, sans moi, aurait été, avant le coucher du soleil, maîtresse de Moidrey.

—A Saint-Servan.

—Saint-Servan! c'est un village dont je ne désire pas approcher de trop près. Elle a, j'imagine, un autre nom que celui de Delagrave.

—Oui, celui de Emma Keradeuc.

Ce fut une révélation si grande et si inattendue pour le bandit qu'elle lui coupa la respiration.

—Vous la connaissez? demanda l'Italienne égament surprise.

—Si je la connais !... puis prêtant l'oreille et reculant vers le balcon, c'est le pas d'une femme, dit-il; et il ajouta, en entendant une voix douce et harmonieuse, qui chantait tout bas et en italien; j'ai déjà entendu cette voix-là. C'est la fille de Henri Delagrave.

—Henri Delagrave n'a pas de fille, dit la comtesse ; c'est Varina Cordiani qui va entrer tout à l'heure.

Le bandit la regarda un moment comme s'il eut été paralysé. Deux fois il essaya de parler, deux fois les paroles expirèrent sur ses lèvres. Enfin, il murmura d'une voix tremblante et si faible, qu'elle arriva à peine à l'oreille de la comtesse.

—Ma fille ! dit Mattéo.

—Oui, votre fille !

On entendit une main se poser en dehors sur le bouton de la porte. La comtesse fit un signe à Mattéo. Et alors la figure pâle et décomposée, le bandit ouvrit les volets et sauta dans le jardin. Un instant après, Varina entra chez sa mère, qui la saisit dans ses bras, la serra convulsivement contre son cœur, et laissant tomber sa tête sur l'épaule de sa fille, versa des torrents de larmes.

VII

LE CADEAU DE NOCES RÉSERVÉ A LA FUTURE D'ÉPHRAIM MOUTON

Le meurtre de l'homme d'affaires, Mouton, était le sujet de toutes les conversations, non-seulement dans le voisinage, mais dans les départements voisins.

C'était vainement qu'on cherchait à découvrir les motifs d'un tel crime.

Aucun vol n'avait été commis.

On avait trouvé sur la table la superbe mo... e de l'avocat, ainsi que plusieurs autres objets de prix auxquels on n'avait pas touché.

La fenêtre était restée ouverte, d'où l'on avait conclu naturellement que c'était par là que l'assassin s'était introduit dans l'appartement; et le lendemain du meurtre, en examinant le jardin, on trouva une échelle de corde, dont les crochets étaient encore fixés sur le haut du mur.

Immédiatement après la découverte du crime, on avait envoyé nn télégramme à Rennes et à Paris; dès le lendemain, un agent de police "habile et expérimenté", au dire des journaux, arriva à l'habitation de l'avocat.

Comme toujours en pareils cas, on attendait beaucoup de l'habileté et de l'activité bien connue de l'agent de police; et, comme il arrive aussi très-souvent, ses recherches aboutirent à fort peu de chose.

Après avoir soigneusement examiné l'échelle de corde, après avoir pris la hauteur du mur, avoir mesuré la longueur et la largeur des pas et de cha-

cune des taches de sang, l'agent prit un air des plus profonds et déclara qu'il avait ses soupçons.

Quant à la nature de ces soupçons, c'est ce qu'il garda pour lui-même, — ce qui n'empêcha pas les journaux de dire, selon leur habitude, que des indices, que des raisons particulières ne permettaient pas de dévoiler, avaient été découverts, etc., etc., ou nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que l'actif et intelligent agent de police, envoyé de Paris est en possession de certains renseignements qui, nous l'espérons, amèneront l'arrestation de..., etc.

Grâce à ces paragraphes à sensation et autres semblables, deux résultats fort désirables furent obtenus. Les journaux, pour un temps, doublèrent leur vente, et la confiance du public dans la sagacité de la police fut plus accrue que diminuée.

Néanmoins comme cela se voit tous les jours, la police était en défaut.

L'agent n'avait pas trouvé la piste, et il est probable qu'un plus habile que lui n'aurait pas été plus heureux.

Mais quelqu'un dont l'odorat était plus subtil et la vue plus perçante, était à l'œuvre ; et quoique l'agent de police eût été invité à s'intaller à la maison, ce ne fut que bien rarement qu'on fit appel à ses services.

Cet autre était le fils de l'homme d'affaires, Ephraïm Mouton, qui avec toutes ses facultés aiguisées par la douleur et la soif de la vengeance, était décidé à remuer ciel et terre pour découvrir le meurtrier de son père.

De toutes les créatures humaines pour lesquelles l'avocat avait eu de l'affection, son fils était en première ligne, peut-être même était-il le seul être qu'il eût jamais aimé. Pour lui, son fils, avec sa nature grêle, rusée, était l'idéal de la perfection ; et nous sommes tentés de croire que, — d'après le principe posé par Dante, que " ce qui se ressemble s'assemble,"— son amour lui avait été rendu avec intérêt.

Le vieil avocat, si dur et si intraitable pour les autres, avait toujours été d'une douceur incroyable pour son fils.

Ephraïm, de son côté, ne s'était pas montré ingrat sous le rapport de l'affection — de sorte que comme deux porcs-épics, ce père et ce fils, quelles que fussent, d'ailleurs, leurs aspérités extérieures, présentaient au monde le spectacle de deux êtres unis par les liens de l'attachement le plus chaud, le plus absolu.

Que son père était possesseur d'importants documents qui lui donnaient un pouvoir immense, presque sans limites, sur Delagrave, c'était là un fait bien connu du fils de Mouton.

Ces documents, il les rattacha aux allusions que le vieillard avait souvent faites, dans ces derniers temps concernant une autre jeune fille,— une jeune fille pauvre ;— mais qu'il était en son pouvoir, à lui, de rendre une riche héritière et de placer dans une position aussi haute, sinon plus haute que celle qu'occupait la fille hautaine de Henri Delagrave.

J'ai fait choix d'une femme pour toi, mon fils, avait il coutume de dire, en clignant de l'œil,— d'une femme aussi belle que celle du château de Moïdrey, quoique l'une soit aussi blanche que l'autre est brune ; mais pour un garçon raisonnable comme toi, du moment que la fille a de belles propriétés et de l'argent en quantité, qu'importe qu'elle soit brune ou blonde ?

Dans le premier accès de rage où l'avait mis le refus que Delagrave avait opposé à ses propositions d'aillance, l'avocat était allé jusqu'à dire à son fils que si Delagrave ne changeait pas de résolution durant les sept jours qu'il lui avait donnés pour réfléchir, il avait dans les mains de quoi le faire tomber dans la poussière, et faire fleurir une autre plante au lieu et place de l'impérieuse Varina. " Voilà près de vingt ans que je garde ce parchemin, avait-il ajouté, en se frottant les mains ; mais enfin,

le moment est venu d'en user. Dans sept jours, ce sera le cadeau de noces que tu offriras à ta femme, mon fils!—Oui, il fera crouler la grandeur et l'orgueil des Delagrave. Tandis que tu dormais, Ephraïm, ton père, lui, était à l'œuvre J'ai fait une découverte, il y a longtemps, et je n'attendais plus que quelques renseignements que j'ai demandés à Batavia. Le dernier bateau me les a apportés, et dans sept jours Varina Delagrave signera le contrat de mariage, ou Ephraïm Mouton, le viel et misérable avocat, comme l'a appelé un jour mon ami Delagrave, trouvera *un autre* proriétaire des domaines de Moidrey.

C'était le matin du septième jour,—de ce jour que le vieillard avait atteudu avec tant de patience, que le coup était tombé.

Au moment où il allait jouir de son triomphe si laborieusement préparé, le fer de l'assassin lui avait percé le cœur.

Ne sachant comment agir, et cependant n'abandonnant jamais l'idée que Delagrave était l'instigateur, sinon l'auteur du crime,Ephraïm fit les recherches les plus minutieuses parmi les papiers de son père, dans l'espoir de découvrir quelque document de nature à éclairer la sombre obscurité qui l'environnait.

Le notaire de Rennes ne put que lui mentionner un certain paquet contenant un papier ou des papiers que son vieil ami avait jadis confié à sa garde, et qu'il lui avait rendu la veille même du jour où le meurtre avait été commis.

Ce paquet dont l'enveloppe était parfaitement connue du notaire, on ne le trouva nulle part.

Ephraïm, par une conclusion logique, se paquet qui donnait à son père le pouvoir qu'il s'était souvent venté de posséder sur le propriétaire de Moi drey.

Et ainsi, en partant de cette supposition que Delagrave était l'auteur ou l'intigateur du crime, il avait trouvé une cause à sa perpétration.

Quelle pouvait être la nature de ce document :

Quelle était cette jeune fille dont le vieillard avait tant vanté les charmes, et qui était capable d'exercer une si grande influence sur la fortune des Delagrave ?

C'étaient là deux faits qu'il restait encore à découvrir.

Et Ephraïm, avec toute la ruse naturelle, excitée par le désir de la vengeance, était justement l'homme qu'il fallait pour diriger de pareilles recherches. Il ne laissa pas un coin de la maison sans y fouiller à plusieurs reprises, et rien n'échappa à ses investigations.

Malgré tout, il avait presque perdu tout espoir de rien découvrir pouvant servir de solution au mystère, dans les monceaux de papiers et de parchemins qu'il retira les meubles, quand un accident vint à son aide.

Tandis qu'il replaçait un paquet de papiers dans un tiroir, dans une vieille table rongée par les vers, qui avait occupé le coin de l'ancien cabinet de travail de son père, il lui sembla que le bois formant le fond du tiroir était détaché.

Et tirant vivement et avec force, le tiroir lui échappa des mains et tomba à terre.

Le choc le brisa en morceaux, et, à la joie inexprimable d'Ephraïm, un paquet lié avec une ficelle, s'échappa d'une espèce de compartiment secret.

Il la ramassa aussitôt, détacha la ficelle, et examina les papiers avec anxiété.

C'étaient une douzaine de lettres, portant le timbre de Batavia, et de dates dont plusieurs remontaient à de nombreuses années.

Il les lut l'une après l'autre, et sans en passer une ligne.

A mesure qu'il avançait dans la lecture, ses petits yeux brillèrent de triomphe, et il s'arrêta à la fin de chaque lettre, pour se frotter les mains avec un air sinistre.

“ Ainsi, dit il, voilà la correspondance sur

laquelle mon père comptait tant, et qui devait, selon lui, nous assurer tous les avantages de la lutte. Pauvre père ! Les choses ont bien mal tourné pour lui, mais—et ici les sourcils d'Ephraïm se contractèrent et il grinça les dents de rage,— mais je ne m'arrêterai ni jour, ni nuit avant que ces meurtriers ne soient montés sur l'échafaud.

Les lettres étaient écrites en réponse à des demandes faites par le vieil avocat, concernant un certain Ernest Delagrave, ancien habitant de l'île de Java, et associé de la maison, depuis longtemps éteinte, de Vandrusen et Cie.

Les réponses étaient vagues, très-vagues, mais pour Ephraïm Mouton, elle étaient suffisamment explicites.

La date du départ du navire sur lequel le marchand, sa femme et sa fille avaient pris passage pour revenir en France, était exactement indiquée.

Le navire, on n'en avait plus jamais entendu parler.

On donnait aussi un portrait d'Ernest Delagrave et de sa femme, du moins d'après les anciens résidents dans l'île qui les avaient connus.

Le nom de la femme d'Ernest Delagrave était Emma Vandrusen.

Voilà ce que contenaient ces lettres si soigneusement conservées, et rien de plus. On y faisait bien l'éloge du marchand, mais il y avait si longtemps qu'il avait disparu de Batavia, que les habitants ne se rappelaient plus guère que son nom synonyme de probité et d'honneur.

Néanmoins, Ephraïm Mouton, comme nous l'avons dit, était ou croyait être sur la trace qu'il cherchait.

Les fréquentes visites de son père à St-Servan, l'intérêt qu'il prenait à tout ce qui concernait le passé et le présent de la protégée de madame de Moidrey, Emma Keradeuct tout commençait à lui paraître clair. La date donnée par l'agent de Batavia comme étant celle où le navire avait quitté le

port, correspondait parfaitement—en tenant compte de l'intervalle exigé par le voyage, — avec celle du grand ouragan qui avait jeté la jeune fille de l'Indiennne sur le rivage hospitalier de St-Servan.

Serait-ce possible qu'Emma Delagrave et la fille du naufrage fussent la même personne ?

En admettant qu'il en fut ainsi, Ephraïm Mouton n'avait pas grand'peine à deviner quelle devait être la nature du document qui, au dire de son père, devait mettre la fille du jeune frère à la place occupée par celle de l'aîné, c'est-à-dire du fils illégstime d'Isaac Delagrave.

Ce fut le lendemain de cette découʌerte, de bonne heure, qu'Ephraïm Mouton se présenta au château de Moidrey, et demanda à parler au propriétaire.

Delagrave qui était à déjeuner, tressaillit quand on lui annonça ce nom, et en dépit de son sang-froid, pâlit visiblement.

—M. Ephraïm Mouton ! dit-il, qu'est-ce qu'il peut me vouloir à pareille heure.

Cette question, c'était plutôt à lui-même qu'à sa femme qu'il l'adressait : mais comme elle était faite à haute voix l'Italienne y répondit.

Elle avait sur son visage, une sorte de sourire dédaigneux.

—Vous menacer, accuser, peut-être ! dit-elle. Mais le vieil avocat mort, il ne peut rien. Accusations et menaces seraient dérisoires.

—Comment cela ? le testament, et Delagrave baissa la voix en prononçant ces mots, le testament existe toujours !

—Mais pas dans ses mains Croyez-vous que celui qui l'aprivé de la vie, l'a fait avant de s'assurer la possession du document pour lequel il risquait tout ?

—C'est vrai, c'est vrai, dit Delagrave, en cherchant à se remettre. Mais où est cet homme, ce Pescara ? Depuis le jour où je l'ai fait mon confident dans cette affaire—, il n'est pas revenu, ni

pour me remettre le papier, ni pour réclamer sa récompense.

—Il *viendra*, répliqua l'Italienne, avec le plus grand calme.

Delagrave tressaillit, ses sourcils se contractèrent comme si le soupçon fût entré dans son esprit, et son regard se fixa sur le visage froid et impassible de sa femme-

—Comment savez-vous cela ? demanda-t.il sèchement, Ce Pescara est-il un de vos compatriotes. Connaissez-vous cet homme, que vous répondiez si positivement de sa fidélité ?

La comtesse leva ses grands yeux, où se lisait le mépris, et soutint hardiment le regard farouche de son mari.

—Je ne réponds de la défilité de personne, Henri Delagrave, dit-elle. Et, malgré son empire sur elle-même, elle ne put s'empêcher d'hésiter, et je ne sais de ce Pescara que ce que vous m'en avez dit vous-même. La certitude que j'ai qu'il tiendra sa parole a pour base ce fait qu'il est plus en votre pouvoir que vous n'êtes au sien. Il a dépassé vos instructions.

—Mes instructions ! Etes-vous folle ? je ne lui en ai donnée aucune.

Delagrave s'était levé, et avait prononcé ces paroles avec une excitation extraordinaire.

Sa femme continua avec le même calme imperturbable.

—Accordé. Cet homme, alors, ce Pescara, a agi sous sa seule responsabilité ?

—Entièrement.

—Par conséquent, une fois en possession du document, sur lequel reposent tant d'intérêts, il serait en position de vous dicter des conditions.

Delagrave resta silencieux.

—Tel étant le cas, reprit l'Italienne, nous pouvons être sûrs qu'il ne manquera pas de venir réclamer une récompense proportionnée au service qu'il croira nous avoir rendu.

—Qu'il croira! dit Delagrave, avec un frisson. Je suis donc à la merci de cet homme?

L'Italienne dressa la tête, et eut un sourire de mépris.

—Si nous nous y prenons bien, dit-elle, c'est lui qui sera à notre merci. Patience et courage, Henri, et nous pourrons détourner l'orage, et écraser nos ennemis.

Henri Delagrave regarda sa femme avec admiration.

—Vous avez le cœur brave, dit-il, presque avec tristesse.

—J'ai eu besoin de courage, répondit l'Italienne, car, depuis mon enfance, j'ai été sévèrement éprouvée. Mais M. Mouton va s'impatienter. Voyez-le, Henri, et, ajouta-t elle en posant la main sur le bras de son mari, avec plus de bonté qu'elle n'en témoignait d'habitude, en cas de besoin, je serai là.

En entrant dans le salon où l'on avait conduit Ephraïm Mouton, Delagrave trouva ce dernier occupé à regarder par la fenêtre qui donnait sur l'ancien parc. Ses tapis de gazons étaient enrichis de myriades de lumières et d'ombres, à travers lesquelles bondissaient une multitude de biches.

Delagrave eut peine à retenir une exclamation de surprise, lorsque Ephraïm l'entendant entrer, se tourna vers lui.

Le changement que quelques jours avaient produit chez le fils de l'ancien homme d'affaires était effrayant.

Sa figure était cadavéreuse, d'une teinte presque livide ; ses joues étaient creusées, et surmontées de deux grosses pommettes osseuses ; sa mâchoire s'allongeait d'une manière démesurée, et les traits amaigris de sa bouche n'exprimaient plus que la ruse et la cruauté.

Les quelques jours qui s'étaient écoulés depuis le meurtre de son père avaient produit sur lui un effet analogue à des années de souffrance et de maladie.

Bas et petit par nature, faux et rusé par éducation, Ephraïm n'avait qu'une chose dans laquelle il fût sincère, c'était son affection pour son père ; et il avait besoin de tout son sang-froid, de tout son empire sur lui-même, pour paraître calme devant l'homme qu'il croyait être au moins l'instigateur du meurtre de ce père.

Delagrave, aussi, avait recouvré son sang-froid.

Les deux hommes se regardèrent fixement, comme deux gladiateurs cherchant à deviner le jeu l'un de l'autre, et le moyen de parer les attaques.

Mais tous deux étaient sur leurs gardes, et restèrent impertubables.

Delagrave s'excusa d'avoir fait attendre si longtemps M. Mouton, en donnant comme raison l'heure matinale, et l'obligation où il était d'achever sa toilette.

Il se disposait à exprimer à Ephraïm sa sympathie pour le malheur terrible dont il avait été récemment frappé, quand celui-ci, avec une brusquerie extraordinaire, coupa court à l'expression de ses doléances.

—Moins vous en direz là-dessns, mieux vaudra, monsieur, s'écria-t-il. Je sais très-bien de quel côté est la perte, et ce n'est pour réclamer votre compassion ni celle de personne que je suis venu ici.

—J'ai trop de respect pour les grandes douleurs, dit Delagrave, sentant l'impertinence et se mordant les lèvres ; j'ai trop de respet pour les grandes dou leurs pour essayer de vous adresser même des condoléances. Puis-je donc vous demander quelle est l'affaire qui me vaut, à une pareille heure, l'honneur de votre visite ?

Et il appuya sur ce dernier mot.

Ephraïm attira une chaise à lui, et s'assit sans cérémonie ; puis, se penchant en avant, les mains posées sur ses genoux, il fixa ses petits yeux sur Delagrave.

VIII

L'ACCUSATION.

—Cette visite, dit-il, est la conséquence de celle que vous fit mon père, sept jours avant qu'on ne le trouvât baigné dans son sang, mort, assassiné dans son fauteuil.

—Eh bien?

—L'objet de la visite de mon père m'était connu.

—Naturellement, répliqua Delagrave avec un sourire. C'était au sujet d'une proposition de mariage que, au nom de ma fille, je déclinai.

—Mais à propos de laquelle mon père vous donna sept jours pour réfléchir, promettant que, le septième jour, il reviendrait au château de Moidrey recevoir votre réponse finale.

—Je n'ai qu'un vague souvenir de ce qui se passa à notre entrevue : votre père, monsieur Mouton, était entêté même dans les affaires qu'il avait prises à cœur. Dans ce cas, comme dans bien d'autres, il est possible qu'il ait refusé d'accepter ma réponse comme un refus définitif.

Ephraïm fit un signe de tête affirmatif.

—C'était le septième jour qu'il avait fixé pour sa seconde visite, n'est-il pas vrai, monsieur Delagrave?

—C'est possible. Comme ma résolution était déjà prise sur cette question, je ne fis pas grande attention à ses menaces.

Ephraïm leva vivement la tête, et ses yeux s'illuminèrent.

—Vous avouez donc qu'il y eut des menaces? s'écria-t-il. Ah! vous ne niez pas la parole qui vient

de vous échapper ; et vous ne pourrez pas la rétracter. Attendez un peu !— car, Delagrave, le visage rouge de colère, s'apprêtait à parler.—Ecoutez-moi une minute. Mon père avait des documents, ou—ou, car il vit un éclair passer dans le regard de Delagrave—un document qui lui donnait prise, une très-forte prise sur vous et votre fortune. Pouvez-vous nier cela, monsieur Delagrave ?

Ce dernier fit une contenance admirable ; pas un muscle de son visage ne trahit son émotion, et il haussa les épaules en répondant :

—A quoi bon me donnerais-je la peine de nier toutes les assertions qu'il plaît aux fous et aux insensés de mettre en avant ! Si un pareil document existe, produisez-le. La vie est une trop sérieuse affaire, monsieur Mouton, pour perdre son temps et ses paroles à se battre contre les ombres !

—*L'aurait-il ?* se demanda Ephraïm en écoutant ces paroles de défi, et en voyant l'air dédaigneux de son visage.

—*Il ne l'a pas !* se dit Delagrave en observant l'inquiétude de son adversaire.

Ephraïm se décida à jouer une carte hardie, et à se fier aux effets de la surprise pour tâcher de s'assurer que ses soupçons étaient bien fondés.

Se levant brusquement, il frappa un coup de poing sur la table, et s'écria, en regardant fixement Delagrave en face :

—Ce document existe ! je l'ai !

L'effet que produisirent ces paroles sur Delagrave fut magique, sa mâchoire inférieure tomba ; ses yeux se dilatèrent, tant furent grandes sa surprise et ses craintes ; de grosses gouttes de sueur parlèrent sur son front, et il chancela.

—Vous......vous avez...murmura-t-il.

Mais avant qu'il pût achever sa phrase, une voix ferme et claire, la voix d'une femme l'interrompit :

—Rien......Cet homme n'a *rien* qui puisse nuire à Henri Delagrave !

Et, sortant de l'ombre de l'appartement, où elle était entrée sans bruit par une autre porte, l'Italienne s'avança entre les deux hommes.

—Vous me surprenez, Henri, dit-elle, en jetant en même temps un regard de dédain sur Ephraïm, vous me surprenez de vous voir perdre ainsi votre temps à écouter les folies de cet homme qui croit pouvoir obtenir par des menaces ridicules ce qui lui a déjà été refusé avec mépris.

—Obtenir ! je ne cherche certes pas à obtenir la main de Varina Delagrave ! s'écria Ephraïm en se remettant promptement de sa surprise. Je n'en voudrais pas, les propriétés de Moidrey fussent-elles deux fois ce qu'elles sont, et chaque hectare fût-il couvert de pièces d'or. Henri Delagrave, continua t-il en se retournant vers ce dernier, qui était retombé sur sa chaise, je ne vis plus que pour une chose, pour découvrir le misérable ou les misérables qui ont assassiné mon père !

En parlant ainsi, son corps maigre et mince se redressa, et l'excès de la colère lui prêta une majesté qui effraya l'Italienne elle-même.

Il continua sur le même ton, plein de haine et de menace, et en promenant ses regards de l'un et l'autre.

—Vous le haïssiez ; mais vos craintes vous faisaient rampier devant l'homme que,n'eût été l'arme qu'il avait en réserve, vous eussiez repoussé de votre porte comme un chien. Vous aviez refusé l'alliance qu'il vous avait offerte ; mais ce n'a été qu'après que votre fille vous eût forcés, prouvant ainsi que son arrogance et sa volonté sont plus fortes que les vôtres. Mais c'est en tremblant que vous avez proféré votre refus car vous saviez que le nuage se formait,et qu'en s'ouvrant il détruirait votre maison et jetterait le déshonneur sur votre nom. Le pouvoir dont mon père était possesseur, il avait juré d'en user le septième jour après avoir quitté Moidrey, à moins que vous ne revinssiez sur votre décision. Le papier était dans ses mains, les agents

de sa vengeance étaient tous prêts ; mais deux choses pouvaient arrêter le coup qui vous menaçait : votre consentement aux conditions proposées, ou la mort de l'homme qui les avait faites !

Mouton s'arrêta nn moment ; il était affreusement pâle, et il essuya la sueur qui couvrait son front ; il tremblait de tous ses membres, mais c'était la rage et nom la crainte qui l'agitait ainsi.

—Le sexième jour arriva et s'écoula, et cependant vous ne donnâtes pas un signe de vie, continua-t il. Une nuit seulement étendait son voile sombre entre vous et la ruine. Durant cette nuit, mon père fut cruellement,traîtreusement assassiné. Le jour en se levant, le lendemain, trouva Delagrave parfaitement à son aise. L'avocat Mouton n'était plus qu'un cadavre.

—Et qui accusez-vous ? demanda Delagrave qui avait secoué sa stupeur, et était enfin, dans une certaine mesure, redevenu maître de lui-même.

—Je n'accuse personne encore, répondit Ephraïm ; mais, et ne perdez pas mes paroles,monsieur Delagrave, avant qu'il soit longtemps, j'aurai des preuves. Je suis riche, et je ne craindrai pas de jeter ma fortune aux vents ; je suis jeune, et je serai content de mourir, si je puis atteindre le but que je me propose A partir d'aujourd'hui, je ne vis que pour une chose. Je n'ai plus qu'une ambition, qu'un désir, livrer à la justice le meurtrier de mon père, le voir lui et ses complices monter à l'échafaud.

Il lança de nouveau un regard acéré sur Delagrave et sa femme ; et puis, avec un geste plein de menace, il sortit de l'appartement d'un pas tellement rapide, qu'ils n'auraient pu le retenir, lors même qu'ils l'eussent voulu.

Delagrave fut le premier à recouvrer la parole.

—L'échafaud ! dit-il. Jamais ! jamais ! Je pourrai du moins échapper à cette honte !

La comtesse avait les yeux baissés, et elle réfléchissait à ce qu'elle venait d'entendre. Elle releva vivement la tête.

—Honte' échapper à la honte! murmura-t-elle; à quoi pensez-vous, Henri? Honte, en effet, si les divagations d'un fou peuvent vous émouvoir ainsi.

Elle s'approcha de lui, et posant la main sur son épaule, elle lui parla presque dans l'oreille, d'une voix assurée.

—Le vieux Mouton est mort, dit-elle, poignardé comme un chien méritait de l'être. Ayez donc un peu de courage, Henri; ce danger, du moins, est passé.

Delagrave secoua la tête.

—Le testament! dit-il, où est-il?

—Dans les mains de Pescara, soyez-en sûr. Je connais mes compatriotes.

—Pourquoi n'est-il pas ici? Il n'est l'objet d'aucun soupçon; pourquoi tarde-t-il tant?

—Il viendra...... il viendra! répondit la comtesse avec assurance. Je puis même vous prédire qu'avant que ce jour ne soit écoulé, Andréa Pescara sera ici.

—Mais vos raisons? sur quels motifs se fonde une paraille certitude?

—Ayez confiance en moi, Henri,notre fortune est la même, nos intérêts ne sauraient être divisés. Laissez-moi m'arranger avec ce Pescara. Fiez-vous à moi, vous dis-je, et avant qu'il soit longtemps, vous brûlerez de vos propres mains ce misérable papier qui renferme la fortune des Delagrave.

—Oui, c'est entre nous, une alliance offensive et défensive je me fie à vous Varina, lui dit son mari.

—Vous faites bien, répliqua-t-elle. Je me charge de régler la dette de mon compatriote Andréa Pescara.

Au bou d'une demi-heure, la comtesse, avec la démarche majestueuse d'une reine, passa dans son appartement; tandis que Delagrave, rassuré par la résolution dont dont sa femme faisait preuve, mais, cependant, le cœur agité de ce tremblement qui ne quitte guère les criminels, descendit les jar-

dins pour réfléchir aux menaces du présent, et se préparer à détourner les dangers de l'avenir.

La tête penchée sur sa poitrine, et les mains derrière le dos, Henri Delagrave arpenta longtemps les allées ombreuses du jardin.

Mais la brise n'avait pas de fraîcheur pour son front enflammé ; il ne trouvait pas de parfum aux fleurs, point de plaisir dans les mille beautés qui l'environnaient. Ses tempes battaient avec violence sous le poids de ses mauvaises pensées, et les feux de l'enfer lui brûlaient le cœur.

Le poëte l'a dit avec raison : pour le meurtrier, le *passé* n'existe pas ; il n'y a pour lui, qu'un *présent* éternel.

La conscience de son crime est toujours avec lui, et la crainte qu'on le découvre n'est jamais absente de ses pensées.

—Ce n'est pas moi qui a frappé le coup, se répétait le malheureux homme. Je suis du moins innocent de ce dernier crime.

Mais sa conscience n'était pas dupe d'aussi pitoyables sophismes ; et dans la liste de ses forfaits que l'ange vengeur déroulait à ses regards, Henri Delagrave voyait à côté du nom de Jarry assassiné, celui de Mouton.

Celui qui entre dans la voie du crime est comme celui qui glisse sur la glace ; il lui est presque impossible de revenir en arrière. Le premier coup une fois porté, la crainte loge à ses côtés, et le pousse, sous le spécieux prétexte d'assurer sa sécurité, à en commettre d'autres.

Il en était ainsi pour Delagrave.

—Si, se disait-il, le testament était une fois dans mes mains, si j'étais sûr qu'il fut détruit, je trouverais bien moyen de me débarrasser pour toujours de ce brave Italien, de ce Pescara,

IX

LA FILLE DU BANDIT MATTEO

Delagrave s'interrompit soudainement et son visage prit une expression de surprise et d'alarme.

Il avait pénétré insensiblement dans une allée étroite, formée par des arbrisseaux en fleurs et conduisant à un petit espace découvert, où étaient les restes de ce qui avait été autrefois un pavillon. Au milieu de fragments de pierres couvertes de gazon et de fleurs, était encore une statue sur son piédestal.

Delagrave allait sortir des fourrés pour mettre le pied sur cet espace, quand une voix frappa ses oreilles, et, instinctivement, il recula derrière les arbustes.

C'était la voix de l'Italien, Andréa Pescara.

Il parlait à une personne que Delagrave ne pouvait voir. et d'un ton de supplication presque de désespoir.

Craignant de bouger, de peur de l'alarmer, Henri Delagrave écouta de toutes ses oreilles.

—Mon affection ! Oh ! ne doute pas de mon affection pour toi ! disait l'Italien d'une voix qui était pleine de chagrin. Voir, presser sur mon cœur le seul être qui m'appartient, c'est la grande espérance qui m'a soutenu durant mes longues années d'aventures et de souffrances. Je savais que celle qui t'avait donné le jour était aussi cruelle que la louve pour tous ceux qui se mettent en travers de son chemin ; mais je me rappelais aussi que, même la louve, a la tendresse d'une mère pour ses petits. Tu

n'es pas heureuse, je le sais, car je t'ai observée dans tes promenades, à ta fenêtre, alors que tu te croyais seule. Pour que tu sois heureuse, je donnerais ma vie, je la donnerais pour entendre tomber de tes lèvres un mot, un seul, afin de pouvoir toujours garder son écho dans mon cœur. Mais ici, en ce moment, aucune oreille autre que la mienne ne t'écoute, ce mot, dis le... appelle-moi donc ton père.

Une voix répondit, elle était entrecoupée par des sanglots convulsifs. Oh ! malheureuse que je suis ! plût au ciel que la main de la mort m'eût fermé les yeux tandis que j'étais au berceau ! Il n'y a plus de paix, plus de bonheur pour moi, que dans la tombe !

—Plus de paix ! plus de bonheur que dans la tombe ! dit Matteo d'une voix compatissante. Voilà de bien tristes paroles dans une bouche si jeune.

Il lui prit la main, sans résistance de sa part, quoique, toutefois, elle détourna la tête pour cacher ses larmes.

—Dis-moi, carissima, cet homme qui a usurpé ma place, l'aimes-tu ?

Il y eut une pause... Delagrave sentit de grosses gouttes de sueur couler sur son front ; il n'y avait pas à en douter pour lui : Andréa Pescara et Mattéo Cordiani, le premier mari de sa femme, n'en faisaient qu'un.

Enfin, répondit la jeune fille, et le mot qui tomba de ses lèvres fut la mort des espérances de Delagrave.

—Non, dit-elle.

Les yeux sombres du bandit brillèrent d'une joie sauvage. Il se contraignit, cependant, et reprit avec calme.

—Et elle ? Parle-moi d'elle, Varina.

—Elle est ma mère, répondit la jeune fille avec fermeté, et je n'en dirai rien même à vous.

Le bruit de quelqu'un qui approchait les fit tressaillir, et mit fin à leur mystérieuse entrevue.

Après avoir encore prononcé quelques mots que Delagrave ne put saisir, l'Italien Mattéo Cordiani s'enfonça à travers les arbustes, heureusement dans une direction opposée à celle où Delagrave était caché, et disparut.

Pendant quelques secondes après son départ, Varina demeura froide et immobile comme la statue contre laquelle elle s'appuyait ; mais comme les pas se rapprochaient de plus en plus de son côté, elle jeta un regard de terreur autour d'elle, comme quelqu'un qui s'éveille d'un songe hideux, et elle glissa vite par une des allées conduisant au château.

Delagrave se releva alors, et s'avança dans l'espace découvert où se trouvaient la statue et la fonfontaine.

X

TERRIBLE RÉVÉLATION.—LES MORTS SORTENT DU TOMBEAU

Tout en réfléchissant à ces nouveaux évènements, Delagrave rentra dans son cabinet de travail, où il trouva une lettre sur la table ; sur le coin de l'enveloppe était le mot *pressé*. Il rompit le cachet et lut :

"Cher monsieur Delagrave, en ma qualité de magistrat, j'ai été informé d'une découverte faite ce matin, sur votre propriété, le ravin du diable."

Delagrave s'arrêta ; un brouillard lui passa devant les yeux, et il eut peine à respirer. Il se passa quelques instants avant qu'il put se remettre suffisamment pour continuer sa lecture.

" Durant l'orage de la nuit dernière, l'un des arbres a été brisé par la foudre, et, chose étrange, on a trouvé dans l'intérieur du tronc un squelette humain qui......"

Un brouillard s'étendit de nouveau devant les yeux de Delagrave, mais cette fois, c'était un brouillard de sang.

"Mon Dieu ! murmura le malheureux ; les morts eux-mêmes sortent de leurs tombeaux pour m'accuser."

La lettre lui échappa des mains, et il tomba privé de connaissance.

XI

LA TAVERNE DU NID DE L'HIRONDELLE.— LE BRIGAND BERNIER ET LA PANTHÈRE DE JAVA.

Cependant Georges France et Charlot étaient sortis pour aller à la recherche d'Emma Keradeuc qui avait disparu. Arrivés au *Nid de l'hirondelle*, ils la trouvèrent sur le point d'être étranglée par une troupe de bandits.

Obéissant aux ordres de son chef, le plus sauvage de la bande, arrache sa cravate, et la passe avec toute l'adresse d'un étrangleur expérimenté, autour du cou d'Emma.

Celle-ci perdait visiblement ses forces, mais cependant elle continnait à se d^ébattre avec le courage du désespoir ; et, au moment où on lui passait le nœud fatal, elle poussa un cri encore plus perçant que les autres.

—Vite, Jean ! cria Jacques Bernier avec un geste d'impatience ; donne un coup sec et fort, et tout sera dit.

Avant qu'il eut achevé sa phrase, un objet lourd fut lancé du dehors, avec une telle force contre la fenêtre, que volets, vitres, tout tomba dans l'appartement.

Puis il y eut un filet de lumière, suivi d'une détonation, et Jean, celui-là même qui était en train d'étrangler Emma, poussa une espèce de rugissement, et tomba le front percé d'une balle.

Au milieu des fragments brisés de la fenêtre se tenait debout Georges France, un pistolet à la main.

A côté de lui était notre ami Charlot.

A cette apparition inattendue, les bandits demeurèrent un instant paralysés. Une véritable panique les saisit.

Se serrant les uns contre les autres, comme un troupeau de moutons effrayés, ils regardèrent Georges France et son compagnon, avec stupéfaction, s'attendant à voir sauter par la fenêtre les hommes dont ils les supposaient suivis.

Mais, quand ils virent que personue autre n'apparaissait, ils commencèrent à reprendre courage.

Jacques Bernier fut le premier à recouvrer son sang-froid.

—Comment ! s'écria-t-il en s'adressant à ses amis ce seraient de pareils oiseaux qui vous feraient peur ? Ça fait cinq contre deux. Merci, mon petit, dit-il à Georges ; tu as touché mes favoris, mais rien de plus.

En achevant ces dernières paroles, il se jet de côté, car Georges déchargea sur lui son second coup de pistolet, et la balle siffla à une ligne de son oreille.

Le bandit leva son pistolet à son tour, mais avant qu'il pût tirer, une bouteille lancée par un des misérables, vint frapper Georges en pleine poitrine.

Le coup fut si violent qu'il chancela, et puis trébuchant sur des fragments de la fenêtre, tomba lourdement par terre.

Cette chute, d'ailleurs, lui sauva la vie, car la balle de Jacques Bernier passa dans l'air sans le toucher, et sortit par la fenêtre.

Le bandit poussa un jurement de rage, et rapide comme l'éclair, il tira de sa poche un large couteau mexicain, le brandit au-dessus de sa tête, et s'élança sur son antagoniste.

Mais il recula violemment, car en se baissant, il aperçut à deux lignes de sa tête le canon d'un pistolet.

Près de lui se dressait Emma Kéradeuc, qui, le pistolet à la main, le doigt sur la détente, la tête

rejetée en arrière, et les yeux dilatés, s'apprêtait à faire feu.

Au moment de l'arrivée inattendue de Georges et de Charlot, Jean l'étrangleur avait lâché la cravate avec laquelle il lui serrait la gorge; et, ainsi que nous avons dit, était tombé frappé à mort.

La jeune fille étourdie, par le bruit, épuisée par la lutte qu'elle avait soutenue, s'était affaissée sur elle-même! mais la voix de Georges l'avait rappelée à elle, et saisissant le pistolet tombé de la main du bandit, elle s'était relevée d'un bond.

Elle était ainsi arrivée à temps pour détourner le coup qui menaçait Georges France, car un instant après, Charlot, armé seulement d'un coutelas, s'était jeté sur Jacques Bernier. Les amis de ce dernier vinrent au secours de leur chef, et alors il se livra entre les deux partis un combat des plus inégaux.

Georges qui était parvenu à se remettre sur ses jambes, prit le pistolet des mains d'Emma, et s'élança auprès de Charlot qui était serré de près.

Il fit feu, et un autre bandit, l'aubergiste du *Nid-de l'hirondelle*, tomba en poussant un cri, et l'épaule brisée. Il y eut alors une horrible mêlée au milieu des bancs et des tables renversés, et dans une obscurité complète, car Charlot, par un coup en arrière, avait éteint la lampe.

Le combat, ainsi que nous l'avons dit, était trop inégal pour durer longtemps, et tout aurait été bientôt perdu, s'il n'était arrivé du secours.

A travers le bruit de la lutte et les rugissements de la tempête, on distinguait le galop de plusieurs chevaux.

Emma fut la première à saisirce bruit, et levant vivement la barre qui était en travers de la porte, et tournant la clef dans la serrure, elle s'élança au milieu de la tempête qui mugissait autour du *Nid-de-l'Hirondelle*, comme si elle eût voulu l'arracher de ses fondements.

—Au secours! au secours! cria-t-elle, de toutes

ses forces, en courant dans la directions d'où venaient les sons.

Des voix répondirent à son appel, et continuant toujours à courir, elle se trouva bientôt entourée par une troupe composée de gendarmes et de villageois de Moidrey.

Leur chef, un grand et beau jeune homme, qui montait un superbe cheval gris, s'écria en apercevant la jeune fille courant au milieu de la tempête, sans s'inquiéter de la pluie et sans chapeau.

—Mademoiselle Keradeuc ! s'écria-t il ; enfin nous vous trouvons ; mais quoi ! ajouta-t-il aussitôt en voyant ses cheveux en désordre et sa figure bouleversée,—qu'avez-vous ? au nom du ciel ! que vous est-il arrivé ?

Et, détachant à la hâte son manteau, il le lui jeta respectueusement sur les épaules.

Sans penser à elle, Emma joignit les mains ;

—Capitaine Dauville, cria-t-elle, car ce n'était autre que le jeune officier dont nous avons fait la connaissance dans un des premiers chapitres de notre histoire,— Capitaine Dauville, hâtez-vous, hâtez-vous M. France Charlot ! Ils vont être assassinés dans cette horrible maison !

—Le *Nid-de-l'Hirondelle !* cria l'un des gendarmes. C'est le pire endroit qu'il y ait à cent lieues à la ronde !

—En avant ! mes amis, cria le capitaine. Nous en aurons bientôt raison. Martin, dit-il à un des gendarmes, prenez mademoiselle Emma Keradeuc derrière vous. N'ayez pas peur, mademoiselle, nous alons tomber sur les misérables comme une avalanche.

Pendant ce temps, la bataille devenait de plus en plus acharnée dans l'auberge.

Brandissant un banc au-dessus de sa tête, avec la force d'un géant, Jacques Bernier l'avait abattu sur Charlot ; heureuscment qu'il l'avait manqué, mais il lui avait fait sauter son coutelas des mains.

Il s'apprêtait à recommencer, lorsque Georges se

jeta sur le bandit, et le saisit à la gorge. Tous deux tombèrent et roulèrent en luttant avec la rage du désespoir.

Les deux misérables qui restaient se précipitèrent, de leur côté, sur Charlot, qui, bondissant pardessus une table, s'en servit comme d'un rempart, et, s'armant d'un escabeau à trois pieds, les défia d'approcher.

L'un des bandits eut alors l'idée de chercher la la lampe et la ralluma ; mais en voulant la poser sur la table, il se heurta contre une chaise b[illegible], et renversa la bouteille d'eau-de-vie qui, jusqu'alors, par une espèce de miracle, était restée intacte.

—De la lumière! criait Jacques Bernier aux prises avec Georges, de la lumière, vite! nous sommes quatre contre deux ; c'est l'obscurité qui les protége!

De la lumière, il en eut, car les flammes de la lampe mirent le feu à l'eau-de-vie, et en une seconde, toute la surface de la table fut embrassée ; une lueur vive et rouge illumina tout la pièce.

Près de la fenêtre, Jacques Bernier, par un suprême effort, avait réussi à mettre sous lui Georges France, et il cherchait son couteau que, dans la lutte, il avait laissé tomber quelque part.

Tous deux avaient leurs vêtements en lambeaux. Georges avait son gilet et sa chemise déchirés, et sa poitrine était à nu.

Jacques Bernier avait trouvé son couteau, et, les yeux brillants de la fureur du tigre, il le leva pour frapper.

Le couteau du bandit s'abaissait déjà, quand, avec un cri d'étonnement, Bernier, s'arrachant soudainement des mains de Georges, bondit sur ses pieds.

Sur la poitrine de Georges France, il avait vu, distinctement tracée, une croix de Malte.

Que je sois pendu, s'écria-t-il, si ce n'est pas là l'enfant que j'ai laissé, il y a vingt ans, dans son berceau!

Le galop des chevaux retentit à quelques pas de la porte.

—Alerte ! mes amis, cria le bandit en s'élançant vers la fenêtre ; voilà les Philistins !

Et, d'un bond, il sauta par la fenêtre, et courut de toutes ses forces dans la direction des marais. Un coup d'œil, toutefois, qu'il jeta derrière lui, le convainquit qu'on s'était mis à sa poursuite.

Le reste de la troupe, mettant pied à terre, entra dans la maison à temps pour aider Georges France et Charlot à arrêter les autres bandits, qui, paralysés par cette arrivée inattendue, ne résistèrent que faiblement. Prenant de préférence par des terrains coupés et accidentés, qui devaient offrir aux chevaux de très-sérieux obstables, Jacques Bernier n'eut pas de mal à échapper à ceux qui le poursuivaient, et ce fut avec une véritable jouissance qu'il les entendit s'appeler les uns les autres, chaque fois que leur chevaux s'abattaient contre les pierres et dans les fossés qui abonnaient de toutes parts.

L'orage continuait avec une violence plus grande que jamais, et ce n'était qu'en apercevant le fugitif, à la lueur des éclairs, que les gendarmes parvenaient à garder leur ligne.

Le bandit se dirigea résolument, mais en faisant une multitude de tours et de détours, vers les bois de Moidrey, qu'il atteignit en moins d'une heure.

Sans chapeau, sans souliers et nouillé jusqu'aux os, mais se sentant comparativement en sûreté, Jacques Bernier se plongea dans les fourrés les plus profonds, sans s'inquiéter de la tempête qui faisait autour de lui un vrai ravage des branches et des arbustes.

Chaque fois qu'il se faisait un moment de silence dans les rugissements de la nature, il s'arrêtait et prêtait l'oreille, mais rien n'indiquait que l'on fût encore sur ses traces ; et quand enfin, car instinctivement il s'était dirigé de ce côté, il arriva dans l'espace découvert que surmontaient les branches

du chêne maudit, il se jeta sur l'herbe, et, d'une main impatiente, essuya l'eau qui ruisselait de ses cheveux, de ses sourcils et de sa barbe.

—Encore revenu à l'ancienne place ! murmura-t-il. Il fant qu'il y ait là dedans un sort ; le vieux que j'ai coffré là, il y a une vingtaine d'années, a sans doute besoin de compagnie ; car, n'importe où que j'aille, c'est toujours là que je reviens.

Pendant que la lueur des éclairs illuminait le feuillage, et que le tonnerre grondait sur sa tête, le bandit se leva sur ses genoux et, par une espèce de bravade, frappa le tronc de l'arbre avec le manche de son couteau mexicain.

—Ton logement est plus confortable que le mien ! cria-t-il en riant ; si les gendarmes ont perdu ma piste, pour le moment, ils n'attendent que des renforts pour fouiller ce bois d'un bout à l'autre, et j'aurais bien envie de voir si ton habit de bois ne pourrait pas nous couvrir tous deux ! voilà une idée capitale ! Je pourrai rester caché là jusqu'à ce que Delagrave ait vent de l'affaire, et, comme c'est ici que nous devions nous rencontrer tout à l'heure ! Je ne pouvais en croire mes yeux, quand j'ai aperçu cette croix de Malte. Mais, si je puis sortir de mes difficultés actuelles, je ferai suer de l'or à Delagrave par tous les pores. A présent, debout, attrapons une branche, et nous voilà dedans.

Il recula de plusieurs pas pour prendre son élan,et dit, tout en sautant :

—Il y a longtemps que le vieux,qui est là dedans, n'a reçu de visite,mais vaut mieux tard que jamais ; y eût-il vingt squelettes comme le sien dans le tronc, qu'il faudrait bien qu'ils fissent de la place à un vivant !

Il avait déjà fait quelques pas, lorsqu'il s'arrêta soudainement, et, avec un cri d'horreur, tomba lourdement à terre.

Au moment même où il achevait son exclamation sacrilège, un éclair brilla au sommet de l'arbre et, se déroulant comme un serpent, vint

frapper le tronc du chêne, et réduisit en fragments le géant qui avait bravé les ouragans de plusieurs siècles.

Un effroyable fracas de tonnerre suivit, et le bandit, tremblant de tous ses membres, resta sans connaissance sur l'herbe.

Quand il revint à lui, l'orage s'était dissipé ; les nuages avaient disparu, et la lune, calme et paisible, glissait dans l'azur du ciel.

Engourdi par le froid, et saturé de pluie, car il était resté plusieurs heures dans la même position, le bandit eu de la peine à se remettre sur ses pieds, et ce ne fut pas sans terreur qu'il regarda autour de lui.

L'œuvre de destruction avait été complète.

La terre était partout couverte de fragments noircis.

Le tronc du chêne maudit avait été déchiré en deux, comme par les mains de quelque puissant géant, et, horreur ! dans ses entrailles noueuses, un squelette brillait d'un effet fantastique, sous les rayons de la lune.

On aurait dit que c'était par l'effet d'une volonté supérieure que la foudre en brûlant et noircissant tout sur son passage, avait respecté ce témoignage des crimes d'un homme.

Il s'écoula plusieurs minutes avant que le bandit, si endurci qu'il fut, pût secouer son étonnement et sa terreur, et trouver le courage d'approcher du squelette.

Il y arriva pourtant ; et, faisant un effort sur lui-même, il reprit l'air et le ton de bravade qui lui étaient habituels

—Comment ! dit-il, tu es sorti pour me souhaiter le bonjour ; il faut avouer, toutefois, que la porte est un peu trop large pour la maison ; poignée d'os blanchis, qu'il me serait facile de réduire en poudre.

Il leva son couteau, et allait frapper le crâne avec le manche, lorsqu'il fut arrêté par un hurle-

lement qui retentit tout près de lui, et qui était si plein de menace, qu'il fit un bond en arrière.

—Qu'est-ce que cela ? murmura le bandit, qui sentit ses cheveux se hérisser sur sa tête, et dont les dents claquaient de frayeur. On dirait que l'enfer a fait irruption, cette nuit, dans les bois de Moidrey. J'ai bien entendu des hurlements comme cela dans les forêts et dans les prairies de l'Amérique du Sud, mais en France ! jamais.

Le hurlement recommença, et cette fois plus près encore, et plus menaçant.

Le bandit se tourna vers la direction d'où il provenait, et, malgré son intrépidité, il poussa un cri de frayeur.

Il avait aperçu, se glissant de des us une quantité de broussailles, un animal noir, avec une tête ronde, et des oreilles toujours en mouvement.

Son poil était hérissé, ses énormes mâchoires étaient ouvertes, montrant ses dents blanches et pointues. tandis que ses yeux enflammés étaient fixés sur le bandit.

C'était Saleck, la panthère, l'amie de Jaguarita, qui s'était échappée, après l'assassinat de sa maîtresse par les sicaires de Rodolphe Mortagne.

Pendant toute la nuit, l'animal, dont les instincts sauvages avaient été éveillés par le goût du sang, et que la perte de sa maîtresse avait rendue folle de rage, avait erré dans les bois, sous la pluie et les éclairs.

Lorsque les yeux de l'animal et ceux de l'homme se rencontrèrent, la panthère s'arrêta, se coucha sur le ventre, le museau posé sur ses pattes, et les hanches légèrement élevées.

Le bandit, instruit par l'expérience qu'il avait faite dans les forêts de l'Amérique, comprit qu'elle se disposait à bondir sur lui, et se jetant vite sur un genou, il saisit son couteau, et attendit, le cœur ému.

Ce ne fut pas long.

Les hanches de l'animal s'élevèrent de plus en

plus, à mesure qu'il baissait davantage la tête, et puis il s'élança avec uue force et une agilité incroyables.

Bernier fut renversé par le choc; mais au moment où la panthère posa la patte sur lui, il la saisit d'une main par le gosier, et de l'autre lui enfonça son couteau, jusqu'au manche, dans l'épaule.

L'animal se sentit blessé ; mais la douleur parut ne faire que redoubler sa férocité, et il déchira horriblement le bras qui s'étendait devant lui comme une faible barrière

Le combat durait déjà depuis quelques minutes, le bandit sentait ses forces l'abandonner. Affaibli par la perte de son sang, étourdi par la respiration chaude et fétide de la panthère, et se tordant sous les blessures qu'elle lui faisait avec ses dents et ses griffes, il se regardait comme perdu, quand un bruit de voix frappa son oreille.

Il ne vit d'autre danger que celui qui pesait en ce moment sur lui.

—Au secours ! au secours ! cria-t-il de toutes ses forces. Je meurs ! au secours ! Sauvez-moi de cette bête maudite !

La voix lui manqua, la panthère l'avait saisi à la gorge.

Il y eut un bruit confus de voix, un bruissement à travers les branches, et puis plusieurs coups de fusil partirent à la fois.

Lorsque la fumée se fut dissipée, on vit Saleck, la panthère, étendue morte sur le corps ensanglanté de Jacques le bandit.

XII

LE FILS RETROUVÉ. — LES DERNIERS MOMENTS D'UN BANDIT.—SA CONFESSION

Parmi ceux qui s'étaient rassemblés autour de Jacques Bernier, gisant ensanglanté, ayant le cadavre de la penthère en travers de la poitrine, était Kalu. le Javanais, ou plutôt, il portait son ancien déguisement, Narjal, le docteur noir.

Monté sur un cheval puissant, qu'il dirigeait avec l'adresse et l'audace d'un parfait écuyer, il s'était tout à coup jointà Georges France et ses compagnons dans leur poursuite après le bandit, et c'est parce qu'il avait reconnu les hurlements de la panthère Saleck, qu'ils ètaient arrivés au moment opportun

Les paysans tirèrent la panthère par une patte, et Narjal, sur l'invitation que lui adressa Georges France, mit pied à terre, et examina les blessures du bandit.

—Est-ce qu'il est mort ? demanda Georges avec anxiété.

Nous disons avec anxiété, car les dernières paroles de Jacques Bernier résonnaieut encore à son oreille.

"—Que je sois damné, si ce n'est pas l'enfant que j'ai laissé, il y a près de vingt ans, dans son berceau.

Etait-il donc possible que ce misérable eût la clef du mystère qui enveloppait Georges France depuis son enfance.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que la voix de ce dernier trembla quand il répéta sa question :

—Est-ce qu'il est mort ?

—Non, répondit le Javanais, en se redressant lentement. Chez un homme de cette trempe la vie est tenace. A présent, je ne saurais dire s'il vivra, il y a autant de chance pour que contre. Je vais panser ses blessures ; mais il faut l'enlever d'ici tout de suite, tout délai pourrait être fatal.

—Le château de Moidrey est l'endroit le plus près. Si quelqu'un de vous voulait se charger de le transporter, j'irai demander à M. Delagrave......

Il s'arrêta brusquement, en voyant le docteur noir lui poser la main sur le bras.

—Si vous voulez que cet homme vive, dit ce dernier à voix basse, et en tirant Georges à part, faites qu'il n'approche pas de Moidrey. Le tombeau est ce qu'il y a de plus sûr pour les secrets dangereux et, entre ce misérable et Delagrave, il en existe plusieurs.

—Serait-ce possible ? exclama Georges d'un air de doute.

—Nous n'avons pas besoin d'aller bien loin pour en trouver un. Regardez.

Et levant le doigt, Narjal indiqua l'arbre frappé par la foudre, autour duquel s'était formé un cercle de paysans qui contemplaient le squelette avec effroi.

—Les chênes de Moidrey produisent autre chose que des glands, paraît-il, dit une voix près d'eux.

Et, en même temps, le jeune Mouton, se frayant doucement un passage à travers la foule, s'approcha de l'arbre.

Il était sutvi d'un homme petit, épais, dont les yeux noirs et brillants se promenaient alternativement sur les objets et les personnes qui l'environnaient.

C'était l'agent de police que l'on avait envoyé de Rennes, à la demande du jeune Mouton. Le sergent Fine-Mouche, comme on l'appelait, était habitué aux scènes les plus étranges, et il se mit immédiatement de l'air le plus flegmatique, à prendre des notes, tout en examinant l'arbre avec le plus gsand soin.

Le squelette du malheureux Jarry, était, comme nous l'avons dit, enveloppé d'une couche de poussière accumulée par les années, et il était posé droit quoique le chêne eût été brisé en morceaux.

—Je vous demande pardon, monsieur Mouton, dit l'agent de police, en arrêtant la main du jeune homme, qui s'apprêtait à toucher le squelette, je vous demande pardon, mais il ne faut pas qu'on touche à rien ici avant l'arrivée d'un magistrat. Qui est-ce qui nous en indiquera un ?

—M. de Beauchamp, crièrent plusieurs personnes à la fois.

—Eh bien, que quelqu'un de vous monte vite à cheval, et aille lui présenter mes compliments en lui racontant ce qui s'est passé. Ou, plutôt, attendez.—Et, tirant de sa poche son volumineux portefeuille, le sergent Fine-Mouche traça quelques mots à la hâte, sur so.. genou, et puis, déchirant la feuille il la tendit à l'individu qui s'était offert pour faire la commission. Tenez, dit-il, cela lui donnera toutes les explicatious nécessaires. En attendant, avec votre permission, M. Mouton, ajouta-t-il, je fumerai une pipe, cela donnera le temps au magistrat d'arriver.

Et, avec le calme que procure l'habitude, Fine-Mouche tira une pipe de sa poche, s'assit au pied du chêne, et, la figure tournée vers le squelette, se mit à fumer d'un air tranquille et réfléchi.

Durant ce temps. Georges France avait déterminé son mode d'action.

Après le château de Moidrey, l'endroit le plus proche où l'on pût le transporter, et lui procurer des secours était le manoir de la protectrice d'Emma Keradeuc.

C'est là qu'il résolut de le faire porter. Il avait deux raisons pour cela.

La première était d'apprendre du bandit lui-même à l'instigation de qui avait eu lieu l'attaque dont Emma avait été l'objet ; l'autre, d'avoir, s'il était possible, la solution du mystère contenu dans

les paroles dont le bandit s'était servi à son égard.

Il n'eut pas, d'ailleurs, le loisir d'hésiter, car, ainsi que l'avait dit Narjal, Jacques Bernier perdait son sang, et tout délai pouvait être fatal.

Après avoir prié quelques-uns des paysans de faire un brancard avec les branches du chêne qui jonchaient la terre, Georges et le docteur noir y placèrent soigneusement le blessé, et après avoir échangé quelques paroles à voix basse avec l'agent de police, ils prirent par un sentier qui les conduisit directement aux portes du vieux manoir.

Narjal, qui marchait à côté du brancard, administrait de temps à autre, au bandit, un certain cordial qui produisit un effet presque magique.

Les yeux du blessé s'ouvrirent, et brillèrent d'un éclat subit; ses lèvres pâles reprirent des couleurs, à mesure qu'il lui faisait respirer des parfums ou qu'il versait dans sa bouche quelques gouttes d'un flacon.

Quand ils arrivèrent aux portes du manoir, un grand changement s'était opéré chez Jacques Bernier.

Cet homme avait une telle constitution, qu'il aurait été capable de guérir des blessures dont la moindre eut été mortelle pour tout autre.

Quelque chose comme un éclair de raison avait passé sur son visage, et plus d'une fois il avait soulevé la tête, et avait jeté sur ceux qui l'entouraient un regard sombre et inquiet.

—Les chances que cet homme peut avoir de vivre, dit Narjal, en se plaçant en arrière de la litière, et en s'adressant à Georges, dépendent du plus ou moins de tranquilité qu'on lui laissera. Le moindre choc, en troublant trop soudainement la torpeur du cerveau, le tuerait.

—Il n'aura pas de choc à redouter là où nous le portons. Le misérable aura tous les soins possibles jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour décharger son âme du crime qui doit l'étouffer.

Quelques minutes après, ils dépassèrent les portes du manoir.

Ils trouvèrent tout le monde sur pied.

Emma, escortée de Charlot, était déjà arrivée.

Madame de Moidrey, que la nouvelle de l'enlèvement de sa fille adoptive avait rendue presque folle de chagrin, était, en ce moment, enfermée avec Emma, écoutant, en pleurant, le récit de ses aventures.

Dès qu'elle avait reçu le message de Georges France, madame de Moidrey avait donné ordre de préparer immédiatement une chambre pour recevoir le bandit; elle avait recommandé, en outre, de servir des rafraîchissements à ceux qui l'escortaient, et, en un mot, de leur témoigner toutes les attentions.

Elle avait aussi chargé madame Bernier d'aider, autant qu'elle pouvait, le docteur étranger. Le fait est que Madame Bernier était célèbre dans le manoir, et même dans le village pour l'adresse avec laquelle elle avait pansé toutes sortes de blessures.

On plaça le blessé au rez-de-chaussée, dans une petite pièce, et Narjal et Georges France veillèrent eux-mêmes à ce qu'il fût bien installé sur un lit.

Le vieux médecin du village était venu, comme tous les autres, dès qu'il avait appris ce qui se passait et lui, et madame Bernier entrèrent ensemble dans la chambre.

Cette dernière, tandis que le docteur s'avançait auprès du lit, resta debout près de la porte dans une attitude respectueuse, attendant qu'on l'appelât ou réclamât son aide.

Georges, en la regardant, tressaillit.

Il vit la même femme blanche, dont le visage pâle et sans couleur, et la chevelure argentée avait produit un si curieux effet sur lui, la première fois qu'il l'avait rencontrée dans le manoir.

Il était évident qu'elle ne l'avait pas vu, car, outre qu'elle tenait les yeux baissés sur le parquet, il était lui-même presque entièrement caché par les rideaux du lit.

Le vieux médecin reconnut le docteur noir, et,

comme sa généreuse nature était incapable de jalousie, il lui tendit cordialement la main.

Il était occupé, sous la direction de Narjal, qui lui indiquait la situation et le caractère des blessures du bandit, à donner son avis sur leur plus ou moins de gravité, quand Jacques Bernier se dressa soudainement sur le coude, et regarda confusément autour de lui.

—Où suis-je ? dit-il d'une voix rauque. Est-ce toi, Pierre ?

Puis, après une pause d'un instant, il ajouta :

—Qu'est-ce que tu cherches là, derrière les rideaux ? Où est Jean ?... où sont tous les autres ? Qu'est-ce qu'ils ont fait de la fille ?

Il s'arrêta brusquement, et tous tressaillirent involontairement quand le cri perçant d'une femme retentit dans l'appartement.

Un instant après, madame Bernier s'était précipitée près du lit, et, penchée en avant, elle scrutait avec anxiété le visage du bandit.

—Il est revenu ! s'écria-t-elle ; oui, après de longues années d'absence, cet homme cruel et méchant est revenu ! Il est revenu pour apporter de nouveau le malheur dans cette maison. Au moins si c'était pour se repentir, demander pardon à Dieu et réparer ses fautes.

—Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que cela veut dire ? répliqua le bandit en se dressant et en la regardant en face. Qui êtes-vous,—je voudrais le savoir,—pour trahir ainsi un camarade ?— C'est là votre pitié et votre affection ? Vous......

La voix lui manqua, et poussant un gémissement, il retomba en arrière sur l'oreiller.

Son visage était devenu livide de rage et de douleur, et ses blessures, qui avaient été bandées avec tant de soin, recommencèrent à saigner abondamment.

—Jacques ! Tu ne me reconnais pas ? Il *faut* que tu me reconnaisses ! *Il faut que* tu demandes pardon à Dieu et que tu confesse ton crime ! Il est

trop tard pour nier, à présent. Il y a de longues années que j'attends ce moment, et la vérité doit être connue enfin!

Le bandit demeura silencieux; ses dents étaient serrées les une contre les autres, tellement ses souffrances étaient grandes : mais ses yeux brillaient d'un feu étrange, sous ses sourcils touffus, et il y avait de la rage dans la façon dont il regardait cette femme qui tendait vers lui des mains suppliantes.

—Ma chère madame Bernier, est-ce que vous connaissez cet homme? demanda le vieux docteur.

—Trop! malheureusement! répondit-elle tristement.

—Qui est-il? et qu'est-il?

—Mon mari, monsieur, il est mon mari!

—C'est un mensonge! murmura le bandit; et, en parlant, il se souleva sur l'oreiller, et essaya de menacer sa femme du poing.

—Ce n'est point un mensonge! c'est l'exacte vérité, messieurs, dit madame Bernier.

—Répare le mal que tu as fait : il y a encore du salut pour toi. Confesse la vérité et Dieu te pardonnera!

Et, se penchant sur lui, elle lui demanda d'un air suppliant :

—Où est l'enfant?

—Quel enfant? répliqua le bandit. Cette femme est folle; que quelqu'un m'en débarrasse? Je vous dis qu'elle est folle!

—Non! non! messieurs, ne le croyez pas. J'ai été folle, autrefois, je le sais; mais je ne le suis pas en ce moment. Cet homme, cet homme, cet homme mourant est mon mari, Jacques Bernier, qui a enlevé il y a des années, de longues années, l'héritier de Moidrey, et qui, si ce que j'ai appris est vrai, se disposait, il y a seulement quelques heures, à ajouter le meurtre de ma jeune maîtresse à tous ses autres crimes.

La pauvre femme se laissa tomber à genoux auprès du lit, et joignit les mains dans un élan d'agonie.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, avec l'accent du désespoir, permettrez-vous qu'il persiste dans cet endurcissement ?

—Pendant de longues années, Jacques, continua-t-elle, j'ai attendu ton retour. Il est impossible qu'il ne te reste pas dans le cœur une étincelle d'humanité. Tu sais que tu m'avais juré de rendre l'enfant, de le rendre à sa mère, à moi, à nous tous !

Le bandit se leva sur le lit, et respira difficilement. Ses yeux avaient perdu leur éclat, et ils étaient pleins d'une expression d'indicible terreur.

—Je me meurs, dit-il. Entendez-vous, vous autres ? Je perds tous mon sang !

—Oh ! parle, Jacques ! Tandis qu'il en est encore temps, répare le mal que tu as fait.

—Parlez ! si vous tenez à vivre, dit Narjal, en lui posant la main sur l'épaule.

—Parler ! que voulez-vous que je dise ? murmura le bandit.

—L'enfant ! où est l'enfant ? cria sa femme. Je t'en conjure, par tes espérances de salut, Jacques,dis où est l'enfant que tu as volé ? Où est l'héritier de Moidrey ?

La poitrine du bandit se souleva ; il s'accrocha aux draps avec ses mains tremblantes, et il roula autour de lui des yeux injectés de sang.

Soudain il poussa un cri si plein d'étonnement et de crainte, que tous les assistants reculèrent.

Se mettant à genoux dans le lit, il indiqua du doigt Georges France, qui s'était avancé de derrière les rideaux, et se tenait, en ce moment, au pied du lit.

—Où il est ? cria le bandit, avec une sorte de rugissement. Où est le propriétaire, l'héritier du nom de Moidrey ! Il est là ! Vous entendez ?— Il est là ! là !

Et, le bras toujours tendu vers Georges, il poussa un long gémissement, et retomba dans les bras du docteur noir.

Narjal administra de nouveau quelques gouttes de son flacon au bandit, et ce dernier, au bout de quelques instants, rouvrit les yeux.

Il était mourant, car, comme l'avait prédit le docteur noir, le choc qu'il venait d'éprouver lui avait été fatal. Les blessures s'étaient rouvertes, et les bandages, même le lit, se teignirent rapidement de sang.

—Il n'a plus que quelques minutes à vivre, dit Narjal, de sa voix calme et froide.

Le vieux médecin fit un signe d'assentiment.

Ces paroles, quoique proférées à voix basse, arrivèrent jusqu'à l'oreille du mourant.

Il se dressa par un effort désespéré, et regarda autour de lui avec égarement.

—Qui dit que je vais mourir......? s'écria-t-il. Je ne veux pas mourir !—Je ne veux pas mourir !

Il saisit le bras du docteur Narjel, et le pressant entre ses doigts faibles et tremblants, il lui demanda avec un accent rauque :

—Combien de temps ai-je encore à vivre ?

Le Javanais, dont le visage sombre n'exprimait ni émotion, ni intérêt, répondit en indiquant la pendule sur la cheminée.— Trente minutes au plus.

Jacques Bernier eut un frémissement qui lui courut par tout le corps.

Ce misérable avait vu la mort sous cent formes diverses, il lui avait fait face et l'avait bravée ! mais se trouver ainsi faible et écrasé, couché sur un lit, attendant minute par minute son approche, c'était autre chose que de lutter plein de force et de santé prêt à frapper où à être frappé ; car, dans l'excitation du combat, la mort perd la moitié de ses terreurs.

Le bandit tremblait comme un enfant effrayé en promenant son regard sur les visages froids et sévères qui l'entouraient.

Une main serra la sienne avec bonté. C'était la main de sa femme.

—Jacques, dit-elle, cher Jacques ! Tu as encore le temps de dire la vérité. Oh ! je t'en conjure, parle et répare, autant que cela est possible, le mal que tu as fait.

Il ne répondit pas, mais il respira longuement, péniblement, et poussa un gémissement.

Madame Bernier se leva à dami sur ses genoux, et désigna Georges, qui se tenait, très pâle, au pied du lit, attendant, avec anxiété, l'explication de cette scène étrange.

—Comment saurons-nous que ce jeune homme est ce que tu veux nous faire croire ? dit-elle.

Jacques Bernier répondit d'une voix éteinte, mais cependant tellement distincte que tous les assistants l'entendirent :

—Une croix de Malte sur le côté gauche de la poitrine, et sur l'épaule droite les cicatrices laissées par les dents du chien.

—Ces marques, je les ai ! dit Georges vivement.

—Cela, c'est sûr, répliqua le bandit. Je les ai vues, il y a quelques heures, au moment où j'allais te frapper.

—J'en avais la conviction ! s'écria madame Bernier en bondissant sur ses pieds avec une sorte de joie folle et en s'approchant de Georges. J'en ai eu la persuasion la première fois que j'ai entendu le son de sa voix, la première fois que j'ai vu son sourire, et que j'ai observé l'expression de son visage. Les traits de Moidrey sont trop profondément gravés dans mon cœur pour que je puisse les oublier.

Et maintenant O mon Dieu ! s'écria-t-elle avec l'accent d'une angoisse infinie, mon Dieu ! Ayez pitié de cette pauvre âme ! je la recommande à vôtre miséricorde infinie !

—Dieu me pardonne ! s'écria à son tour le vieux docteur, en ajustant ses lunettes sur son nez et en contemplant Georges. C'est aussi étrange qu'extraor-

dinaire. Etait-ce vous,—en supposant que cette histoire fût vraie,—était-ce vous, dit-il au bandit, qui aviez volé l'enfant de son mari, quand......

—Non! ce n'était pas moi! Non pas que je n'eusse la volonté de le faire, car j'avais eu plus d'une querelle avec Maidrey et sa femme, et j'aurais réglé mon compte avec eux sans ce maudit chien. C'est l'autre qui apporta l'enfant.

—Qui l'autre, demanda tout le monde une seconde fois......

—Henri Delagrave! monsieur Henri Delagrave, si vous aimez mieux.

—Monsieur Henri Delagrave! s'écrièrent tous ceux qui étaient présents, à l'exception du docteur Narjal, qui indifférent à toute cette scène, soutenait le mourant dans ses bras, et lui administrait, par intervalle, des gouttes de son cordial.

—Oui, Henri Delagrave et pas d'autre! dit Bernier; et puisque j'ai commencé à parler, je ferai aussi bien d'aller jusqu'au bout. C'est Delagrave qui vola l'enfant, la même nuit, où plutôt le même soir qu'il assasina Jarry dans les bois de Moidrey.

Il y eut un murmure d'horreur, et le vieux docteur d'une voix émue, s'adressa à Georges.

—Ce sont là de terribles accusations, M. France; et dans la situation où est ce melheureux, il serait bon que ces déclarations fussent écrites, et cela en présence d'autres témoins. Je vais chercher du papier, une plume, et.........

—Ne vous dérangez pas, docteur, dit une voix derrière eux, nous avons là tout ce qui est nécessaire.

Et le jeune Mouton, suivi de près par Fine-Mouche, s'approcha du lit du bandit.

—Mille pardons! continua Ephraïm en saluant la compagnie, mais mon ami que voici, ayant laissé un de ses hommes garder le squelette dans le bois, a cru qu'il était de son devoir de venir recevoir la déposition de ce moribond. La loi, ajouta-t-il en faisant un signe de tête significatif, la loi n'a pas de respect pour les affaires privées.

—Nous n'avons rien à cacher ni à dissimuler, monsieur Mouton ! dit le vieux docteur d'un ton assez sec ; au contraire, la déposition que nous demandons à ce malheureux ne saurait être entendue de trop de témoins.

Tous ceux qui assistaient à cette étrange scène, se serrèrent autour du lit, et prêtèrent une oreille attentative au récit du bandit que le sergent Fine-Mouche écrivit tout au long.

La demi-heure fixée par le docteur Narjal était sur le point de sonner. Le sergent Fine-Mouche venait de poser sa plume.

Comme les dernières paroles de sa terrible confession tombaient de la bouche du bandit, les assistants pâles et frappés d'horreur, se regardèrent les uns les autres avec épouvante. Alors, le mourant, dont la tête était retombée sur l'oreiller, par un effort soudain se dressa tout droit, et, les yeux dilatés, étendit les mains avec égarement. Ses cheveux et ses sourcils étaient hérissés de terreur, et de grosses gouttes d'eau roulaient sur son front, déjà glacé par la mort.

—Emmenez le chien ! cria-t-il ; ôtez-le de là ! Je n'ai jamais voulu faire de mal à l'enfant ! Emmenez-le, vous dis-je ! puis sa voix prit un accent de frayeur plus grande encore.

—Je ne suis pas mort ! vociféra-t-il ; pourquoi m'enterrez-vous avec lui ? Un tronc d'arbre n'est pas une tombe convenable pour des vivants. Il est mort, je le sais, mais c'est Henri Delagrave qui l'a tué, et pas moi !

Il se renversa sur le lit et se blottit contre la muraille comme s'il eût voulu se mettre à l'abri d'un péril.

—Voyez ! voyez ! l'horrible chose qui s'avance en rampant au milieu des buissons ! ses yeux brillent comme des émeraudes, et sa peau est noire comme le diable ! Elle s'élance ! Oh ! Dieu ! débarrassez-moi de son poids !— Elle déchire mes chairs, —elle me brise les os ! le chien se joint à la panthè-

re, et... et...... et ils me saisissent à la gorge! Au secours! au secours! Grâce! grâce!

Il étendit les bras, poussa un cri, retomba......... mort.

XIII

ENTREVUE D'UNE GRANDE DAME ET DE SON PREMIER MARI.—LE BRIGAND MATTEO.

Lorsque Henri Delagrave reprit reconnaissance (1), il se trouva dans sa chambre à coucher, étendu sur un divan, la tête supportée par des oreillers, et il aperçut près de lui une personne qui se tenait immobile.

Cette personne ne lui apparaissait qu'indistinctement, car le jour avait fait place à la nuit, et les ombres enveloppaient successivement les divers objets dans l'appartement.

Au premier mot qu'il prononça, cette personne se leva vivement et s'approcha du divan. C'était Varina Rosati.

—Où suis-je ? demanda Delagrave, en se soulevant avec difficulté et en regardant confusément autour de lui.

—Dans votre chambre à coucher, répondit l'Italienne, avec ce ton calme et simple qui est si bien de nature à tranquilliser.

– J'ai donc été malade ? reprit Delagrave. Je ne me rappelle rien. Cependant il faut que j'aie été malade, continua-t-il en se parlant à lui-même et en réfléchissant :—ou pourquoi serais-je ici ?

—Vous avez été dangereusement malade, et cela durant quelques heures. La soirée commence même à s'avancer. On vous a découvert, ce matin, dans votre cabinet de travail, étendu sur le parquet.

Une lumière soudaine traversa le cerveau de Delagrave, et avec le souvenir lui vint une terrible pensée, une crainte terrible.

—Découvert ! dit-il ; par qui ?

—Par moi, heureusement.

Il y a quelque chose dans le ton dont fut faite cette réponse, quelque chose de si particulier que la frayeur de Delagrave en fut augmentée.

Ce fut, cependant, avec un certain effort pour paraître gai qu'il répliqua :

—Ah oui, je me rappelle, à présent, que la chaleur était très-oppressive. Il faut que j'aie été frappé de quelque chose comme d'un coup de soleil.

Varina Rosati demeura silencieuse.

Delagrave, qui avait attendu sa réponse avec anxiété, continua :

—C'est vainement que je cherche une autre cause.

—Faut-il vous aider ? demanda l'Italienne.

Delagrave tressaillit.

—Le pouvez-vous ? dit-il.

La voix lui manqua en proférant cette question.

—Impossible.

—Pourquoi cela ? Quand je vous ai trouvé étendu sur le plancher, les mains crispées, et les traits affreusement contractés, comme si un fantôme vous eût apparu, et fût sorti de sa tombe pour vous révéler un secret terrible, j'ai ramassé ceci à côté de vous.

Et elle montra un papier qu'elle tenait à la main.

Delagrave laissa sa tête retomber sur les coussins et poussa un gémissement.

Il avait reconnu la lettre qui lui annonçait la découverte du squelette dans le chêne du ravin du diable.

—Cette lettre, dit Varina Rosati, parle d'une trouvaille bien étrange qu'on a faite dans une partie du bois de Moidrey, durant le dernier orage, et on vous demande de vouloir bien assister à l'enquête.

—Je n'irai pas ! s'écria Delagrave ; et, par un violent effort, il se leva et parvint, quoique avec difficulté, à se mettre sur ses jambes.

J'aimerais mieux mourir que d'y aller ! dit-il ; la vue de quelques ossements tombant en poussière peut leur être indifférente, à eux ; mais à mes yeux, à moi, ces ossements se couvriraient de leur chair, et l'homme reviendrai à la vie. Aucun pouvoir humain ne me contraindra à y aller ! Entendez-vous, madame ? entendez-vous ? Non, je n'irai pas.

Il y eut un moment de silence, durant lequel ils se regardèrent l'un l'autre.

Mais quelle différence il y avait dans leurs regards !

Celui de Varina Rosati était hautain et plein de mépris.

Celui de Delagrave était soupçonneux, craintif et confus.

—Vous n'irez pas, dit enfin Varina avec un accent dédaigneux. Mais il y a un pouvoir plus fort que votre volonté.

—Quel pouvoir ?

—La loi !

Delagrave trembla.

—Henri, dit l'Italienne, — et, s'avançant tout près de lui, elle posa la main sur son bras,— Henri, sois sage et fie-toi à moi. Je n'ai pas une de ces natures froides et craintives qni, en présence du but à atteindre, reculent devant les moyens. Je le répète, fie-toi à moi. N'es-tu pas mon mari, et ne suis-je point ta femme ?

—Non ! s'écria Delagrave. Tu es la femme de Matteo Cordiani,—de Cordiani le bandit,— de Matteo le galérien ! Une noble alliance, en vérité, et dont je complimente la noble maison des Rosati !

Le visage de Varina s'assombrit, et ses sourcils se contractèrent d'une façon alarmante.

—Henri Delagrave, dit-elle, de quel droit osez-vous m'insulter ainsi ? Quand Matteo Cordiani vivait,........

—Quand ! s'écria Delagrave en l'interrompant avec un sourire moqueur. *Quand* il vivait ! Que signifie cette expression ? Cordiani, votre mari, est

vivant,—oui, vivant, et il est en ce moment en France.

—Comment savez-vous cela? demanda Varina avec émotion.

Delagrave baissa la voix et s'approchant tout près d'elle, lui murmura à l'oreille:

— J'ai vu et j'ai entendu. Ce matin, j'ai assisté, inaperçu, à une entrevue qui a eu lieu entre lui et Varina, la fière Varina, votre fille et la *sienne*.

Le dernier coup, en effet, avait frappé juste. Varina Rosati, que nous continuerons à appeler ainsi, était stupéfaite de voir son secret connu de Delagrave, et il se passa plusieurs minutes avant qu'elle ne fût en état de répondre. Quand elle prit la parole, ce fut d'une voix où le chagrin luttait contre l'orgueil.

—Je ne vous ai trompé en rien, dit-elle, et je ne m'abaisserai pas à vous tromper. Il y a seulement quelques jours encore, je croyais cet homme mort; mais son ombre est venue de nouveau traverser mon chemin.

—Et le mien, murmura Delagrave, qui, succombant à l'épuisement, se laissa tomber sur le divan. Ma vie est dans les mains de cet homme: ma vie et ma fortune.

—Non, Henri Delagrave, non! Soyons hardis et résolus, et c'est nous qui serons maîtres de sa vie. Le papier qu'il possède, il faut l'avoir,—oui, il le faut.

Puis, et sans restriction, elle raconta à Delagrave étonné toute l'histoire de son entrevue avec son mari, le lendemain du jour où avait été commis le meurtre de l'avocat Mouton.

C'était alors que Matteo avait appris l'existence de Varina.

C'était alors que le bandit s'était vanté de posséder le testament d'Isaac Delagrave et de pouvoir, à son gré, sauver ou ruiner les propriétaires de Moidrey.

C'était alors qu'il avait jeté, d'un air de défi, le

poignard rougit du sang de sa victime, et qu'il s'était glorifié d'un crime qui forcerait ses ennemis à s'humilier à ses pieds.

Delagrave écouta ce récit avec une stupéfaction bien naturelle. Il mesura, d'un coup d'œil, toute l'étendue du péril, sans découvrir les moyens d'y faire face.

Mais il n'en fut pas de même de Varina Rosati.

Son courage grandit avec le danger, et, fidèle à sa nature, elle se prépara à lutter jusqu'à la mort, plutôt que de céder d'un pied à un homme qu'elle savait être un ennemi implacable.

L'horloge du château de Moidrey sonnait l'heure solennelle de minuit, lorsque Varina Rosati, descendant par un escalier étroit, qui conduisait aux jardins réservés, ouvrit une petite porte, et avança la tête avec précaution.

Le ciel était sombre et sans étoiles ; le vent qui s'élevait et mugissait à travers les arbres, secouant les branches et dispersant les feuilles, faisait prévoir un nouvel orage.

Tout à coup une personne se détacha de l'ombre projetée par la muraille, et s'avança vers elle.

Varina Rosati recula, et puis demanda à voix basse :

—Est-ce vous, Matteo ?

—Oui, à votre service, *bella donna*, lui répondit-on.

Il n'était pas possible de se tromper à l'accent de la voix : le ton demi-moqueur et demi-caresseur alla au cœur de l'Italienne et la fit bondir.

Toutefois, elle sut se contenir, et ce fut d'un air charmant qu'elle dit :

—Vous pouvez entrer sans crainte ; toute la maison est endormie, et cette fois j'ai choisi une chambre plus sûre que la mienne, où nous n'aurons pas la peur d'être troublés.

—Pourquoi cela ? demanda le bandit d'un air soupçonneux.

—Parce que c'est de cette chambre que l'héritier

des Moidrey disparut si mystérieusement, il y une vingtaine d'années ; c'est, depuis ce temps, à qui n'y entrera pas dans la maison.

—Très bien ! comme cela, dit-il avec un rire cynique qui lui était habituel, c'est là la chambre d'où l'on a enlevé une nuit, l'héritier des Moidrey —et enlevé si adroitement qu'on n'a jamais pu découvrir ses traces.

Une lampe brûlait sur la table, il abaissa la lampe et examina attentivement le parquet.

—Oui, ajouta-t-il, voici les taches de sang, noires et indélibiles, comme doivent l'être toujours de telles taches, si l'on en croit les contes de bonnes femmes.

Varina Rosati frissonna, puis s'approchant de la table, elle versa du vin dans un des verres de cristal.

—Buvez ! dit-elle, buvez, Matteo ! Notre proverbe italien nous dit qu'un verre de bon vin vaut mieux qu'un sermon pour réconforter le corps et réchauffer le cœur. Pourquoi hésitez-vous ! C'est du meilleur vin qu'il y ait dans la cave des Moidrey.

Le bandit qui avait par deux fois approché le verre de ses lèvres, le replaça sur la table sans y avoir goûté.

—Je ne doute pas de la qualité du vin, dit-il avec un sombre sourire et en fixant sur Varina un regard pénétrant ; mais rarement je bois seul, et quand je me trouve à table d'étrangers, j'ai pour règle d'attendre que mon hôte boive le premier. C'est une habitude que j'ai prise au Brésil, — une habitude folle, peut-être, mais je me fais vieux, et quand on a des habitudes, il est si difficile de s'en corriger.

Un sourire de mépris passa sur les lèvres de Varina Rosati.

—Je vous comprends, dit-elle ; — et prenant la bouteille, elle emplit un autre verre jusqu'aux bords.—Vous êtes en tout, Matteo Cordiani, bjouta-t-elle.

—Vous me flattez, répliqua celui-ci en s'inclinant. J'agis seulement d'après mes faibles talents, et, ajouta-t-il en appuyant sur ces mots, d'après mon expérience.

Il leva son verre et le choqua contre le sien.

—A votre santé, *bella donna.* Puisse le présent devenir meilleur pour nous deux, et l'avenir être plus heureux que le passé.

Tous deux burent, mais le verre de Varina Rosati était vidé avant qu'une seule goutte eût mouillé les lèvres de Matteo.

—Vraiment, s'écria Cordiani, je n'ai jamais goutté de meilleur vin de ma vie! Versez encore, *cara*, car ce maudit climat me glace jusqu'à la moëlle des os.

Son verre fut rempli, et cette fois, il n'hésita pas à le vider.

Puis, faisant claquer ses lèvres, de l'air d'un fin connaisseur, il se renversa dans sa chaise et alluma une cigarette qu'il avait roulée dans ses doigts avec une promptitude merveilleuse.

—A présent, aux affaires! dit-il. Entre de vieux amis comme vous et moi, Varina, on peut se passer de préliminaires. Vous avez une proposition à me faire. C'est sur votre désir que je suis ici. Que me voulez-vous!

Varina leva la tête, et fixant sur lui ses grands yeux noirs, elle dit lentement, mais distictement:

—Je désire que vous me rendiez votre affection, —oui, votre affection, Matteo Cordiani.

Le bandit laissa échapper sa cigarette de ses mains, et comme s'il eût été mû par un ressort, il bondit sur ses pieds.

Il recula d'un pas, comme on recule devant un serpent, pour se mettre sur la défensive.

—Est-il possible qu'une femme vous fasse peur, Matteo, dit-elle.

—Diavolo! oui! répondit Cordiani;—et il n'y a pas de honte à l'avouer, quand cette femme se nomme Varina Rosati.

—Matteo! vous m'aimiez autrefois.

L'Italienne haussa les épaules, et fit de la main un geste d'impatience.

Varina Rosati donna à sa voix triste et harmonieuse une expression encore plus accentuée de désespoir.

—Vous avez le droit, dit-elle,—vous ne l'avez que trop, hélas! de me traiter comme un monstre de bassesse, d'hypocrisie, mais la mort purifie tout.

L'Italienne qui avait roulé une cigarette avec ses doigts agiles, l'alluma avec une calme impertubable.

—Monsieur! dit-il; vous, mourir! Et bien, peut-être avez-vous raison.

Varina Rosati regarda cet homme dur, cruel, —cet homme qui l'avait aimée autrefois,— de l'air d'une tigresse enfermée dans une cage et dédaignant la main qui la frappe.

Mais Matteo, tout entier au plaisir de fumer sa cigarette, et suivant des yeux les spirales de fumée qui montaient au plafond, ne s'aperçut de rien.

Quand leurs regards se rencontrèrent de nouveau, Varina était redevenue plus calme, et ses griffes prêtes à déchirer avaient disparu sous nne couche de velours.

Elle leva la main, et la pressa contre son cœur avec un geste d'extrême souffrance.

—Ecoutez-moi, Matteo! dit-etle, écoutez-moi, et ne m'interrompez pas. Il se peut que ce soit la dernière fois que nous causions ensemble.

Matteo fit un signe d'assentiment, mais sans ôter la cigarette de sa bouche.

Varina Rosati continua :

—Je n'ai pas l'intention de défendre le passé;— ce serait impossible.

Matteo fit un nouveau signe de tête affirmatif.

—Et cependant, dit-elle, quelque singulière, quelque lâche que ma conduite ait pu paraître, je—si incroyable que vous semble cet aveu,— je vous aimais, Matteo! vous êtes le premier homme que j'aie aimé, comme vous serez le dernier!

Elle s'arrêta brusquement, interrompue par un éclat de rire moqueur de l'Italien.

—Admirablement joué ! cria-t-il ; si admirablement que si nous n'étions pas de si anciens amis, j'aurais cru moi-même à la réalité de cette scène. Il y a des personnes qui porteraient un masque jnsque dans le tombeau, et vous êtes de celles-là, *carissina*, Allons, versez-moi un autre verre de vin, et faisons tomber le rideau sur cette comédie.

A ce moment gronda sur la mer un coup de tonnerre, précurseur de l'orage qui s'amassait.

—Ecoutez, s'écria l'audacieuse Italienne en élevant la main et en se dressant dans toute la sublimité de sa beauté ; écoutez, je prends le ciel à témoin, le ciel dont la voix est si terrible dans sa colère, à témoin de la vérité de mes paroles !

—Et moi aussi, je le prend à témoin que je ne vous crois pas ! répliqua Cordiani avec sarcasme.

Des larmes, de grosses larmes, roulèrent des yeux de l'Italienne, et sa tête tomba sur sa poitrine.

—Hélas ! murmura-t-elle, vous êtes sans pitié. Vous détruiriez tout dans votre rage aveugle, pour le plaisir de satisfaire une puérile vengeance. Vous tueriez la mère et ruineriez l'enfant.

—L'enfant !

—Varina ! votre enfant et le mien !

Le visage de Matteo changea. Le nom seul de sa fille avait agi sur lui comme un charme. Son sourire moqueur disparut en un instant, et la méchanceté s'évanouit de son cœur.

—Ruiner Varina, dit-il au bout d'un instant, ne croyez pas cela. C'est son bonheur que j'ai en vue. C'est à cause d'elle que j'épargne actuellement cet homme, votre mari, et vous-même.

—Croyez-vous donc que vous soyez seul à l'aimer ? Etes-vous fou, Matteo, de penser que vous pourriez m'enlever l'affection de ma fille. Non, il ne sera pas dit que vous seul étiez préparé à tous sacrifier pour elle, pour elle que, si j'en crois ce que vous dites, nous aimons tous deux si tendrement.

—Quel sacrifice êtes-vous prête à lui faire, demanda l'Italien froidement.

—Le sacrifice de ma vie!

Matteo sourit d'un air incrédule.

—Je voudrais bien savoir quel avantage cela lui procurerait, dit-il.

Varina Rosati s'approcha de lui, et posa la main sur son bras.

—Vous avez voulu vous venger de ceux qui, il y a des années, vous ont beaucoup fait souffrir, n'est-ce pas?

—Oui, et, ajouta Cordiani, je tiendrai mon serment.

—Je vous offre ma vie en expiation, mais épargnez Henri Delagrave.

—Pourquoi cela? Est-ce que vous l'aimez?

—Non; mais je connais cet homme, et je sais que toutes ses affections sont concentrées sur notre enfant.

—Eh bien? dit Cordiani.

—Eh bien, répliqua Varina, en supposant qu'Emma Keradeuc disparaisse, et le testament d'Isaac Delagrave une fois détruit, notre fille deviendra l'héritière de Moidrey et de toute la fortune de Henri Delagrave. Elle a une nature fière et aime le luxe; sans richesses, il n'y aurait pas de bonheur pour elle. Je ne vous demande pas pitié pour moi, mais à genoux, je vous supplie d'avoir pitié de notre enfant.

Les yeux levés et les mains jointes, elle s'agenouilla aux pieds du bandit, et il y avait une si grand sincérité dans sa voix, tant de naturel dans ses gestes suppliants, que Matteo, sur qui le nom de sa fille avait déjà produit l'effet que nous savons, sentit s'éveiller dans son cœur tout ce qui lui restait de bon sentiments, et fut véritablement ému.

—Sûrement Matteo, dit-elle, ma vie suffira pour apaiser votre vengeance. Prenez-la! Je vous l'offre librement, volontairement. Mais détruisez ce papier qui seul sépare Varina de la fortune! Oh!

croyez-moi, pour Varina Delagrave, il y a perspective de la joie et de bonheur, mais Varina Cordiani ne rencontrerait que misère et désespoir. Répondez, faut-il qu'elle aussi soit sacrifiée à votre vengeance.

—Non, dit Matteo d'une voix qui, pour la première fois durant cette entrevue, était agitée par l'émotion ; je voudrais la voir heureuse, je veux qu'elle soit heureuse. Levez-vous, continua-t-il d'un ton qui avait perdu quelque chose de sa brusquerie première, et nous parlerons de tout cela. Pour tous ce qui concerne Varina, je suis comme une cire molle, on fera de moi tous ce qu'on voudra, mais pour les autres, je serai de fer.

Mais l'Italienne, toujours agenouillées aux pieds du bandit, et levant vers lui ses mains tremblantes, continuait à l'implorer du regard.

—Et ce papiea ! cettte horrible document qui la réduirait à la mendicité, on est-il ? demanda-t-elle. Oh ! prenez garde, Matteo ! prenez garde ! l'endroit où vous le cachez une fois découvert, un accident, le moindre hasard pourrait le faire passer dans d'autres mains que les vôtres, et alors, Varina, tout serait perdu.

Matteo sourit dédaigneusement.

—Craintes puériles, dit-il ; voyez, le paquet est là ;—et déboutonnant son gilet, il monta un petit sac placé sur sa poitrine.—Jamais il ne me quittera, soyez-en sûre, sans ma libre permission, ou avant qu'on m'en ait payé le prix.

—Ce prix, dites-le ?

Matteo partie d'un éclat de rire.

—Vous l'avez vous-même fixé, dit-il ; votre vie. Ta ! ! ! *Bella donna !* La scène a été bien jouée, mais je ne suis pas un enfant pour me laisser prendre par un chagrin simulé ou par des paroles dramatiques.

Il se disposait à refermer son gilet sur le précieux paquet, lorsque Varina Rosati, levant son poing fermé, se frappa le front. Mon Dieu ! s'écria t-elle,

ayez pitié de moi, car c'est en vain que j'implorerais la compassion des hommes ! Et d'un bond elle fut sur ses pieds.

—Vous demandez ma vie, dit-elle, ma vie comme prix du bonheur de ma fille ! Eh bien, soit ! vous serez juge vous-même de la façon dont je la donne.

Elle s'élança vers la fenêtre, et l'ouvrant toute grande, elle s'avança sur le balcon de pierre, ou plutôt sur la terrace qui faisait presque le tour de ce côté de la maison.

Le tonnerre, pendant qu'elle parlait, éclata au-dessus de sa tête, et la pluie, qui tombait à torrents, inonda sa chevelure qui s'était détachée, et roula le long de ses vêtements.

—Adieu ! Matteo ! cria-t-elle. Adieu ! La mer est là ! Adieu ! adieu pour toujours !

Surpris, confondu par la soudaineté de ce mouvement, Cordiani s'était précipité après elle, et d'une main de fer avait saisi sa robe, au moment où elle allait se jeter par-dessus le parapet.

—Vous êtes folle ! cria-t-il ; je ne faisais que plaisanter ! vous êtes folle !

Et il l'attira vers lui.

—Oh ! Matteo, dit elle, c'est vous qui êtes fou de n'avoir pas encore connu la femme que vous venez de pousser à un acte de désespoir. Mais l'émotion m'a brisée, ajouta-t-elle, et je sens que les forces me manquent.

Cordiani la soutint dans ses bras, tandis qu'elle s'attachait à lui, et laissait tomber sa tête sur sa poitrine.

Au moment où il se baissait pour l'enlever et la porter sur un canapé, un éclair sillonna la nue, et à sa lueur, il crut voir un infernal sourire passer sur le visage de l'Italienne,et anssitôt,ces paroles résonnèrent ou plutôt sifflèrent à son oreille :

—Misérable fou ! C'est ta vie qui payera l'enjeu. Goûte, pour la seconde fois, la vengeance d'une Rosati.

Et soudain, avec la rapidité de l'éclair qui brillait

au-dessus de leur tête, il reçut dans le gosier un coup de dague, et, poussant un cri étouffé, il tomba lourdement sur un parapet, et dispprut dans l'abîme au-dessus.

Varina Rosati resta seule debout sur la terrasse ; dans une main elle tenait l'arme qui lui avait servi à frapper, une petite dague maltaise ; dans l'autre, le petit portefeuille qu'elle avait arraché du gilet de Cordiani.

—Il est à moi ! murmura-t-elle. Il est à moi ! Enfin, je tiens dans mes mains le *Testament d'Isaac Delagrave.*

XIV

L'ARRESTATION POUR MEURTRE.—LES PREUVES, LES SPECTRES, ACCUSATIONS.

Le lendemain du jour où avaient eu lieu les incidents que nous avons racontés dans le chapitre précédent, Varina avait fait une promenade à cheval dans les environs. Nous pourrions rapporter à ce sujet un évenement dont elle faillit être victime, et comment le hasard voulut que George France se trouvait là, à propos, pour lui sauver la vie ; mais nous passerons sur ces incidents pour arriver vite au denoûment de notre histoire.

Après sa rencontre avec George Franceet Emma Keradeuc, rencontre qui lui causa des émotions indicibles,Varina passa toute la journée à errer sur le rivage de la mer, dans les parties les plus solitaires et les plus sauvages des grèves.

Elle n'avait pas pris la moindre nourriture depuis le matin, et, épuisée de besoin et de fatigue, ce fut d'un pas lent et tremblant qu'elle rentra dans le parc de Moidrey.

Elle se dirigea vers la porte du château, en arrivant devant la porte de la grande cour, elle rencontra plusieurs hommes à cheval, que Varina reconnut à leur uniforme être des hommes de police.

D'autres personnes aussi,n'appartenant pas au château, étaient réunies par groupes, causant avec animation, mais à voix basse, comme si le sujet qui les occupait, quoique n'étant plus un secret, n'était pas de nature à être traité trop haut.

Varina traversa la cour et ouvrit une petite porte latérale, qui, tout en donnant sur la cour communiquait aussi avec les offices des domestiques,

Autour des différentes portes étaient groupés plusieurs des domestiques du château, qui, comme ceux qu'elle avait remarqués à l'entrée de la cour, causaient avec animation, et également à voix basse.

Tous se retirèrent, dès qu'ils aperçurent Varina, et s'empressèrent de se disperser dans toutes les directions pour se soustraire à toute question.

Qu'est-ce donc qui était arrivé ?

Varina sentit le cœur lui défaillir.

En ce moment, la femme de chambre elle-même de Varina, sortant des cuisines, passa près d'elle, et, sans voir sa jeune maîtresse, elle s'éloignait précipitamment, lorsque Varina la saisit par la manche de sa robe.

—Ernestine ! Ernestine ! Où allez-vous si vite ? qu'est-ce qui est arrivé ?

—Oh ! mademoiselle !— Tout cela c'est des mensonges, je le sais ; nous répétons tous que cela ne peut être vrai, mais c'est bien effroyable, n'est-ce pas ?

—Qu'est-ce qui est effroyable ? Est-ce que cette fille est folle ?

La femme de chambre regarda partout, excepté du côté de sa maîtresse et se mit à pleurer.

—Est-ce qu'il n'est rien arrivé à ma mère ? demanda Varina.

—Non, mademoiselle, répondit Ernestine en sanglotant. Madame va bien. C'est M. Delagrave qu'ils ont arrêté.

—Arrêté !

—Il a été arrêté sur un mandat délivré par les magistrats, dit la vieille Brigitte ; mais, Seigneur Dieu, mademoiselle, il n'y a personne de nous qui puisse croire.........

Varina répéta sa question.

—Henri Delagrave est arrêté : pourquoi ?

Les lèvres d'Ernestine tremblèrent, son visage pâlit encore davantage, et, se penchant vers sa maîtresse, elle murmura d'un accent plein d'effroi :

—*Meurtre !*

Poussant un cri, Varina lui lâcha le bras, et chancelante. elle porta les deux mains à son front.

—Impossible ! murmura-t-elle.

—Oui, c'est ce que dit Brigitte, mademoiselle, et naturellement aucun de nous ne croit....

Mais avant qu'elle eut achevé sa phrase, sa jeune maîtresse était partie, et déjà elle montait les escaliers, le cœur ému, et les jambes tremblantes.

Voyons ce qui s'était passé durant l'absence de Varina.

Nous avons laissé Henri Delagrave, le soir précédent, étendu sur un sofa, dans sa chambre à coucher, cherchant, mais cherchant en vain, le sommeil qui n'appartient qu'à ceux dont la conscience est calme et sans reproche.

Le malheureux n'avait pas fermé les yeux de toute la nuit.

Sa couche avait été pour lui une couche de feu, et ces quelques heures comme une éternité de souffrance.

Terribles, en effet, étaient les pensées qui avaient torturé son cerveau.

Le testament, ce testament pour lequel il avait tant risqué, et qui lui avait été si étrangement ravi, —voilà qu'il se trouvait, à présent, dans des mains plus redoutables, même que celles du vieil avocat. Avec Mouton, il était possible de s'entendre, d'arriver à une composition ; mais Delagrave tremblait à l'idée d'être à la merci d'un être qu'il savait aussi cruel qu'altéré de vengeance.

Puis vint pour le tourmenter le souvenir de l'accusation formulée par Ephraïm Mouton, et la déclaration faite par celui-ci de n'avoir pas de repos avant d'avoir découvert le meurtrier et d'avoir eu le sang pour sang.

Enfin, ce fut l'effroyable découverte faite dans le chêne maudit.

Cent fois, durant cette horrible nuit, il repassa par les diverses péripéties de l'acte, qui, en le ren-

dant maître de Moidrey, avait épaissi autour de lui avait fermé pour toujours la lumière du ciel.

Il sentit de nouveau une lui arracher son masque et il s'imagina revoir les yeux se fixer sur lui, et entendre le cri d'étonnément de Jarry qu'il laissa échapper en le reconnaissant.

Mais enfin le jour se leva, et avec la lumière, se dissipèrent, en partie du moins les terreurs qui avaient assailli son esprit coupable.

Malheureux ! combien peu il songeait que pendant qu'il frissonnait à l'idée de ses crimes passés, et que cependant il en méditait encore de nouveaux —combien peu il pensait, disons-nous, que la planche sur laquelle il comptait, avait déjà glissé de dessous ses pieds ; — que l'édifice qu'il avait bâti, ne reposait que sur du sable qui allait l'ensevelir au moment même où il s'occupait de le consolider.

Delagrave, après avoir envoyé quelques lignes d'excuses au magistrat s'enferma dans sa chambre et attendit que les ombres du soir fussent redescendues sur la terre.

Alors il alla dans la bibliothèque du château,—attendant toujours des nouvelles.

Varina Delagrave l'avait vu fréquemment durant la journée, mais elle n'avait pas jugé à propos de lui rien dire de la mort de Matteo, ni du testament dont elle s'était emparée.

Elle, aussi, réfléchissait à ce qu'elle avait à faire.

Avant d'agir, elle voulait voir Varina. *Ses* intérêts passaient avant ceux de tout autre. Ainsi donc, avant de montrer ses papiers à Henri Delagrave, elle était décidée à attendre et examiner les mains de ses adversaires.

Elle était décidée à agir, mais le *comment* dépendrait des événements.

Tous deux, donc, attendaient des nouvelles, qui arrivèrent *enfin*.

Elles étaient déjà arrivées,—terribles et épouvantables,—quand Varina, que nous avons laissée

montant rapidement les escaliers, entra dans la bibliothèque, où,—lui avait dit un domestique,— sa mère et Henri Delagrave se trouvaient avec leurs visiteurs.

Ces nouveaux venus ne la précédaient que de quelques minutes.

La porte, qui était entr'ouverte, glissa sans bruit sur ses gonds, et Varina, qui était entrée inaperçue, se tint dans l'ombre, et promena ses regards étonnés sur la scène qu'elle avait devant elle.

Près d'un fauteuil en chêne et tout recouvert de velours, était debout Henri Delagrave.

Son attitude était fière et même défiante ; mais ses lèvres tremblaient lorsqu'il parlait, et ses joues avaient la pâleur livide de la mort.

Sa main gauche, fortement serrée, était posée sur la table ; l'autre était enfoncée sous son gilet, et semblait, d'après les mouvements convulsifs de ses doigts, être violemment pressée contre son cœur.

A une petite distance de lui était Varina Delagrave.

Sa taille, haute et superbe, était mise en relief par la lumière des candélabres posés sur la table ; et, la tête droite, l'air fier, et un sourire de dédain sur les lèvres, elle semblait dominer les autres.

De l'autre côté de la table était un petit homme, gros et court, avec des yeux pénétrants, qui, sans perdre un seul des mouvements de Delagrave, se promenait alternativement et sans cesse, sur tout ce qui l'entourait.

Sur le plan en arrière, c'est-à-dire un peu en dehors du cercle de lumière projeté par les bougies, étaient trois hommes. Deux portaient l'uniforme de gendarmes ; le troisième, Varina le reconnut en frissonnant, c'était Ephraïm Mouton.

Delagrave parlait au moment où elle était entrée.

—Je proteste contre cette arrestation, disait il ;—je

proteste avec toute l'indignation que peut et doit éprouver un honnête homme, en se voyant arraché de sa demeure sur une accusation aussi absurde.

—Je le regrette beaucoup, monsieur Delagrave, dit le personnage aux regards pénétrants, et d'une voix qui prouvait son entière indifférence dans la matière ;—je suis toujours très-fâché d'arracher quelqu'un à sa famille ;—mais le devoir, vous savez, madame, le devoir ne doit pas être subordonné aux sentiments.

—Et ainsi, s'écria Delagrave, en éclatant, parce que de misérables ossements ont été trouvés sur ma propriété, on me soupçonne du meurtre de ce Jarry.

Il s'arrêta, plein de confusion, averti par le regard étonné de sa femme et le coup d'œil que le gros personnage jeta, par-dessus son épaule, à ses compagnons.

C'était la première fois que le nom de Jarry était mentionné durant cette entrevue.

XV

LA CATASTROPHE.— ERREUR FATALE.— UN PÈRE QUI POIGNARDE SA FILLE.

Delagrave vit trop tard la terrible faute qu'il avait commise. Mentionner le nom de sa victime à un pareil moment, n'était-ce pas, en partie avouer le crime ?

De grosses gouttes de sueur roulèrent sur son front, et chacun des muscles de son visage trahit son émotion.

Rien de tout cela n'échappa aux assistants.

L'homme aux yeux pénétrants fut le premier à rompre le silence, et ses paroles furent accompagnées d'un instinctif haussement d'épaules.

—Je crois de mon devoir de vous avertir, monsieur, et cela pour la seconde fois, que tout ce que vous direz sera soigneusement recueilli, et que rien n'en sera perdu.

—Je nie, commença à dire Delagrave......

Le petit homme l'arrêta de nouveau.

—Nier ou avouer serait également inutile avec moi. Mon devoir est de vous arrêter, en vertu du mandat dont je suis porteur.

Delagrave se redressa, et répliqua avec un retour de son ancienne hauteur.

—Il suffit, monsieur. Puis-je vous demander où vous devez me conduire ?

—A Rennes, monsieur Delagrave, à Rennes, pour être mis en cage jusqu'à ce que vous ayez répondu à une double accusation de meurtre,— une *double* accusation, vous entendez, monsieur,— et aussi à celle d'avoir contribué à l'enlèvement et à l'assassinat dont a été l'objet une nommée Emma Keradeuc, une jeune fille résidant à Saint-Servan.

Et Ephraïm Mouton,—car c'était lui qui venait de parler ainsi,—s'avança près de la table,en se frottant les mains et en grimaçant un sourire de triomphe.

—Emma Keradeuc ! Est-elle morte ? murmura Delagrave frappé d'épouvante.

Varina, pour la première fois, sortant de l'ombre, prêta l'oreille pour ne rien perdre de la réponse.

—Morte ! Non, non ; elle est vivante, et bien portante. Le misérable qui a attenté à ses jours est à présent dans l'autre monde ;—voilà tout.

Delagrave respira longuement et se sentit soulagé.

—Enfin je suis tranquille de ce côté si Jacques Bernier est mort.

—Il est mort, continua Ephraïm répliquant presque aux pensées de Delagrave, il est mort sous le toit de madame de Moidrey, et ses dernières paroles ont été murmurées à l'oreille de son fils !

—Son fils !

Delagrave chancela comme s'il eut été frappé de paralysie.

Ses yeux roulèrent convulsivement dans leur orbite, et ses bras tombèrent inertes à ses côtés.

—Mon Dieu ! murmura-t-il, mon Dieu, ayez pitié de moi.

Et, poussant un cri sourd, il tomba sur le plancher.

L'Italienne et Varina se précipitèrent simultanément vers lui.

Les gendarmes le relevèrent, et le plaçant dans un fauteuil, lui administrèrent tous les secours possibles.

Le choc, toutefois, avait été rude, et il se passa quelque temps avant que Delagrave reprit connaissance.

L'Italienne se tourna vers le principal officier, qui avait échangé quelques paroles rapides avec Ephraïm Mouton.

—Mon mari est malade, dit-elle ; voilà quelques jours qu'il est souffrant, et des accusations comme

celles-là, faites si brutalement, ébranleraient les nerfs les plus solides. Il est impossible qu'il quitte la maison ce soir.

Le magistra lança un coup d'œil à Ephraïm Mouton.

—Ces hommes, dit ce dernier, de sa voix la plus dure et la plus sévère, feront leur devoir,—et leur devoir est de loger Henri Delagrave, le plus tôt possible, dans la prison de Rennes.

Varina Delagrave, qui, maintenant comme toujours, semblait regarder Mouton avec une hauteur dédaigneuse, s'adressa de nouveau à l'officier.

—Je vous supplie, monsieur, dit-elle, de remettre votre départ à demain.

—Cela n'est pas en mon pouvoir, répondit celui-ci. En face du devoir, madame, un homme doit sacrifier son......

—Assez! dit-elle, d'un air superbe. Dois-je comprendre que vous refusez?

—Précisément.

—Et quoiqu'il soit dans un état véritablemenr alarmant, vous persistez à vouloir l'emmener, pour le jeter dans une prison, au milieu d'assassins et de misérables!

—Pas du tout, répliqua le magistrat poliment. Une chambre très-convenable sera mise à la disposition de M. Delagrave, et tant qu'il ne sera que prévenu, on aura pour lui tous les soins.

—Tous les soins! Le luxe d'un prince ne saurait faire qu'une prison soit autre chose qu'une prison.

Le magistrat haussa les épaules.

Ephraïm Mouton se frotta les mains d'un air de triomphe.

Delagrave, avec une énergie aussi soudaine qu'elle était surprenante, se dressa sur ses pieds.

—Je n'irai pas! dit-il avec une sorte d'excitation furieuse, je n'irai pas! Tuez-moi si vous voulez, mais on ne m'arrachera pas ainsi de ma maison!

—Silence, calmez-vous, Henri, dit l'Italienne en posant sa main avec un geste d'avertissement, sut le bras de Delagrave.

Mais celui-ci, avec une exaltation croissante, la repousse et se tourna vers Mouton et les gendarmes.

—Qui sont leshommes qui se sont ainsi introduits dans mon intérieur? s'écria-t-il. Qu'est-que ces accusations dont on me parle?—Ils sont fous.—Je vous dis qu'ils sont fous!—Ils m'enveloppent dans un réseau de mensonges, qui, si je ne le brise pas tout de suite, me rendra aussi fou qu'eux.

Le magistrat regarda Varina Delagrave d'un air significatif.

—Je dois vous répéter, madame, dit-il, que j'ai un devoir à remplir, un devoir bien désagréable, j'en conviens, mais c'est un devoir; et quelque désagrément qui puisse en résulter pour moi, et, ajouta-t-il en appuyant sur ces mots, pour les autres, je l'accomplirai.

—Je vous dis, cria Delagrave, les yeux flamboyants et avec une agitation de plus en plus effrayante, je vous dis que je ne sortirai pas volontairement de cette maison; et que celui qui voudrait m'y contraindre prenne garde à lui. Arrière! Je suis armé. Arrière! vous dis-je, ou vous pourriez avoir un autre meurtre à ajouter à votre catalogue.

Il s'arrêta, et ouvrant rapidement un tiroir il en tira une paire de pistolets; et, avec un rire qui fit frissonner les assistants, tant il était rempli de folie il les arma et les leur présenta.

Il y eut un mouvement de surprise et d'alarme.

Alors, l'un des gendarmes, sans s'inquiéter de sa personne, du moment où il se trouvait en face de son devoir, se disposait à avancer, lorsqu'il se produisit un changement encore plus extraordinaire chez Delagrave.

Sa voix, qui tout à l'heure était retentissante, prit un accent d'effroi, et la menace qui brillait dans ses yeux fit place à une fixité et une dilatation singulières.

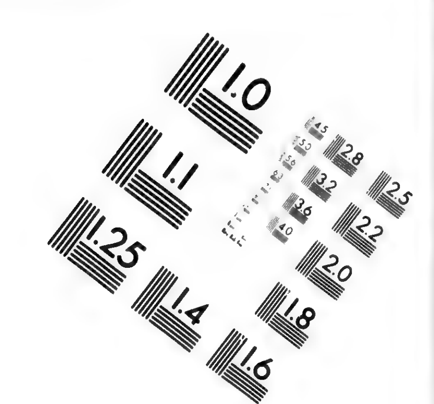
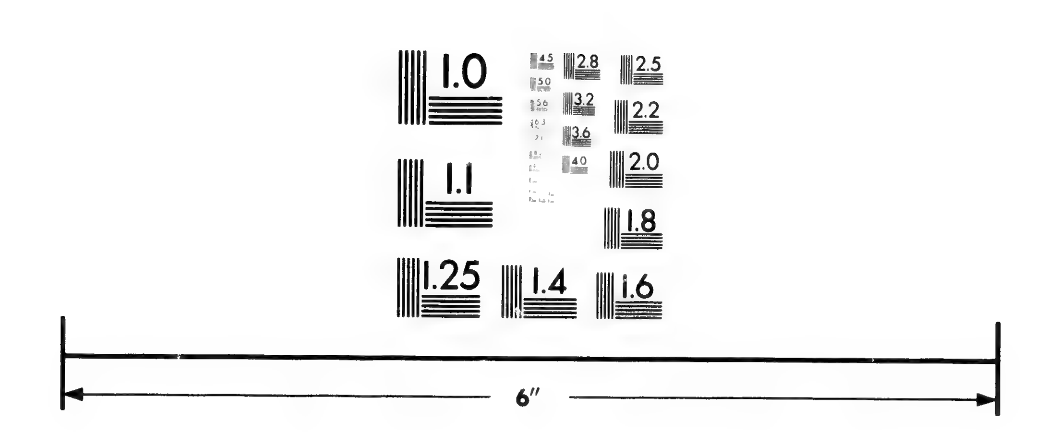


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



—Que vois-je! murmura-t-il; qui sont ces gens que vous avez amenés avec vous? Et pourquoi se tiennent-ils là dans l'ombre, me montrant du doigt, et se moquant de moi, avec leurs regards froids et vitreux! Je les connais maintenant, tous, tous! Celui-ci est mon ancien camarade de collége, qui m'a volé l'affection d'une jeune fille que j'aimais,et je me suis vengé en leur volant leur fils! Oui, froncez les sourcils, si vous voulez, j'avais juré de me venger et je me suis vengé. A présent je me moque de vous, je vous défie.

Il abaissa légèrement ses pistolets, mais ses doigts touchaient toujours la détente.

—Oui, dit-il, les voilà qui viennent tous, formant une procession lugubre. Mais c'est vous que je crains le plus, mon père! murmura-t-il. Vous m'aimiez autrefois! Ne me regardez pas comme cela! Détournez les yeux, ils me brûlent le cerveau: oui, mon cerveau est en feu, et les flammes de l'enfer le consument!

Les pistolets lui échappèrent des mains, et il tomba épuisé et tremblant dans un fauteuil.

Le magistrat, qui avait ramassé les pistolets, fit un signe à ses hommes, qui se placèrent de chaque côté de Delagrave.

Tandis que s'opérait ce mouvement, l'Italienne avait vivement tiré de petites tablettes d'ivoire, et avait tracé dessus quelques lignes.

Puis, les tenant cachées dans sa main, elle se tourna vers le magistrat.

—Je désirerais accompagner mon mari, dit-elle.

—Tels étaient mes ordres, répliqua le magistrat avec calme.

—Comment, monsieur! Est-ce à dire que je suis prisonnière!

—Prisonnière, non pas exactement, madame; mais on m'a enjoint d'exercer la plus stricte surveillance sur vos mouvements. Le fait est, ajouta-t-il avec une sorte d'embarras, que je ne dois pas vous perdre de vue avant que nous soyons arrivés à

Rennes. Nous avons une chaise de poste à la porte, et vous pouvez être assurée qu'on vous témoignera tous les égards possibles.

—Je vous remercie, répondit-elle avec ce sourire dédaigneux qui lui était habituel Peut-être vos instructions s'étendent-elles jusqu'à ma fille ? — C'est, sans doute, toute la maison que vous voulez emmener.

L'officier secoua la tête d'un air de bonne humeur.

—Non, non, dit-il ; mademoiselle Delagrave est libre d'aller et de venir comme bon lui semblera. Je voudrais que les ordres qui vous concernent fussent aussi favorables.

L'Italienne s'inclina.

—Mes préparatifs seront bientôt faits, dit-elle avec une sorte de résignation dédaigneuse. Permettez-moi seulement d'appeler le valet de mon mari et ma femme de chambre. Ou, plutôt, Varina va se charger de cela. La moindre chose pour cette nuit, est tout ce dont nous anrons besoin, jusqu'à ce que tu viennes nous voir demain. Jusque-là, ma chère enfant, ajonta-t-elle, bon courage, Et, approchant ses lèvres de la joue de la jeune fille, elle lui murmura à l'oreille, en l'embrassant : "Souviens-toi d'Emma Keradeuc !"

Au même moment elle glissa dans la main de Varina les tablettes sur lesquelles elle avait tracé quelques mots.

Une demi-heure après, Henri Delagrave et sa femme prirent place dans la chaise de poste qui devait les conduire à Rennes.

On fut obligé de porter Delagrave, dont toutes les facultés semblaient être momentanément paralysées.

L'Italienue, elle, marcha d'un pas ferme, et s'assit à côté de lui.

Quant à l'officier, en s'excusant comme à l'ordinaire, et en prétextant son devoir, il se plaça sur le siége en face, et donna l'ordre aux postillons de partir.

La voiture alors, s'ébranla et s'enfonça dans l'obscurité.

Au moment où Varina se retirait de la chaise de poste, après avoir embrassé sa mère, elle se trouva face à face avec Ephraïm Mouton qui se préparait à monter à cheval et à suivre la voiture, qui, pensa-t-il, contenait l'assassin de son père.

Varina, dont les regards s'étaient fixés sur son visage qu'illuminait un infernal triomphe, se détourna avec dégoût. Mais Ephraïm s'avançant vivement posa la main sur son bras.

Elle le repoussa avec horreur, et lui demanda avec fierté ce qu'il voulait.

—Oh ! rien de particulier, répondit-il, rien qui me concerne personnellement. Seulement j'ai pensé que, comme il y a aux propriétés de Moidrey un héritier aussi bien qu'une héritière, il vous serait peut-être agréable de savoir son nom.

Elle lui lança un regard de mépris, et monta les marches de l'escalier.

Mais Ephraïm Mouton n'était pas disposé à laisser sa vengeance lui échapper ainsi.

—Ce n'est pas drôle, hein ? Ou, peut-être n'osez-vous pas laisser voir votre curiosité ! Eh bien ! pour une fois, je vous dirai mes nouvelles sans que vous me les demandiez. Cet héritier c'est un de vos amis, George France, oui...ha ! ha !

Il s'arrêta en voyant Varina chanceler et saisir la balustrade pour se soutenir, sans que, toutefois. elle se retournât.

—J'avais pensé, reprit-il, que ces nouvelles vous offriraient de l'intérêt, quoiqu'elles ne doivent pas vous être aussi profitables qu'à Emma Keradeuc !

Tout en parlant, il avait sauté en selle, et restait la tête et le cou vers elle.

—Vous me méprisiez, mademoiselle Varina, dit-il ; je n'étais que poussière, qu'un misérable insecte qui ne valait pas la peine d'être écrasé sous vos pieds. Sans votre orgeuil, mon père vivrait encore,

et ce serait vous, et non une autre, qui possèderiez Moidrey.

Puis, faisant entendre un rire moqueur, il fit un signe de la main, éperonna son cheval et galopa après la voiture qui était déjà bien loin.

Quand Varina fut entrée dans son appartement, elle ordonna à sa femme de chambre de se retirer, en disant qu'elle se passerait de ses soins.

Celui-ci ne fut pas plus tôt sortie, que, fermant la porte, elle ouvrit en tremblant les tablettes d'ivoire que sa mère lui avait glissées.

Voici ce qu'elle lut, tracé d'une manière à peine visible :

"Le testament qui fait Emma Keradeuc maîtresse de Moidrey et héritière de la fortune d'Isaac Delagrave, tu le trouveras derrière le vase de chêne dans mon boudoir. Son nom et sa fortune sont dans tes mains.

—Dans mes mains ! murmura-t-elle.

Les tablettes glissèrent de ses doigts, et elle fit entendre un rire, un rire terrible dans son amertume.

—Son nom et sa fortune sont dans mes mains ! répéta-elle ; dans mes mains ! Avant qu'une heure se soit écoulée, le feu aura consumé l'un, et le vent aura emporté les cendres de l'autre.

La nuit, cette mère des songes aux sombres ailes, avait étendu son noir manteau sur toutes choses. Pas une lumière n'apparaissait aux fenêtres du château de Moidrey. Nous nous trompons— il y en avait une, qui brillait au milieu de la sombre obscurité. Elle brillait faiblement, bien faiblement, comme l'espérance dans un cœur au désespoir. Le vent qui s'était élevé, mugissait tristement, et les arbres, en agitant leurs bras sombres, faisaient entendre des gémissements plaintifs.

Tout était silencieux au dehors, lorsqu'une clef tourna dans une petite porte dont on n'usait que rarement, et un homme entra dans les jardins particuliers du château. Il marchait lourdement,

s'arrêtant parfois,—quoique la nuit fût presque froide,—pour essuyer la sueur qui couvrait son front, ou s'appuyer contre un arbre ou une statue. Il était évident qu'il marchait avec difficulté, comme quelqu'un qui est en proie à une grande souffrance physique. Il était aisé de voir, toutefois, que le terrain lui était connu, car il s'avança directement sous le boudoir de Varina Delagrave.

Là, il s'arrêta quelques moments, et réfléchit; puis, saisissant d'une main ferme le balcon, et s'aidant des pieds, il monta lentement et péniblement. Quand il fut en haut, quelque chose qu'il tenait en travers, entre ses dents, brilla dans l'obscurité. C'était un poignard. Se couchant comme un animal sauvage, il se glissa jusqu'à la fenêtre, et po sant la main sur un des boutons, il le tourna tout doucement. A son grand étonnement, la fenêtre, qui était de plein pied, s'ouvrit.

—C'est étrange! murmura-t-il, les volets ne sont pas fermés cette nuit! Folle! Ellle s'imagine que le péril est passé!

Il avança en tâtonnant et en étendant avec précautions les mains devant lui, jusqu'au moment où il rencontra la porte d'une chambre intérieure. Cette porte était fermée.

—Bon! murmura-t-il, elle est là. Et il retourna tout de suite près de la table. Tirant de sa poche une petite fiole, il inséra dedans une allumette, qui immédiatement prit feu.

Il prit une petite lampe sur un coin de la table, tira un peu la mèche, l'alluma, ensuite, tenant la lampe dans la main gauche et son poignard dans la main droite, il glissa de nouveau vers la porte.

Posant la lampe, un moment, sur une chaise, il tourna le bouton. La porte s'ouvrit.

—Diavolo! murmura-t-il, il faut avoir une fameuse consciense pour dormir ainsi, sans plus de précausions! Je savais qu'elle était brave; mais c'est là de la folie!

Il entra. Mais il revint presque immédiatement. La chambre était vide. Le bandit, jetant la dague sur la table, poussa une malédiction et se laissa tomber sur une chaise.

—Partie ! dit-il ; mais où ?......où ? Le lit n'est pas défait ; pas un meuble n'est dérangé de sa place ; il est clair qu'on n'a pas touché à cette chambre, cette nuit.

Il s'arrêta et réfléchit, et puis reprit avec un accent de désespoir; Ce testament, il faut que je le trouve : il me le faut ! il est ici ! il doit y être. Je connais trop bien cette diablesse pour croire qu'elle l'ait remis à Henri Delagrave. J'étais le seul ennemi qu'elle craignît,—et cet ennemi une fois disparu, comme elle le pense, elle croyait avec raison n'avoir pas d'autre sujet de crainte.

Il fermait les poings et les agitait avec violence.

—Mais me voici, cria-t-il, et ma vengeance sera aussi grande que ma haine.

Lorsque nous avons quitté Varina Delagrave, après une entrevue avec Matteo Cordiani, son père, elle s'acheminait vers le château de Moidrey.

Lorsque nous la retrouvons, elle est debout près de la table, un flambeau à la main.

Son visage est pâle, et ses joues portent encore la trace de ses larmes, mais elle a les lèvres serrées l'œil froid et dur, les sourcils froncés et l'air résolu.

—Cette nuit, dit-elle, d'une voix si étrangement altérée, qu'elle-même ne put s'empêcher de tressaillir, cette nuit décidera du sort d'Emma Keradeuc, ma rivale. Et, d'un pas ferme, elle sortit de sa chambre et referma la porte derrière elle,

Puis, silencieuse comme l'ombre que projetait sa bougie sur les murs, elle traversa les longs corridors, descendit les escaliers, et se dirigea vers les appartements de sa mère.

Au moment où sa main toucha la serrure de la porte, Matteo était debout devant un meuble sculpté, dont il avait forcé les tiroirs les uns après les autres. Un grand désordre régnait partout dans

l'appartement. Les tiroirs étaient ouverts, et leur contenu était répandu sur le plancher. Le bandit avait tout fouillé, mais en vain. Le bruit des pas de Varina, si légers qu'ils fussent, frappa l'oreille de l'Italien. Une sombre lumière brilla dans son œil, une lumière effrayante où apparaissait la mort dans toute sa laideur.

—Elle vient ! murmura-t-il. Et d'un bond rapide comme celui d'un tigre, il saisit le poignard qui était sur la table. Au même moment il éteignit la lampe.

—Elle vient, la traîtresse ! elle vient au-devant de son destin ! Il se jeta derrière la porte, qui tournait lentement sur ses gonds, et, la tête droite et rigide, il leva le bras pour frapper. La porte s'ouvrit. La jeune Varina entra. Son premier regard tomba sur le meuble bouleversé et sur les objets dont était couvert le plancher. Un voleur était venu là...peut-être même y était-il encore. Dans une glace placée presque en face d'elle, elle aperçut vaguement et indistinctement la figure d'un homme derrière la porte. Un homme, avec une dague levée, et dont les yeux brillaient dans l'obscurité.

Le flambeau lui échappa des mains. Elle ouvrit la bouche pour crier, — pour appeler au secours. Trop tard ! Elle n'eut pas le temps de prononcer un cri,— de faire un pas en arrière. La dague descendit prompte comme l'éclair. Horreur ! elle disparut jusqu'au manche dans son sein. Au même moment, elle vit la figure de l'assassin.

—Mon père...

Ce mot, qui parut être étouffé dans le sang, monta jusqu'à ses lèvres et elle tomba sur le plancher. Comme le peintre des temps passés, qui, désespérant de représenter l'agonie d'un père pleurant sur le corps de son enfant tira un voile sur le visage d'Agmemnon, de même nous tirerons le rideau sur la scène qui suivit. Nous n'essayerons pas de peindre le désespoir de cet homme, l'agonie de ces heures effroyables que, dans l'obscurité de la nuit,

il passa auprès du corps de sa fille. C'est durant des heures comme celles-là que l'âme semble réaliser une éternité de tourments, et que l'amère angoisse du cœur blanchit les cheveux, ride la peau, laissant la vieillesse à la place de la jeunesse, une ruine à la place d'un homme.

Quand le jour parut, Varina était toujours dans cette chambre fatale, sa belle tête appuyée sur des coussins, et couchée sur un lit dont la couverture de satin était rougie de son sang.

Mais Mattéo Cordiani n'était plus là. Il était à peine parti qu'un changement étrange et effrayant s'opéra chez Varina.

Le sang avait cessé de couler, et pendant quelques instants, la vie, qui avait paru eteinte, revint au cœur. Ses yeux s'ouvrirent lentement, et chose merveilleuse, son cerveau reprit son activité. L'esprit confus, d'abord, comme quelqu'un qui s'éveille d'un songe pénible, elle reprit peu à peu connaissance ; ses idées devinrent de plus en plus claires ; et aidée par les objets qui l'entouraient, elle se rappela la scène qui s'était passée. Se soulevant avec une extrême difficulté, elle regarda vaguement autour d'elle.

—Ce n'est pas un songe, dit-elle. Je me meurs, et c'est lui qui m'a frappée ! Hélas ! malheureuse que je suis,—jusqu'à la main de mon père qui s'est levée contre moi ! moi qui étais née pour aimer et pour être aimée !

A ce moment, une pensée soudaine traversa son esprit, et, par un effort désespéré, elle se leva sur ses pieds. Le testament ! dit-elle ; le testament, je meurs,— je meurs si vite que même, tandis que je parle, les ombres de la mort m'enveloppent. Cependant, je veux tenir le serment que j'ai fait. La destinée de cette fille, de mon ennemie mortelle,est dans mes mains, et je mourrai vengée ! Elle s'approcha en chancelant de la cheminée où était le vase de Chine auquel on n'avait pas touché. Lorsqu'elle arriva près de la cheminée, la mort était

dans son pas chancelant, dans sa main presque inerte ; mais son âme fière luttait encore. Avec une énergie sauvage, et un dernier effort, elle poussa le vase de Chine, et pressa un bouton qui marquait la position de la cachette.

Un ressort s'ouvrit... Le testament était là ! Un moment de plus et elle allait le toucher de ses mains ! Mais non. La porte de la chambre s'ouvre, et Ernestine qui avait frappé plusieurs fois sans obtenir de réponse, recule en poussant un cri. Appuyée en avant, contre le marbre de la cheminée, dont la blancheur est souillée de sang, se tient Varina Delagrave, les traits déjà raidis par la mort. Son front était chargé de menaces,—ses yeux étaient dilatés et ses doigts rigides indiquaient la cachette dans laquelle était le parchemin jauni, cause de tant de chagrins et de crimes.— Le testament du viel Isaac Delagrave !

XVI

A CHACUN SELON SES ŒUVRES.

Tandis que la douleur et la mort habitaient le château de Moidrey, le bonheur semblait s'être réfugié sous le toit plus humble de la mère adoptive d'Emma Kéradeuc. Nous savons, en effet, que madame de Moidrey avait retrouvé le fils qu'elle avait si longtemps pleuré, et l'on imaginera, sans peine, avec qu'elle tendresse elle le pressait sur son cœur. L'heureuse nouvelle ne lui avait été annoncée que doucement, par degrès ; et, malgré ses supplications, ce ne fut qu'après l'avoir bien et longtemps préparée, que le vieux docteur de Saint-Servan permit l'entrevue entre elle et son fils ; car il craignait l'effet que pourrait produire l'excès de la joie sur le corps affiaibli de la pauvre mère.

Mais pour une fois, le docteur s'était trompé. Quoique le premier coup fût naturellement grand, des larmes de bonheur coulèrent des yeux de la mère et du fils,—des larmes de reconnaissance, qui avaient leur source dans la plénitude de leur cœur. Dans l'instant où madame de Moidrey pressa son fils dans ses bras, et le bénit en étendant la main sur sa tête, un grand changement s'opéra en elle, moralement et physiquement. Ses yeux perdirent ce regard triste et voilé qui appartient à ceux qui, pour ainsi parler, se replient sur eux-mêmes et ne vivent qu'avec le secret chagrin de leur cœur ; ses joues reprirent de l'animation, et sa démarche devint plus ferme et plus assurée ; car, à présent, l'heureuse mère s'appuyait sur le bras de son fils.

Mais une chose encore lui manquait pour que son bonheur fût complet. C'était le mariage de Georges avec Emma,

Il y avait à la réalisation de ses désirs plusieurs obstacles. Emma elle-même, à la surprise de sa mère adoptive, opposa un refus déterminé. En dépit des supplications de Georges et de madame Moidrey, sa réponse fut toujours la même.

—Quand Georges, disait-elle, me déclara que lui aussi, il était orphelin, et que, comme moi, il ignorait quels étaient ses parents, qu'il était sans nom, je sentis qu'il n'existait pas de barrière entre nous; mais à présent que Georges France n'est plus, et qu'à sa place, je vois l'héritièr de Moidrey, je ne puis, je n'ose l'accompagner à l'autel, sans nom et sans autre bien que moi-même.

—Mais réfléchissez donc, chère Emma, répliquait Georges; un titre et un nom ne sauraient changer le cœur d'un homme. Quand bien même je serais pauvre comme le plus pauvre des hommes qui gagne son pain à la sueur de son front, mon plus grand bonheur serait de vous plaire; et si j'étais sur le trône, je vous demanderais de le partager, où je l'abandonnerais pour vivre obscur auprès de vous si vous préfériez l'humilité aux grandeurs.

Mais la résolution d'Emma était prise.

—Mais, si, chère Emma, le mystère qui enveloppe votre naissance, et que Varina Delagrave s'est vantée de connaître;—si, dis-je, on ne parvient pas à le dévoiler? demanda Georges d'une voix tremblante.

—Alors, répliqua la jeune fille en riant, après, comme disent les avocats, qu'un temps légal se sera écoulé, si M. de Moidrey est toujours dans les mêmes dispositions, je ne refuserai pas de le suivre à l'autel.

Les événement marchent, tandis que le monde dort, dit le proverbe espagnol. La vérité de ce dicton fut singulièrement confirmée le lendemain matin, lorsque Ephraïm Mouton, descendant de cheval, à la porte du manoir, exprima le désir de s'entretenir avec mademoiselle Emma Keradeuc, pour affaires de famille.

On imaginera sans peine avec quel empressement on fit droit à la demande d'Ephraïm Mouton. Emma exprima seulement le désir que madame de Moidrey fût présente à cette entrevue· Les nouvelles qu'Ephraïm apportait étaient en effet, surprenantes, et ce fut avec plus de délicatesse et de tacte qu'on n'était en droit d'en attendre d'un homme comme lui, que la communication fut faite.

Après avoir vu Henri Delagrave et sa femme logés dans la prison de Rennes, il avait, de concert avec le magistrat, obtenu qu'une perquisition fût faite dans le château de Moidrey, et il y avait assisté en personne.

Il était arrivé au château de très-bonne heure, le matin, juste au moment où la jeune femme de chambre, Ernestine, se précipitait dans la salle des domestiques, en criant qu'après avoir frappé plusieurs fois à la porte de l'appartement de sa jeune maîtresse, sans obtenir de réponse, elle était entrée et avait trouvé non-seulement la chambre vide, mais le lit intact, quoique le plancher fût couvert d'une foule d'objets.

Les soupçons du jeune Mouton, chez qui la haine avait succédé à ses premiers sentiments d'amour, se trouvèrent aussitôt excités. Accompagné du magistrat, il monta à l'appartement de Varina, et trouva toutes chose dans l'état dépeint par la femme de chambre. L'amazone de Varina était jetée sur la table, ainsi que son chapeau, et dans la position où elle les avait laissés le soir précédent. Son fouet et ses gants étaient où ils étaient tombés; sur le plancher tout était en désordre, à l'exception du lit qui n'avait pas été touché

—Elle est partie ! murmura Ephraïm, en regardant autour de lui. Puis, il ajouta entre ses dents :

—Naturellement, si elle soupçonnait qu'il y eût des papiers de valeur, elle aura eu soin de les faire disparaître. Sans l'entêtement de ce maudit magistrat, je l'aurais fait coffrer avec les autres,

Pourtant, je l'ai observée de près, quand l'arrestation a eu lieu. Elle était auprès de sa mère, c'est vrai : mais un mot n'a été dit entre elles, que je ne l'aie entendu. Au surplus, en supposant que Delagrave n'ait pas détruit les documents, il n'était pas homme à mettre personne dans sa confidence, à moins d'y être forcé.

Il se baissa machinalement pour ramasser le fouet et les gants, lorsqu'il aperçut quelque chose de blanc, qui était attaché par le pied de la table.

Il le prit : C'était une tablette d'ivoire Tournant le dos au magistrat, qui était occupé à questionner la femme de chambre, Ephraïm se hâta de lire les lignes tracées dessus. Il lut ces mot, d'une écriture qu'il reconnut tout de suite être celle de madame Delagrave :

" *Le testament qui fait Emma Kéradeuc maîtresse et héritière de la fortune d'Isaac Delagrave, tu le trouveras dans une cachette derrière le vase de Chine, dans mon boudoir. Son nom et sa fortune sont dans tes mains.*"

A mesure qu'il parcourait ces lignes, Ephraïm Mouton sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et il eut beaucoup de peine à retenir un cri. Pouvait-il en croire ses yeux ! Oui, ses soupçons étaient fondés. Il tenait sa vengeance. Puis, son exaltation se changea en désespoir, et il sentit son cœur défaillir. Il n'était pas probable que Varina ne se fût point empressée de s'acquitter de sa commission. Le testament, ce testament sur lequel il avait tant compté devait être maintenant détruit.

Mais où, alors, était Varina ? Ordonnant à Ernestine de le conduire dans le boudoir de l'Italienne, Ephraïm la suivit, et entra dans cet appartement immédiatement après elle. Elle resta pétrifiée d'horreur au spectacle qui s'offrit à ses regards. Pauvre Varina !

Ephraïm Mouton lui-même sentit sa haine se fondre à cette vue. Suivant la direction du doigt de

la malheureuse victime, il vit la cachette ouverte, et les parchemins qu'elle contenait. Il bondit en avant, en poussant un cri, et une seconde après, le document fut dans ses mains. Il l'ouvrit avec anxiété, et en dévora le contenu.

C'était le testament qu'il cherchait. Toutes les preuves y étaient, car après les mots "*Je donne et lègue*" il y avait une tache de sang noir.

Ephraïm Mouton frissonna.

C'était le sang de son père.

Une demi-heure après, il était à cheval, galopant vers le manoir de Moidrey. Il avait pris la résolution de remettre le testament dans les mains de madame de Moidrey elle-même, et, en même temps, de lui faire connaître sa pensée que Emma Keradeuc, l'enfant du naufrage, n'était autre qu'Emma, l'héritière de la fortune d'Isaac Delagrave.

C'est là un acte d'honnêteté qui surprendra peut-être nos lecteurs, mais Ephraïm était changé :

Il faut reconnaître pour être exact, que la mort de son père avait fait sur lui une profonde impression, une impression aussi durable que salutaire.

On peut imaginer l'étonnement que ces nouvelles causèrent à madame de Moidrey et à Emma. Elles eurent peine d'abord à en croire leurs oreilles, et leur visage exprima une réelle incrédulité ; mais, à mesure qu'Ephraïm continua, racontant comment son père, suivant ses soupçons, était arrivé à reconnaître l'identité d'Emma avec l'héritière qu'on cherchait, comment il était allé quérir des preuves en Hollande, et jusqu'à Batavia, leurs doutes commencèrent à céder, et l'espérance prit place dans leurs cœurs.

Cependant, les preuves étaient loin encore d'être complètes. Il en manquait une, surtout, la principale ; mais au moment même où Ephraïm Mouton parlait, on l'apportait.

Un domestique annonça le vieux médecin de Saint-Servan. L'affaire qui l'amenait était également importante, et, avec la liberté que donne une

longue amitié, il entra sur les pas du domestique.

Emma se leva et s'empressa de demander au docteur des nouvelles de la pauvre Indienne.

Le vieux docteur secoua la tête. Elle est dans un état pire, dit-il ; elle va beaucoup plus mal physiquement. J'ai bien peur qu'il ne lui reste pas longtemps à vivre. Il y eut un mouvement de la part d'Emma et de sa protectrice, quoiqu'elles ne fussent pas surprises de ces nouvelles. Mais il en fut autrement de la communication que leur fit ensuite le docteur.

—Mais, continua-t-il, ce qu'il y a d'étrange, à mesure que son corps s'affaise, ses facultés mentales semblent se réveiller.

—Est-ce possible ? s'écrièrent à la fois madame de Moidrey et Emma.

—Est-ce possible ? répéta Ephraïm.

Emma avait le cœur trop ému pour pouvoir parler ; elle ne put que joindre les mains, et adresser au docteur un regard suppliant. Son avenir dépendait de ce qu'il allait dire.

—C'est la vérité, dit-il, en répondant aux questions de madame de Moidrey et d'Ephraïm Mouton ; et il n'est pas douteux pour moi qu'un pareil résultat ne soit dû au traitement de ce docteur étranger, qui est certainement un homme très distingué,—le docteur Narjal.

—Le docteur noir ?

—Justement,—le docteur noir,— qui se dispose à s'embarquer pour l'Orient. Depuis deux jours, il est venu me voir fréquemment, et il a mis toute son habilité à soigner sa compatriote, comme il l'appelle ; et tout cela, dit-il, à cause de l'intérêt qu'il porte à notre perle de Saint-Servan.

—A moi ? dit Emma avec surprise.

—A vous, répliqua le vieux docteur, en ajoutant, avec un sourire : Il est aussi l'ami dévoué de quelqu'un à qui nous nous intéressons tous,— et vous particulièrement, mademoiselle.

Emma rougit.

—Narjal veillait près de l'Indienne, la nuit dernière, reprit le vieux docteur, et il m'a éveillé ce matin, un peu après le lever du jour : " Venez, m'a-t-il dit,il n'y aura bientôt plus d'huile dans la lampe, mais la flamme a de la clarté." Je l'ai suivi dans la chambre de l'Indienne que j'ai trouvée, comme à son habitude, calme et résignée, mais beaucoup changée. Ses yeux, toujours doux et triste dans leur expression, brillaient pour la première fois depuis vingt ans, d'un regard d'intelligence. Elle m'a pris la main, et se penchant en avant, elle a murmuré un nom à mon oreille, le nom d'Emma ! Amenez-la-moi ! a-t-elle dit ; je voudrais revoir mon enfant, avant de mourir !"

Le vieux docteur s'interrompit, et quand il reprit la parole, sa voix était agitée par l'émotion.

—Si vous vouler lui accorder ce plaisir, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre. Je vous l'ai dit, ses heures sont comptées.

On comprend qu'Emma, madame de Moidrey et Ephraïm Mouton ne se firent pas prier pour accompagner le vieux médecin. Ils la trouvèrent assise dans son lit, prenant une potion préparée par le docteur Narjal, ou, comme son confrère l'appelait respectueusement, le docteur noir.

Ses regards passèrent nonchalamment sur les traits des nouveaux venus, jusqu'au moment où ils s'arrêtèrent sur le doux visage d'Emma. Elle l'examina longtemps, et avec un attention pleine d'anxiété.

Narjal fit signe d'approcher.

Plaçant la main doucement sur sa tête, il releva les boucles de ses cheuveux,

—Regardez ! dit-il en langue javanaise et en appuyant sur chaque mot, regardez bien. Ne reconnaisez-vous pas la colombe blanche qui reposait sur votre sein ?

L'Indienne se pencha en avant ; ses yeux qui brillaient comme des charbons ardents, semblaient dévorer la face de la jeune fille ; mais quoique ses

lèvres rémuassent, elle proféra point de réponse.

—Ne me connaissiez-vous pas? demanda Emma de sa voix doace et caressante. Avez-vous oublié l'enfant que vous avez sauvée du naufrage? avez-vous oublié Emma?

—Emma! répéta l'Indienne; Emma était une enfant belle comme le matin, et avait une chevelure brillante comme les rayons du soleil quand ils dansent sur les eaux. Vous avez sa chevelure, mais vous êtes une femme. C'est mon enfant que je demande,—mon enfant que les vagues ont arrachée de mes bras, il y a longtemqs, longtemps!

Et elle tourna des yeux suppliants sur ceux qui l'entouraient.

—Quelle Emma?—C'était Ephraïm Mouton qui parlait.—Dites-nous sont nom, et nous la chercherons.

Une lumière,—Une lnmière aussi pleine d'intelligence que, pour les assistants, elle était pleine d'espérance, brilla dans les yeux de l'Indienne; puis, d'une voix claire et sonnante, elle répondit:

—Quelle Emma? Je n'en connais qu'une,—l'enfant que j'ai bercée sur mon sein,—Emma Delagrave.

Emma poussa un cri de joie qui fut répété par tous ceux qui éiaient présents, excepté par le docteur noir, qui fit un signe de la main.

—Ma sœur a-t-elle oublié que la fleur produit le fruit?—que le bouton produit la fleur? Ma sœur a dormi longtemps! L'arbuste est devenu un arbre pendant qu'elle dormait. Voilà,—et elle indiqua notre héroïne, qui était tombée à genoux à côté du lit,—voilà Emma Delagrave!

L'Indienne, qui s'était de nouveau penchée en avant, leva les mains et poussa un cri de joie.

—Oui! s'écria-t-elle, c'est mon Emma que j'ai cherchée dans les rêves, durant tant d'années, et que, enfin, je retrouve grandie!

Elle prit dans ses bras la jeune fille, qui s'était levée, et pleura abondamment.

—Quelle autre pourrait avoir une chevelure aussi belle, dit-elle en caressant les cheveux de la jeune fille, qui ondulaient comme une rivière d'or sur ses mains noires ;—non, personne autre que sa mère, qu'une vague enleva des bras de son mari pour la jeter dans le gouffre, où il alla la rejoindre. Ah ! je l'avais bien dit qu'il y avait de mauvais présages dans l'air quand le vaisseau quitta le port de Batavia.

—Quel vaisseau ? demanda Ephraïm doucement.

—Le *Prince-d'Orange ;* il avait été frété par mon maître pour le ramener dans ce pays, où il fut si cruellement accueilli.

—Votre maître, continua Ephraïm, était un marchand de Batavia, n'est-ce pas ?

Un marchand de Batavia !...Il était le marchand de Batavia. Il ne manquait pas de riche commerçants dans la ville, mais tous cédaient la première place dans la maison Vandraten.

—Quel était son nom ? demanda le jeune Mouton.

—Son nom ! Quel besoin y a-t-il de le demander ? dit l'Indienne avec un accent de fierté. Quand Delagrave épousa Emma Vaudraten, il devint le chef de la grande maison et le premier parmi les marchands de l'île.

—Laissez-la reposer, murmura-t-il ; je vous rappellerai quand elle sera de nouveau assez forte pour parler.

En sortant de la chambre, madame de Moidrey serra la main d'Emma.

—Tu as trouvé un nom, dit-elle.

—Et ajouta Ephraïm Mouton, qui était assez près pour entendre, une fortune. Le papier qui a coûté la vie à mon père vous fait héritière d'Isaac Delagrave.

Emma ne répondit pas ; son cœur était trop plein pour qu'elle pût trouver des paroles.

Elle ne sut que porter à ses lèvres la main de sa mère adoptive, et témoigner par les larmes de bonheur, qui coulaient de ses yeux, l'amour et la reconnaissance qui inondaient son cœur.

XVII

MORT DE DELAGRAVE.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis l'arrestation de Henri Delagrave, sous l'accusation d'un double meurtre et de faux. A toutes les accusations, il ne répondit que par ces mots : " Je ne suis pas coupable !

Il avait été soumis à des interrogatoires longs et minutieux ; mais nulle impression n'avait encore été vue sur l'armure dont il s'était entouré dès le moment de son entrée en prison.

Ses manières si pleines d'alarme, lorsqu'on était venu le saisir chez lui, étaient redevenue singulièrement calmes.

Le fait est que, à mesure que les preuves contre lui se multipliaient, son courage semblait croître, et quoique, d'après les preuves qu'on lui opposait de l'assassinat de Jarry, et de tous les autres chefs d'accusations, il lui fût imppssible d'échapper à la vindicte des lois, il avait plutôt l'air d'un juge que d'un accusé.

Mais il en était bien autrement de sa femme, Varina Delagrave.

La nouvelle de l'horrible mort de sa fille était tombée sur elle comme un coup de tonnerre, et son cœur si fier, qui avait traversé, sans broncher, tant de péripéties, fut plongé dans une douleur d'agonie et de désespoir.

Les souffrances qu'endura cette malheureuse femme durent être bien terribles, en effet ; car le matin qui suivit la nuit qu'elle avait passée, seule, dans sa prison, après avoir appris la mort mystérieuse de sa fille, on la retrouva ayant les cheveux gris et transformée presque en une vieille femme,

Ses cheveux noirs, dont on admirait la beauté, étaient semés d'une multitude de fils argentés, et sa figure maintenant pâle et décolorée, était creusée. Le chagrin avait accompli l'œuvre du temps et l'avait ainsi changée en quelques heures.

Elle avait été mise en liberté, aussitôt après le premier interrogatoire ; on n'avait rien trouvé, en effet, qui fût de nature à l'inculper dans les crimes dont son mari avait à répondre.

Triste et le désespoir dans l'âme, elle suivit à leur dernière demeure les restes de sa fille, qu'on enterra dans le cimetière de Moidrey.

On lit encore aujourd'hui, sur une tablette de marbre, cette simple inscription : VARINA.

Il n'y avait ni date de connaissance, ni date de décès. Pauvre Varina ! elle mourut jeune, et cependant comme dit le poëte, elle était vieille par le malheur.

Sa mort resta entourée de mystère ; mais on crut généralement que, dans un moment de folie, cette malheureuse fille, succombant sous l'idée du déshonneur et de la ruine où était tombée sa famille, avait attenté à sa vie.

Cette pensée fut partagée par Varina Delagrave, sa mère, qui ne douta jamais un instant que Matteo Cordiani n'eût péri dans cette terrible nuit, où, avec la force d'un géant, et la fureur d'une tigresse, elle l'avait lancé par-dessus le balcon, dans la mer.

L'enterrement fini, elle retourna à Rennes, où elle resta jusqu'au jugement de son mari, attendant que sort son fût décidé.

Le jour qui précéda celui du jugement, on ne parla que de cette importante affaire à Rennes.

La position sociale de l'accusé, la nature extraordinaire des crimes qu'on lui imputait, avaient vivement excité la curiosité publique.

De tous les points du département on était accouru pour assister aux débats ; c'est à peine si on trouvait à se loger dans les hôtels, et même les maisons

les plus humbles étaient louées à un prix considérable.

L'opinion générale, même parmi les avocats, était que la défense de l'accusé était impossible : car tout se réunissait contre lui.

En effet, l'identité du squelette avait été établie ; les boutons de métal et une tabatière que l'on avait retrouvée dans le tronc de l'arbre, portaient encore le nom de Jarry, et le magistrat qui avait procédé à l'arrestation de Delagrave n'avait pas laissé tomber par terre l'exclamation qui lui était échappée et que nous avons signalée.

D'un autre côté, Ephraïm Mouton fouillant dans les papiers de son père, avait découvert un docucument où l'affaire de Delagrave était détaillée tout au long.

Ephraïm Mouton avait assurément raison de dire que Henri Delagrave s'était donné un mal infini pour filer la corde qui devait le pendre, et que le nœud était tel que tous les avocats du monde seraient impuissants à sauver sa tête.

Les horloges de la ville sonnaient minuit, quand Ephraïm regagnant son hôtel, se répétait :

—Il est à moi !...oui, il est à moi, il ne m'échappéra pas à présent.

Le dernier coup de minuit résonnaît encore à travers les sombres passages de la prison, lorsque le geôlier, sous la garde de qui Delagrave était spécialement placé, tourna sa grosse clef dans la serrure, et entra dans la chambre du prisonnier, pour s'assurer que tout était à sa place.

Une petite lampe brûlait sur la table, à côté d'un encrier et du papier que, sur sa demande, on avait donné à Delagrave.

—Il dort enfin, dit le geôlier à voix basse et en couvrant la lumière avec sa main ; c'est, je crois,la première fois que je lui vois fermer les yeux.

Soudain, à un mouvement qu'il fit, les rayons de la lampe tombèrent sur le prisonnier, et éclairèrent son visage.

Le geôlier tressaillit, la lampe faillit lui échapper et il s'approcha précipitamment du lit.

Delagrave qui, nous l'avons dit, était à moitié habillé, était couché la figure tournée en haut, et ce fut son expression autant que la singularité de eette attitude qui avait ainsi effrayé le geôlier.

Les yeux étaient ouverts, tout grand ouverts, mais tellement tournés qu'on ne voyait qu'une portion des pupilles.

Chacun des traits semblaient crispés comme dans un paroxysme de douleur ; cependant, il n'y avait point de vie, point de mouvement, tout était fixe comme du marbre.

Les bras aussi étaient relevés, et les mains étaient jointes au-dessus de la tête, comme si elles fussent demeurées raidies dans un dernier spasme.

Le geôlier, posant vite sa lampe par terre, saisit Delagrave et le secoua, d'abord doucement, puis rudement, en l'appelant par son nom.

Pas un trait ne bougea ; il n'obtint aucune réponse. La figure, dans sa contorsion, avait l'immobilité d'une statue.

—Il est mort ! cria le geôlier.

Et, se précipitant dans le corridor, il répandit partout l'alarme. Le directeur de la prison ne tarda pas à arriver.

On courut chercher un médecin. Au premier coup d'œil, l'homme de science secoua tristement la tête.

Le geôlier avait dit vrai : Henri Delagrave était mort.

Le médecin déclara que la mort avait été causée par le poison, un poison très-puissant. Comment se l'était-il procuré ?

On ne découvrit dans la chambre ni coupe, ni flacon d'aucune sorte. On chercha partout, on fouilla partout, mais inutilement.

—Attendez ! cria le directeur de la prison en apercevant sur la table un papier où étaient tracées quelques lignes d'une écriture très-fine.

Il approcha la lampe, et lut à haute voix :

Je suis coupable des crimes dont on m'accuse. Je ne chercherai pas à les palier ni à les excuser.

HENRI DELAGRAVE.

Ainsi mourut cet homme audacieux, méchant, doué de talents qui auraient pu lui assurer une haute position dans le monde, mais qui, esclave de ses mauvaises passions, mena une vie misérable et expira ignominieusement dans une prison.

Puisse-t-il trouver près de Dieu la pitié que nous lui souhaitons.

La justice terrestre s'arrête devant la tombe ; et quelles que soient les causes de nos querelles, notre colère cesse, et le bras de la vengeance lui-même retombe paralysé en présence de ce mystère qu'on appelle la mort.

Une année s'est écoulée avec ses saisons et ses changements. Nous sommes au mois de mai, la nature a récouvert la terre de son manteau verdoyant, et travaille à l'émailler de fleurs. L'hiver avec ses pluies et ses brouillards, ses gelées et ses neiges est oublié de tous, et tout semble être joie et bonheur sous les rayons dorés du soleil.

Mais nulle part le contentement n'est plus grand qu'au château de Moidrey et dans le village de St-Servan.

Mais pourquoi parler de ce village, puisqu'il était alors désert, et que tous les habitants étaient allés ensemble dans les bois de Moidrey ?

Pas un enfant n'était resté en arrière ; même ceux qui ne pouvaient marcher, avaient été portés dans les bras de leurs mères, ou sur les épaules de leurs pères, et tous riaient en se dirigeant vers Moidrey.

C'était jour de fête pour tout le monde ; car, ce jour-là, Emma, l'enfant du naufragé, l'enfant de leur adoption, allait devenir la femme de l'héritier de Moidrey.

Un autre mariage fut célébré, en même temps ;

ce fut celui de Charlot avec la fille qui lui avait sauvé la vie en Angleterre.

Nous ne dirons pas les bénédictions qui accompagnèrent les jeunes mariés ; nos lecteurs imagineront aisément tout ce que nous pourrions raconter.

Nous quittons ce coin de terre où règne à présent le bonheur, pour passer avec Varina Delgarave dans un autre pays bien éloigné, où dévorée par les cuisants remords de sa conscience, cette méchante femme s'est retirée, au fond d'uu lieu de refuge, pour y faire pénitence de ses forfaits.

Tandis que Mattéo Cordiani, cet indigne scélérat, après s'être engagé de nouveau dans une bande de brigands commandés par Chiavone, poursuivi par les gendarmes, glisse, tombe et périt misérablement dans un des précipices dont sont semés les rochers de la contrée.

FIN.